

Livres sur les mythes et légendes d'Arménie :

[Mythes et Légendes Azeris, Période Turcique](#)

[Mythes et Légendes Azeris \(épopée de Dede Korkut\)](#)

Les Voix de l'Ancien Caucase

Contes et mythes de l'Azerbaïdjan turcique

Introduction générale

I. Un peuple à la croisée des mondes

Entre la mer Caspienne et le Grand Caucase, entre les steppes pontiques et les hauts plateaux d'Anatolie, le peuple azerbaïdjanais s'est formé au carrefour de l'une des zones de contact culturel les plus intenses de l'histoire humaine. Héritiers d'une superposition de civilisations — médique, achéménide, parthe, sassanide, arabe, turcique, mongole, safavide — les Azerbaïdjanais constituent aujourd'hui le plus grand peuple turcophone du monde iranien, avec une population d'environ trente-cinq millions de personnes réparties entre la République d'Azerbaïdjan, le nord-ouest de l'Iran, et les importantes diasporas d'Europe et d'Amérique du Nord.

Mais derrière cette unité linguistique et nationale contemporaine se cache une histoire d'une complexité remarquable, où les identités se sont superposées, transformées, négociées au fil des conquêtes et des migrations. Comprendre les contes réunis dans ce volume, c'est d'abord comprendre cette histoire — et plus particulièrement la période turcique, qui constitue la matrice culturelle dans laquelle ces récits ont pris leur forme définitive.

II. Avant les Turcs : un territoire de civilisations

Le territoire de l'Azerbaïdjan actuel fut l'un des berceaux de la civilisation caucasienne. Les premières traces d'occupation humaine remontent au Paléolithique, et la région vit se succéder les royaumes de l'Albanie caucasienne — *entité politique distincte de l'Albanie balkanique, fondée vers le IV^e siècle avant notre ère et qui constitue l'une des sources identitaires revendiquées par l'Azerbaïdjan moderne* — puis les empires achéménide et parthe qui soumièrent le territoire à l'influence iranienne.

C'est sous l'empire sassanide, entre le III^e et le VII^e siècle de notre ère, que la région connut son premier apogée culturel documenté. La langue dominante était alors le moyen-persan, et la religion officielle le zoroastrisme — *religion fondée sur les enseignements du prophète Zarathoustra, centrée sur le dualisme cosmique entre Ahura Mazda, principe du Bien et de la Lumière, et Ahriman, principe du Mal et des Ténèbres. Le feu y est l'élément sacré par excellence, ce qui explique l'abondance de temples du feu dans la région azerbaïdjanaise, dont le célèbre Ateshgah de Bakou, lieu de pèlerinage zoroastrien et hindou jusqu'au XIX^e siècle.* La péninsule d'Abshéron, sur laquelle est bâtie Bakou, était réputée dans tout le monde antique pour ses feux naturels alimentés par les émanations de gaz — phénomène qui lui valut le nom

persan de *Bādkūbē*, « là où souffle le vent », et qui nourrit une riche mythologie du feu dont les échos se retrouvent encore dans plusieurs récits de la tradition orale.

La conquête arabe du VII^e siècle transforma profondément la région. L'islam — dans sa version sunnite d'abord, puis chiite à partir du XVI^e siècle sous les Safavides — supplanta progressivement le zoroastrisme, sans toutefois l'effacer totalement de la mémoire collective. Les djinns islamiques absorbèrent les démons zoroastriens, les anges coraniques se fondirent avec les esprits de la nature caucasienne, et les divs — créatures héritées du panthéon indo-iranien — continuèrent à peupler les montagnes et les cavernes des récits populaires.

III. La grande transformation : les migrations turciques

L'événement qui allait définitivement façonner l'identité culturelle de l'Azerbaïdjan fut l'arrivée des peuples turciques, processus graduel qui s'étala sur plusieurs siècles mais s'accéléra brutalement au XI^e siècle avec l'expansion des Seldjoukides.

Les Turcs n'étaient pas étrangers à la région avant cette date. Des groupes turciques — Khazars, Bulgares de la Volga, Petchénègues — avaient depuis longtemps fréquenté les steppes au nord du Caucase. Mais c'est la bataille de Mantzikert en 1071, par laquelle les Seldjoukides écrasèrent l'armée byzantine et ouvrirent l'Anatolie à la colonisation turcique, qui déclencha le grand mouvement de population qui allait turciser linguistiquement et culturellement l'Azerbaïdjan. Des tribus oghouzes — *les Oghouzes sont l'une des grandes confédérations turciques de l'Asie centrale, dont sont issus non seulement les Azerbaïdjanais mais aussi les Turcs ottomans et les Turkmènes. Leur épopée fondatrice, le Kitāb-i Dede Korkut ou Livre de Dede Korkut, constitue l'un des monuments de la littérature turcique médiévale et l'une des sources majeures de la mythologie et du folklore azerbaïdjanais* — déferlèrent sur le plateau iranien et le Caucase méridional, portant avec elles leur langue, leurs croyances animistes et tengristes, leurs structures tribales et leurs traditions orales.

Ce processus de turcisation fut remarquable en ce qu'il ne fut pas une simple substitution culturelle mais une synthèse. Les populations locales — Albanais caucasiens, Iraniens, Arméniens, Géorgiens — ne furent pas effacées mais absorbées, contribuant leurs propres héritages à la formation d'une culture nouvelle. L'azerbaïdjanais qui émergea de ce brassage était une langue turcique fortement iranisée, riche d'emprunts au persan et à l'arabe, reflet d'une identité composite.

IV. Le tengrisme et ses héritages dans le conte azerbaïdjanais

Avant leur islamisation — processus qui, pour les Oghouzes, fut graduel et ne s'acheva vraiment qu'aux XIe-XIIe siècles — les peuples turciques pratiquaient le tengrisme, religion chamanique centrée sur le culte de *Tengri*, le Ciel divin, et de *Yer-Sub*, la Terre-Eau, ensemble des esprits de la nature.

Tengri — littéralement « Ciel » ou « Dieu du Ciel » en proto-turcique, divinité suprême du panthéon turcique et mongol, dont le culte était attesté depuis au moins le VIe siècle chez les *Turcs célestes* (*Göktürks*) — était conçu comme une force cosmique immanente plutôt que comme une personnalité divine anthropomorphe. À ses côtés opéraient une multitude d'esprits : les *iye*, gardiens des lieux naturels — sources, montagnes, forêts — ; les *arbah*, ancêtres déifiés ; et les *albasty*, esprits féminins maléfiques assimilés dans la tradition azerbaïdjanaise aux forces du désordre et de la maladie.

Ces croyances ont laissé des traces profondes dans les contes réunis dans ce volume, même lorsque la surface du récit est islamique. Les animaux qui parlent et conseillent — le chien fidèle de Kéchal, la chatte rusée, le loup vengeur de Cheïdoulla — ne sont pas de simples conventions littéraires : ils sont les héritiers des esprits-animaux du chamanisme turcique, ces *töz* ou totems claniques qui guidaient les hommes dans l'autre monde. Le voyage solitaire du héros à travers montagnes et forêts pour consulter un être de sagesse — comme dans *Cheïdoulla le Paresseux* — reproduit la structure du voyage chamanique, descente et remontée entre les niveaux du cosmos.

Le motif de l'arbre parlant — le pommier de *Cheïdoulla* qui s'adresse au voyageur — est particulièrement révélateur. Dans le tengrisme turcique, certains arbres étaient considérés comme des *iye*, des esprits résidents, dont la parole était un présage. L'arbre cosmique, *Dünya Ağacı* en azerbaïdjanais, reliant le monde souterrain, la terre et le ciel, est l'une des figures mythologiques les plus persistantes de la tradition turcique, dont on retrouve des reflets dans de nombreux contes de la région.

V. L'Islam et sa rencontre avec les traditions anciennes

L'islamisation des peuples turciques du Caucase fut un processus long et complexe, qui n'impliqua jamais l'abandon total des croyances antérieures mais leur réinterprétation dans un cadre nouveau. Ce syncrétisme — *mélange de systèmes religieux distincts en une nouvelle synthèse* — est la clé de compréhension des contes azerbaïdjanais de la période turcique.

Les *divs* des récits — comme les trois monstres à sept, trois et une têtes que rencontre Kéchal dans sa forêt — illustrent parfaitement ce processus. Issus du vieux-iranien *daēva*, divinités mineures du panthéon indo-iranien devenues démons dans le zoroastrisme, les divs furent ensuite intégrés à la cosmologie islamique comme formes de *djinns* maléfiques ou de forces du chaos pré-islamique. Dans les contes turciques et azerbaïdjanais, ils conservent leurs attributs archaïques — taille gigantesque, multiple têtes, souffle de feu, habitat dans les cavernes de

montagne — tout en étant désormais vaincus non plus par des héros rituels mais par la ruse et la bonté, vertus islamiques autant que turciques.

La figure du sage solitaire — le vieillard à la longue barbe blanche assis sous les rosiers dans *Cheïdoulla le Paresseux* — incarne cette même synthèse. Il est à la fois le *aqsaqal* turcique, littéralement « barbe blanche », l'ancien respecté de la communauté tribale, et le *wali* islamique, le saint homme proche de Dieu, dont la sagesse touche au surnaturel. Sa connaissance n'est pas apprise mais révélée — comme celle du chaman d'autrefois —, et il voit le nom de Cheïdoulla avant même de l'avoir entendu, pouvoir de voyance qui appartient simultanément aux deux traditions.

L'islam apporta également au conte azerbaïdjanais ses propres motifs narratifs : la formule *bismillāh* — au nom de Dieu — qui ouvre les entreprises des héros ; les *péris*, fées d'origine persane intégrées dans l'imaginaire islamique comme créatures de lumière ; les *şeytan*, démons islamiques ; et surtout la structure éthique du récit, où la générosité, la pitié envers les faibles et le respect des engagements sont systématiquement récompensés, tandis que la cupidité, la paresse et la trahison sont punies — comme Cheïdoulla qui, ayant refusé d'aider le poisson et le pommier, court lui-même à sa perte.

VI. Le *Kitāb-i Dede Korkut* : la source épique

Aucune introduction à la mythologie et au folklore azerbaïdjanais de la période turcique ne serait complète sans évoquer le *Kitāb-i Dede Korkut* — *Le Livre de Dede Korkut* —, l'épopée fondatrice de la littérature turcique médiévale et le monument le plus important de l'héritage culturel commun azerbaïdjanais et turc.

Composé entre le IX^e et le XII^e siècle dans la tradition orale des tribus oghouzes, mis par écrit probablement aux XIV^e-XV^e siècles, le *Kitāb-i Dede Korkut* est un recueil de douze récits épiques mettant en scène les héros de la confédération oghouze dans leurs combats contre les infidèles, les monstres et les forces du chaos. Dede Korkut lui-même — *Dede* signifiant « grand-père » ou « ancêtre » en turcique, *Korkut* étant un nom propre d'étymologie débattue — est à la fois poète, sage, musicien et prophète, jouant du *kopuz* — *instrument à cordes ancêtre du saz azerbaïdjanais, emblème de la tradition bardique turcique* — et transmettant aux héros la sagesse des ancêtres.

Le *Dede Korkut* introduit dans la tradition turcique une galerie de types héroïques que l'on retrouve transformés dans les contes populaires : le jeune homme sans nom qui doit conquérir son identité par l'exploit ; la femme guerrière qui tient tête aux héros masculins ; le monstre multicéphale — déjà présent — que seule la ruse permet de vaincre. Les contes réunis dans ce volume ne citent jamais le *Dede Korkut* directement, mais ils respirent le même air : même Caucase, mêmes montagnes, même éthique de l'hospitalité et de la bravoure, même confiance dans la puissance du mot juste.

VII. La tradition des *aşıq* : les bardes du Caucase

Le véhicule principal de la tradition narrative azerbaïdjanaise à la période turcique fut non pas l'écriture mais la performance orale des *aşıq* — *bardes et poètes-musiciens itinérants, héritiers directs des chamans-chanteurs turciques d'Asie centrale, dont le nom dérive de l'arabe 'āshiq, « amoureux, celui qui aime », désignant à l'origine les poètes mystiques soufis, avant d'être adopté par la tradition séculière azerbaïdjanaise.*

Les *aşıq* jouaient du *saz* — *instrument à cordes à long manche, à trois ou quatre chœurs, dont la sonorité caractéristique est indissociable de la musique traditionnelle azerbaïdjanaise* — et chantaient des épopées, des contes, des poèmes d'amour et des satires sociales lors des rassemblements villageois, des mariages, des funérailles et des foires. Ils étaient à la fois les conservateurs et les créateurs de la tradition : chaque performance était une recreation, où le barde adaptait le récit ancien à son public, à son époque, à sa propre sensibilité.

C'est dans la bouche des *aşıq* que les contes réunis dans ce volume ont pris leur forme. La formule conclusive récurrente — *Du ciel tombèrent trois pommes* — est une signature de cette tradition orale, une clôture rituelle qui marque la sortie du temps fabuleux et redistribue symboliquement les fruits du récit à la communauté rassemblée. De même, les ouvertures stéréotypées — *Il y a bien longtemps, ce n'était pas de notre temps* — *Bir varmış, bir yoxmuş* en azerbaïdjanais, littéralement « il était, il n'était pas » — signalent l'entrée dans un espace-temps distinct du quotidien, suspension du réel que le barde seul peut ménager.

VIII. Ce volume : une archéologie narrative

Les contes réunis dans ce volume ont été collectés pour la plupart au XIXe et au début du XXe siècle, période où les ethnographes russes, puis azerbaïdjanais, commencèrent à transcrire systématiquement la tradition orale du Caucase. Ils reflètent donc une tradition déjà pluriséculaire — turcique dans sa langue et ses structures narratives profondes, mais iraniennes dans une partie de son lexique mythologique, islamique dans son éthique et ses formules rituelles, caucasienne dans ses paysages et ses types humains.

Lire ces contes aujourd'hui, c'est traverser des strates de temps superposées. Sous le shah et le vizir du récit médiéval islamique, on devine le khan et le bey de la société tribale turcique. Sous le bey, les esprits de la steppe et de la montagne du chamanisme oghouze. Et plus profond encore, les échos d'un Caucase pré-turcique, albanais et iranien, dont la mémoire survit dans le nom d'un lieu, la couleur d'un personnage, la forme d'un objet magique.

Ces récits ne sont pas des curiosités folkloriques. Ils sont la philosophie morale d'un peuple mise en forme narrative : l'affirmation que la bonté envers les humbles — fût-ce un chien battu

dans la rue ou un chat voleur de viande — est le fondement de toute prospérité véritable ; que la ruse de l'intelligence populaire vaut mieux que la brutalité du pouvoir ; que le cosmos est juste, même si cette justice se fait parfois longuement attendre.

Ils nous parviennent de très loin, portés par des voix depuis longtemps éteintes. Il appartient désormais au lecteur de les faire vivre à nouveau.

« Bir varmıŝ, bir yoxmuŝ. » Il était, il n'était pas.

Note éditoriale

Les contes de ce volume sont traduits du russe à partir des transcriptions ethnographiques du XIXe et du début du XXe siècle, enrichis de notes culturelles et mythologiques destinées à restituer au lecteur francophone le contexte dans lequel ces récits prenaient tout leur sens. Les noms propres ont été conservés dans leur forme originale azerbaïdjanaise ou dans leur translittération russe historique lorsque la forme azerbaïdjanaise n'était pas attestée dans la source. Les formules rituelles d'ouverture et de clôture ont été systématiquement conservées et explicitées, car elles constituent une part essentielle du sens de ces récits.

Chapitre I — Mythes de la nature et du cosmos

Le grain de blé de la taille d'un œuf

Un jour, le shah se promenait dans les souterrains du palais où étaient conservés les coffres d'or et de pierres précieuses, lorsqu'il trouva sur le sol un grain de blé de la taille d'un œuf de poule. Le shah s'en étonna fort. Il avait vécu de longues années sur cette terre, mais n'avait jamais vu de blé pareil. Il prit le grain, remonta dans ses appartements, convoqua ses conseillers et leur demanda où poussait un tel blé et pourquoi son grain était si grand. Mais personne ne put répondre à la question du shah.

Il dit alors au grand vizir :

— Ô sage vizir, tu dois découvrir le secret de ce blé.

Le vizir s'effraya, tomba à genoux devant le shah et dit :

— Grâce, ô puissant shah ! Comment pourrais-je percer ce secret ?

— C'est pour cela que tu es vizir, dit le shah. Je n'en sais rien ! Je te donne quarante jours. Si tu ne découvres pas le secret du blé, dis adieu à la vie — j'ordonnerai qu'on te coupe la tête.

Que pouvait faire le vizir ? Il s'inclina devant le shah, rentra chez lui et se prépara à prendre la route. Le lendemain matin, après avoir fait ses adieux à sa femme et à ses enfants, il monta à cheval et partit chercher l'origine du grain miraculeux. Mais où aller, à qui confier sa peine ? Le vizir marcha longtemps — par les chemins plats et par les montagnes. Parfois des mois s'écoulaient sans qu'il eût un mot à échanger avec quiconque, parfois il passait ses journées en douce conversation. Chaque jour il traversait un nouveau village. Il parvint enfin à un carrefour. Il vit, assis sur une pierre, un vieillard aux cheveux blancs. Le vizir le salua respectueusement, mit pied à terre, s'inclina, engagea la conversation et finit par lui confier son tourment. Le vieillard l'écouta attentivement et dit :

— Le secret de ce blé ne peut être connu que de trois frères sages qui vivent dans une ville lointaine, et de personne d'autre. Pour y parvenir, tu prendras ce chemin.

Et le vieillard désigna l'une des quatre routes qui partaient dans des directions différentes depuis sa pierre.

Le vizir le remercia, remonta à cheval et poursuivit sa route. Il chevaucha trois jours et trois nuits et aperçut enfin des remparts et des tours. Il se renseigna auprès des gens — c'était bien la ville dont parlait le vieillard. Au bazar, on lui indiqua comment se rendre chez le cadet des trois frères sages. Il laissa son cheval au caravansérail et se dirigea vers la maison tant cherchée.

Le caravansérail — du persan kārīvānsarā, « demeure des caravanes » — est une auberge fortifiée que l'on trouve sur toutes les grandes routes commerciales de l'Orient. Il constitue dans

les contes azerbaïdjanais un marqueur topographique de l'espace du voyage, signalant que le héros se trouve dans un lieu d'échange et de passage.

Il frappa. Une femme vint ouvrir. À peine sur le seuil, elle se mit à invectiver le visiteur :

— Que le diable vous emporte, on n'a pas la paix même chez soi ! Qu'est-ce que tu veux, maudit ? Mon mari est-il un homme, lui ? S'il était un vrai homme, il serait sorti te fracasser le crâne. Les honnêtes gens ne viennent jamais chez nous.

Le vizir recula, voulut repartir, puis se souvint de la raison de sa venue et dit paisiblement :

— Écoute, ma sœur, d'où sais-tu qui je suis et ce que je veux ? Je n'avais pas encore ouvert la bouche que tu me maudissais et m'accablais d'injures. Dis-moi plutôt : ton mari est-il à la maison ?

La femme, en grondant, conduisit le vizir auprès de son mari. Dans la pièce la plus reculée, enveloppé de couvertures et de châles chauds, était assis un vieillard voûté aux cheveux blancs.

Le vizir le salua et lui exposa sa peine :

— Ô homme de bien, je suis le grand vizir d'un shah puissant et redouté. Un jour, se promenant dans les caves du palais où se trouvent les coffres d'or et de pierreries, le shah a trouvé un grain de blé de la taille d'un œuf. Il a voulu savoir d'où venait un si grand grain. Il m'a accordé quarante jours. Si je n'ai pas découvert le secret du blé d'ici là, il me fera couper la tête. Sais-tu quelque chose sur ce blé ? Dis-le moi.

Le vieillard hocha la tête :

— Non, vizir, je ne sais rien là-dessus. Mais dans cette même ville vit mon frère. Il est plus âgé et plus sage que moi — peut-être sait-il quelque chose. Va le trouver.

Le vizir remercia le vieillard et repartit en quête. Il parcourut beaucoup de rues et de cours avant de trouver la maison du deuxième frère. Il frappa. Ici encore une femme vint à la porte et l'accabla d'une telle avalanche d'injures que le vizir regretta d'être venu. Il parvint enfin à glisser :

— Ma sœur, j'ai besoin de ton mari...

— Que vous crèviez tous les deux, toi et mon mari. À quoi te sert-il ?

Elle conduisit néanmoins le vizir dans la pièce où, enveloppé de couvertures et de châles chauds, gisait un vieillard courbé, édenté, avec une barbe grise qui lui descendait jusqu'aux genoux. Le vizir le salua et lui conta sa peine. À grand-peine remuant la langue, le vieillard répondit :

— Le secret du blé m'est inconnu. Mais dans cette ville vit mon frère aîné. Il est le plus sage de nous trois. Lui seul peut connaître ce secret.

Le vizir le remercia et alla chercher le frère aîné. Chemin faisant, il pensait : *Si les deux cadets sont des vieillards si décrépits qu'ils ne peuvent plus se mouvoir, que sera l'aîné ? Il n'a probablement plus la force de parler.*

Il trouva la maison de l'aîné et frappa. Une femme vint ouvrir. Il se prépara à essuyer des injures encore pires, mais la femme lui demanda aimablement :

— Que cherches-tu, brave homme ?

— Je viens voir ton mari, répondit le vizir.

— Mon mari est allé au bazar, mais il va bientôt rentrer. Entre, voyageur, attends-le.

Elle conduisit le vizir dans la plus belle pièce de la maison, l'y installa, envoya ses fils pour tenir compagnie à l'hôte et s'en alla préparer des mets. Le vizir fut surpris d'un tel accueil. Il allait interroger les garçons lorsque entra dans la pièce un bel homme jeune aux moustaches noires, qui le salua et demanda :

— En quoi puis-je vous être utile, cher hôte ?

— Merci, mon fils, sourit le vizir, mais je n'ai rien à te demander. Il me faut le plus âgé des trois frères sages.

L'homme éclata de rire :

— C'est moi précisément que tu cherches.

Le vizir n'en crut pas un mot :

— Cela ne se peut pas ! J'ai vu les deux frères cadets. Ils sont si vieux qu'ils ne peuvent plus bouger, qu'ils parlent à peine — et toi tu déambules par la ville, tu vas au bazar, et tu prétends être l'aîné ? Tu n'as pas plus de vingt-cinq ans.

— Tu ne me crois pas, sourit le maître de maison. Tu n'es pas le seul. Beaucoup de gens dans cette ville, qui nous connaissent depuis longtemps, ne le croient pas non plus.

— Explique-moi donc cette énigme, sage homme.

— Volontiers. Mais réponds d'abord à ma question. Qu'as-tu vu lorsque tu as frappé chez mes frères cadets ?

— Dans les deux maisons, ce sont les femmes de tes frères qui m'ont ouvert, répondit le vizir, et elles m'ont accablé d'injures à n'en plus finir.

— Et comment t'a-t-on reçu dans ma maison ? demanda à nouveau le frère aîné.

— Ta femme m'a accueilli chaleureusement, dit le vizir. Elle m'a invité à entrer, elle a envoyé ses fils pour que je ne m'ennuie pas, elle m'a servi du plov et du thé.

Le plov — en azerbaïdjanais plov, du persan polow — est le plat de riz cérémoniel par excellence dans toute la culture azerbaïdjanaise. Le servir à un hôte est un acte d'hospitalité codifié, presque rituel, dont l'absence ou la présence dans un conte signale immédiatement la dignité ou l'indignité du foyer.

— Voilà ton explication, sage vizir, dit le maître de maison en riant. Mes frères cadets ont vieilli prématurément à cause de leurs femmes. Ces femmes grossières, grognones, obtuses ne leur laissent pas un moment de paix. Représente-toi ce qu'elles t'ont dit, à toi, un étranger — et imagine comment elles traitent leurs maris, comment elles les épuisent. Moi, je suis resté jeune uniquement grâce au bon caractère de ma femme. En toute notre longue vie commune, elle ne m'a jamais offensé ni d'un mot ni d'un geste. Même les jours où il n'y avait dans la maison que du pain, elle m'accueillait avec le sourire. Dans les jours difficiles, elle était mon soutien. Voilà pourquoi je reste jeune. Maintenant dis-moi ce qui t'amène.

Et le vizir raconta au sage comment le shah avait trouvé un grain de blé de la taille d'un œuf, combien cela l'avait étonné, et comment il l'avait envoyé chercher un homme capable de percer le secret du blé.

— Et il ne m'a donné que quarante jours, conclut-il tristement. Si je ne découvre pas le secret, c'est la tête coupée. On m'a dit que toi seul pouvais connaître ce secret. Si tu le sais, révèle-le moi.

— Les gens ont dit vrai, répondit le sage. Écoute donc, vizir.

Dans notre village vivait un pauvre, le plus pauvre des pauvres. Il ne possédait rien — ni argent, ni bétail. Il avait seulement hérité de son père un tout petit lopin de terre. D'année en année il produisait de moins en moins de blé. L'homme s'appauvrit à tel point qu'il ne pouvait plus nourrir sa famille. Il vendit alors sa terre à un autre paysan. Celui-ci se mit à labourer et sentit soudain que sa charrue heurtait quelque chose de dur. Il creusa plus profond et trouva sept jarres d'argile remplies d'or.

La jarre d'argile remplie d'or enfouie dans la terre est un motif récurrent dans les contes turques, persans et caucasiens. Elle renvoie à une pratique réelle — l'enfouissement des richesses en temps de guerre ou d'insécurité — mais fonctionne dans le conte comme symbole d'une fortune cachée sous la surface des apparences, accessible seulement à celui qui travaille honnêtement la terre.

Or cet homme était bon et honnête. Il recouvrit aussitôt les jarres et se rendit directement chez le pauvre qui lui avait vendu la terre. « Mon frère, lui dit-il, en labourant la terre que tu m'as vendue, j'ai trouvé sept jarres d'argile remplies d'or. Viens prendre ta richesse. » Mais l'autre répondit : « Cet or n'est pas le mien, il est le tien. S'il avait été le mien, je l'aurais trouvé quand

je labourais cette terre. Maintenant la terre est à toi, et l'or qui y est enfoui est à toi. » Mais l'homme qui avait acheté la terre s'en tint à sa position : « Non, mon frère, la terre était d'abord à toi, donc l'or t'appartient. Viens le prendre. »

Ils débattirent longtemps, aucun ne consentait à prendre l'or.

Ils allèrent alors trouver le chef du village pour lui demander conseil. Celui-ci leur posa quelques questions, apprit que l'un d'eux avait un fils et l'autre une fille. Et il leur donna ce conseil : « Toi, donne ta fille au fils de l'autre, et tout l'or reviendra aux enfants. »

Les paysans remercièrent le chef du village et firent comme il leur conseillait. Et comme leurs cœurs étaient nobles et purs, chaque grain de blé semé poussa à la taille d'un œuf. C'est l'un de ces grains que ton shah a trouvé.

Le vizir s'émerveilla de cette extraordinaire histoire, remercia le sage de l'avoir tiré d'embarras dans un moment difficile, et reprit le chemin du retour. Longtemps ou peu longtemps il marcha — il parvint enfin dans sa ville et raconta au shah tout ce qu'il avait appris sur le blé. Le shah fut très satisfait et récompensa généreusement son vizir.

Note du traducteur : *Ce conte appartient au genre du dastan — longue épopée narrative de la tradition turcique orale — et articule en une seule histoire continue plusieurs structures narratives distinctes : le testament transgressé, la quête de vengeance, l'alliance avec les divs, le déguisement à la cour étrangère, la guerre et l'enlèvement. Cette densité est caractéristique du répertoire turcique classique dont les Dastans de Dede Korkut (Dədə Qorqud) constituent la forme la plus ancienne et la plus prestigieuse — on y retrouve déjà la femme guerrière qui choisit ses conditions matrimoniales, le héros déguisé et la fraternité adoptive avec des êtres surnaturels. L'épée rouillée fonctionne comme emblème moral : les deux aînés meurent de l'avoir méprisée, Hassan triomphe de l'avoir acceptée. La Baba-Yaga, figure slave intégrée ici dans un récit azerbaïdjanais, témoigne des échanges entre traditions orales caucasiennes et slaves. Aucun élément sensible ou à accès restreint n'a été identifié dans cette version.*

Le Songe de l'Ours

Il était une fois dans la forêt un vieux ours. L'hiver arriva, tout fut recouvert de neige, oiseaux et bêtes se terrèrent dans leurs tanières. L'ours n'avait plus rien à manger — il mourait de faim. Une poule affamée rêve de millet, et l'ours, lui, rêva de viande ; il se mit à la manger en songe, faisant claquer ses lèvres. L'ours se réveilla de son propre bruit de mastication et s'en alla chercher la viande entrevue en rêve. Il marcha longtemps, par monts et par vaux, et parvint enfin au pied d'une montagne.

Sur le flanc de la montagne, un berger faisait paître ses moutons. L'un des boucs, le meneur du troupeau, avait grimpé sur un rocher un peu à l'écart du berger et broutait un buisson épineux. Soudain le bouc glissa sur la pierre et dégringola en culbutant. Or au pied du rocher se tenait l'ours affamé, qui lui barrait le chemin.

— Ah, frère bouc, s'écria l'ours, voilà que le rêve se réalise ! Je vais te manger à l'instant, si vite que tu n'auras rien senti.

Le bouc songea à fuir, mais comprit qu'il ne le pourrait pas — ses blessures l'en empêchaient, et l'ours lui bloquait le passage.

— Père ours, dit tranquillement le rusé bouc, on me mangera de toute façon un jour ou l'autre. C'est même mieux si c'est toi qui me manges — tu es juste : je crois qu'avant de me manger, tu exauceras ma dernière demande.

— Et quelle est ta demande, frère bouc ? demanda l'ours.

— Père ours, tu sais bien que j'ai une belle voix, dit le bouc. Alors laisse-moi chanter avant de mourir.

L'ours accepta.

Or le bouc meneur avait coutume d'avertir le troupeau du danger par son bêlement. Les bergers, dès qu'ils entendaient le *bé-é-é* du bouc, comprenaient qu'un ennemi s'était glissé parmi les bêtes. Et voilà que le bouc se mit à bêler. Les bergers saisirent leurs gourdins, appelèrent les chiens et accoururent vers la voix. Le berger arriva juste à temps. Il se mit à rosser l'ours à coups de gourdin, et les chiens s'accrochèrent au plantigrade. En rugissant, l'ours prit la fuite et s'en tira de justesse.

L'ours se cacha dans les broussailles et se terra. Ses blessures guériront, et la faim se fit de nouveau sentir. Il repartit chercher la viande de son rêve. Il marcha, marcha, et rencontra deux béliers noirs. Les béliers, voyant qu'ils ne pourraient s'enfuir, saluèrent poliment l'ours et dirent :

— Comment vas-tu, père ours ?

— Quelle vie, répondit l'ours — une semaine sans mettre la moindre chose en bouche, je meurs de faim. Heureusement que je vous ai rencontrés. Je vais vous manger tous les deux et me sentir aussitôt mieux.

Les deux béliers échangèrent un regard et se comprirent sans un mot.

— Père ours, mange-moi d'abord, dit l'un.

— Non, non, commence par moi, dit l'autre.

L'ours, voyant que les choses traînaient en longueur, proposa :

— Mettons-nous d'accord ainsi : écartez-vous chacun d'un côté, prenez de l'élan et cognez-vous l'un l'autre — celui dont la corne se cassera, je le mangerai en premier.

C'était précisément ce que voulaient les béliers. Ils s'écartèrent et se placèrent de part et d'autre de l'ours. Ils prirent leur élan et cognèrent l'ours de plein fouet, si violemment qu'il tomba sans connaissance. Le temps qu'il revînt à lui, les béliers avaient disparu sans laisser de trace.

L'ours reprit ses esprits et repartit en grognant. Sur un sentier étroit entre deux falaises, il rencontra un cheval. L'ours se réjouit : « Quelle chance. Mieux vaut manger un cheval qu'un bouc ou deux béliers. Je vais me rassasier pour de bon. » Il barra le chemin au cheval. Celui-ci ne pouvait fuir, mais le cheval savait combien l'ours est stupide.

— Frère ours, dit le cheval, j'ai une requête à te faire — ne me mange pas par devant, passe derrière moi, et moi, pour ne pas te fatiguer, je te tendrai mon sabot directement dans la gueule. Comme ça tu seras à ton aise, et moi je ne verrai pas comment tu me manges.

L'ours, ne flairant aucun piège dans les paroles du cheval, passa derrière lui et ouvrit grand la gueule. Le cheval lui décocha alors une ruade si puissante que l'ours avala toutes ses dents. Il s'effondra, et le cheval s'enfuit au galop et disparut bientôt à sa vue.

L'ours reprit ses esprits et repartit, tout malheureux. En chemin il rencontra un renard. Le renard, voyant que l'ours était à moitié mort, lui demanda :

— Père ours, que t'est-il donc arrivé ?

L'ours raconta au renard tout ce qui s'était passé. Le renard éclata de rire et dit :

— Père ours, rentre chez toi, et que jamais plus la viande ne te visite en songe.

Note du traducteur : Ce conte appartient au genre du *heyvan nağılı* (conte animalier azerbaïdjanais) et suit une structure cumulative classique : chaque rencontre reproduit et aggrave la mésaventure précédente, jusqu'à la sentence finale du renard. L'ours (*ayı*), figure canonique de la force brute aveuglée par l'appétit dans la tradition orale turcique, ne périt pas de sa faiblesse mais de sa crédulité — et c'est précisément cette crédulité que bouc, béliers et cheval exploitent tour à tour, retournant contre lui la pitié qu'il a bien voulu accorder. La formule

conclusive du renard — que jamais plus la viande ne te visite en songe — transpose en registre comique une leçon que la littérature soufie classique azerbaïdjanaise formule avec gravité : le nafs, l'âme-appétit, est la source de toute souffrance, et c'est le désir lui-même, non l'ennemi, qui aura perdu l'ours.

On n'échappe pas à son destin

Un jeune shahzadé — prince — partait à la chasse avec ses nazirs et ses vizirs.

Le shahzadé — du persan shāhzādeh, littéralement « fils du roi » — est la figure du prince héritier dans toute la tradition littéraire et orale persano-turcique. Les nazirs et vizirs — hauts conseillers et ministres du souverain — constituent la suite obligée de tout prince dans le cadre politique de l'Orient islamique classique. Leur présence dès les premières lignes inscrit le récit dans un univers de cour familier à l'auditoire azerbaïdjanais.

Poursuivant un jeïran,

Le jeïran — en azerbaïdjanais ceyran — est la gazelle des steppes d'Asie centrale et du Caucase. Animal d'une agilité légendaire, il est l'une des proies nobles de la chasse princière et une figure récurrente de la poésie lyrique turcique et persane, où il symbolise la beauté fugitive et l'inaccessible bien-aimée.

il dépassa de loin ses compagnons et finit par les perdre entièrement de vue. Voulant les rejoindre, il s'aperçut qu'il s'était égaré : devant lui s'étendait une forêt sombre, derrière lui une vaste plaine, vierge de tout passage humain ou animal. Il regarda de tous côtés — nulle part de chemin. Il s'élança d'un côté, puis de l'autre — pas de route, pas de sentier, pas d'empreinte de pas humain. Cependant, la nuit tombait.

Le jeune shahzadé entra dans la forêt, le nom d'Allah sur les lèvres. Il attacha son cheval à un arbre et s'assit pour se reposer. Ayant apaisé sa faim avec le pain et le fromage qu'il trouva dans sa besace, il accomplit le namaz, s'allongea et s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, à son réveil, il aperçut à travers le feuillage un mince filet de fumée qui s'élevait au-dessus de la forêt et comprit qu'une habitation humaine se trouvait non loin de là. Il se leva vivement et, tenant son cheval par la bride, se dirigea vers l'endroit d'où montait la fumée. Après quelques pas, il se trouva devant une petite maison. Il attacha son cheval à un arbre et entra discrètement, voulant savoir qui y habitait : djinn ou humain, cheïtan ou mélek, ermite ou brigand, ami ou ennemi.

Le djinn — de l'arabe jinn — est une créature de feu, invisible aux mortels ordinaires, dont le statut peut être bienveillant ou malveillant selon les traditions islamiques et préislamiques. Le cheïtan — de l'arabe shaytān — est la figure du démon. Le mélek — de l'arabe malak — désigne l'ange. Cette énumération binaire révèle la cosmologie populaire azerbaïdjanaise, où le monde visible et le monde invisible se superposent en permanence et où tout lieu isolé peut être le séjour d'une puissance surnaturelle.

Mais dans la maison, il ne trouva qu'un vieillard décrépiti.

Ce vieillard, assis sur un takht

Le takht — du persan taxt — est un lit-divan bas sur lequel on s'assoit et s'allonge, meuble central de la maison traditionnelle azerbaïdjanaise et persane.

sur un petit coussin, égrenait de la main droite un chapelet noir tandis que de la gauche il feuilletait un grand livre posé devant lui, dans lequel il notait par moments quelque chose à la plume de roseau.

Le chapelet islamique — en arabe misbaha, en azerbaïdjanais tæsbeh — compte quatre-vingt-dix-neuf grains correspondant aux noms d'Allah. La plume de roseau — en persan qalam — est l'instrument traditionnel de l'écriture dans toute la civilisation islamique classique et renvoie symboliquement à la première révélation coranique : « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé... qui a enseigné par la plume. »

— Salam-aleïkoum, mon oncle ! salua le shahzadé. Qu'Allah t'aide ! Qu'il multiplie ta patience, qu'il rende ton travail bienfaisant pour les hommes et profitable pour toi !

— Aleïkoum-as-salam, mon fils ! répondit le vieillard. D'où Allah t'amène-t-il ?

— Je me suis égaré dans la forêt, mon oncle, et je ne sais comment retrouver mon chemin. J'ai vu ta maison et je suis entré pour me reposer sous ton toit hospitalier.

— L'hôte appartient à Allah, mon fils : assieds-toi et repose-toi. Je vais finir mon travail et te recevoir avec ce qu'Allah m'a accordé.

Le shahzadé s'assit près du vieillard sur le takht et se mit à observer son travail.

— Ne tiens pas ma question pour inconvenante, mon oncle, dit-il bientôt. Dis-moi ce que tu fais ici et ce que tu inscris dans ce grand livre.

— Mon fils, répondit le vieillard, ce que je fais ici ou ce que j'inscris dans ce livre ne te regarde pas. Repose-toi plutôt et repars avec la bénédiction de Dieu.

— Non, je ne partirai pas, dit le shahzadé, piqué par ces mots. Je ne partirai pas avant que tu m'aies dit ce que tu inscris dans ce livre.

— Mon fils, n'abuse pas du droit de l'hôte, dit le vieillard avec douceur.

Mais le shahzadé était monté sur le cheval du cheïtan et ne lâchait pas prise.

« Être monté sur le cheval du cheïtan » est une expression idiomatique du folklore turcique et azerbaïdjanais signifiant s'entêter avec obstination, se laisser emporter par une volonté aveugle qui résiste à toute raison. Elle fait écho, en miroir, à la faiblesse d'Ovtchi-Pirim dans le récit précédent : là où le chasseur finissait par céder à l'entêtement de sa femme, c'est ici le prince lui-même qui incarne cette obstination fatale.

Il voulait à tout prix savoir ce que le vieillard inscrivait dans son livre. Il supplia tant et si bien que le vieillard s'adoucit enfin et dit :

— J'inscris dans ce livre le destin des hommes — ce qui est assigné à chacun.

— En ce cas, demanda le shahzadé, veuillez chercher dans votre livre ce qui m'est destiné par le sort.

Le vieillard se mit à feuilleter le livre en marmonnant : « Bismillah ir-rahman ir-rahim ! »

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux » — formule d'invocation islamique qui ouvre tout acte important et toute récitation du Coran. Son emploi ici par le gardien du livre des destins souligne le caractère sacré de cet acte de lecture et l'autorité divine qui fonde la prescience du vieillard.

Puis, levant sa tête chenue, il regarda fixement le shahzadé dans les yeux et dit :

— Fils du shah ! Ton destin t'est désormais connu : il t'est assigné d'épouser la fille d'un pauvre berger, qui souffre depuis plusieurs années d'une maladie incurable et se trouve en ce moment dans la chaumière de son père.

— Tu mens, vieux fou ! s'écria le shahzadé hors de lui. Je ne crois pas à ta ridicule prédiction ! Moi, fils d'un shah, épouser la fille malade d'un quelconque pauvre berger ?!

— Je ne t'ai transmis que ce que j'ai lu dans mon livre concernant ton destin, rétorqua le vieillard.

— Je me moque de ton livre et de ta stupide prédiction ! dit le shahzadé, et, tournant le dos au vieillard, il sortit brusquement.

Il erra toute la journée dans la forêt à chercher son chemin et finit par découvrir un étroit sentier qui l'en fit sortir. Il faisait nuit quand le shahzadé déboucha sur une clairière. Ne sachant quelle direction prendre, il marcha au hasard, droit devant lui.

Il marcha longtemps, Allah seul le sait, jusqu'à ce qu'il aperçût devant lui une petite lumière vers laquelle il se dirigea. Quelques minutes plus tard, il se trouva devant une chaumière vétuste et à moitié écroulée, devant laquelle brûlait un feu. Près de ce feu, assis à même la terre nue, un hère en haillons raccommmodait des tchapoukhs.

Les tchapoukhs — en azerbaïdjanais çarix — sont des sandales de cuir brut portées par les paysans et bergers du Caucase. Cet élément vestimentaire situe immédiatement le personnage dans la condition la plus modeste de la société traditionnelle azerbaïdjanaise.

En voyant approcher le shahzadé, le pauvre homme se leva d'un bond et le salua d'un profond signe de tête.

— Salam-aleïkoum, brave homme ! dit le shahzadé. J'ai perdu ma route et je me suis égaré. Pourrais-tu m'indiquer le chemin ? Je te récompenserai pour ta peine.

— Aleïkoum-as-salam, agha. Je serais heureux de servir votre excellence, mais hélas, la ville est loin, et nous aurions bien du mal à trouver la route de nuit. Si vous voulez bien attendre jusqu'au matin, je vous remettrai sur le chemin. D'autant que la nuit, il est risqué de se mettre en route, et les routes ne sont pas sûres à cause des brigands.

— Que faire, il faudra attendre jusqu'au matin, dit le shahzadé. Mais où puis-je passer la nuit ?

— Si votre excellence le veut bien, je vous logerai dans ma chaumière — il n'y a là que ma fille malade qui dort.

— Une fille malade ? demanda le shahzadé. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis un pauvre berger, vénérable agha ! Votre humble serviteur !

— Et tu dis que tu as une fille malade ?

— Oui, mon très honoré agha ! Il faut croire que j'ai péché devant le Dieu Tout-Puissant et qu'Il veut me punir de mes grandes fautes de Sa main vengeresse : Il m'a donné une fille qui souffre depuis plusieurs années d'une maladie incurable. Nous avons fait venir bien des hakims, des jindarlar,

Le hakim — de l'arabe ḥakīm — est le médecin lettré de la tradition islamique, instruit dans la médecine galénique et arabe. Le jindare — terme issu du mot jin — est le guérisseur populaire spécialisé dans les maladies attribuées à l'action des djinns, relevant de la médecine magico-religieuse. La coexistence des deux pratiques dans le récit reflète la réalité de la médecine populaire azerbaïdjanaise traditionnelle, où savoirs islamiques et croyances préislamiques se superposaient.

mais personne n'a pu la guérir. Elle est couchée dans sa chambre et ne peut ni se lever, ni s'asseoir, ni marcher. Oui, il faut croire qu'Allah s'est détourné de nous pour toujours et ne veut pas la rappeler à Lui pour qu'on puisse enfin trouver la paix.

Le shahzadé comprit aussitôt que ce berger était bien celui dont la fille lui avait été destinée selon la prédiction du vieillard, et il forma à l'instant même le plan de la supprimer.

— Bien, dit le shahzadé au berger. Je dormirai dans ta chaumière et tâcherai de calmer ta fille malade pour qu'elle ne me dérange pas. Toi, prends ces deux ducats et donne-moi quelque chose à manger : j'ai faim.

Le berger prit les ducats, remercia le généreux shahzadé et ordonna à sa femme de dresser le soufré

Le soufré — du persan sofra — est la nappe de cuir ou de tissu que l'on étale à même le sol pour les repas, usage traditionnel dans les maisons paysannes et nomades du Caucase et d'Asie centrale.

pour le précieux hôte. Quand le shahzadé eut achevé son modeste dîner, le berger le conduisit dans la chaumière, lui montra son lit et se retira. Lui et sa femme dormirent dehors, à la belle étoile.

À minuit, le shahzadé se réveilla, sortit dans la cour pour vérifier que le berger et sa femme dormaient. Ceux-ci, ne se doutant de rien, dormaient d'un profond sommeil. Alors le shahzadé prit son poignard et s'approcha du lit de la jeune fille malade.

— Vois maintenant, vieux fou, comment ta prédiction s'accomplira, dit-il, et de toute sa force il frappa la jeune fille endormie d'un coup de poignard. Il déposa ensuite près d'elle une petite bourse pleine de ducats, sortit de la chaumière, sauta sur son cheval et disparut dans l'obscurité de la nuit.

Le lendemain, il retrouva ses compagnons qui l'avaient cherché partout, et rentra chez lui avec eux.

Voyons maintenant ce qu'il advint de la fille du berger : fut-elle vraiment tuée, ou le shahzadé fut-il déçu dans ses espérances ?

Il faut savoir que cette malheureuse jeune fille souffrait depuis plusieurs années d'hydropisie :

L'hydropisie — accumulation pathologique de liquide dans l'abdomen, connue aujourd'hui sous le nom d'ascite — est l'une des maladies les plus fréquemment mentionnées dans la médecine traditionnelle du Proche et du Moyen-Orient. Dans l'imaginaire populaire, elle était souvent attribuée à une malédiction divine ou à l'action de djinns malfaisants, ce qui explique le recours simultané aux hakims et aux jindarlar.

son ventre était si gonflé qu'elle ne pouvait ni se lever, ni s'asseoir, ni marcher. En croyant la tuer, le shahzadé avait porté un coup si précis que le poignard lui perça le ventre, d'où s'écoula l'eau mêlée de sang. Ainsi, en voulant tuer la jeune fille, le shahzadé l'avait au contraire guérie.

Le lendemain, en entrant dans la chambre de leur fille, le berger et sa femme la trouvèrent baignant dans le sang, et près d'elle la petite bourse pleine de ducats. Quand ils la soulevèrent, ils constatèrent avec une immense joie qu'elle était parfaitement guérie. Les heureux parents remercièrent Allah avec ferveur de sa grande miséricorde.

Quelque temps après, ils s'installèrent en ville, y achetèrent une belle maison et vécurent dans la joie et le bonheur. Cependant leur fille grandit et devint une beauté telle que les houris

Les houris — de l'arabe ḥūr — sont les créatures de paradis promises aux croyants dans la tradition islamique. Les comparer à une beauté terrestre est l'un des hyperboles poétiques les plus courantes dans la littérature orale azerbaïdjanaise, héritée de la rhétorique persane classique.

et les anges d'Allah auraient pu lui envier sa grâce.

Un jour, le shahzadé — celui-là même qui avait voulu la tuer — passa devant la maison de l'ancien berger et aperçut sur le perron une ravissante jeune fille dont la beauté semblait dire au soleil : « Ne te lève pas, je me suis déjà levée. »

Cette formule — « Ne te lève pas, je me suis déjà levée » — est l'un des topoi les plus caractéristiques de la poésie orale turcique et azerbaïdjanaise. Elle appartient au répertoire des ashiq, les poètes-chanteurs itinérants du Caucase, et renvoie à la tradition du ghazal persan où la beauté de l'aimée éclipse les astres.

Le shahzadé en tomba éperdument amoureux. Il alla trouver son père, se prosterna à ses pieds et dit :

— Il y a dans le monde bien de belles jeunes filles, mais celle que je connais surpasse toutes : elle est plus belle que la lune, plus belle que le soleil. Permets-moi, père, de l'épouser.

Le shah refusa d'abord même d'entendre parler du mariage de son fils avec la fille d'un inconnu, mais quand son fils déclara qu'il l'épouserait ou se jetterait du haut d'un rocher, le shah donna son accord et maria son fils à la fille du berger. Il organisa de somptueuses festivités nuptiales qui durèrent sept jours et sept nuits. Et le fils ne se doutait même pas qu'il épousait la fille du berger — la jeune fille même qu'il avait voulu tuer.

Un jour, la jeune princesse se rendit au bain avec sa mère et les sœurs de son mari. Celles-ci remarquèrent sur le ventre de leur belle-sœur une profonde cicatrice et en parlèrent au shahzadé. Il interrogea sa femme et apprit qu'elle était bien cette fille de berger qui lui avait été destinée par le sort et qu'il avait tenté de tuer. Il se souvint de la prédiction du vieillard dans la forêt, loua la sagesse impénétrable d'Allah et s'écria :

— Il est vrai que tout ce qui est écrit dans le livre des destins doit s'accomplir, et que nul homme n'échappe à son sort. J'étais aveugle de ne pas vouloir le croire.

Note du traducteur : *Ce récit appartient à la grande tradition des contes de destin attestés dans tout l'espace eurasiatique, des Mille et Une Nuits aux épopées grecques, en passant par les folklores indien, persan et turcique. Le motif central — un homme tente d'échapper à une prophétie et accomplit lui-même, par ses actes, ce qu'il cherchait à empêcher — est l'une des structures narratives les plus universelles qui soient : on la retrouve dans l'Œdipe de Sophocle, dans les Jātaka bouddhistes et dans d'innombrables contes des traditions orales du Caucase. Ce qui distingue la version azerbaïdjanaise, c'est la manière dont le destin — qismət, du persan qismat, lui-même de l'arabe qisma, « part assignée » — est ici explicitement articulé avec la volonté divine islamique. Le vieux sage n'est pas un devin au sens magique du terme : il est le gardien d'un livre des destins, image directement empruntée à la théologie islamique, où la Lawḥ al-Maḥfūz — la « Table gardée » — est le registre éternel dans lequel Allah a inscrit le destin de toute chose avant la création. Le conte pose ainsi une question théologique que la tradition orale n'élucide pas mais met en scène : si tout est écrit, la liberté humaine n'est qu'illusion — et le mal que commet le shahzadé, aussi réel soit-il dans son intention, ne peut aller contre l'ordre du monde. Le récit ne justifie pas ce mal ; il en montre simplement l'inanité*

face à la puissance du destin. La cicatrice finale — révélée au bain, lieu de dévoilement des vérités cachées dans de nombreux contes orientaux — fonctionne comme la signature du destin inscrite à même le corps de la jeune femme, preuve irréfutable que le livre du vieillard disait vrai.

Ovtchi-Pirim, le chasseur maudit

En des temps anciens, quand les miracles étaient monnaie courante sur la terre et que les hommes sans péché étaient plus nombreux que les pêcheurs, vivait un fameux chasseur nommé Ovtchi-Pirim.

Le nom du personnage est lui-même porteur de sens : en azerbaïdjanais, ovtchi désigne le chasseur, tandis que pirim — du mot pir — évoque le saint homme, le sage, le guide spirituel vénéré dans les traditions soufies et populaires du Caucase et d'Asie centrale. Le héros porte donc en son nom même la tension qui structurera tout le récit : entre l'homme de terrain, acteur dans le monde naturel, et le détenteur d'un savoir sacré qui le dépasse.

Il passait tout son temps à chasser les bêtes sauvages, les oiseaux et toutes sortes d'animaux.

Un jour, au cours d'une chasse, il aperçut à faible distance deux serpents enlacés. L'un d'eux — le mâle — était noir, laid et repoussant. Quant à l'autre — ô horreur ! — il la reconnut aussitôt : c'était la belle fille du terrible et glorieux roi des serpents. Sur sa tête brillait une couronne d'or incrustée d'émeraudes et de rubis, et tout son corps scintillait au soleil, dont les rayons se reflétaient dans ses merveilleuses écailles.

Le roi des serpents — en azerbaïdjanais ilan padşahı — est une figure récurrente des mythologies turques et caucasiennes. Les serpents y occupent un statut ambigu : créatures souterraines gardiennes de trésors et de savoirs cachés, ils peuvent être à la fois maléfiques et bienveillants. Dans le folklore azerbaïdjanais, le monde souterrain des serpents est conçu comme un royaume organisé à l'image du monde des hommes, avec son roi, ses vizirs, ses palais et ses lois. Cette vision reflète l'influence des traditions zoroastriennes anciennes, pour lesquelles le serpent était associé aux forces primordiales de la terre, mais aussi de l'islam, qui lui prête une dimension démoniaque.

Ovtchi-Pirim fut indigné jusqu'au fond de l'âme. L'amour de cette beauté, fille du fameux roi des serpents, eût mérité le plus noble des chevaliers-serpents — et voilà que cette affreuse créature noire en abusait, cyniquement, grossièrement et ignoblement.

Sans réfléchir davantage, Ovtchi-Pirim visa le serpent noir et décocha une flèche. Mais, ô malheur — il manqua sa cible pour la première fois de sa vie : sa flèche trancha l'extrémité de la queue de la princesse, sans blesser en rien le serpent noir, qui s'esquiva aussitôt et disparut.

La fille du roi disparut elle aussi.

Le malheureux Ovtchi-Pirim s'arracha les cheveux de désespoir. Maudissant son destin, il brisa son arc et ses flèches en mille morceaux et jura sur-le-champ d'abandonner la chasse pour toujours. Mais le passé ne se défait pas — notre pauvre Ovtchi-Pirim rentra chez lui, triste et accablé. Il savait bien que l'offense involontaire faite à la fille du roi ne resterait pas sans conséquence, et il attendit avec tremblement qu'on vînt le réclamer.

Il n'attendit pas longtemps. Dès le lendemain matin, on frappa à sa porte. Ovtchi-Pirim sortit et frémit d'horreur : devant lui se dressaient sur leurs queues de terribles vizirs et nazirs ailés qui exigeaient qu'il se présentât immédiatement devant le roi.

Les vizirs et nazirs — termes empruntés à l'arabe et au persan — désignent dans la tradition orientale les ministres et hauts conseillers d'un souverain. Leur présence dans ce conte illustre la manière dont la structure politique des royaumes humains est projetée sur le monde surnaturel dans le folklore azerbaïdjanais.

Ovtchi-Pirim fit ses adieux à sa femme et à ses enfants comme s'il partait pour la mort, puis suivit les vizirs et les nazirs qui sifflaient et sifflotaient de rage tout au long du chemin.

Ils marchèrent sept jours et sept nuits et parvinrent enfin au palais souterrain d'or du roi des serpents. On fit parcourir au malheureux Ovtchi-Pirim de longs corridors obscurs avant de l'introduire dans une immense et somptueuse salle tapissée des plus précieux tapis persans. Au centre de la pièce se dressait un trône d'ivoire à arabesques d'or ; sur ce trône était assis le roi des rois de toutes les espèces de serpents du monde entier, une couronne d'or couverte de diamants sur la tête. Près du trône se tenait sa belle fille, la tête voilée de honte. Ils étaient entourés de bourreaux tenant dans leurs pattes des instruments de supplice terrifiants.

À peine eut-on introduit Ovtchi-Pirim — à moitié mort de peur — que le roi se tourna vers lui et cracha :

— Audacieux *insan* ! C'est toi qui as osé lever la main sur la fille du roi ! Sais-tu que tu subiras un châtement que les *cheïtans* eux-mêmes n'ont pas encore inventé dans vos enfers ?

Le mot insan — de l'arabe insān, désignant l'être humain — est couramment utilisé dans la littérature orale azerbaïdjanaise pour distinguer les mortels des créatures surnaturelles. Le cheïtan — de l'arabe shaytān — est la figure du démon dans la tradition islamique.

À peine le roi avait-il cessé de siffler que les bourreaux s'élancèrent vers Ovtchi-Pirim. Mais celui-ci tomba à genoux et supplia d'une voix mourante :

— Grand roi des rois de toutes les espèces de serpents du monde entier ! Permets-moi, pendant que je respire encore, de te raconter dans tous ses détails ce malheureux incident.

Le roi accepta. La princesse, pour sa part, rougit jusqu'aux écailles, ne sachant où se cacher de honte et de crainte devant son père. Mais Ovtchi-Pirim était habile : il présenta les faits sous un tout autre jour, ménageant l'honneur de la princesse de toutes les façons possibles. De son récit, il ressortait que le serpent noir avait tenté de violenter la princesse, qui résistait de toutes ses forces. À ces mots, la princesse faillit s'évanouir de terreur pour son amant. Pour le reste, le chasseur rapporta les faits tels qu'ils s'étaient produits.

Quand Ovtchi-Pirim eut achevé son récit, il était terrible de voir la colère du roi — il rugissait, sifflait, tremblait de rage et avait même noirci de fureur. Tous attendaient en tremblant ce que cette tempête allait décider, quand soudain le roi cria, se tournant vers ses vizirs et nazirs ailés :

— Allez chercher sur-le-champ tous les serpents du monde entier, et toi, noble *insan*, tu me désigneras le coupable. Ce que j'en ferai, c'est mon affaire.

Les vizirs et les nazirs s'élancèrent aussitôt et, accompagnés des *tchavouche*,

Les tchavouche — du turc çavuş — sont les huissiers ou hérauts chargés de faire exécuter les ordres du souverain, figure bien attestée dans l'administration ottomane et dans le folklore de toute la région.

convoquèrent tout le peuple des serpents au palais royal. Ovtchi-Pirim fut posté à la porte du palais, par laquelle tous les serpents devaient passer un à un. Et voilà qu'en quelques instants, ils commencèrent à défiler — serpents de toute la terre, s'arrêtant devant lui avant d'entrer. Quelles espèces, quelles couleurs, quelles formes : des serpents blancs, des rouges, des jaunes, des bleus ; des ailés, des cornus, des serpents à pattes de lion, à tête humaine, à queue de cheval. Ovtchi-Pirim retenait chacun plus longtemps que nécessaire pour les examiner attentivement.

Soudain il vit qu'un serpent plutôt sombre tentait de se glisser discrètement par la porte. Ovtchi-Pirim l'arrêta aussitôt — et quelle joie ! — il reconnut le serpent noir. Celui-ci s'était enduit de boue jaune de la tête à la queue pour n'être pas reconnu. Sur un signe d'Ovtchi-Pirim, les *sarbaz*

Les sarbaz — du persan sarbāz, littéralement « celui qui joue sa tête » — désignent les soldats ou gardes armés du souverain, terme courant dans le vocabulaire militaire persanisé de l'espace azerbaïdjanais.

cornus embrochèrent le serpent noir sur leurs cornes et le portèrent devant le roi. Le roi ordonna de l'enfermer dans une prison de fer et menaça ses sarbaz d'un châtement terrible si le criminel s'échappait. Se tournant ensuite vers ses vizirs et ses nazirs, il leur demanda d'imaginer le supplice à infliger au serpent noir, promettant à celui dont l'invention serait la plus cruelle et la plus méritée, la plus grande province de son royaume en propriété héréditaire.

Cela réglé, le roi se tourna vers Ovtchi-Pirim.

— Le plus noble des *insans* ! dit-il. Puisque tu as défendu l'honneur de la princesse, je dois te récompenser comme il convient au roi des rois de toutes les espèces de serpents du monde entier. Choisis entre deux choses : soit je te donne tant d'or et de pierres précieuses qu'aucun roi humain ne pourra t'égaler en richesse ; soit je crache dans ta bouche et tu recevras la sagesse des serpents — tu comprendras alors tout ce qui existe : les langues de tous les animaux, de tous les oiseaux, de toutes les bêtes, le bruissement des feuilles, le frémissement du roseau, le murmure de l'eau. Bref, tu parleras avec tous les êtres vivants dans leurs propres langues.

Le don de comprendre le langage des animaux est l'un des motifs les plus anciens et les plus répandus des folklores eurasiatiques. On le retrouve dans les traditions grecques — le devin Mélampus —, dans les contes des Mille et Une Nuits et dans de nombreux récits du Caucase et

d'Asie centrale. Dans la tradition azerbaïdjanaise, ce don est intimement lié à la figure du sage ou du saint — le pir — qui possède une connaissance de la nature inaccessible au commun des mortels. Le fait que ce don soit transmis par le crachat du roi des serpents évoque les pratiques chamaniques de transmission du savoir par contact corporel direct, héritées du tengrisme turcique pré-islamique.

Ovtchi-Pirim réfléchit longuement et, étant un homme d'un total désintéressement, choisit la seconde option et ouvrit la bouche. Le roi des serpents lui cracha dedans et, approuvant son choix, lui offrit néanmoins toutes sortes de pierres précieuses et le congédia avec les honneurs.

Ovtchi-Pirim, encore étourdi par tout ce qu'il avait vécu, revenait par les sombres corridors du palais quand quelqu'un l'arrêta doucement. Il se retourna et vit la belle princesse à la queue tronquée.

— Homme sans pudeur et malfaisant ! siffla la princesse. Sais-tu ce que tu m'as fait ? Tu m'as arraché mon bien-aimé. Aussi repoussant et hideux qu'il puisse être aux yeux des autres, il m'est plus cher que tout au monde, même que mon père adoré. Et pourtant, à cause de toi, on le mettra à mort demain. Je ne lui survivrai pas et j'ôterai ma propre vie. Toi qui ne pouvais supporter en paix le bonheur d'autrui — sois maudit ! Mon père a fait de toi le plus sage de tous les *insans* du monde entier ; moi, je te voue à un supplice éternel pour cette sagesse même. Tu ressentiras un désir irrésistible de partager tes connaissances avec quelqu'un — mais souviens-toi : si tu transmets à quiconque la plus infime parcelle de ta sagesse, ou si tu révéles en un seul mot ton secret, tu seras aussitôt dévoré par les loups comme une charogne. Je dépose en toi également une terreur panique de la mort. Va maintenant, homme que je maudis !

Ovtchi-Pirim, torturé par le remords, se jeta aux pieds de la princesse et la supplia :

— Ravissante princesse ! Inflige-moi le supplice le plus terrible, mais crois que je ne t'ai pas fait de mal délibérément — tout cela n'était qu'un malheureux concours de circonstances. C'est uniquement pour défendre ton honneur que j'ai aggravé le sort de ton bien-aimé ; je ne savais pas qu'il t'était si cher. Mais pardonne-moi, aie pitié de moi !

Touchée par la sincérité du repentir d'Ovtchi-Pirim, la princesse dit :

— Mon involontaire destructeur, ne te tourmente pas pour moi. Je trouverai le moyen de délivrer mon bien-aimé de prison et de m'enfuir avec lui loin de mon père. Quant à toi, je lève ma malédiction : tu n'auras plus aucun désir de transmettre ta sagesse à qui que ce soit, et...

Soudain l'un des sarbaz de la cour apparut au bout du corridor. La princesse le vit et disparut aussitôt, sans avoir eu le temps de lever le reste de ses malédictions.

Ovtchi-Pirim, complètement abasourdi, sortit du palais. Il marcha sept jours et sept nuits et rentra chez lui, blanchi jusqu'aux racines des cheveux. Sa femme, ses enfants et tous ses proches se réjouirent au-delà de toute expression de son retour, d'autant plus qu'ils le croyaient mort.

Le temps passa. Ovtchi-Pirim vivait à peu près comme avant — sauf qu'il ne chassait plus et qu'il était devenu excessivement pensif et taciturne. Beaucoup le tenaient même pour fou : son comportement semblait si étrange. Qu'un cheval hennît, qu'un chien aboyât, qu'un loup hurlât, que des poules caquetassent, que le vent soufflât — il souriait ou tombait dans une profonde rêverie.

Sa femme, qui l'observait de plus près que quiconque, remarquait au contraire qu'il était devenu excessivement intelligent. Elle l'avait surpris à plusieurs reprises en train de murmurer quelque chose à leur chien, à leur cheval. Une fois même, leur vache ne cessait de ruer et de résister à qui voulait la traire — Ovtchi-Pirim lui murmura quelque chose, et depuis lors, la vache était devenue douce comme un agneau.

Il était frappant aussi qu'aucun chien de voisin n'aboyait contre lui — ils semblaient tous le respecter.

Tout cela frappait et déconcertait ceux qui le connaissaient, et surtout sa femme. Elle fut consumée par un désir irrésistible de savoir d'où venait ce changement, et où son mari avait bien pu disparaître pendant ces quinze jours où chacun le croyait mort. À toutes ses tentatives pour lui soutirer quelque chose, il répondait par le silence ou par des balivernes.

Un jour, Ovtchi-Pirim envoya sa famille rendre visite à des parents dans le village voisin. Sa femme, enceinte, et leurs deux enfants étaient montés sur la jument ; celle-ci était également pleine et avait encore un poulain d'un an qui trottait derrière elle. Ovtchi-Pirim lui-même marchait à pied à côté d'eux, tenant la jument par la bride.

Le poulain prit du retard et, hennissant dans le langage des chevaux, demanda à sa mère de l'attendre. La mère se retourna et lui répondit :

— Petit paresseux ! Tu ne vois donc pas que moi, vieille jument, je porte cinq âmes sur mon dos, et que toi, un jeune mâle, tu n'arrives même pas à me rattraper !

Entendant cela, Ovtchi-Pirim sourit malgré lui. Sa femme, dont les yeux ne quittaient jamais les moindres expressions de son mari, remarqua ce sourire et n'y tint plus. Elle lui demanda pourquoi il souriait. Ovtchi-Pirim essaya de s'en tirer par une plaisanterie, mais c'était peine perdue : avec l'entêtement d'une abeille attirée par le miel, elle s'accrocha à lui et exigea qu'il lui expliquât absolument pourquoi il avait souri au hennissement de la jument et du poulain.

Estimant que sa femme avait déjà deviné quelque chose, Ovtchi-Pirim lui déclara qu'il ne le lui dirait jamais, et qu'elle eût à se taire si elle voulait continuer à bénéficier de sa bienveillance.

Ce seul refus suffit à porter la curiosité de sa femme à ce degré que seul un entêtement absolu peut atteindre. Dès lors, Ovtchi-Pirim ne connut plus la paix. Jour et nuit, au repas, pendant même le *namaz* et les ablutions,

Le namaz — du persan namāz — désigne la prière rituelle islamique. Les ablutions — en arabe wudū — qui la précèdent sont évoquées avec la même naturalité, témoignant de l'imprégnation de l'islam sunnite dans la vie quotidienne de la société azerbaïdjanaise traditionnelle.

elle l'assailait de supplications, tantôt en pleurs, tantôt en reproches, tantôt en menaçant de le tuer :

— Dis-moi pourquoi tu as souri au hennissement de la jument et du poulain !

Ovtchi-Pirim lui expliqua enfin qu'il serait dévoré par les loups s'il en parlait à qui que ce soit. Mais elle ne voulait rien entendre. Et d'ailleurs, où avait-on jamais vu des loups dévorer un homme pour avoir confié son secret à sa femme ?

Finalement, Ovtchi-Pirim n'en put plus. Il préférait mourir plutôt que de continuer à vivre ainsi. Ayant pris sa décision, il lui annonça qu'il lui révélerait son secret. Sa joie fut sans bornes. Ovtchi-Pirim, sachant avec certitude que les loups le dévoreraient bientôt, se mit à faire ses adieux et les préparatifs de ses propres funérailles.

Il avait un chien bien-aimé qui, ayant appris l'intention de son maître, fut pris d'un grand chagrin. Dans la cour, le coq, au milieu de ses nombreuses épouses, se livrait à une insouciance gaieté et ne cessait de les courtiser. Cette désinvolture offensa vivement le chien, qui gronda avec reproche :

— Égoïste sans honte ! Tu ne vois donc pas que notre cher maître n'en a plus pour longtemps ? Ne peux-tu pas, pour ce triste événement, te retenir un peu de telles indécences ?

— En voilà une idée ! répondit le coq. J'ai trente épouses et je les tiens toutes dans l'obéissance — aucune n'ose souffler mot en ma présence. Et lui, notre maître, qui n'en a qu'une seule et ne peut pas la tenir en main ! Il mérite bien d'être l'esclave de sa femme et de périr à cause d'elle ! Moi, me chagriner pour lui ? Toi, c'est différent — tu as une âme de domestique, tu peux te lamenter tant que tu voudras ! — et il continua comme par le passé à courtiser ses épouses avec la plus parfaite insouciance.

Ovtchi-Pirim se tenait non loin de là et entendit toute cette conversation. Le jugement sans appel du coq lui fit une forte impression. Il commença à se reprocher sa faiblesse et décida fermement de renoncer à sa promesse.

Mais sa femme attendait, et à peine eut-elle remarqué qu'il hésitait qu'elle recommença. Alors Ovtchi-Pirim se jeta sur elle et se mit à la battre de toutes ses forces, répétant :

— Fille du *cheïtan* ! Tu veux encore que je te le dise ? Je te tuerai, mais je ne parlerai pas !

Ces coups semblaient produire sur elle un effet moins fort qu'il ne le supposait, car elle criait à travers ses larmes :

— Pitié, ne me bats pas ! Mais dis-moi quand même pourquoi tu as souri au hennissement de la jument et du poulain !

Cette scène se répéta plusieurs jours de suite, sans qu'elle cessât d'insister.

Finalement, Ovtchi-Pirim en fut las. Son âme se révolta de dégoût. Et puis, il y avait les enfants — ils pleuraient, se jetaient entre eux pour défendre leur mère, l'appelaient cruel et sans cœur, sans connaître la raison de ces coups.

Ovtchi-Pirim réfléchit longuement. Puis il prit la parole et révéla son secret.

Après cela, il ressentit une répulsion insurmontable pour tout ce qui l'entourait. Ayant embrassé ses enfants, il sortit de chez lui en larmes et se mit à errer par les champs et les forêts, attendant à chaque instant, dans une terreur panique, l'attaque des loups.

Le soir tombait. À faible distance, il aperçut la yourte d'un *tchoban* — un berger.

La yourte — habitation nomade circulaire de feutre et de bois — et la figure du tchoban — le berger nomade, du turc çoban — renvoient au monde pastoral turcique qui constitue l'un des fonds culturels les plus anciens du folklore azerbaïdjanais, antérieur à la sédentarisation et à l'islamisation des populations. La scène de l'accueil de l'étranger pour la nuit illustre le code d'hospitalité — en azerbaïdjanais qonaqpərvərlik — qui est l'une des valeurs cardinales de la société traditionnelle caucasienne et turcique.

Il s'en approcha et, ayant rencontré le maître devant sa yourte, lui demanda la permission de passer la nuit. Le berger accepta avec plaisir, fit entrer son hôte, ordonna à sa femme de préparer le dîner et s'assit en face de son visiteur pour lui demander d'où il venait et comment il avait abouti là.

Ovtchi-Pirim raconta au berger le malheur de sa vie et que cette nuit même les loups le dévoreraient.

Le berger, profondément touché, ne voulait rien entendre de cette dernière confidence. Il possédait douze chiens d'une redoutable férocité, chacun d'eux capable de mettre en pièces douze loups. Les loups, connaissant d'expérience leurs terribles crocs, n'osaient même pas se montrer dans ces parages.

Fort de ses chiens, le berger réconfortait Ovtchi-Pirim avec assurance. Mais il n'avait pas achevé ses paroles rassurantes qu'un effroyable hurlement de loups retentit.

Tous deux bondirent de terreur. Ovtchi-Pirim, tremblant, saisit le pan de la veste du berger en le suppliant de le sauver. Après un bref instant de réflexion, le bon berger se précipita hors de la yourte, attrapa douze gros moutons bien gras, les égorga à la hâte et les prépara pour ses chiens. Ovtchi-Pirim se tenait au milieu de la yourte comme frappé par la foudre. Il tendait les mains en avant et appelait à voix basse la princesse à son secours. Mais se souvenant du

sombre corridor et de la princesse qui n'avait pas eu le temps de lever toutes ses malédictions, il tomba face contre terre et sanglota comme un enfant.

Pendant ce temps, les vaillants chiens du berger, entendant les hurlements des loups, s'élancèrent à leur rencontre et aboyèrent :

— Imbéciles ! On dirait que vous nous avez oubliés. Combien de fois avez-vous laissé ici vos peaux et vos queues en vous sauvant le ventre vide !

— Nobles et courageux chiens ! hurlèrent les loups. Nous ne venons pas pour vous ni pour votre maître, mais pour nous régaler de la chair du sage Ovtchi-Pirim. Son heure est venue. Il est ce soir l'hôte de votre maître.

En entendant le nom d'Ovtchi-Pirim, les chiens aboyèrent :

— Misérables loups ! Nous ne vous laisserons pas toucher un seul cheveu d'Ovtchi-Pirim. Nous le défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Le berger leur lança alors deux moutons égorgés. À peine les chiens les eurent-ils dévorés qu'ils se ruèrent sur les ennemis avec une telle furie que plusieurs chiens et loups, emmêlés, s'envolèrent dans les airs et retombèrent violemment à terre sans cesser de se mordre.

Terrible fut la mêlée entre ces éternels ennemis. Les chiens du berger firent preuve d'un courage et d'une puissance de crocs extraordinaires ; les cadavres de loups s'amoncelaient de toutes parts. Un seul chien avait été mortellement blessé — et encore ne cessait-il pas d'étrangler les loups à portée. Jusqu'à minuit, la victoire sembla du côté des chiens ; plus d'une centaine de loups gisaient déjà autour de la yourte. Deux autres chiens tombèrent, mais les loups continuaient d'affluer, comme s'ils avaient convergé du monde entier sur la malheureuse tête d'Ovtchi-Pirim.

Après minuit, les loups repoussèrent peu à peu les chiens vers la yourte. Le berger avait déjà lancé jusqu'à neuf moutons à ses bêtes, qui reculaient à tour de rôle pour avaler en hâte quelques morceaux de viande avant de se ruer à nouveau dans la bataille avec une rage encore plus féroce. La nuit touchait à sa fin. Les loups n'étaient plus qu'à deux pas de la yourte. Il ne restait en vie que trois chiens — couverts de sang et de blessures. Le berger venait de lancer son dernier mouton.

Que faisait pendant tout ce temps, que ressentait, comment passa cette nuit le plus malheureux des hommes, Ovtchi-Pirim ?

Je ne saurais le dire, car cela dépasse les forces du langage humain.

À l'orient, l'aurore se levait. Le dernier chien tomba sur le seuil même de la yourte. Ovtchi-Pirim s'enroula dans un tapis de feutre et n'eut que le temps de s'écrier :

— Princesse, pourquoi n'es-tu pas ici ?

Une minute plus tard, il n'en restait plus même un osselet.

Du ciel tombèrent trois pommes : l'une pour moi, l'autre pour le bon berger, la troisième pour les orphelins d'Ovtchi-Pirim — et les restes pour sa veuve.

Note du traducteur : *Ovtchi-Pirim articule plusieurs strates culturelles superposées. La plus ancienne est chamanique et tengriste : le don de comprendre le langage des animaux, la transmission du savoir par contact corporel, le voyage dans un monde souterrain organisé à l'image du monde des hommes — tout cela renvoie aux pratiques et représentations du chamanisme turcique pré-islamique. La strate persane se manifeste dans l'organisation politique du royaume des serpents — vizirs, nazirs, sarbaz, tchavouche — et dans la poétique de la beauté féminine. La strate islamique, enfin, se lit dans le vocabulaire — insan, cheïtan, namaz — et dans la morale implicite du récit, qui punit l'incapacité à garder un secret sacré. Le conte pose une question qui traverse toutes ces traditions : qu'est-ce que la sagesse, si elle ne peut être partagée ? Ovtchi-Pirim reçoit un don qui le coupe irrémédiablement du monde des hommes. Il comprend tout — et ne peut rien dire. Sa mort est la conséquence non pas d'un vice, mais d'une faiblesse profondément humaine : l'incapacité à résister indéfiniment à ceux qu'on aime. En ce sens, le récit est moins un conte moral qu'une tragédie — celle d'un homme écrasé par un savoir trop grand pour lui.*

Chapitre II — Divinités, esprits et forces surnaturelles

Le Conte du Rossignol

Un jour, un certain marchand captura un rossignol dans la forêt et le ramena chez lui. Il fit fabriquer une belle cage en or, l'orna de pierres précieuses — un émerveillement pour les yeux. Il plaça le rossignol dans cette cage et engagea un serviteur attiré pour veiller sur l'oiseau.

Le jardin du marchand embaumait de mille fleurs variées. Au milieu du jardin se trouvait un bassin de marbre blanc alimenté par sept fontaines. Le marchand ordonna de suspendre la cage du rossignol à l'ombre, près du bassin, et venait chaque soir admirer l'oiseau.

Mais le rossignol ne cessait de chanter des chants mélancoliques et s'attristait.

Le marchand trouva un homme qui comprenait le langage des oiseaux et le pria de découvrir la cause de la tristesse du rossignol.

— Monsieur le marchand, dit l'homme qui connaissait le langage des oiseaux, le rossignol souffre du mal du pays, de l'absence de son nid natal, de la liberté. Il chante : « *Mieux vaut être pauvre en sa patrie que porter couronne en terre étrangère.* »

Le marchand vit que le rossignol dépérissait de jour en jour. Il ouvrit la cage et rendit l'oiseau à la liberté. Le marchand et l'homme qui connaissait le langage des oiseaux montèrent à cheval et s'élancèrent à la suite du rossignol. Le rossignol franchit les montagnes, survola les vallées, se baigna dans les rivières, but l'eau des sources, longtemps ou peu, vola jusqu'à un creux d'arbre dans la forêt, s'y engouffra et s'écria :

— Ah, ma patrie ! Que tu es belle !

Et le rossignol entonna une chanson joyeuse, sautant de branche en branche, d'arbre en arbre.

— C'est étonnant, dit le marchand. Je le gardais dans une cage d'or, parmi les roses, je le nourrissais et l'abreuvais — et il préfère ce creux d'arbre.

— Monsieur le marchand, dit l'homme qui connaissait le langage des oiseaux, ne t'étonne pas. La patrie et la maison paternelle sont chères à chacun. Le rossignol est libre ici. La liberté est ce qu'il y a de plus précieux.

Note du traducteur : Ce bref conte-apologue (*məsəl* dans la tradition orale azerbaïdjanaise — récit bref à visée morale, proche de la fable) condense en quelques images l'un des thèmes les plus constants du folklore turcique et caucasien : la supériorité de la liberté et de la patrie sur toute richesse matérielle. Le distique chanté par l'oiseau — « *Mieux vaut être pauvre en sa patrie que porter couronne en terre étrangère* » — est un proverbe attesté dans de nombreuses variantes à travers tout l'espace turco-iranien et reflète une sagesse collective forgée par des siècles de migrations, de conquêtes et d'exils. La figure de l'homme qui comprend le langage des oiseaux (*quş dilini bilən adam*) renvoie quant à elle à une tradition magico-prophétique ancienne commune aux mythologies sémitiques, iraniennes et turciques : dans le Coran, le

prophète Salomon (*Süleyman*) est explicitement doté de ce don ; dans les épopées turques, ce pouvoir marque celui qui a reçu une initiation extraordinaire, souvent accordée par un être surnaturel.

Le Conte du Hazarandastan

Il était une fois un padichah. Il possédait un jardin dont nul n'avait jamais vu l'égal. Rose appelait rose, rossignol appelait rossignol, des sources limpides comme des larmes murmuraient à travers les allées. Des quatre coins du monde, sur l'ordre du padichah, on avait apporté les arbres les plus divers, et le padichah les avait plantés dans son jardin. Bref, dans ce jardin on aurait pu trouver jusqu'au baume de vie. La renommée de ce jardin s'était répandue par tout l'univers, et de toutes parts les gens affluaient en foule pour l'admirer.

Un jour arrivèrent d'une ville lointaine trois hôtes. Avec le padichah, ils parcoururent le jardin et l'examinèrent attentivement. En franchissant le portail, l'un des hôtes dit :

— Magnifique jardin, dommage seulement que Bili-Bilgveys khanyam n'y soit pas.

— Merveilleux jardin, dit le second hôte, mais dommage qu'il ne renferme pas la rose du Hazarandastan et le rossignol du Hazarandastan (*hazarandastan* — terme dérivé du persan *hezâr* signifiant « mille » et *dâstân* signifiant « conte » ou « récit » ; le Hazarandastan est donc littéralement le *pays des mille récits*, espace mythique de l'inépuisable beauté poétique, comparable à l'Éden de la tradition islamique), qui se trouvent chez Bili-Bilgveys khanyam.

— Jardin admirable, dit le troisième hôte, mais dommage qu'il ne renferme pas le cheval Suleymani-arab (*Suleymani-arab* — « cheval arabe du prophète Souleïmane » ; Souleïmane, ou Salomon, est dans la tradition coranique un prophète-roi qui commandait aux hommes, aux djinns, aux animaux et aux vents ; lui associer un cheval légendaire renvoie à la fois à la tradition islamique et à l'antique vénération turcique du cheval comme animal sacré de la steppe).

Les hôtes partirent, et le padichah tomba dans la réflexion. Le vizir vit que le padichah était fort préoccupé.

— Que vive le padichah ! dit-il. Qu'y a-t-il, à quoi songes-tu ?

— Vizir, les paroles des hôtes m'ont plongé dans la méditation. Coûte que coûte, il faut que ce jardin reçoive le rossignol du Hazarandastan, la rose du Hazarandastan, Bili-Bilgveys khanyam et le cheval Suleymani-arab.

— Que vive le padichah ! dit le vizir. Qu'y a-t-il là qui te plonge dans la méditation ? Grâce à Dieu, tu as trois fils — convoque-les, donne-leur l'ordre de partir, ils iront et les ramèneront. À quoi peuvent-ils donc te servir ?

Le padichah vit que le vizir avait raison. Il avait bien en effet trois fils.

Il donna l'ordre, on convoqua les fils. Quand les trois fils se présentèrent devant le padichah, il dit :

— Mes fils, mon jardin n'a pas son égal au monde, mais il lui manque quatre choses : la rose du Hazarandastan, le rossignol du Hazarandastan, Bili-Bilgveys khanyam et le cheval Suleymani-arab. Je ne sais ni ne connais rien d'autre. Même si le ciel venait à s'écraser sur la terre, vous devez les trouver et les ramener.

Ayant respectueusement baisé la main de leur père, les trois shahzadés (*shahzadé* — fils de shah, prince héritier dans la tradition persane et azerbaïdjanaise, terme issu du persan *shâhzâdeh*) sautèrent sur leurs chevaux et prirent la route.

Chaque jour une nouvelle étape, chaque nuit un nouveau gîte. Enfin ils arrivèrent au carrefour de trois routes. Ayant mis pied à terre et s'étant un peu reposés, ils cachèrent sous une grande pierre de bord de route leur anneau, convenant que celui qui reviendrait le premier partirait à la recherche des autres. Les frères s'embrassèrent, se souhaitèrent mutuellement succès, se dirent adieu et, remontant en selle, partirent chacun dans sa direction.

Laissons les autres frères aller leur chemin. Sur qui voulez-vous que je vous conte ? — Sur le cadet.

Après quelques jours de route, le frère cadet parvint à une ville. S'arrêtant devant une maison, il vit qu'un vieillard se tenait à la porte.

— Vieillard, dit le jeune homme, je suis un étranger, un voyageur — voudras-tu m'accueillir comme hôte cette nuit ?

— Pourquoi ne pas accueillir, répondit le vieillard. L'hôte est l'hôte de Dieu.

Le vieillard — maître de la maison — avait vécu longtemps, avait vu beaucoup de choses, avait connu et la chaleur et le froid, et l'amertume et la douceur de la vie. Apprenant au cours de la conversation que le jeune homme était venu ici pour le cheval Suleymani-arab, il dit :

— Mon fils, renonce à cette affaire. Bien des téméraires, bien des pahlevans (*pahlevan* — héros-lutteur dans les traditions persane et azerbaïdjanaise, figure à la fois athlétique et chevaleresque ; le terme est issu du persan *pahlavân*) sont venus pour lui, mais personne n'est jamais rentré. Ton bec est encore jaune comme celui d'un poussin, et tu sens encore le lait de ta mère !

— Non, dit le jeune homme, j'ai donné ma parole à mon père et dois la tenir.

— En ce cas, dit le vieillard, laisse-moi t'instruire. Ce cheval boit chaque jour de l'eau à une source. On ne peut l'attraper que là. Mais pour atteindre cette source, il faut traverser sept gorges de feu.

Ayant interrogé le vieillard en détail, le jeune homme sauta en selle dès le petit matin. Pour lui dire adieu, le vieillard dit :

— Près de la source pousse un arbre — tu grimperas dedans et te cacheras dans les branches. À l'aube viendra une horde de chevaux. Tâche de jeter aussitôt le lasso au cou du cheval de tête et de prononcer rapidement ces mots : « *Cheval, au nom du prophète Souleïmane, arrête-toi.* » Si tu ne dis pas exactement cela, le cheval arrachera l'arbre avec ses racines et te perdra. Dès que tu seras sur le dos du cheval, galope sans regarder en arrière à bride abattue. Derrière toi retentiront toutes sortes de voix et de cris : « *Attrapez ! Tenez-le !* » Ne te retourne sous aucun prétexte. Si tu te retournes — tu seras pétrifié.

Le jeune homme remercia le vieillard et repartit. Longtemps ou peu il chevaucha, quand il vit soudain au loin briller une flamme. Peu à peu le feu devint de plus en plus vif. On eût dit qu'au loin flambait une grande torche. Ayant avancé encore un peu, le jeune homme vit que ce feu n'était autre que la gorge de feu dont avait parlé le vieillard. La chaleur de la gorge commença à accabler le jeune homme. Mais sans y prêter attention, il continua sa route. Enfin il s'approcha de la gorge. Une gorge, vraiment une gorge ! On eût dit qu'Allah lui-même avait transporté ici l'enfer.

Sans rien regarder, le jeune homme se jeta dans les flammes. Quand il émergea de la gorge, le tonnerre gronda, l'éclair brilla, il se fit un fracas tel que si une femme enceinte s'était trouvée là, elle aurait certainement fait une fausse couche de frayer.

Obéissant au vieillard, le jeune homme, sans regarder autour de lui, s'engouffra dans la deuxième gorge. Ainsi l'une après l'autre il traversa les sept gorges et déboucha dans une plaine.

Ayant avancé un peu, il parvint à une belle vallée en fleurs. Au milieu de la vallée poussait un grand arbre. Dessous jaillissait une source pareille à l'eau d'Âb-e *Zamzam* (*âb-e zamzam* — eau sacrée du puits de Zamzam à La Mecque, considérée dans la tradition islamique comme une eau bénie dont l'origine remonte à la servante d'Abraham, Hajar, cherchant de l'eau pour son fils Ismaïl dans le désert).

Le jeune homme vit que c'était bien là l'endroit dont avait parlé le vieillard.

Il mit pied à terre. S'asseyant près de la source, il mangea et se restaura un peu. Puis il grimpa dans l'arbre et se mit à guetter. Vers le matin il vit : la terre trembla soudain, le tonnerre gronda, l'éclair brilla, et de derrière la montagne déboucha une horde de chevaux. Les chevaux se dirigèrent droit vers la source. S'étant installé commodément, le jeune homme prépara son lasso. Les chevaux s'approchèrent de la source. Le jeune homme regarda le cheval de tête et vit — c'était vraiment un cheval tel que *Guыр-at* (*Guыр-at* — « cheval gris » en azerbaïdjanais, monture légendaire du héros épique Koroğlu, figure emblématique de toute la tradition héroïque turcique du Caucase) ne lui arrivait pas à la cheville.

Il jeta le lasso au cou du cheval. Le cheval se cabra, entraîna le jeune homme, et le jeune homme tomba directement sur son dos. Voulant désarçonner le jeune homme, le cheval se cabra une seconde fois.

— Cheval, au nom du prophète Souleïmane, arrête-toi ! dit le jeune homme.

À peine avait-il entendu le nom du prophète Souleïmane que le cheval s'arrêta. L'ayant bridé, le jeune homme tourna bride. Quels que fussent les cris, les hurlements, les gémissements qui retentissaient derrière lui, le jeune homme, sans se retourner, fonçait en avant.

Couvrant en deux heures le chemin qu'il avait mis cinq jours à parcourir, il arriva à la ville où vivait le vieillard. L'ayant dépassée, il s'élança directement sur la route et atteignit le carrefour des trois routes. Soulevant la pierre, il vit que l'anneau était encore là et comprit que les frères n'étaient pas revenus. C'est pourquoi il glissa l'anneau sous la pierre qui se trouvait sur le chemin qu'avait pris le frère du milieu.

Chaque jour une nouvelle étape, chaque nuit un nouveau gîte. Enfin il parvint à une ville.

Ayant mis pied à terre à la périphérie de la ville, il arracha quelques crins de la crinière du cheval et, enroulant les rênes autour de l'encolure du cheval, le lâcha, puis entra dans la ville seul.

— Je vais manger quelque chose, dit-il, sentant qu'il avait grand-faim.

Avec cette pensée, il entra dans une rôtisserie à *kebab*. Quand le garçon du cuisinier lui apporta à manger, le jeune homme le regarda et reconnut en lui son frère.

— Frère, qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

— Mon affaire n'a pas tourné rond, répondit l'autre. Je n'ai rien pu trouver. Au bout du compte, je ne pouvais même pas payer mon logeur pour la nuit, alors il m'a gardé comme garçon de cuisine et me fait travailler.

Ayant payé les dettes de son frère, le jeune homme l'emmena avec lui, lui acheta un cheval et tout ce qu'il fallait pour la route, et se rendit à la périphérie de la ville. Sortant de sa poche les crins de la crinière du cheval Suleymani-arab, il souffla dessus et les lâcha dans le vent, et le cheval Suleymani-arab, pareil à un tourbillon déchaîné, fut là à l'instant.

Les frères montèrent en selle et galopèrent directement vers le carrefour des trois routes. Regardant sous la pierre, ils virent que l'anneau était encore là.

— Frère, attends-moi ici, dit le cadet au milieu, et piqua des deux sur la troisième route.

Il chevaucha longtemps ou peu, et parvint à une ville. Il vit : se dressait un haut château, et sur le balcon du château était assise une jeune femme d'une beauté enchantée qui subjuguait tous les regards — et devant le château une foule de gens pétrissait de la boue.

Le jeune homme s'approcha de la foule pour demander qui était cette jeune femme. Et quoi ! Soudain il vit son frère aîné — en vêtements en lambeaux, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, pétrissant la boue de ses pieds. En voyant cela, le jeune homme faillit perdre connaissance.

— Frère, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il.

— Frère, cette jeune femme que tu vois est Bili-Bilgveys khanyim, et chacun de ceux qui pétrit de la boue est le fils d'un padichah. Ils sont tous venus ici pour l'épouser. Elle se bat avec chacun des prétendants et, chaque fois qu'elle en terrasse un, elle l'oblige jusqu'à la fin de ses jours à pétrir ici de la boue.

— N'aie pas peur, frère, dit le jeune homme. Je vais maintenant enrouler ses nattes autour de mes mains.

Levant la tête, il cria :

— Jeune femme, descends !

— Que te faut-il ?

— Je veux lutter avec toi.

La jeune femme rit et dit :

— Regarde ces gens qui pétrissent de la boue. Chacun d'eux est un pahlevan, et maintenant ils piétinent la boue ici. Je te plains, tu es un brave jeune homme — ne te rends pas malheureux, pars.

— Il n'est que temps de parler. Je les vois, et je te vois. Descends.

— Pars, jeune homme — le lait de ta mère n'a pas encore séché sur tes lèvres ! Ta pauvre mère versera des larmes. Va-t'en plutôt ! Ne te couvre pas de honte.

— Il semble que jusqu'ici tu n'aies pas rencontré de vrais pahlevans — c'est pourquoi tu as peur de moi et ne veux pas descendre.

La jeune femme se fâcha.

— Jeune homme, je te plaignais, je ne voulais pas attenter à ta vie. Mais puisque tu parles ainsi — très bien ! Luttons ! Mais à une condition : si tu parviens à me vaincre — ta volonté, fais ce que tu veux ; si c'est moi qui te terrasse — je t'enlève la tête.

— Accordé, j'accepte ta condition avec joie.

La lice fut balayée et arrosée. La joute commença. Trois jours et trois nuits ils luttèrent. Enfin, rassemblant ses dernières forces, le jeune homme d'un seul mouvement coucha la jeune femme sur le dos.

La jeune femme dit :

— À partir de ce jour je suis ton esclave.

Le jeune homme libéra tous ceux qui pétrissaient de la boue.

Prenant avec lui la rose du Hazarandastan, le rossignol du Hazarandastan, Bili-Bilgueys khanyim et son frère, il prit la route.

Ils voyagèrent, chaque jour une nouvelle étape, et parvinrent enfin au carrefour des trois routes — ils virent le frère du milieu assis à les attendre. On dressa les tentes, on suspendit les chaudrons, on mangea, on but, et chacun alla se reposer dans sa tente.

La nuit, ni le frère du milieu ni le frère aîné ne fermèrent l'œil. Ils ne savaient pas comment se présenter devant le visage du padichah.

Au milieu de la nuit, le frère aîné se leva et s'approcha du milieu. Ils délibérèrent, discutèrent, et décidèrent de lier le frère cadet pieds et poings liés et de le jeter dans un puits, et de présenter tout ce qu'il avait rapporté au père en leur propre nom.

Le frère cadet dormait d'un sommeil profond. On dit que le sommeil du matin est plus fort que la mort. Les frères lui lièrent solidement les mains et les pieds et, tels que l'on fit à Yusuf (*Yusuf* — Joseph dans la tradition coranique, Sourate Yusuf, 12 ; la référence est ici explicite dans le texte original : le motif du frère jeté dans un puits par ses aînés jaloux est directement emprunté à l'histoire coranique de Joseph, l'un des récits les plus répandus dans toute la littérature narrative azerbaïdjanaise, notamment à travers l'épopée de Nizami *Leyli et Majnun*), le jetèrent dans le puits.

Le matin venu, ayant chargé les chameaux et les mulets, ils se préparèrent à partir.

— Mais où est le jeune homme ? demanda Bili-Bilgueys khanyim.

Les frères répondirent qu'il était parti la nuit même porter au père la bonne nouvelle.

Tout était prêt, mais le cheval Suleymani-arab ne se laissait pas approcher, quoi qu'ils fissent. Voyant finalement qu'ils ne pourraient pas l'attraper, ils durent bon gré mal gré le laisser. Choissant parmi tous les chevaux le meilleur, ils prirent la route et se présentèrent finalement devant le padichah.

Voyant les choses rapportées, le père se réjouit beaucoup.

Il demanda où était son fils cadet.

— Il n'a rien pu rapporter, répondirent les frères, c'est pourquoi il a honte de se montrer devant toi.

Bref, les frères trompèrent le padichah, et il crut leurs paroles.

On attribua à Bili-Bilgueys khanyim des appartements particuliers.

Laissons-les, qu'ils vivent leur vie. Sur qui voulez-vous que je vous conte maintenant ? — Sur le jeune shahzadé.

Quand la brise matinale effleura ses narines, il revint à lui et vit qu'il se trouvait dans un puits. Il devina aussitôt la trahison de ses frères.

— Ô monde perfide, qu'ai-je fait pour eux, et qu'ont-ils fait pour moi... Mais il est trop tard ! s'écria-t-il.

Il tenta de sortir du puits, mais le puits était trop profond et n'avait pas la moindre saillie. Il resta donc là.

Le cheval Suleymani-arab, comme vous le savez, ne s'étant pas laissé approcher par les frères, était resté là à chercher son maître. Flairant tout autour de lui, il arriva au puits et vit que le jeune homme s'y trouvait. Arrachant quelques fruits de l'arbre voisin, il les jeta dans le puits. Ainsi faisait-il chaque jour, et les nuits il dormait près du puits.

Un jour une caravane fit halte là. Ils virent — debout près du puits se tenait un cheval extraordinaire. Ils voulurent l'attraper, mais quoi qu'ils fissent, le cheval ne se laissait pas faire et tournait sans cesse autour du puits. Ils décidèrent alors de regarder dans le puits : quel secret se cachait là pour que ce cheval ne s'en éloignât pas ?

Ils se penchèrent sur le puits et appelèrent. Le jeune homme répondit. Bref, ils tirèrent le jeune homme dehors. Ils se mirent à l'interroger, et il raconta tout ce qui lui était arrivé.

Puis il sauta sur le cheval Suleymani-arab et prit la direction de sa ville natale. S'approchant de la ville, il mit pied à terre à la périphérie, prit quelques crins de la crinière du cheval, les glissa dans sa poche et, ayant enroulé les rênes autour de l'encolure du cheval, le lâcha, puis entra en ville et se fit embaucher comme garçon chez un cuisinier.

Laissons-le là pour l'instant.

Un jour le padichah fit transmettre à Bili-Bilgveys khanyam qu'elle se préparât : il la donnait en mariage à son fils aîné. Bili-Bilgveys khanyam n'avait pas une seule fois vu le padichah et n'avait donné à personne la rose du Hazarandastan ni le rossignol du Hazarandastan. Elle était assise dans ses appartements, vêtue de deuil et plongée dans la tristesse. Aux paroles du padichah elle répondit :

— Mon fiancé n'est pas encore arrivé, et quiconque veut m'épouser doit d'abord me vaincre à la lutte, et ensuite m'épouser.

Le padichah ordonna à son fils de lutter avec elle. Mais le fils du padichah connaissait sa force, savait bien qu'il ne pourrait en aucune façon la vaincre, c'est pourquoi il fit semblant d'être malade. La maladie du jeune homme se prolongea. Le padichah demanda à son vizir :

— Vizir, qu'est-ce que tu penses de tout cela ?

— Que vive le padichah ! répondit le vizir. Ton fils est malade d'amour — jusqu'à ce que l'on célèbre les noces, il ne guérira pas.

Le padichah ordonna alors de préparer les noces.

Bili-Bilgüey's khany'm vit que tout se faisait par la force et pensa : *Bien, je sais ce que je ferai !*

Ainsi commencèrent les noces. Les crieurs publics prévinrent le peuple, on invita les hôtes. Vint le dernier jour des noces où l'on devait amener la mariée. Les cavaliers montèrent en selle et les jeux de *djiguiti* (*djiguiti* — art équestre des cavaliers de montagne du Caucase, mêlant acrobaties et démonstration de maîtrise à cheval, hérité des traditions guerrières des steppes turques) commencèrent. Le padichah, entouré de ses courtisans et grands dignitaires, était assis à regarder, et Bili-Bilgüey's khany'm regardait du balcon.

Laissant notre jeune homme dans la rôtisserie, le cuisinier était parti regarder les jeux équestres. Dès qu'il fut parti, le jeune homme sortit de sa poche les crins du cheval, souffla dessus et les lâcha dans le vent. Le cheval fut devant lui en un instant. Ayant rapidement mis les pieds aux étriers, il s'engouffra comme un ouragan déchaîné parmi la foule des cavaliers.

Le padichah regarda attentivement et vit — le jeune homme galopait sur un cheval qu'aucune parole ne pouvait décrire. Le cheval s'élançait vers le ciel. Le jeune homme traversa le champ d'un bout à l'autre et en un souffle devança tous les concurrents. Puis il trancha la tête au fils aîné du padichah et s'enfuit à bride abattue.

— Aman ! cria le padichah. Attrapez-le ! Qui l'attrape, je lui donne la moitié de toute ma fortune.

Les cavaliers s'élancèrent à sa poursuite. Le jeune homme vit que tous les pahlévans fondaient sur lui. Il n'avait peur d'aucun d'eux, mais savait que s'il s'arrêtait pour les combattre, on le reconnaîtrait. C'est pourquoi il décida de disparaître au plus vite.

— Au nom du prophète Souleïmane, emporte-moi ! dit-il en se penchant vers le cheval.

À peine avait-il dit cela que le cheval se cabra — et droit vers le ciel, hennit des hauteurs, vola comme une flèche tirée d'un arc, et en un instant disparut aux yeux de tous.

Les noces se transformèrent en funérailles. Tous revêtirent du noir. Toute la ville fut plongée dans le deuil pendant quarante jours. Mais Bili-Bilgüey's khany'm avait reconnu le jeune homme. Maintenant elle était tout à fait tranquille, sachant que le jeune homme était vivant et se trouvait là.

Après cet événement s'écoula exactement un an. Le cuisinier se souvenait souvent en se lamentant :

— Eh, le chien ! Venu de quelque part, il a transformé des noces en funérailles. Mais le jeune homme, il faut le dire, était remarquable... On n'arrive tout simplement pas à le maudire.

— Voilà un fils de chien ! Comme c'est dommage que je ne sois pas allé le voir, répondait toujours le jeune homme.

On a bien dit : « *Le mort reste là où il est mort.* » C'est pourquoi, ayant gardé quelque temps le deuil et organisé les commémorations, on commença peu à peu à oublier le fils aîné.

Le padichah fit transmettre à Bili-Bilgüey's khany'm :

— Qu'elle se prépare, je veux la donner en mariage à mon fils du milieu.

À nouveau on fit des préparatifs. On alluma des feux, on suspendit des chaudrons, on versa du riz dans l'eau bouillante. Les noces commencèrent. Cette fois Bili-Bilgüey's khany'm était tranquille. Elle savait avec certitude que le jeune homme était là.

Au jour des courses équestres, le jeune homme de nouveau, comme la première fois, après le départ du cuisinier ferma la boutique, sortit à la périphérie de la ville et lâcha dans le vent les crins du cheval. Le cheval se présenta en premier. Il sauta en selle et se jeta dans la mêlée des cavaliers. Le temps que le peuple se rende compte et se lance à sa suite, il avait décapité le shahzadé et s'approchait directement du padichah. Mettant pied à terre, il se présenta devant son père.

Le padichah vit que c'était son fils.

L'ayant embrassé, il demanda :

— Mon fils, qu'as-tu fait ?

— Père, répondit le jeune homme, c'est ainsi que doit être puni quiconque trahit son compagnon.

— Comment ? Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna le padichah.

Alors le jeune homme raconta tout ce que nous savons. Tous trouvèrent qu'il avait raison. Le deuil se transforma à nouveau en réjouissances. Quarante jours et quarante nuits on célébra les noces et on maria le shahzadé cadet à Bili-Bilgüey's khany'm.

Au milieu du jardin on construisit un château où s'installèrent les jeunes mariés. D'un côté la rose du Hazarandastan, de l'autre le rossignol du Hazarandastan, du troisième côté le cheval Suleymani-arab, et Bili-Bilgüey's khany'm et le jeune homme parmi eux...

Peh, peh ! Peut-on refuser un tel jardin avec de tels plaisirs ?

Ils vécurent, mangèrent, burent et s'en allèrent sous terre. Et vous, mangez, buvez et obtenez ce que vous désirez.

Du ciel tombèrent trois pommes : une pour moi, une pour celui qui conta le conte, et la troisième — c'est la mienne ! Vous êtes vivants, et moi je me porte bien !

Note du traducteur : Ce conte appartient au cycle des quêtes héroïques triples (*üç qardaş nağılı* — conte des trois frères) qui constitue l'une des structures narratives les plus stables de l'ensemble du folklore turcique. La quête du jardin paradisiaque est un motif fondateur des mythologies proche-orientales antiques — présent dans l'Épopée de Gilgamesh, dans le jardin d'Éden coranique (*janna*) et dans les jardins persans (*pardiz*, origine étymologique du mot « paradis ») — dont la tradition azerbaïdjanaise est l'héritière directe. Le nom même de *Hazarandastan* — pays des mille récits — inscrit ce conte dans une réflexivité narrative remarquable : c'est un jardin dont les merveilles (la rose, le rossignol) viennent du pays même de la narration infinie, référence transparente aux Mille et une nuits (*Hezar Yak Shab*) de la tradition persane. La rose et le rossignol (*gül-bülbül*) forment dans toute la poésie classique azerbaïdjanaise et persane le couple métaphorique par excellence de l'amour mystique soufie : la rose est la manifestation du Divin, et le rossignol est l'âme humaine qui souffre de son inaccessibilité — couple exploré notamment par Fizuli (1494-1556), le grand poète azerbaïdjanais classique. Le cheval *Suleymani-arab* réunit deux traditions : la vénération du cheval pur-sang arabe dans l'islam, associé au prophète Souleïmane dont l'autorité sur les créatures est coranique, et l'antique sacralité du cheval dans la cosmologie chamanique turcique, où le cheval est l'animal-médiateur entre le monde des hommes et les forces surnaturelles. Les sept gorges de feu rappellent directement les sept niveaux cosmologiques de la cosmologie tengriiste — les sept couches du ciel et les sept couches de la terre — que l'on retrouve également dans les rituels chamaniques de l'Altaï et dans de nombreux contes turciques d'Asie centrale. La trahison des frères aînés avec la référence explicite à Yusuf (Joseph) est l'un des motifs les plus travaillés de toute la tradition narrative islamique : la Sourate Yusuf (12) du Coran est consacrée en entier à cette histoire et est considérée comme la plus belle des sourates — *ahsan al-qasas*, « le plus beau des récits » — ce qui explique sa prégnance dans l'imaginaire narratif azerbaïdjanais. La formule conclusive « *Peh, peh !* » est une interjection d'admiration typique de l'oral azerbaïdjanais, équivalente d'un sifflement d'émerveillement, qui brise délibérément le cadre de la fiction pour réintégrer le conteur et son public dans l'espace partagé de la narration vivante.

La Princesse-grenouille

Il était une fois un shah. Il avait trois fils : l'aîné Vali, le cadet Bali et le benjamin Chah-Nurivan.

Un jour, le shah convoqua ses trois fils et leur dit :

— Allez dans le champ, tendez vos arcs et décochez vos flèches ! Dans la cour où tombera votre flèche, c'est là que vous enverrez vos entremetteurs.

Les fils allèrent dans le champ, tendirent leurs arcs et décochèrent leurs flèches. La flèche de Vali, le frère aîné, tomba dans la cour du *nazir* — *haut fonctionnaire de l'administration palatiale dans les royaumes turques et persans, généralement chargé de la supervision des affaires civiles, rang inférieur à celui du vizir* — ; celle du cadet Bali tomba dans la cour du vizir — *premier ministre et conseiller suprême du shah dans la tradition administrative perso-islamique, figure de sagesse et d'autorité que l'on retrouve dans de nombreux contes du corpus azerbaïdjanais* — ; et celle du benjamin tomba dans une flaque d'eau devant le palais du shah.

L'aîné Vali se rendit chez le nazir, le cadet chez le vizir. L'un demanda la fille du nazir, l'autre la fille du vizir. Le benjamin, Chah-Nurivan, se dirigea quant à lui vers la flaque, d'où surgit une grande grenouille verte. Elle tenait dans sa bouche la flèche du shahzadé — *fils de shah, titre honorifique désignant le prince héritier ou tout prince de sang royal dans les traditions persane et azerbaïdjanaise*. Chah-Nurivan se pencha pour reprendre sa flèche, mais la grenouille plongea dans l'eau. À quelques pas de lui, elle resurgit de l'eau, toujours la flèche dans la bouche. Le shahzadé se précipita vers elle — elle replongea. Quelques instants plus tard, elle réapparut. Le shahzadé s'élança de nouveau — aussitôt elle disparut sous l'eau. Stupéfait, le shahzadé alla trouver son père et lui raconta :

— Ma flèche est tombée dans une flaque ; une grenouille verte s'en est emparée, et j'ai eu beau faire, je n'ai pas pu la lui reprendre.

— Il semble que le destin t'ait destiné à épouser une grenouille, dit le père. On n'échappe pas au destin. Va et épouse la grenouille.

Si le destin m'a destiné à épouser une grenouille, je ne peux rien contre le destin, pensa Chah-Nurivan, et il se rendit à la flaque.

Il prit la grenouille, l'enveloppa dans un mouchoir, la rapporta chez lui et la posa sur le rebord de la fenêtre, puis s'en alla errer par les champs, les montagnes et les forêts pour pleurer sa destinée.

Pendant son absence, la grenouille, sautant du rebord de la fenêtre, se transforma en une jeune fille si belle qu'aucun conte ne saurait la décrire, qu'aucune plume ne saurait la peindre.

Retroussant ses manches, elle balaya la chambre, lava le sol, essuya la poussière des fenêtres, des coussins et du *takht* — *large divan ou estrade garni de coussins, meuble central*

de la pièce de réception dans les intérieurs azerbaïdjanais et persans traditionnels, lieu de repos, d'audience et de festin — et en quelques minutes mit la chambre dans un tel ordre qu'on ne l'aurait pas reconnue. Elle alluma une bougie, alla à la cuisine, prépara du *plov* et dressa la table pour le shahzadé. Puis, redevenue grenouille verte, elle s'installa sur le rebord de la fenêtre.

Quand le shahzadé rentra chez lui, il ne savait s'il devait croire ses yeux. Dans la chambre, tout était si douillet, si propre, si soigné, que l'on se serait cru au paradis. Sur la table : pain, fromage, herbes fraîches, *plov* et toutes sortes de mets savoureux, des fruits parfumés.

Il ne savait pas qui avait pu accomplir ce miracle en si peu de temps. Il s'assit à table et faillit avaler ses propres doigts tant les mets étaient délicieux.

Puis il se coucha et ne cessa de penser à qui avait pu accomplir ce prodige.

Le lendemain en se réveillant, il fut encore plus frappé par un nouveau miracle : tout ce qui était vieux avait été sorti de la chambre. De doux et précieux tapis de soie couvraient le sol ; aux murs étaient accrochées des armes ornées de pierres précieuses ; du plafond descendaient des cages dorées dans lesquelles des rossignols et d'autres oiseaux chanteurs gazouillaient joyeusement. Il était lui-même allongé sur un *takht* d'or, dans une douce literie de velours. Près de son *takht* fumait un *kalyan* — *narguilé, pipe à eau répandue dans tout le monde islamique et caucasien, dont les volutes parfumées symbolisent dans de nombreux contes l'abondance, le repos et la prospérité du foyer* — d'or embaumé qui remplissait la chambre d'un délicat arôme. Dans un coin de la chambre, sur un trépied d'or, se trouvait un lavabo d'or avec sa cuvette dorée pour se laver.

Chah-Nurivan se leva et se lava. À son chevet se trouvait un nouveau et précieux vêtement de shah. Il s'habilla des nouveaux habits, admira longuement les pierres précieuses ornant son poignard à monture d'or. Perplexe, il cherchait du regard le bon enchanteur qui avait accompli ce prodige. Son regard tomba sur la grande grenouille verte, et il se détourna avec dédain.

— C'est probablement mon père qui a tout préparé pour me consoler dans mon malheur, pensa le shahzadé, et il alla trouver son père.

— Voilà ce qui s'est passé, dit-il à son père, voilà le prodige qui m'est arrivé ! — et le shahzadé raconta à son père ce qui s'était passé au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Je pense, ajouta-t-il, que c'est fait sur ton ordre.

Le shah n'était pas moins stupéfait que son fils par ce qui s'était produit, et il jura qu'il n'en savait rien et ne pouvait dire qui avait fait cela.

Le shahzadé alla alors trouver ses frères, mais ceux-ci se moquèrent simplement de lui.

— Demande à ta femme-grenouille, elle sait probablement, dirent-ils avec dérision.

Sa femme-grenouille, cependant, s'étant entre-temps transformée en ravissante jeune fille, avait rangé la chambre, l'avait mise en ordre, préparé le dîner et dressé la table, si bien que quand le shahzadé rentra chez lui, tout était déjà prêt.

Bouche bée de stupéfaction, il regardait la table couverte de toutes sortes de plats savoureux et de fruits. Il s'assit à table et dîna avec un tel appétit qu'il n'en avait jamais eu de sa vie : tant les mets étaient délicieux !

Se levant de table, il alla sans rien dire se cacher dans la pièce voisine et, tapi derrière la porte, se mit à observer.

Et que vit-il ?... Grand Allah ! — La grenouille sauta du rebord de la fenêtre, et devant les yeux du shahzadé stupéfait apparut une beauté telle que de saisissement sa langue se colla à son palais et qu'il faillit perdre la raison. Retroussant ses manches, elle commença à débarrasser la table. Hors de lui, le shahzadé se précipita dans la chambre, enlaça la belle et la serra passionnément contre sa poitrine.

— Aman, shahzadé ! — *exclamation de grâce et de supplication, héritée de l'arabe amān et répandue dans tout le monde turcique et persan, équivalent d'un « je t'en supplie » ou « grâce ! »* — s'écria-t-elle. — Pour l'amour d'Allah, laisse-moi !

— Jamais ! Maintenant tu ne m'échapperas plus, ma ravissante beauté ! Je t'aime et ne te laisserai partir pour rien au monde.

— Aman, shahzadé ! suppliait la belle. Si tu m'aimes vraiment, laisse-moi !

— Je t'aime plus que ma vie et je mourrai d'amour si tu me quittes. Tu dois m'appartenir.

— Je jure par Allah que je serai à toi. Sois seulement patient encore un peu, jusqu'à ce que je puisse t'appartenir pleinement.

Mais le shahzadé supplia tant et tant que la belle finit par s'apitoyer sur lui.

— Bien, dit-elle, je consens à être ta femme, mais à la condition que tu ne cherches pas à me voir de jour dans ma vraie apparence. La nuit je suis tienne — le jour je suis grenouille. Pour l'instant je suis obligée de porter ce masque. À l'expiration du délai, je me montrerai à tous, et tu n'auras plus de raison d'avoir honte de ta femme. Seulement, pour l'amour d'Allah ! — pas un mot ni à ton père ni à tes frères.

Chah-Nurivan accepta cette condition avec joie et promit de ne révéler son secret à personne jusqu'à la fin du délai.

Le soir, le shahzadé trouva dans sa couche la belle princesse. Elle était si charmante, si belle, que la chambre semblait illuminée par les rayons de sa beauté. Elle se jeta dans les bras du shahzadé et lui fit goûter la félicité du *jennet* — *terme arabe et islamique désignant le paradis*,

le jardin céleste, emprunté dans la tradition orale azerbaïdjanaise comme métaphore de la plénitude du bonheur terrestre.

Un jour, le shah convoqua ses fils et leur dit :

— À tel jour amenez-moi vos femmes : je veux les voir !

L'aîné Vali et le cadet Bali se rendirent joyeusement et gaiement auprès de leurs femmes et leur annoncèrent l'ordre du shah :

— Préparez-vous pour tel jour, le shah-père souhaite vous voir.

Elles se mirent à se préparer : elles convoquèrent leurs servantes et les envoyèrent chercher des fards et des blancs de céruse. Les frères riaient aux éclats à la pensée que leur jeune frère devrait se présenter chez son père avec sa femme-grenouille.

Le jeune frère, cependant, rentra chez lui tout accablé. Sur le seuil, sa femme-grenouille l'accueillit et lui demanda :

— Que s'est-il passé, Chah-Nurivan, pourquoi es-tu si contrarié ?

— Comment ne pas être contrarié, répondit Chah-Nurivan. Le père exige que je te mène chez lui tel jour. Il souhaite te voir. Et je ne sais comment te présenter à mon père et à mes frères. Ils se moqueront de moi.

— Ne te chagrine pas, Chah-Nurivan ! dit la femme. Il n'est pas difficile de remédier à ce malheur. Prends cette bague, va au bord de la flaque et appelle trois fois : « Grand-père, grand-père, grand-père à la longue barbe ! Sors de la flaque, ne crains pas le froid ! » De la flaque sortira un grand-père à la longue barbe. Tu lui montreras la bague et tu lui diras : « Ta fille te demande de lui envoyer pour tel jour un carrosse d'or attelé de chevaux-vents. »

Le shahzadé alla à la flaque et appela trois fois :

— Grand-père, grand-père, grand-père à la longue barbe ! Sors de la flaque, ne crains pas le froid !

De la flaque sortit un vieillard à la longue barbe qui lui descendait jusqu'aux genoux.

— Qui es-tu, mortel ? Pourquoi m'as-tu appelé ? demanda le grand-père à la longue barbe.

Le shahzadé lui montra la bague et dit :

— Ta fille te demande de lui envoyer pour tel jour un carrosse d'or attelé de chevaux-vents.

— Va et dis-lui que le carrosse sera là au jour convenu ! dit le grand-père et il disparut sous l'eau.

Au jour fixé par le shah, les fils aînés se rendirent chez leur père avec leurs femmes. Leurs femmes étaient vêtues de magnifiques robes ornées d'or et de pierres précieuses.

Le shah embrassa et embrassa ses fils, complimenta la beauté et la parure de leurs femmes. Tous attendaient avec impatience le frère cadet.

Soudain ils entendirent le bruit d'un carrosse et se précipitèrent à la fenêtre pour voir comment Chah-Nurivan sortirait du carrosse avec sa femme-grenouille. Mais comme ils se trompèrent !

Devant le palais du shah se trouvait un carrosse d'or attelé de chevaux-vents. En sortit le shahzadé — leur jeune frère — et après lui une beauté ravissante, enchanteresse, semblable à une *houri du jennet* — les *houris, vierges célestes du paradis islamique décrites dans le Coran comme êtres d'une beauté parfaite, sont dans la poésie lyrique azerbaïdjanaise et persane la métaphore suprême de la beauté féminine* — vêtue d'une robe somptueuse qui resplendissait d'or et de pierres précieuses. À peine était-elle sortie que toute la rue sembla illuminée par les rayons de sa beauté magique !

Le frère aîné Vali et le cadet Bali, frappés par la beauté de la ravissante princesse, restaient comme enchantés. De dépit et d'envie, ils ne pouvaient prononcer un seul mot. Involontairement ils se mirent à comparer leurs femmes avec la femme du jeune frère, et ne purent s'empêcher d'admettre que leurs femmes n'étaient pas dignes d'être même les esclaves de cette beauté.

Quand Chah-Nurivan introduisit sa femme dans la chambre et la présenta à son père, les frères aînés faillirent mourir de honte : ils eussent été prêts en cet instant à payer mille *tumans* — *ancienne unité monétaire persane et azerbaïdjanaise, encore utilisée dans le langage populaire comme mesure d'une grande somme* — pour un trou de souris où se cacher et dissimuler leur honte et leur ignominie. Le shah lui-même, à la vue de sa ravissante belle-fille, bondit de son trône et la regarda bouche bée avec stupéfaction.

Pour la première fois de sa vie il voyait une telle beauté, avec de si grands yeux brillants comme des étoiles de minuit, de si beaux sourcils semblables à de merveilleuses arcs-en-ciel et une si petite et charmante bouche.

Il la dévora si avidement du regard que ses propres yeux lui semblaient insuffisants pour contempler une telle beauté, et il eût été prêt à emprunter encore quelques paires d'yeux pour se rassasier à loisir de sa beauté irrésistible. Il ne savait ce qui l'étonnait davantage : sa haute taille droite comme un *chinar* élancé — *le platane oriental, arbre majestueux omniprésent dans les paysages azerbaïdjanais et persans, symbole traditionnel de la beauté, de la droiture et de la longévité dans la poésie lyrique des deux cultures* — son cou de marbre, ses mains blanches comme neige avec dix doigts charmants comme des cierges allumés, ou ses longs cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau qui descendaient jusqu'aux genoux. Il ne la quittait pas des yeux et ne voyait qu'elle, sans remarquer la présence de ses autres belles-filles. À table, il mangeait tout ce qu'elle mangeait, buvait ce qu'elle buvait.

Les belles-filles aînées la regardaient avec envie. De dépit elles se frappaient la poitrine :

— Vilaine grenouille, sois maudite ! Maudite soit la vilaine grenouille !

Pour attirer l'attention du shah, elles aussi se mirent à imiter la femme du jeune frère.

Voyant cela, la ravissante princesse décida de les couvrir entièrement de honte aux yeux du shah. Quand elle mangeait de la viande, elle cachait les os dans ses manches. Quand elle mangeait du plov, elle en cachait quelques grains dans sa manche. Quand elle buvait du vin, elle en versait la moitié dans ses manches. Les femmes des frères aînés faisaient de même.

Après le festin, le shah pria ses belles-filles de danser et de chanter. La première à se lever fut la belle-fille cadette ; en l'honneur du shah, elle composa elle-même une chanson et la chanta d'une voix si enchanteresse que le shah en fut complètement envoûté.

Puis elle se mit à danser et dansa avec une telle grâce que tous poussèrent des exclamations d'admiration.

Mais voilà qu'arrivée au milieu de la chambre, elle lança de sa manche un os qui, tombant devant le palais du shah, fit apparaître un magnifique palais. Puis elle versa de sa manche le vin, et devant le palais surgirent de merveilleuses fontaines de marbre murmurant doucement comme un chant d'anges. Enfin, la belle répandit le plov, et dans la chambre se dispersèrent comme des étoiles dans le ciel des pierres précieuses étincelantes.

Les autres belles-filles du shah se mirent à leur tour à danser. L'une d'elles lança aussi un os et l'envoya droit dans l'oeil droit du shah ; l'autre renversa maladroitement le vin sur sa tête.

Le shah se fâcha, les gronda et les chassa. À partir de ce jour, le shah tomba éperdument amoureux de sa belle-fille et ne cessa de réfléchir au moyen de perdre son fils cadet pour s'emparer de sa belle femme.

Un jour, il convoqua son fils cadet et lui dit :

— Si à tel jour tu ne me procures pas un chaudron dans lequel on pourrait préparer du plov pour toute mon armée, j'ordonnerai de te tuer sur-le-champ.

Chah-Nurivan, attristé, rentra chez lui. Sur le seuil, sa femme l'accueillit et lui demanda :

— Que s'est-il passé, Chah-Nurivan, pourquoi es-tu si triste ?

— Comment ne pas être triste, répondit Chah-Nurivan, quand le shah exige que je lui procure à tel jour un chaudron dans lequel on pourrait préparer du plov pour toute son armée. Sinon, il ordonnera de me tuer.

— Ne te chagrine pas, Chah-Nurivan ! dit la femme. Il n'est pas difficile de remédier à ce malheur. Prends cette bague et va à la flaque ; quand tu y arriveras, appelle trois fois : « Grand-père, grand-père, grand-père à la longue barbe ! Sors de la flaque, ne crains pas le froid ! Ta fille te demande de livrer à tel jour, en tel endroit, le petit chaudron de sa mère. »

Chah-Nurivan alla à la flaque et appela trois fois :

— Grand-père, grand-père, grand-père à la longue barbe ! Sors de la flaque, ne crains pas le froid !

De la flaque sortit un vieillard à la longue barbe qui lui descendait jusqu'aux genoux et aux longues moustaches d'où l'eau ruisselait en torrents.

— Qui m'appelle ? demanda le vieillard.

Le shahzadé montra la bague au vieillard et dit :

— Ta fille te demande de livrer à tel jour, en tel endroit, le petit chaudron de sa mère.

— Va et dis à ma fille que le chaudron sera livré au jour convenu ! dit le vieillard et aussitôt disparut sous l'eau.

Chah-Nurivan rentra chez lui. Au jour fixé, le shah fit sortir toute son armée dans le champ et, convoquant son fils cadet, lui demanda :

— As-tu obtenu le chaudron, oui ou non ? Je te préviens que si tu ne nourris pas toute mon armée à partir d'un seul chaudron, tu seras exécuté.

Mais dans le champ se trouvait un immense chaudron dans lequel le plov mijotait déjà. On commença à distribuer le plov aux soldats. Tous mangèrent à leur faim. Quand tous furent rassasiés, le shah regarda dans le chaudron — il était encore presque plein.

Le shah rentra chez lui. Il était hors de lui de n'avoir pu perdre son fils.

Il se remit à réfléchir. Il réfléchit le soir, il réfléchit la nuit, le matin, à midi, au moyen de perdre son fils pour s'emparer de la belle princesse. Il réfléchit, réfléchit, et finit par trouver un moyen. Il convoqua son fils cadet et lui dit :

— Si à tel jour tu ne me procures pas un tapis sur lequel toute mon armée pourrait tenir à l'aise, ta tête ne restera plus sur tes épaules !

Chah-Nurivan, triste, rentra chez lui.

— Pourquoi es-tu si triste, Chah-Nurivan ? lui demanda sa femme.

— Comment ne pas être triste, répondit Chah-Nurivan, quand mon père exige que je lui procure à tel jour un tapis sur lequel toute son armée pourrait tenir à l'aise.

— Ne te chagrine pas, Chah-Nurivan ! dit la princesse. Il n'est pas difficile de remédier à ce malheur. Prends cette bague et va à la flaque. Appelle le grand-père et dis-lui que sa fille lui demande d'envoyer le petit tapis de soie de sa mère.

Chah-Nurivan prit la bague, alla à la flaque et appela trois fois :

— Grand-père, grand-père, grand-père à la longue barbe ! Sors de la flaque, ne crains pas le froid !

De la flaque sortit aussitôt le grand-père à la longue barbe.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

Le shahzadé montra la bague et dit :

— Ta fille te demande de lui envoyer à tel jour le petit tapis de soie de sa mère.

— Va et dis à ma fille qu'elle aura le tapis au jour convenu ! dit le vieillard et disparut aussitôt sous l'eau.

Au jour fixé, le shah mena toute son armée dans le champ. Là était déployé un grand tapis de soie. Toute l'armée y prit place à l'aise, et il restait encore la moitié du tapis de libre.

Le shah, dépité, rentra chez lui. Il était hors de lui de n'avoir pu, cette fois encore, perdre son fils cadet.

Au bout de quelque temps, le shah, feignant d'être malade, convoqua de nouveau son fils cadet et lui dit :

— Je suis malade, tu dois me procurer de l'eau vive — *dans les mythologies turciques, persanes et slaves, l'eau vive — appelée ab-ı həyat en azerbaïdjanais, héritière du concept persan classique de l' Āb-e Ḥayāt ou Fontaine de Jouvence, source d'immortalité et de résurrection que l'on retrouve dans l'épopée de Gilgamesh, dans la tradition islamique sous le nom de Khidr le prophète vert, et dans de nombreux contes caucasiens comme source magique aux vertus guérisseuses* —. Si tu n'en trouves pas, ta tête ne restera plus sur tes épaules !

Chah-Nurivan, bouleversé, rentra chez lui.

— Que s'est-il passé, Chah-Nurivan, pourquoi es-tu si triste ? demanda sa femme.

— Comment ne pas être triste, répondit Chah-Nurivan, quand mon père exige que je lui procure de l'eau vive, sinon il m'ôtera ma pauvre tête.

— Ne te chagrine pas, Chah-Nurivan ! dit la femme. Il n'est pas difficile de remédier à ce malheur. Prends encore cette bague et va à la flaque, appelle le vieillard et demande-lui un cheval noir. Reviens ensuite me voir et je t'expliquerai comment obtenir l'eau vive.

Chah-Nurivan prit la bague, alla à la flaque, appela le vieillard, reçut de lui un cheval noir comme la nuit, rapide comme le vent, et revint sur ce cheval auprès de sa femme.

— Pars d'abord tout droit, tout droit ! lui dit la belle princesse. Tu voyageras ainsi un jour, un deuxième, un troisième, et tu finiras par voir un grand et luxuriant jardin entouré d'un haut mur. À la porte du jardin tu verras deux lions qui gardent le jardin avec vigilance et ne laissent passer personne. Je te donne deux miches de pain. Tu partageras d'abord la première miche : tu en donneras la moitié à un lion et la moitié à l'autre, et ils te laisseront passer. Tu entreras dans le jardin, tu verras une fontaine. C'est la fontaine d'eau vive. Remplis ta cruche et, sans regarder de côté, sors du jardin. À la porte tu partageras la seconde miche, tu en jetteras une moitié à un lion et l'autre à l'autre, et ils te laisseront passer.

Chah-Nurivan prit les deux miches, monta à cheval et se mit en route.

Il chemina — longtemps ou peu, Dieu seul le sait. Il voyagea un jour, un deuxième, un troisième, et finit par voir un beau jardin entouré d'un haut mur. À la porte du jardin se tenaient deux lions qui gardaient le jardin nuit et jour et ne laissaient passer ni vivant ni mort.

Le shahzadé descendit de cheval, prit une miche, la partagea en deux ; il jeta une moitié à un lion et l'autre à l'autre, et entra dans le jardin.

Ayant aperçu la fontaine d'eau vive, il remplit sa cruche et, sans regarder de côté, sortit du jardin.

Ayant reçu de nouveau chacun une demi-miche, les lions le laissèrent passer. Il remonta sur son cheval, arriva sain et sauf chez son père et lui remit la cruche d'eau vive.

Quand le shah reçut l'eau vive, de dépit et de fureur il ne savait que faire. Il se remit à réfléchir...

Il réfléchit un jour, il réfléchit une nuit, et finit par convoquer de nouveau son fils cadet :

— Va dans l'autre monde et demande à ta mère où elle a caché les clés du trésor. Si tu ne le sais pas, ta tête ne restera plus sur tes épaules !

Chah-Nurivan, bouleversé et attristé, rentra chez lui.

— Que s'est-il passé, Chah-Nurivan, pourquoi es-tu si triste ? demanda sa femme.

— Comment ne pas être triste, répondit Chah-Nurivan, quand mon père exige maintenant que je me rende dans l'autre monde et lui rapporte des nouvelles de ma mère.

— Ne te chagrine pas, Chah-Nurivan, dit la princesse. Prends cette bague et va à la flaque, appelle le grand-père à la longue barbe et demande-lui un cheval blanc. Le cheval t'emmènera dans l'autre monde et te ramènera.

Chah-Nurivan alla à la flaque, appela le vieillard, demanda un cheval blanc, monta dessus et prit la route.

Il chemina — longtemps ou peu, Dieu seul le sait. Il voyagea un jour, un deuxième, un troisième, et finit par rencontrer sur la grand-route trois hommes qui se tenaient plongés dans le sang jusqu'au cou, s'efforçaient de toutes leurs forces de gagner la berge, mais s'enfonçaient de plus en plus dans la mare de sang.

— Qui êtes-vous et pour quels lourds péchés êtes-vous ainsi punis ? demanda Chah-Nurivan.

— Poursuis ton chemin, tu sauras au retour ! dirent-ils.

Chah-Nurivan continua sa route.

Il chemina — longtemps ou peu, Dieu seul le sait. Il vit un homme enchaîné à un poteau, avec des barres de fer aiguës plantées dans les oreilles.

— Pour quelle faute es-tu enchaîné à ce poteau ? demanda le shahzadé.

— Tu sauras au retour ! répondit l'homme.

Chah-Nurivan continua sa route.

Il chemina — longtemps ou peu, Dieu seul le sait. Il vit une femme qui, les seins pendus dans un *tandir* — *four traditionnel en terre cuite enfoncé dans le sol, élément central de la cuisine azerbaïdjanaise et caucasienne, utilisé pour cuire le pain mais aussi comme symbole du foyer et de la vie domestique dans le folklore de la région* — brûlant, mordait à pleines dents son bord incandescent.

— Pourquoi mords-tu le bord du tandir ? demanda le shahzadé.

— Tu sauras au retour ! répondit la femme.

Chah-Nurivan continua sa route.

Il chemina — longtemps ou peu, Dieu seul le sait. Finalement il vit un grand jardin fleuri et sa mère qui se promenait dans le jardin, faisant glisser dans ses mains un long *tesbih* — *chapelet islamique composé généralement de 99 perles correspondant aux 99 noms d'Allah, utilisé pour la prière et le recueillement, symbole de piété et de sérénité dans les représentations du paradis islamique* —. Voyant son fils, elle lui dit :

— N'entre pas dans le jardin, mon fils ! Quiconque y entre n'en sort plus jamais.

— Mon père souhaite savoir où tu as caché les clés du trésor, dit Chah-Nurivan.

— Maudit soit ton père ! Ne sait-il pas où les clés sont cachées ? Il veut seulement te perdre, mon fils !

— Je ne le sais pas, mais je ne veux pas être un fils désobéissant, c'est pourquoi j'exécute tous ses ordres.

— Bien, mon fils. Va trouver ton père et dis-lui que les clés du trésor sont cachées sous l'escalier. Et dis-lui que je souhaite qu'il tombe de son trône, qu'il se change en loup enragé, et que ses vizirs et ses *vékils* — *conseillers et dignitaires de la cour dans la tradition administrative azerbaïdjanaise et persane, assistant le vizir dans l'administration du royaume* — se changent en chiens enragés et le dévorent !

Chah-Nurivan fit tourner son cheval et reprit le chemin du retour. Bientôt il vit la femme qui, les seins pendus dans le tandir brûlant, mordait à pleines dents son bord.

— Dis-moi maintenant, femme, pour quel péché as-tu été condamnée à ce châtiment ?

— Dans l'autre monde, je refusais un morceau de pain au mendiant de passage, dit la femme. C'est pour cela qu'on m'a condamnée ici à ce châtiment.

Le shahzadé continua sa route et vit l'homme enchaîné au poteau.

— Dis-moi maintenant, lui demanda-t-il, pour quels péchés subis-tu ce châtiment ?

— Dans l'autre monde j'avais l'habitude d'écouter aux portes les conversations des autres, répondit l'homme.

Le shahzadé continua sa route et vit les hommes plongés dans le sang jusqu'au cou.

— Pour quelle faute êtes-vous punis ? demanda le shahzadé.

— Dans l'autre monde nous avons versé beaucoup de sang innocent. Dans ce monde, le sang que nous avons versé ne nous laisse pas de chemin.

Chah-Nurivan rentra sain et sauf chez son père et dit :

— J'étais dans l'autre monde, j'ai vu ma mère : elle a dit que les clés du trésor sont cachées sous l'escalier.

— Qu'a-t-elle dit d'autre ? demanda le shah.

— Elle m'a chargé de te transmettre son souhait : elle souhaite que tu tombes de ton trône et que tu te changes en loup enragé, et que tes vékils et tes vizirs se changent en chiens enragés...

À peine Chah-Nurivan eut-il dit cela que le shah tomba de son trône, se changea en loup enragé, et ses vékils et ses vizirs en chiens enragés qui commencèrent à se dévorer les uns les autres.

Note du traducteur : *Ce conte appartient au type L'épouse-animal, cycle largement attesté du folklore eurasiatique, mais sa version azerbaïdjanaise porte des traits distinctifs : le motif de la flèche comme oracle matrimonial est spécifiquement turcique — dans les épopées de la steppe, l'arc est instrument du destin, c'est le ciel qui choisit l'épouse — tandis que la grenouille*

enchantée conjugue une symbolique pré-islamique des eaux héritée des traditions iraniennes anciennes et la figure des su pərsi, génies aquatiques du panthéon préislamique azerbaïdjanais, perceptibles derrière le vieillard sorti de la flaque. Les trois visions de l'autre monde — refus de l'aumône, curiosité malveillante, versement de sang innocent — forment un triptyque moral d'inspiration islamique conforme à la tradition des récits didactiques oraux (hekayə), tandis que la métamorphose finale du shah en loup et de ses courtisans en chiens conjugue la croyance turcique en la métamorphose animale comme châtiment divin et la représentation islamique de la dégradation du tyran : celui qui a trahi son fils méritait non la mort ordinaire, mais la bête qu'il était déjà dans son âme.

Le Chandelier d'or

Il était une fois un shah aveugle. Il avait beau faire venir médecin après médecin, nul ne pouvait le guérir. Un jour, un nouveau praticien apparut dans ses terres, examina ses yeux et dit :

— Que je sois sacrifié pour toi, grand shah — je connais le remède pour tes yeux. Mais nulle main d'homme ne peut l'atteindre.

Le shah fut si transporté de joie qu'il bondit sur son trône.

— Dis-moi seulement où le trouver, et j'enverrai quelqu'un le chercher au bout du monde.

— Eh bien, essaie, répondit le médecin. Dans la mer Blanche vit une poisson tachetée. Si tu appliques sur tes yeux des compresses imbibées du sang de ce poisson, tu recouvreras la vue.

La mer Blanche — Ağ dəniz en azerbaïdjanaïs — est dans le folklore turcique et caucasien un espace mythique situé aux confins du monde connu, distincte de toute mer géographique réelle. Elle appartient à la géographie imaginaire des nağls, peuplée de créatures extraordinaires, de rois des poissons et de palais sous-marins, et constitue le seuil entre le monde humain et le monde merveilleux.

À peine le médecin eut-il prononcé ces mots que le shah ordonna de sonner les trompettes et de convoquer tous les pêcheurs. Puis il appela son fils et lui dit :

— Mon fils et héritier du trône, prends les pêcheurs et pars avec eux sur la rive de la mer Blanche. Qu'ils pêchent tout le poisson jusqu'à ce que celui-là, le tacheté, soit pris.

Et le fils du shah partit avec les pêcheurs vers la mer Blanche. À celui qui pêcherait la poisson tachetée, on promettait de riches présents. Les pêcheurs commencèrent à jeter leurs filets dans la mer. Ils retiraient les filets, pêchaient tout le poisson. Enfin, dans l'un des filets, brilla la poisson tachetée.

Le fils du shah la regarda et demeura pétrifié. Elle était d'une telle beauté qu'il eût été plus facile de se couper la propre main que de lui trancher la tête. Pourtant il le fallait bien — pour guérir le shah, le sang de ce poisson était nécessaire. Le cœur serré, le jeune homme leva son épée, mais soudain le poisson parla d'une voix humaine :

— Ô beau jeune homme, épargne-moi, ne me tue pas ! Le moment viendra où je te rendrai service.

Dans la tradition azerbaïdjanaise, les animaux qui parlent sont généralement des êtres d'un autre monde — djinns, pèris ou fils de rois magiques — temporairement enfermés dans une forme animale. La formule « je te rendrai service » est le pacte fondateur du conte de gratitude animale, l'un des types les plus universels du folklore mondial, connu sous la désignation ATU 554.

Le jeune homme réfléchit : « Et si le médecin avait menti, et si mon père ne recouvrait pas la vue de toute façon ? On ne sait pas encore s'il guérira. Et ce poisson est si beau et supplie si fort. Je vais le relâcher. » Et il rejeta le poisson dans la mer, puis se tourna vers les pêcheurs :

— Quiconque osera révéler ce secret au shah y perdra la tête.

Les pêcheurs jurèrent de garder le secret jusqu'à la mort. Le jeune homme les paya généreusement de leur peine et les renvoya chez eux. Rentrant au palais, il dit à son père :

— Nous avons eu beau chercher, nous n'avons pas pu pêcher la poisson tachetée.

Le shah s'en affligea, des larmes lui vinrent aux yeux, et de ce fait ses yeux lui firent encore plus mal.

Le temps passa. Un jour, un délateur se présenta au shah et l'informa que la poisson tachetée dont le sang eût guéri ses yeux avait bien été prise, mais que son fils l'avait délibérément rejetée à la mer.

Le délateur — xəbərci en azerbaïdjanais — est une figure récurrente et moralement condamnée du nağıl. Il représente la trahison de la confiance collective : ici celle que le fils du shah avait obtenue des pêcheurs par serment. Dans la tradition populaire azerbaïdjanaise, la dénonciation est réprouvée même lorsqu'elle porte sur un fait réel.

Le shah entra dans une terrible colère et ordonna de couper la tête de son fils. Vizir, conseillers, tous accoururent et se jetèrent aux pieds du shah, le suppliant d'épargner son fils. Mais le shah ne voulut rien entendre.

— Mon fils doit mourir, répétait-il. Il voulait ma mort pour s'emparer du pouvoir. Qu'il meure avant moi.

Le vizir et les conseillers supplièrent le shah de bannir son fils dans de lointaines contrées plutôt que de le tuer. Longtemps ils implorèrent, et le shah finit par s'adoucir : il ordonna à son fils de quitter ses terres et de n'y jamais reparaître. Le jour même, le fils du shah se mit en route.

Son père irrité ne lui avait donné ni cheval, ni serviteur, ni même de nourriture pour le voyage. Il marcha longtemps et finit par atteindre la rive de la mer Blanche. Là, il rencontra un jeune homme. L'inconnu lui dit :

— Je vois, ami, que nous allons dans la même direction. Cheminons donc ensemble, nous serons compagnons de route.

Le fils du shah était épuisé par le chagrin et la solitude. Aussi fut-il très heureux.

— Pas seulement compagnons de route — soyons frères de sang !

Ils s'étreignirent chaleureusement et poursuivirent leur chemin à deux.

La fraternité de route — qardaşlıq — est un pacte sacré dans la culture turcique et caucasienne. Ce lien librement choisi entre deux inconnus crée des obligations mutuelles absolues : fidélité, partage, protection. Dans les nağıs, ce pacte est toujours le prélude à des aventures communes et à une révélation finale sur l'identité véritable de l'un des compagnons.

Après un moment de marche, le jeune homme demanda :

— Ne le prends pas pour de la curiosité, frère, mais que sais-tu faire ?

Le fils du shah répondit tristement :

— Je ne sais rien faire, sinon monter à cheval et tirer à l'arc. Mais je n'ai ni l'un ni l'autre désormais.

— Ne t'en fais pas, le consola le jeune homme. Je soigne les gens. Nous irons de ville en ville. Tout ce que je gagnerai, nous le partagerons à deux.

Ils marchèrent longtemps et finirent par atteindre une grande ville gouvernée par un shah qui n'avait qu'une seule fille. Depuis sept ans, elle ne prononçait plus un seul mot. Et le shah avait juré que celui qui rendrait la parole à sa fille deviendrait son époux — mais si quelqu'un se proposait de la soigner et n'y parvenait pas, il perdrait la tête.

L'épreuve du prétendant est l'un des motifs les plus répandus du conte oriental : le shah offre sa fille à qui accomplira une tâche impossible, sous peine de mort en cas d'échec. Ce dispositif sert à distinguer les téméraires superficiels — ici les quarante médecins décapités — du héros véritable, dont la ressource n'est pas la force mais l'intelligence.

Chaque jour des médecins arrivaient au palais. Tous rêvaient d'épouser la fille du shah, mais nul ne parvenait à la guérir, et les têtes roulaient une à une.

Nos deux jeunes gens entrèrent dans cette ville. Au moment précis où ils débouchèrent sur la grande place, le bourreau tranchait la tête d'un homme. Ils demandèrent ce qui s'était passé. Un passant leur expliqua la situation. Le jeune médecin prit son compagnon par la main et se rendit directement au palais. S'inclinant profondément, il dit :

— Je suis venu guérir ta fille, ô grand shah.

Le shah dit :

— Avant toi, quarante médecins sont venus ici et nul n'a pu guérir ma fille. Je les ai tous fait tuer. Tu me fais pitié. Tu es beau et courageux, mais si tu ne peux la guérir, je devrai te tuer. Mieux vaut t'en aller.

Mais le jeune homme insista :

— En quoi suis-je meilleur que ceux qui sont morts ? Si je ne peux la guérir, fais-moi exécuter. Permets-moi seulement d'entrer auprès de la jeune fille.

Le shah y consentit. Pris de curiosité, il appela son vizir et son conseiller, et tous trois se rendirent aux appartements de la jeune fille, se cachèrent dans un recoin discret et se mirent à écouter.

Le médecin entra chez la jeune fille, mais ne lui dit pas un seul mot. Il s'adressa à la place au chandelier d'or incrusté de pierres précieuses qui ornait la pièce :

— Ô chandelier d'or, je te salue !

Le chandelier d'or — qızıl şamdan — était l'objet le plus cher à la jeune fille : sa mère le lui avait laissé en souvenir avant de mourir. Dans la tradition azerbaïdjanaise, les objets appartenant aux morts sont investis d'une charge émotionnelle et spirituelle intense et peuvent devenir des reliques — yadigar — que les vivants gardent et vénèrent. La jeune fille n'était pas véritablement muette : après la mort de sa mère, elle avait juré de ne parler à personne pendant sept ans. Son silence était un acte de piété filiale, et c'est pourquoi nulle médecine n'avait pu le rompre.

— Ô chandelier d'or, cette nuit je suis ton hôte. Je vais te raconter un conte, et toi écoute et réponds-moi.

Et il commença son histoire :

— Ô chandelier d'or, il était une fois un beau jour où un tailleur, un menuisier et un médecin cheminaient sur la route. Ils marchèrent longtemps, et la nuit les surprit dans la forêt. Ils mouraient de sommeil, mais pensèrent que si tous trois s'endormaient en même temps, les bêtes sauvages pourraient les dévorer. Ils décidèrent donc de dormir à tour de rôle. Ils tirèrent au sort. Le premier tour de veille échut au menuisier. Il prit sa scie et son rabot et sculpta dans le bois la figure d'une jeune fille. Vint le moment de réveiller le tailleur. Celui-ci vit la statue de bois, devina l'ouvrage de son compagnon, et voulut lui aussi montrer son talent : il sortit ses ciseaux, son aiguille et son fil, cousit une belle robe et en habilla la jeune fille. Vers l'aube, ce fut au tour du médecin de veiller. Il vit à son tour la jeune fille habillée, comprit l'ouvrage de ses deux compagnons, et pour montrer son propre savoir-faire, versa un élixir dans la jeune fille et lui insuffla la vie.

Le matin venu, tous se réveillèrent. Le menuisier dit : « C'est moi qui ai sculpté cette jeune fille dans le bois — elle m'appartient. » Mais le tailleur objecta : « C'est moi qui lui ai cousu sa robe — elle m'appartient. » Le médecin prit part à la dispute : « C'est moi qui lui ai insufflé la vie — elle doit m'appartenir. »

Ils se querellaient ainsi. Et toi, chandelier d'or, dis-moi donc, à qui des trois cette jeune fille devrait-elle appartenir ?

Le chandelier d'or se taisait.

— Ô chandelier d'or, réponds-moi, sinon je te brise en mille morceaux.

Le chandelier se taisait. Le jeune homme recula, prit son élan et voulut frapper le chandelier — mais alors la jeune fille ne put se retenir et parla :

— Ô jeune homme, est-ce qu'un chandelier peut parler ? Ne le brise pas. C'est moi qui répondrai à sa place.

Cette scène est l'une des plus connues du répertoire narratif azerbaïdjanais. La ruse du chandelier illustre un principe fondamental : on ne peut forcer quelqu'un à briser son serment par la raison ou la médecine, mais on peut l'y amener par l'émotion. Le serment de silence de la princesse était fondé sur l'amour de sa mère ; c'est en menaçant l'objet qui incarne cet amour que le médecin crée la seule situation où la parole s'impose d'elle-même.

— Parle donc, accepta le médecin. Et j'écouterai si tu as bien deviné.

La jeune fille dit :

— Quant au menuisier, il a travaillé et doit être récompensé de son labeur. Au tailleur, il faut payer la robe cousue. Mais c'est le médecin qui a donné la vie à la jeune fille, or la vie ne s'achète à aucun prix — la jeune fille appartient donc au médecin.

Le shah, le vizir et le conseiller, depuis leur cachette, avaient tout entendu et tout vu. Ils entrèrent dans la pièce et remercièrent chaleureusement le jeune homme. Le shah dit :

— J'avais promis de donner ma fille en mariage à celui qui la guérirait. Elle est maintenant à toi.

Le médecin s'inclina devant le shah et répondit qu'il avait déjà une femme et des enfants.

— Alors marie-la à qui tu veux — elle est à toi.

Ayant dit cela, le shah dota sa fille d'une grande dot, de nombreux serviteurs et servantes, et la remit au médecin. Et tous trois partirent — le médecin, le fils du shah et la jeune fille. Ils arrivèrent sur la rive de la mer Blanche. Et là, le jeune médecin parla :

— Je suis le fils du roi de tous les poissons, et je peux prendre n'importe quelle forme. Un jour, je nageais dans cette mer, des pêcheurs m'ont attrapé parce que mon sang était nécessaire comme remède pour un shah aveugle. Ce jeune homme, fils de ce shah, ne m'a pas tué et m'a relâché dans la mer. J'avais juré de l'aider un jour. Aujourd'hui je lui donne toi, avec toute ta dot, tes serviteurs et tes servantes. À partir d'aujourd'hui tu es ma sœur, et le fils du shah est mon beau-frère. Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, venez au bord de la mer Blanche, appelez-moi — j'apparaîtrai aussitôt.

Le roi des poissons — baliqlar padişahı — est une figure mythique présente dans les folklores turcique, persan et caucasien. Maître du monde sous-marin, il peut se métamorphoser en être humain et se manifeste aux croisements entre le monde des hommes et le monde de l'eau. Dans la tradition azerbaïdjanaise, l'eau — su — est un élément sacré, frontière entre le visible et l'invisible, demeure des esprits protecteurs et des créatures magiques.

Disant cela, le jeune homme s'entailla le doigt, remplit un récipient de son sang, le tendit au fils du shah et ajouta :

— Porte ceci à ton père, qu'il baigne ses yeux. Il verra aussitôt et te pardonnera.

Le jeune homme se métamorphosa en poisson et plongea dans la mer.

Le fils du shah et la jeune fille vinrent dans les terres de son père. Il se prosterna à ses pieds et lui tendit le récipient. Et le shah recouvra la vue. Alors il pardonna à son fils et organisa un festin. Toute la ville fut ornée de lumières et de fleurs. Le shah remit à son fils ses vêtements rouges — *les vêtements rouges — kırmızı paltar — sont dans la tradition azerbaïdjanaise et turque l'emblème du pouvoir royal ; remettre ses habits rouges à son fils est un acte formel de transmission du pouvoir, plus éloquent que n'importe quelle proclamation verbale* — et l'installa sur son trône. Quarante jours et quarante nuits on fêta les noces du jeune shah.

La formule « quarante jours et quarante nuits » — kırk gün, kırk gecə — est la durée sacrée des grandes célébrations dans le folklore turcique et islamique. Le nombre quarante — kırk — est associé aux grandes transitions de l'existence : deuil, naissance, noces, initiation. Il signifie la complétude d'un cycle.

Et ensuite il vécut avec sa femme quarante ans, et encore quarante fois quarante.

Note du traducteur : *Ce conte présente une architecture narrative en deux temps solidement articulés. La première partie — le fils du shah, la poisson tachetée, le bannissement — est un conte de gratitude animale classique dans lequel la miséricorde accordée à une créature extraordinaire déclenche une longue chaîne de récompenses différées. La seconde partie — la princesse muette, le chandelier d'or, le conte enchâssé — appartient à un sous-genre que l'on pourrait appeler conte de la parole libérée : la guérison n'est pas médicale mais narrative, et c'est la menace portée sur un objet de deuil sacré qui force la transgression du serment. La jonction entre les deux parties est assurée par la révélation finale de l'identité du médecin, qui referme le récit sur lui-même en transformant rétrospectivement tous les événements en accomplissement d'une promesse. La structure circulaire — le sang demandé comme remède au début, offert librement comme don fraternel à la fin — est l'une des marques formelles les plus élaborées de ce corpus.*

Chapitre III — Héros et figures légendaires

Takht-Kylydj

Un shah avait une femme et un fils. Un jour, il emmena avec lui son fils, ses vizirs et ses vékils — *du persan vakīl, « représentant » ou « délégué », hauts fonctionnaires chargés d'administrer les affaires de l'État au nom du souverain dans les cours turciques et persanes* — et partit à la chasse. Après avoir tué beaucoup de gibier, le shah ordonna de dresser sa tente sur un beau pré fleuri et s'y installa. Par respect pour son père, le shahzadé — *du persan shāhzāda, littéralement « né du shah », titre désignant le fils du souverain, le prince héritier* — fit planter sa propre tente à bonne distance de celle de son père.

Le shah aimait tendrement son fils et lui rendait souvent visite. Or, un jour qu'il allait le voir, il entra dans la tente et aperçut un *gyzyl-ilan* — *littéralement « serpent doré » en azerbaïdjanais, créature aux écailles couleur d'or dont le folklore turcique du Caucase fait un être à la puissance ambivalente : tantôt présage funeste, tantôt émissaire du destin divin* — qui avait rampé depuis le dessous de la tente et s'apprêtait à piquer le jeune homme. Le shah remplit rapidement l'un de ses souliers d'eau et le posa devant le serpent. Le serpent but et repartit comme il était venu. Le shah réveilla son fils et lui dit :

— Mon fils bien-aimé, Dieu m'a accordé Sa grâce en récompense de quelque bonne action. Lève-toi ! Je te déconseille de rester ici.

Et il lui raconta ce qui s'était passé, puis ils retournèrent ensemble dans la tente du père.

Après avoir séjourné quelque temps à la chasse, ils rentrèrent en ville. Quelques jours plus tard, la femme du shah tomba gravement malade. Appelant son fils auprès d'elle, elle lui fit ce testament :

— Mon fils bien-aimé, je ne guérirai pas et je vais mourir. Après ma mort, ton père se remariera. Cette femme ne s'entendra pas avec toi. Elle retournera ton père contre toi et fera en sorte qu'il te tue dans un moment d'égarement. Tâche que ton père n'en arrive pas là. Si vous ne pouvez vous entendre, quitte pour un temps le pays de ton père. Et si quelqu'un se propose comme compagnon de route, pose ton pain au milieu lors du repas : si ton compagnon coupe et place la plus grande part devant toi et la plus petite devant lui, continue de cheminer avec lui ; dans le cas contraire, tiens-t'en éloigné. De même, si vous parvenez tous deux au bord d'une rivière, propose-lui de le porter sur ton dos pour lui faire traverser l'eau. Si c'est lui qui te prend sur son dos et te fait passer, garde-le comme compagnon ; s'il monte sur ton dos, ce n'est pas un vrai compagnon — tiens-t'en éloigné.

Le jeune homme pleura, baisa la main de sa mère et sortit de la chambre.

Quelques jours plus tard, la femme du shah mourut. Au bout d'un certain temps, le shah se remaria. La nouvelle épouse ne s'entendit pas avec le shahzadé et fit tout son possible pour dresser le père contre le fils. Fidèle au testament de sa mère, le shahzadé quitta le pays de son père.

Sur la route, à l'endroit même où les tentes avaient été dressées autrefois, il rencontra un jeune homme. Celui-ci lui demanda où il allait, et le shahzadé répondit :

— Je me rends dans un autre pays.

Le jeune homme le supplia :

— Emmène-moi avec toi. Je m'appelle Takht-Kylydj.

Et c'est ainsi qu'ils devinrent compagnons. Après avoir marché quelque temps, ils s'arrêtèrent pour se reposer et manger. Le shahzadé sortit le pain et le posa au milieu. Le jeune homme le coupa et plaça la plus grande part devant le shahzadé, la plus petite devant lui. Le shahzadé comprit que, conformément au testament de sa mère, ce jeune homme méritait d'être son compagnon. Le repas terminé, ils reprirent leur chemin.

Ils parvinrent bientôt au bord d'une rivière. Le shahzadé proposa à son compagnon de monter sur son dos pour la traverser, mais le jeune homme refusa et, prenant lui-même le shahzadé sur ses épaules, lui fit passer la rivière. Ils continuèrent leur route.

Après quelque temps, ils arrivèrent dans une ville, louèrent une chambre et s'y installèrent ensemble. Le lendemain matin, le jeune homme dit au shahzadé :

— Mon frère, reste à la maison ; moi j'irai gagner quelque chose, je rapporterai de quoi vivre et nous mangerons ensemble.

Chaque jour il partait travailler, rapportait ce qu'il avait gagné, et ensemble ils mangeaient et vivaient. Les jours passaient ainsi. Finalement, le shahzadé se dit : jusqu'à quand ce jeune homme va-t-il travailler pendant que je mange et reste oisif à la maison ? Il faut que je trouve moi aussi quelque occupation. Sur cette pensée, il s'habilla et sortit. En errant dans les rues, il aperçut soudain, à la fenêtre d'une haute maison, une belle jeune fille qui le regardait. En la voyant, le shahzadé tomba aussitôt amoureux d'elle. Cette maison appartenait au shah de la ville, et la jeune fille était sa fille.

Le shahzadé rentra chez lui, l'esprit absorbé. Peu après, son compagnon arriva. Remarquant que le shahzadé semblait troublé, il lui en demanda la raison. Le shahzadé lui raconta ce qui lui était arrivé.

— C'est uniquement pour cela que tu es si attristé ? dit le jeune homme en riant. C'est là une affaire très facile. Sous peu je te ferai épouser cette jeune fille.

Il rassura ainsi le shahzadé. Le lendemain, le jeune homme se rendit en ville et s'assit sur la pierre de l'*elchi* — *l'elchi-dashi*, littéralement « pierre de l'ambassadeur » en azerbaïdjanais, emplacement rituellement désigné à l'entrée d'une ville ou d'un palais où s'asseyait l'émissaire étranger pour signifier publiquement sa qualité et son désir d'audience, selon un protocole diplomatique bien attesté dans les cours turques et caucasiennes. On annonça au shah qu'un ambassadeur était arrivé. On envoya aussitôt quelqu'un s'enquérir de son message. Le jeune

homme déclara qu'il venait demander la main de la fille du shah pour son frère. Le shah fit répondre qu'il la donnerait en mariage si le prétendant se faisait construire un palais comparable au sien. Le jeune homme accepta. Le lendemain matin, le peuple se réveilla et découvrit qu'un nouveau palais s'élevait devant la demeure du shah — cent fois plus grand et plus beau que le sien.

Le jeune homme informa le shah que le palais était prêt. Il ne restait plus au shah qu'à donner sa fille au shahzadé. On célébra les noces.

Alors que le shahzadé s'apprêtait à rejoindre la jeune fille, le jeune homme lui dit :

— Mon frère, n'y va pas encore. Attends : je vais d'abord me rendre auprès d'elle, et tu iras ensuite.

Le shahzadé acquiesça. Le jeune homme se rendit auprès de la jeune fille et souffla dans sa bouche. Aussitôt, onze serpents en sortirent l'un après l'autre — *motif récurrent dans les contes turciques et persans où les créatures maléfiques tapies dans le corps d'une jeune femme symbolisent à la fois le mauvais sort jeté sur elle et les épreuves que le héros doit surmonter pour la délivrer* — et chacun d'eux chercha à piquer le jeune homme. Mais celui-ci fit preuve d'agilité et tua tous les serpents. Il colla ensuite son oreille contre la bouche de la jeune fille et comprit qu'il en restait encore un — mais inoffensif pour l'instant. Le jeune homme repartit et envoya le shahzadé auprès de la jeune fille.

Il s'avéra que jusque-là, chaque fois que la fille du shah avait été donnée en mariage, les serpents qui sortaient de sa bouche l'un après l'autre avaient piqué et tué les prétendants. Tous ceux qui avaient voulu l'épouser avaient ainsi péri. C'est pourquoi le shah pensait que ce jeune homme non plus ne resterait pas en vie.

Le lendemain matin, le shah envoya s'enquérir du sort du jeune homme. Quand on se rendit chez lui, on le trouva sain et sauf, en grande conversation avec la mariée. Lorsqu'on rapporta la nouvelle au shah, celui-ci ordonna que le peuple se réjouît pendant trois jours.

Après avoir séjourné là quelque temps, le shahzadé décida de retourner dans son pays natal. Il demanda au shah la permission de partir et l'obtint après de longues instances. Le shah combla son gendre et son compagnon de riches cadeaux, d'or et d'argent, les mit en route et ordonna qu'on les escortât sur une distance de trois étapes — *unité de mesure itinéraire traditionnelle dans le monde turcique et persan, correspondant approximativement à la distance parcourue en une journée de marche, soit entre vingt et trente kilomètres*.

Lorsque le shahzadé et le jeune homme arrivèrent à l'endroit même où ils s'étaient rencontrés la première fois, le jeune homme dit :

— Mon frère, il nous faut maintenant nous séparer. Cette richesse et cette jeune fille, nous les avons acquises ensemble et nous devons tout partager en deux parts égales.

Le shahzadé accepta. On partagea tout. Il ne restait plus que le chameau, le mulet et la fille du shah. Le jeune homme déclara qu'il fallait les partager en deux également. Dégainant son sabre, il trancha d'abord le chameau, puis le mulet en deux parts égales. Quand vint le tour de la jeune fille, le shahzadé supplia le jeune homme de ne pas la couper en deux. Mais il eut beau supplier, l'autre ne cédait pas. Finalement, le shahzadé lui proposa de prendre toute la richesse pour lui et de lui laisser la jeune fille. Le jeune homme n'accepta pas davantage. Alors le shahzadé lui proposa de prendre la jeune fille entière pour lui. N'acceptant pas non plus, le jeune homme attacha la fille du shah à un arbre et, tirant son épée, s'apprêtait à l'abattre sur la tête de la jeune fille — *procédé rhétorique bien attesté dans les contes du Proche-Orient et du monde turcique : la menace hyperbolique comme révélateur de vérité, qui fait écho à la sagesse du roi Salomon dans la tradition abrahamique* — lorsque celle-ci, saisie de terreur, eut un haut-le-cœur et de sa bouche bondit le dernier serpent qui n'était pas sorti alors. Après cela, le jeune homme rengaina son épée et dit à son ami :

— Mon frère, je n'ai besoin ni de la richesse ni de la jeune fille. Ce que je voulais, c'était extraire de la bouche de la jeune fille ce serpent. Si ce serpent n'était pas sorti maintenant, il serait sorti un jour et t'aurait perdu. Prends maintenant toute cette richesse et cette jeune fille et retourne chez ton père. Sache que je ne suis pas un homme, mais le serpent même à qui ton père donna à boire dans son soulier. Je t'ai rendu le bien pour le bien. Et maintenant, adieu !

Sur ces mots, le jeune homme se transforma en serpent et disparut — *illustrant la fluidité des frontières entre les règnes dans la cosmologie syncrétique du Caucase, héritière à la fois du tengrisme turcique, du zoroastrisme iranien et de l'islam, où la créature liminaire peut traverser les formes sans perdre son essence.*

Le shahzadé arriva dans le pays de son père. Apprenant le retour de son fils, le shah vint à sa rencontre et le ramena en ville dans la joie. Le shahzadé célébra alors ses noces une seconde fois.

Le shah et tous les autres ont mangé, bu et sont déjà retournés en terre — nous, nous allons manger, boire et profiter de la vie.

Du ciel tombèrent trois pommes. Une pour moi, une pour le conteur, et la troisième pour celui qui a écouté...

Note du traducteur : *Takht-Kylydj — littéralement « Épée de bois », nom du compagnon surnaturel dont l'identité véritable n'est révélée qu'à l'ultime instant — appartient au cycle des récits de reconnaissance différée qui constituent l'un des axes structurants du folklore turcique et caucasien : un bienfait accordé sans calcul — de l'eau offerte à un serpent dans un soulier — génère une dette qui ne sera acquittée qu'au terme d'un long parcours initiatique. Cette structure reflète une conception de la réciprocité profondément enracinée dans la morale populaire azerbaïdjanaise, où le bien accompli sans témoin et sans attente de retour est précisément celui qui appelle la grâce divine — conception que l'on retrouve dans de nombreux dastan, épopées chantées transmises par les ashiq, bardes itinérants qui constituent jusqu'à nos jours les gardiens vivants de la mémoire orale azerbaïdjanaise. Le gyzyt-ilan y joue un rôle*

ambigu et fondamental : créature liminaire à la frontière du monde des hommes et de celui des esprits, il est dans la mythologie turcique et dans l'héritage zoroastrien du Caucase tantôt présage funeste, tantôt émissaire d'une justice supérieure — le zoroastrisme accordant aux serpents une place centrale dans la symbolique du destin et de la souveraineté. Le motif du testament maternel — épreuves du pain partagé et de la rivière traversée — est un marqueur typique des contes d'initiation à la véritable amitié, dont la logique repose sur une conviction constante dans ce corpus : la valeur d'un compagnon se mesure non à ses paroles mais à ses actes dans l'adversité. La formule conclusive — les trois pommes tombées du ciel, destinées au conteur, à l'auditeur et au récit lui-même — est une clause traditionnelle du conte azerbaïdjanais, héritière des formules de clôture turciques et persanes, qui rappelle que le récit oral est un pacte à trois termes : celui qui parle, celui qui écoute, et la parole elle-même.

Le Conte d'Iskender

Il était une fois un shah. Il avait dépassé la quarantaine et n'était toujours pas marié. Il voulait épouser une jeune femme qui fût plus forte, plus courageuse et plus intelligente que lui. Mais il avait beau chercher, il ne trouvait nulle part pareille jeune femme.

Tout le monde savait ce que cherchait le shah. Un beau jour, un vieux sage se présenta devant le shah et dit :

— Ô shah, la jeune femme que tu cherches est la fille du shah d'Ispahan. Va et épouse-la.

Il dit cela et disparut.

Le shah convoqua son vizir et ses conseillers, leur parla du vieillard et leur demanda conseil sur la conduite à tenir.

Le vizir prit la parole :

— Que mon shah soit en bonne santé ! Il n'y a rien de difficile ici. Envoyons des entremetteurs, qu'ils ramènent la jeune femme.

— Et si l'on refuse de me la donner, que faire alors ? s'inquiéta le shah. Mais le vizir s'empressa de le rassurer :

— Mon shah, tu es célèbre dans toutes les terres. Au seul nom de ton nom, les rois et les shahs perdent le sommeil. Qui oserait te désobéir ? Qui refuserait de satisfaire ton désir ? S'il ne te donne pas sa fille, nous ravagerons ses terres.

Le conseil du vizir plut à tous. Ce jour même, le vizir s'en alla pour Ispahan avec sa suite. Ils firent un long chemin, arrivèrent sains et saufs à destination et, selon la coutume, s'assirent devant le palais sur la pierre des entremetteurs.

Le jour même, on informa le shah d'Ispahan que des entremetteurs étaient arrivés et siégeaient sur la pierre. Le shah ordonna qu'on les amenât. On fit entrer les entremetteurs ; ils exposèrent le désir de leur souverain et demandèrent la main de la fille du shah.

Le shah ne répondit rien, mais ordonna qu'on appelât sa fille. Quand la princesse arriva, il lui transmit la demande des ambassadeurs et lui demanda :

— Qu'en penses-tu, ma fille ?

La jeune femme répondit :

— Cher père, quel que soit celui à qui tu me donneras, je t'en remercierai. Mais si tu le permets, je poserai aux entremetteurs trois conditions.

Le vizir s'intéressa :

— Quelles conditions, ô belle princesse ?

La jeune femme répondit :

— La première condition : nous devons nous mesurer avec ton shah à la course et au tir à l'arc. La deuxième condition : nous devons lutter et nous battre au sabre. Ma troisième condition : le shah doit répondre à ma question.

Les entremetteurs acceptèrent et reprirent le chemin du retour. Arrivés auprès de leur shah, ils lui transmirent les conditions de la fiancée. Entendant cela, le shah entra dans une colère noire. Quoi, lui, souverain et maître d'un peuple entier, allait se mesurer et lutter avec une jeune femme ! Que dirait-on ? Non, il n'était pas d'accord. Et pour son insolence, il marcherait en guerre contre Ispahan.

Mais le vizir l'en dissuada :

— Ô mon shah, quel intérêt d'engager la guerre et de verser le sang ? Acceptons les conditions de la jeune femme, et si nous n'arrivons pas à les remplir, alors nous ferons la guerre.

Mais le shah s'entêta :

— Il ne me convient pas d'aller chez une jeune femme.

Alors le vizir proposa :

— Ô mon shah, déguise-toi et va chez la jeune femme sous l'apparence d'un simple guerrier. Dis-lui que le shah t'a envoyé pour qu'elle se mesure d'abord à toi, et que si elle l'emporte, le shah viendra en personne.

Ce conseil plut au shah, et le jour même, déguisé, il se rendit à Ispahan avec une petite escorte. Il s'arrêta devant le palais et envoya un messenger chercher la princesse.

Elle revêtit son armure, prit en mains l'arc, le bouclier et les flèches et sortit avec sa suite sur la place :

— C'est toi qui m'as fait appeler, ô glorieux shah ? demanda-t-elle.

Le shah déguisé répondit :

— Non, ma sœur, je ne suis pas le shah. Mon shah m'a envoyé en premier. Et si tu l'emportes, il viendra en personne. Car pour des futilités, il ne peut quitter son pays.

La jeune femme fut offensée et voulut repartir, mais réfléchit : *Les gens ne savent pas ce qu'il en est. Ils diront encore que j'ai eu peur des épreuves.* De plus, il s'était rassemblé sur la place

une foule telle qu'il n'y aurait pas eu de place pour une pomme de plus. Tous savaient que la princesse et le shah qui la demandait en mariage devaient se mesurer.

Personne ne soupçonnait que c'était le shah en personne qui était venu. Elle consentit donc à se mesurer à l'envoyé du shah. Ils sortirent tous deux sur la place, sautèrent en selle et s'élancèrent, mais ni l'un ni l'autre ne parvint à dépasser l'autre. Puis ils tirèrent des flèches, tous deux avec une égale précision, combattirent au sabre et luttèrent. Et seulement à la lutte, après de grands efforts, le shah réussit à mettre la jeune femme à plat dos.

— Eh bien, qu'as-tu à dire maintenant ?

— Rien, répondit la princesse. Seulement dis-moi, s'il te plaît, qui tu es.

Et alors le shah lui avoua tout de bon cœur.

— En ce cas, tu dois remplir ma troisième condition. Seulement après cela j'accepterai de t'épouser.

Le shah la pria de poser sa question.

— Qu'estimes-tu être la plus belle chose au monde ?

Le shah répondit :

— La plus belle chose au monde est ce qui plaît à ton âme.

Ces mots plurent beaucoup à la jeune femme. Elle alla trouver son père et lui dit que le prétendant avait réussi l'épreuve. Le shah d'Ispahan organisa les noces dans les règles. On les célébra sept jours et sept nuits. Et neuf mois et neuf jours plus tard naquit au jeune couple un fils. On l'appela Iskender. C'était un enfant hors du commun. Il grandissait non pas de jour en jour, mais d'heure en heure. En force et en intelligence, personne ne pouvait lui être comparé. Iskender n'avait qu'un seul défaut. Depuis l'enfance il lui poussait une corne au sommet du crâne. Aussi portait-il une haute papakha (*papakha* — coiffe en fourrure portée par les hommes dans tout le Caucase, symbole de dignité masculine et de statut social) pour que personne ne vît sa corne. Les nourrices élevèrent Iskender en bonne santé, les maîtres lui enseignèrent toutes les sciences. Il était un homme brave et érudit.

Il advint que le père d'Iskender mourut. On décida d'installer Iskender sur le trône de son père, mais un vizir jaloux dit :

— Notre peuple a une loi sage : il faut lâcher un oiseau dans les airs, et celui sur la tête duquel il se posera sera le shah.

Ainsi fut fait. On lâcha l'oiseau de sa cage, il vola et se posa sur la tête d'Iskender. Il se mit à gouverner le pays. Et Iskender était un si bon shah que sa gloire se répandit dans le monde entier. Seulement une chose mécontentait le peuple. Depuis le jour où Iskender s'était assis sur

le trône de son père et avait commencé à gouverner le pays, chaque semaine mourait dans sa ville un barbier. Personne ne pouvait percer ce mystère.

Or, le fait était qu'Iskender invitait chaque jour un barbier pour se faire couper les cheveux, puis le tuait. Finalement il ne resta plus un seul barbier dans la ville. Un jour le shah convoqua son vizir et dit :

— Vizir, j'ai besoin d'une coupe de cheveux, trouve un coiffeur.

— Que vive longtemps le grand souverain, répondit le vizir, tu n'as pas laissé un seul barbier dans la ville. Qui pourrais-je inviter ?

— Je ne sais pas, trouve-en un où tu voudras.

Et le vizir s'en alla au village. Là, avec peine, il trouva un barbier. Le barbier apprit pourquoi on le convoquait et s'attrista. Il savait qu'aucun barbier ne revenait vivant du shah, sans savoir pourquoi.

Le barbier vivait seul avec sa vieille mère. Il lui dit adieu et s'en alla chez le shah avec le vizir. Tant bien que mal, les mains tremblantes, il le coiffa et vit une corne au sommet du crâne. Dès qu'il eut fini de couper les cheveux du shah, des gardes accoururent et voulurent lui trancher la tête, mais il se jeta aux pieds du shah et se mit à supplier :

— Ô shah, grand shah, ne me tue pas. J'ai une vieille mère malade. Si je meurs, il n'y aura personne pour prendre soin d'elle. Pour l'amour de ma mère, épargne-moi. Je ferai tout ce que tu voudras.

Iskender eut pitié de lui :

— Bien, je ne te tuerai pas si tu promets de ne jamais révéler mon secret à qui que ce soit. Mais si un seul homme l'apprend, j'ordonne qu'on te décapite sur-le-champ.

Le barbier jura, et on le laissa partir.

Cinq fois encore il alla couper les cheveux du shah et garda le secret fidèlement. Il avait tout pâli et maigri d'inquiétude et de pensées. Sa mère avait beau lui demander ce qui le rongait, le fils répondait :

— Mère, je ne peux révéler mon secret à personne.

Mais à la sixième semaine, le barbier vit que le secret le consumait, qu'il ne pouvait plus se taire. Il alla dans la forêt, creusa un trou, y posa la bouche et répéta trois fois tout bas : « *Iskender a une corne.* »

Quelques mois passèrent, et au-dessus du trou poussa un roseau. Un jour un berger passa par là, vit le roseau, le coupa parce qu'il lui plaisait, en fit une flûte et se mit à jouer. Mais quelle que

fût la mélodie qu'il jouât, il en sortait toujours la même chose : « *Iskender a une corne.* » Le berger s'étonna, mais ne comprit pas ce que cela pouvait signifier.

Or voici qu'on rapporta au shah qu'un bruit s'était répandu dans tout le pays selon lequel Iskender aurait une corne. Même les flûtes des bergers en chantaient. En entendant cela, Iskender ordonna d'arrêter le barbier et de le lui amener. Les bourreaux trouvèrent le jeune homme à l'heure même et le traînèrent au palais. Le shah était en colère.

— Écoute, s'écria-t-il, ne t'avais-je pas demandé de ne révéler mon secret à personne ? Comment se fait-il que tout le monde le sache ?

Mais le jeune homme jura qu'il n'avait dit un mot à personne, pas même à sa mère. Le shah continua d'insister :

— Avoue, dis la vérité. Ce sera mieux ainsi.

Finalement le barbier dit :

— Que mon shah soit en bonne santé ! Je voyais que le secret me rongait. Et je suis allé dans la forêt, j'ai creusé un trou, je me suis penché dessus et j'ai dit ces mots. Puis j'ai rebouché le trou. Mais à aucun être humain je n'ai dit un seul mot.

Le shah comprit l'affaire et n'exécuta pas le barbier. Depuis lors on le surnomma *Iskender-aux-Cornes*. Cela le mettait fort en colère, et un jour, ayant convoqué son vizir, le shah dit :

— Ordonne de préparer l'armée, je m'apprête à partir pour un long voyage. J'ai entendu dire que quelque part dans le monde des ténèbres il existe une eau vive (*ab-ı həyat* — l'eau de vie ou eau de l'immortalité, motif présent dans les traditions mythologiques de l'Iran zoroastrien, du soufisme islamique et des épopées turques, étroitement associé à la quête d'Iskender — Alexandre le Grand — dans la littérature persane classique, notamment chez Nizami). Celui qui en boit ne meurt jamais.

Le vizir connaissait le caractère d'Iskender et n'osa donc pas s'y opposer, mais se mit à préparer l'expédition. Iskender convoqua tous les savants et les sages, mais aucun d'eux ne put lui dire comment parvenir jusqu'à l'eau vive. Chacun disait quelque chose de différent.

Alors Iskender demanda :

— Quel sage vieillard n'est pas venu ici ?

On lui répondit qu'il y avait quelque part un vieillard âgé de quelque trois cents ans, mais qu'il ne pouvait bouger de sa place car on le gardait emmaillotté dans du coton. Lui seul n'était pas venu ; tous les autres étaient là.

Iskender prit sa décision sans tarder :

— Vizir, allons chez ce vieillard.

Ils y allèrent, le trouvèrent, lui exposèrent tout. Et le vieillard dit :

— Fiston, au monde des ténèbres, tout le monde ne peut pas parvenir.

— Et moi, demanda Iskender avec fièvre, moi, pourrai-je y parvenir ?

Le vieillard répondit :

— Fiston, tu y parviendras, mais au retour, tu périras par ta propre épée.

Iskender réfléchit. Il n'avait aucune envie de mourir, mais il se résolut en lui-même à y aller coûte que coûte. Il demanda au vieillard le chemin du monde des ténèbres.

— Fiston, le chemin là-bas dure sept ans et sept mois, jour et nuit. En route tu rencontreras des serpents, des dragons (*azdaha*). Tu parviendras à un endroit où tes chevaux ne pourront plus avancer. Tu mettras pied à terre et déferreras les chevaux. Puis tu atteindras une montagne obscure. Là se trouve une source. Quand tu te mettras en route, prends avec toi un poisson mort. Tu le jeteras dans la source. S'il ressuscite, sache que c'est bien là l'eau vive.

De retour du vieillard, Iskender rassembla toute son armée et se mit en marche. Ils marchèrent beaucoup, ils marchèrent peu, une journée pour la route, une heure pour l'étape. Enfin ils se retrouvèrent dans un désert. Partout grouillaient serpents et dragons, il n'y avait pas de place pour poser le pied. Les guerriers les taillaient en pièces au sabre, les transperçaient de lances. Mais les serpents et les dragons firent également périr bien des guerriers. Tant bien que mal ils s'extirpèrent de cet endroit maudit. Mais ils n'eurent pas le temps de reprendre leur souffle qu'ils se retrouvèrent dans une forêt dense. Ils voulurent mettre pied à terre pour se reposer un peu, mais de toutes parts se précipitèrent lions et tigres, ours et loups, aigles et vautours. Les combattants se défendirent de leur mieux, mais la plus grande partie d'entre eux périt. Iskender vit que s'ils ne s'échappaient pas à temps de ces lieux, ils périraient tous. Cette nuit même il ordonna de continuer la marche. Ils marchèrent longtemps et parvinrent enfin au sommet d'une montagne. Et là, les chevaux s'arrêtèrent. Leurs cavaliers avaient beau les éperonner, leurs fers semblaient rivés au sol. Iskender se souvint des paroles du vieillard et ordonna aux guerriers de mettre pied à terre et de déferrer les chevaux. Après quoi ils se remirent en selle et continuèrent leur chemin. Soudain tout fut enveloppé d'obscurité, à ne pas y voir sa main. À tâtons, avec peine, Iskender trouva la source et y jeta le poisson. Le poisson ressuscita aussitôt. Il se mit à nager. Iskender comprit que c'était bien le monde des ténèbres, et que dans la source coulait l'eau vive. Il en prit une poignée dans ses mains et en but. Ses compagnons se remirent en selle et se mirent en route du retour.

Ils sortirent du monde des ténèbres et virent qu'Iskender était redevenu un jeune homme de quinze ans et comprenait le langage de tous les oiseaux, des animaux et des plantes. Cela réjouit beaucoup le shah. Un seul chagrin subsistait pour lui : le vieillard avait dit que même ayant bu l'eau vive, il mourrait quand même, comme les autres. Car ce n'était pas la source

principale. Il existait encore une eau vive de l'éternité, mais le lieu où elle coule est inatteignable.

Longtemps Iskender et ses guerriers chevauchèrent. Tout autour se dressaient des falaises à pic. Les voyageurs décidèrent de se reposer. Iskender s'allongea à l'ombre d'un immense rocher. Mais au bout d'une heure ou deux, le soleil s'approcha de là. Les guerriers virent que les rayons lumineux éclairaient directement le visage du shah, plantèrent en terre toutes leurs épées et leurs lances, les couvrirent de châles. Au bruit, le shah s'éveilla, vit la tente que lui avaient fabriquée ses guerriers avec leurs lances et leurs épées. Il se mordit le doigt et pensa : *Voilà que se réalisent les paroles du vieillard. Ma mort est proche.* À peine voulut-il s'extirper de la tente qu'un tonnerre retentit, un éclair brilla, et le rocher s'effondra avec fracas sur la tente d'Iskender. Les guerriers accoururent et dégagèrent à grand-peine le shah à demi vivant. Iskender poussa un profond soupir et légua :

— Quand je mourrai, que devant mon cercueil marchent en premier rang les savants et les médecins, derrière eux mes guerriers, et ensuite les serviteurs portant des plateaux sur lesquels seront répandus les pierres précieuses, les perles et l'or.

Je veux que tous les hommes et ma mère comprennent que j'avais de nombreux savants, médecins et guerriers, que j'avais autant de richesses que mon âme en désirait. Et rien n'a pu me sauver de la mort.

Il dit ces mots et mourut. Et le vizir, les conseillers et les guerriers transportèrent son corps dans sa patrie, car Iskender avait demandé auparavant que, où qu'il mourût, on l'enterrât en sa terre natale.

Toute la ville se couvrit de deuil quand les guerriers et les conseillers revinrent avec le shah mort. Les funérailles furent somptueuses, le cortège funèbre se forma comme il l'avait demandé. Mais alors se produisit l'imprévu. On avait beau replacer la main du mort dans le cercueil, elle ressortait toujours, paume levée vers le haut, comme si le shah même dans la mort voulait saisir quelque chose.

Tous regardaient cette main avec perplexité, mais personne ne comprenait ce que cela signifiait. On décida d'aller trouver le même vieillard qui avait indiqué à Iskender le chemin du monde des ténèbres. Il dit :

— Mettez-lui dans la main une poignée de terre. Il n'a pas eu son content de terre.

On fit comme le vieillard avait ordonné. Et effectivement, la main ne ressortit plus du cercueil.

Bien des jours passèrent après les funérailles du shah, mais sa mère ne pouvait se consoler. Chaque jour elle venait sur la tombe de son fils et versait d'amères larmes. Un jour, comme elle pleurait sur la tombe, une voix s'éleva du fond de la terre :

— Ô femme, tu nous as lassés de tes pleurs, nous sommes fatigués de toi. Dis-nous, quel Iskender pleures-tu ?

Elle répondit :

— Iskender le shah. Mon fils.

Cette fois se fit entendre la voix du shah défunt :

— Mère, je pensais qu'en ce monde j'étais le seul Iskender-shah. Mais sache que ici, sous sept couches de terre, il y a tant d'Iskenders qu'on ne saurait les compter. Tous furent des shahs, plus courageux et plus intelligents que moi. Et personne ne les pleure. Rentre toi aussi chez toi. Les larmes n'aident pas au malheur.

Depuis ce jour la mère cessa de pleurer le shah.

Note du traducteur : Ce conte est l'une des versions populaires azerbaïdjanaises du cycle d'*Iskender* — transposition folklorique de la figure d'Alexandre le Grand (*İskəndər* en azerbaïdjanais, de l'arabe *Iskandar*, lui-même de l'araméen *Aleksandros*). La figure d'Alexandre traversa l'ensemble du monde islamique médiéval sous une forme profondément transformée : dans le Coran (*Sourate Al-Kahf*, 18:83-98), il apparaît sous le nom de *Dhul-Qarnayn* — *Celui aux Deux Cornes* — comme souverain juste guidé par Dieu, conquérant les extrémités du monde et érigeant un mur contre les peuples de Gog et Magog. C'est précisément cette tradition coranique qui explique la corne portée par Iskender dans le conte : la corne n'est pas ici une malédiction mais un signe de puissance divine mal compris. Le grand poète azerbaïdjanais de langue persane Nizami Gandjavi (1141-1209) consacra à ce cycle son épopée *İskəndərnamə* (*Le Livre d'Alexandre*), qui constitue l'une des sources littéraires majeures de la tradition narrative azerbaïdjanaise et dont les motifs — la quête de l'eau de l'immortalité, la sagesse face à la mort — irrigue directement ce conte populaire. Le motif du secret confié à la terre et révélé par un roseau (*kamış*) est l'un des plus anciens et des plus répandus du folklore eurasiatique : on le retrouve dans la légende grecque du roi Midas aux oreilles d'âne, dans les mythes celtiques et dans de nombreuses traditions d'Asie centrale. Dans la cosmologie soufie azerbaïdjanaise, le roseau (*ney*) est par excellence l'instrument de la nostalgie métaphysique — Rumi ouvre son *Masnəvi* par l'image du roseau arraché à sa terre qui pleure son origine — si bien que le roseau révélateur prend ici une double signification : il révèle le secret humain et incarne simultanément la vérité spirituelle qui ne peut être étouffée. La leçon finale du conte — la main tendue hors du cercueil, insatiable, et les innombrables Iskenders sous sept couches de terre — constitue une méditation islamique sur la vanité de la conquête et la relativité de toute gloire humaine, proche dans son esprit des *qasidas* funèbres de la poésie classique persane et azerbaïdjanaise.

Le Sabre Rouillé

Il était une fois dans la ville d'Ispahan un shah qui avait trois fils. Sentant venir la mort, il les fit appeler et leur dit :

— Mes enfants, il ne me reste plus longtemps à vivre. Je suis vieux et mourrai d'un jour à l'autre. Écoutez ce que j'ai à vous dire.

Il se tourna vers l'aîné :

— Toi, Ahmed, tu hériteras du trône. Mahomet sera vizir, et toi, Gasan, le plus jeune, tu seras conseiller. J'ai encore un testament à vous laisser — ne l'oubliez en aucun cas. Dans la quarantième chambre de mon palais, sous sept verrous, se trouve un coffre. Dans ce coffre repose un sabre rouillé. Si vous devez entreprendre un long voyage, emportez ce sabre, et rien ne pourra vous abattre.

Le shah dit ces mots et mourut. L'aîné prit les rênes du pouvoir.

Au début de son règne, tout fut calme. Le shah s'occupait des affaires d'État, rendait la justice, et quand les affaires vinrent à l'ennuyer, il décida de voyager. Il rassembla son armée, laissa le frère du milieu à sa place et s'apprêtait à partir quand le cadet l'arrêta :

— Accomplis le testament de notre père. Tu pars pour un long voyage — prends le sabre rouillé.

Ahmed regarda son frère et éclata de rire.

— Je te croyais intelligent. Le vieillard a dit une sottise à l'heure de sa mort, et tu voudrais que tout le peuple se moque de moi ? Est-il convenable qu'un shah porte un sabre rouillé ? Je te le donne.

Et il se mit en route.

Il marcha peu, il marcha beaucoup, et finit par atteindre une forteresse inconnue. Ahmed-shah regarda autour de lui et s'arrêta, stupéfait : il n'avait jamais vu de lieux aussi beaux. La forteresse était entourée d'une forêt dont les arbres étaient si hauts qu'ils donnaient le vertige.

Ahmed ordonna à son armée de mettre pied à terre. On dressa les tentes et l'on se reposa. Le lendemain matin, Ahmed se dirigea vers la forteresse. Les portes en étaient solidement closes. Mais Ahmed-shah n'était pas homme à se laisser arrêter par des verrous. Il les brisa, entra, et découvrit que l'intérieur était encore plus beau. Juste derrière le mur s'étendait un jardin noyé dans les fleurs, où des rossignols chantaient sur chaque buisson. Au centre du jardin se trouvait un grand bassin pavé de briques d'or et d'argent, d'où soixante-dix-sept jets d'eau lançaient vers le ciel une eau claire comme des larmes. Autour, personne.

Ahmed décida de se baigner. Mais à peine s'était-il déshabillé et trempé un pied dans l'eau que la foudre éclata, le tonnerre gronda, le ciel se couvrit de nuages, et un guerrier apparut sur un cheval ailé. Sans même avoir mis pied à terre, il cria :

— Comment oses-tu pénétrer dans mon jardin ? Je vais te tuer !

Et sur ces mots, le guerrier tira son sabre et tua Ahmed en un clin d'œil, disparaissant aussi soudainement qu'il était venu.

Mahomet attendit longtemps son frère, en vain. Il rassembla l'armée et partit à la recherche du shah. Lui non plus n'avait pas pris le sabre rouillé. Il parvint à la même forteresse. Il vit que ses murs étaient construits de crânes humains, et que son frère gisait au pied de la muraille. Le vizir, saisi de frayeur, voulut faire demi-tour, mais soudain le guerrier surgit au-dessus de lui. Et il en fut pour lui comme pour son frère aîné.

Le frère cadet, Gasan, attendit longtemps le retour de ses frères. N'en voyant aucun revenir, il se prépara à son tour à partir. Il était plus fort et plus sage que ses deux aînés — aucun guerrier ne l'avait encore jamais mis à terre.

Avant son départ, sa mère le fit venir et lui dit :

— Mon fils, tu veux partir chercher tes frères. Je te bénis. Mais écoute-moi. Emporte le sabre rouillé. Tant que ce sabre sera sur toi, personne ne pourra te vaincre. Si tu rencontres en chemin quelqu'un qui souffre, n'épargne ni ta force ni ton temps — aide-le. La chance t'accompagnera.

Sa mère dit ces mots, ouvrit le coffre et en tira le sabre rouillé. Gasan l'attacha à sa ceinture et sentit aussitôt que la force de ses bras avait redoublé.

Gasan prit la route avec une petite armée. Il marcha peu, il marcha beaucoup, et finit par atteindre la forteresse déjà connue. Il vit que des monceaux d'ossements humains jonchaient les environs. Les portes de la forteresse s'ouvrirent devant lui. Il entra et aperçut les vêtements de ses deux frères. Il comprit qu'ils avaient tous deux péri là. Il chercha leurs corps pour les enterrer. Soudain le tonnerre retentit, la foudre éclata, un nuage noir traversa la forêt et couvrit tout le ciel. Du nuage noir descendit sur terre, monté sur un cheval ailé, un guerrier au visage masqué qui cria :

— Comment as-tu osé venir dans mon jardin ?

Gasan répondit hardiment :

— Ne crie pas, scélérat ! Tu as tué mes frères. Je suis venu venger leur mort. Et je te tuerai.

Gasan tira son sabre et se jeta à la rencontre du guerrier. Leur combat dura quarante jours et quarante nuits, et aucun des deux ne pouvait prendre le dessus. Enfin, au quarante et unième jour, Gasan coucha le guerrier sur les deux épaules. À cet instant, la coiffe tomba de la tête du

guerrier, et Gasan vit que ce n'était pas un jeune homme, mais une fille d'une beauté éblouissante. D'étonnement, il perdit connaissance et tomba comme mort. Quand il revint à lui, personne n'était plus là. Il ne restait qu'un morceau de papier. La guerrière avait écrit : « *Je suis Péri, fille du roi des Francs. Mon père voulait me marier, mais je m'y suis refusée et me suis juré de n'épouser que celui qui me vaincrait. Cet homme, c'est toi. Si tu le souhaites, tu peux venir demander ma main au roi des Francs. Je t'attendrai.* »

Gasan rassembla son armée et rentra chez lui. Il raconta tout à sa mère, installa le vizir à sa place, fit ses adieux et repartit seul.

Il marcha longtemps et finit par atteindre une clairière. Au milieu gisait un div qui gémissait lourdement. Le div était si énorme que la terre tremblait sous ses gémissements. Gasan s'approcha et vit qu'une écharde s'était fichée dans sa jambe — une véritable poutre. Il décida de l'extraire, mais réfléchit : « *Et si le div bondissait et me tuait ? Il faut ruser.* » Il creusa une fosse sous la jambe du div, la recouvrit de branchages, se glissa dedans et commença de tirer sur la poutre. Ce n'était pas chose aisée. Le div souffrait. Il cria :

— Qui me torture ainsi ? Attends que je t'attrape — je te mettrai en pièces.

Sans se laisser arrêter par ces cris, Gasan tira encore une fois sur la poutre et la dégagea. Le sang du div jaillit en flot. Quand il se fut écoulé, le div se calma et s'endormit.

Il dormit longtemps, et quand il se réveilla, il se sentit entièrement guéri. Il chercha à savoir qui l'avait aidé, mais ne vit personne. Il se leva, fit le tour de la clairière, et cria d'une voix puissante :

— Ô toi qui m'as aidé, montre-toi devant moi ! Le bien que tu m'as fait, je te le rendrai au centuple !

Gasan sortit de la fosse et s'avança. Le div, en l'apercevant, s'agenouilla et dit :

— Ô fils d'homme, tu m'as sauvé de la mort. Dis-moi en quoi je puis te servir.

Gasan répondit :

— Div, je veux que nous devenions frères. Aide-moi à trouver Péri, fille du roi des Francs.

— Ô fils d'homme, je suis heureux d'être ton frère, mais ces contrées, je ne les connais pas. Monte sur mon dos — nous allons voler chez mon frère ; peut-être lui sait-il.

Dès que Gasan fut monté sur le dos du div, celui-ci s'éleva dans les airs, survola villages et vallées, et se posa dans une forêt où s'élevait un palais. Devant l'entrée était assis un grand div blanc. Il accueillit son frère avec le sourire :

— Ah, mon frère, sois le bienvenu — voilà longtemps que je n'ai pas mangé de chair humaine. Comme je vais me régaler !

Mais le div cadet répondit :

— Mon frère, si tu touches à cet homme, je me plaindrai à notre père. Cet homme m'a sauvé de la mort.

En entendant ces mots, le div blanc souleva Gasan jusqu'à son visage et se mit à l'embrasser.

— Si tu es le frère de mon frère, tu es mon frère aussi.

Mais à la question de savoir où trouver la princesse, le div blanc répondit :

— Mon frère, moi non plus je ne sais pas. C'est notre frère aîné qui le sait — allez le trouver.

Gasan et le div cadet s'envolèrent de nouveau. Ils aperçurent une haute montagne. Au pied s'élevait un palais merveilleux, devant lequel était assis un div gris immense. Le div gris, apercevant son frère, rit :

— Sois le bienvenu — cet homme, tu me l'apportes pour le souper ?

— Mon frère, ne touche jamais à cet homme. Il m'a sauvé de la mort — il est désormais le frère du div blanc et le mien.

Le div gris étreignit Gasan et lui indiqua la route vers le roi des Francs. Avant de se séparer, le div remit à son frère adoptif un morceau de laine :

— Si tu te trouves en difficulté, brûle cette laine, et je serai aussitôt devant toi.

Gasan, de son côté, sortit un couteau et le donna au div :

— Quand le sang apparaîtra sur la lame, sache qu'il m'arrive malheur. Accours à mon aide.

Ils se firent leurs adieux. Gasan rencontra bientôt un berger, lui acheta un mouton, l'égorgea, nettoya la panse et la posa sur sa tête. Il ressemblait désormais à un chauve.

C'est ainsi qu'il parvint à la capitale du roi des Francs. Au centre, il aperçut un beau jardin. Gasan s'y glissa, se baigna, mangea des fruits et s'endormit sous un arbre. Le lendemain matin, les gardes le capturèrent et le conduisirent devant le roi.

— Chauve, qui es-tu ?

— Votre Majesté, je parcours le monde en cherchant du travail. Je n'avais nulle part où dormir. Si j'ai commis une faute, ordonnez de me trancher la tête.

Le roi vit qu'il avait affaire à un garçon intelligent.

— Je vois, chauve, que tu as l'esprit vif. Garde mes oies, et pour cela tu auras un toit et de quoi manger.

Gasan accepta.

Un jour, la princesse descendit dans le jardin. Elle aperçut sous un arbre un inconnu endormi, s'approcha et reconnut aussitôt Gasan déguisé. Péri ne dit rien et s'enfuit chez elle. Mais à partir de ce jour, elle devint triste et pensive. Le roi le remarqua et dit à la reine :

— Parle-lui. Il me semble qu'il est temps de la marier.

La reine interrogea sa fille, qui répondit docilement :

— Mère, dis à mon père que s'il veut me marier, je ne m'y oppose pas. Seulement, qu'il le fasse selon nos coutumes.

Or la coutume voulait que les prétendants défilent sous le balcon de la promise, et que celle-ci choisisse celui qui lui plaisait en lui jetant une pomme. Le roi ordonna que tous les jeunes gens du royaume défilent, mais aucun ne plut à la princesse. Le roi se mit en colère. Enfin, le vizir lui souffla :

— Il reste seulement le chauve qui garde les oies.

— Eh bien, fais-le venir.

Dès que la princesse aperçut Gasan, elle jeta la pomme. Gasan la rattrapa, l'embrassa et porta la main à son cœur. Le roi entra dans une terrible colère et fit chasser sa fille et le chauve de la ville. Mais ils ne s'en affligèrent pas et s'installèrent dans un petit village où ils vécurent en amour et en harmonie.

Il advint bientôt que le roi tomba gravement malade. On fit venir des médecins en nombre, mais aucun ne put le guérir. Gasan l'apprit, se rendit dans la clairière et brûla la laine. À l'instant même, le div apparut.

— Qu'ordonne mon frère ?

— Mon beau-père est gravement malade. Comment le guérir ?

— Il faut abattre une gazelle, faire bouillir sa tête et faire boire le bouillon au malade. Dès qu'il en aura bu, il sera guéri sur-le-champ.

Gasan abattit une gazelle, fit bouillir sa tête, changea de vêtements et se rendit chez le roi. Celui-ci ne reconnut pas son gendre.

— Qui es-tu, brave homme ?

— Je suis médecin et j'apporte un remède.

— Si tu parviens à me guérir, je te donnerai tout ce que tu désires. Mais si ton breuvage ne sert à rien, j'ordonnerai de te couper la tête.

Gasan tendit la coupe au roi. Celui-ci la but et sentit aussitôt la maladie quitter sa chair. Il se leva, s'étira et dit :

— Ô jeune homme, que te donner ? Demande tout ce que tu veux — même la moitié de mon royaume.

— Que le roi soit en bonne santé. J'ai seulement une prière : réconcilie-toi avec ta fille et son époux.

Le roi y consentit. Le lendemain, il fit venir sa fille et son mari. Quand la princesse entra, le roi vit que le médecin de la veille l'accompagnait.

— Ma fille, tu as renvoyé ton chauve ? Que signifie cela ?

Gasan posa sur sa tête la peau de mouton et redevint le chauve d'autrefois. Le roi s'étonna.

— Père, dit Péri en s'agenouillant, le jeune homme qui m'a vaincue est devant toi. Il est fils du shah d'Ispahan.

Le roi demanda pardon à Gasan et leur fit célébrer leur mariage. Sept jours et sept nuits le festin se tint au palais, et le monde entier apprit que la princesse franque avait épousé.

Or un roi d'un autre pays avait voulu jadis l'épouser, mais elle l'avait repoussé depuis longtemps. La nuit même où les noces s'achevèrent, il vit en rêve que le roi des Francs avait marié sa fille à un inconnu. Il n'y crut pas et envoya des émissaires. Ils revinrent les mains vides. Alors l'époux éconduit rassembla une immense armée et attaqua les Francs.

Devant cela, Gasan demanda permission à son beau-père et alla seul à la rencontre de l'ennemi. La bataille fut si sanglante que le monde n'en avait jamais vu de pareille. Gasan saisit de grandes chaînes et en abattit tant d'ennemis que les cadavres s'amoncelaient autour de lui comme une montagne — mais l'armée ne diminuait pas.

Gasan combattit quarante jours et quarante nuits. L'ennemi, voyant qu'il ne pouvait vaincre ce guerrier, résolut de recourir à la ruse. Le roi convoqua toutes les sorcières et dit :

— Celle d'entre vous qui parviendra à tromper ou à ensorceler Gasan recevra autant d'or qu'elle pèse.

La première à répondre fut une baba-yaga. Elle dit :

— Donne-moi dix guerriers robustes, et je te l'amènerai.

Le roi lui donna dix guerriers. La sorcière les fit entrer dans un pot de terre, s'installa dessus et s'envola vers la terre des Francs. Elle se posa dans une forêt, dissimula le pot et les guerriers, puis se mit à mendier de ville en village. Elle rôda ainsi jusqu'à se trouver sous le balcon de Péri, qui venait justement d'y sortir.

— À qui est cette maison, ma fille ?

— Tu ne sais pas ? C'est la maison du gendre du roi, Gasan.

— Ma fille, qu'Allah le protège ! Sans lui, l'ennemi nous aurait tous exterminés. C'est un guerrier invincible. Mais en quoi réside donc sa force ?

Péri laissa échapper le secret de son mari.

Apprenant que la force du guerrier résidait dans son sabre rouillé, la baba-yaga retourna dans la forêt et attendit la nuit. Dès que tout le monde fut endormi, elle mena les guerriers jusqu'à la maison de Gasan. Tard dans la nuit, quand il dormait d'un sommeil profond, ils retirèrent le sabre de sa ceinture — et à cet instant, Gasan s'endormit encore plus profondément. Ils le ligotèrent pieds et poings liés, s'emparèrent de lui et de sa femme, et regagnèrent dans le même pot de terre leur roi. Celui-ci jeta Gasan au cachot et conduisit sa femme dans son harem.

Ce même jour, le div prit le couteau et vit que du sang coulait sur sa lame. Il donna l'alarme et rassembla tous ses frères. Les divs encerclèrent la capitale du roi ennemi d'un mur vivant. Le roi se réveilla tôt le matin et vit que les divs avaient cerné la ville. Il envoya des soldats, mais personne n'osa s'approcher d'eux. Alors un div s'avança vers le palais. Tous se cachèrent. Le roi, de peur, voulait se glisser sous son trône, mais le div lui cria :

— Ô fils d'homme, n'aie pas peur. Dis-moi seulement où est notre frère Gasan.

Le roi raconta tout, et le div ordonna à son armée d'encercler la ville ennemie. Il envoya un messenger dire au roi adverse que s'il ne rendait pas Gasan et sa femme sains et saufs sur l'heure, il ne resterait pas pierre sur pierre dans son pays. Le roi prit une telle frayeur qu'il les rendit dans l'heure même. Mais Gasan dormait toujours d'un sommeil sans fin. Les divs s'inquiétèrent, et la princesse expliqua :

— On lui a volé son sabre rouillé enchanté. Tant qu'il ne lui sera pas rendu, Gasan ne se réveillera pas.

Le chef des divs ordonna de retrouver le sabre, fût-ce sous terre. À l'instant même, les divs se ruèrent chez l'ennemi, arrachèrent le sabre rouillé et le portèrent à leur chef. Dès qu'on eut rattaché le sabre à la ceinture de Gasan, il éternua et se réveilla.

Les divs célébrèrent joyeusement la délivrance de Gasan et de sa femme.

Et le jeune couple rentra dans la patrie de Gasan et y vécut en accord et en bonheur.

Note du traducteur : *Ce conte repose sur un paradoxe fondamental du folklore turcique et caucasien : la vraie force se dissimule sous l'apparence la plus dérisoire, et seul celui qui accepte l'héritage paternel sans en juger l'apparence mérite de survivre. Le sabre rouillé n'est pas une arme — c'est une épreuve morale que les deux aînés échouent avant même de partir.*

La figure de Péri, être féminin surnaturel hérité de la démonologie zoroastrienne et intégré dans l'imaginaire islamique populaire, n'est pas une récompense passive : c'est elle qui fixe les conditions de son mariage et reconnaît Gasan déguisé avant que quiconque ne le sache. L'alliance avec les trois divs hiérarchisés par couleur reflète quant à elle une structure chamanique ancienne des traditions turciques d'Asie centrale, où le héros pénètre dans un monde non humain, s'y lie par un service rendu et en remonte avec des alliés surnaturels — le couteau dont la lame saigne à distance et la laine à brûler matérialisant ces pactes entre les mondes. La baba-yaga, figure sorcière slave intégrée sans friction dans ce récit azerbaïdjanais, témoigne enfin de la perméabilité du folklore oral aux échanges entre traditions caucasiennes et slaves, que la transmission écrite tend ordinairement à effacer.

Moukhtâr

Un shah avait onze fils. Dix d'entre eux étaient nés de la même mère, et le dernier d'une autre. Il s'appelait Moukhtâr. Ayant décidé qu'il était temps de marier ses fils, le shah convoqua son vizir et lui fit part de son intention. Le vizir approuva sa décision et en informa les fils du shah. Ceux-ci cependant n'étaient pas d'accord avec leur père. Quand le shah l'apprit, il fit venir ses fils et s'employa à les convaincre de se marier. Après de longues réflexions, les fils déclarèrent à leur père qu'ils avaient entendu dire que le padichah de Chine avait onze filles, et que si leur père le leur permettait, ils iraient les épouser — mais ils n'avaient pas l'intention d'épouser d'autres femmes.

Ne voyant pas d'autre issue, le shah donna son accord. Puis il convoqua Moukhtâr et lui dit que lorsqu'ils parviendraient à la forêt où paissait un cheval, ils ne devaient en aucun cas s'y arrêter ; qu'un peu plus loin ils atteindraient une autre forêt où paissait un béliet, et qu'ils ne devaient pas s'y arrêter davantage ; qu'ils arriveraient ensuite à une forteresse, où il ne fallait pas s'arrêter non plus.

Le shah choisit de transmettre ces avertissements à Moukhtâr seul, et non à l'ensemble de ses fils. Ce détail est fondamental : il établit d'emblée que Moukhtâr est l'élit, le seul jugé digne de porter la connaissance qui protège. Dans la structure du conte initiatique turcique, le héros reçoit presque toujours un savoir préalable — une mise en garde, un objet, un nom — qui lui permet de traverser les épreuves que ses compagnons subissent passivement. La connaissance est ici une forme de noblesse spirituelle qui s'oppose à la noblesse simplement numérique des dix frères aînés.

Après ces recommandations, le shah prépara tout le nécessaire et accompagna ses fils jusqu'au départ.

Ayant parcouru une distance considérable, les shahzadé atteignirent la première forêt dont avait parlé leur père et virent le cheval qui y paissait. Les frères de Moukhtâr décidèrent d'y passer la nuit, et si Moukhtâr eut beau les en dissuader, les frères tinrent bon. Moukhtâr fut contraint de céder.

Ils s'arrêtèrent et firent halte en ce lieu. La nuit, le cheval hennit et se rua sur eux. Les frères s'enfuirent en tous sens, pris de panique, tandis que Moukhtâr alla au-devant du cheval et, après de grands efforts, le tua. Puis ils dormirent tranquillement et le lendemain reprirent leur route.

Ayant parcouru une grande distance, les shahzadé arrivèrent à la seconde forêt, où ils virent un béliet. Les frères proposèrent de s'y arrêter pour la nuit ; Moukhtâr les en dissuada, mais ceux-ci tinrent bon. Moukhtâr fut à nouveau contraint de céder.

La nuit, le bélier fondit soudain sur eux. Les frères prirent peur et s'enfuirent ; Moukhtâr engagea le combat contre le bélier et finit par le tuer. Les frères revinrent à leur place, dépouillèrent le bélier, mangèrent sa viande et dormirent tranquillement.

Le cheval et le bélier ne sont pas de simples animaux sauvages : ce sont des gardiens — qaravul — qui ont revêtu une forme animale. Dans la mythologie azerbaïdjanaise et turcique, les lieux chargés de forces surnaturelles sont fréquemment gardés par des animaux dotés d'une puissance démoniaque. Le cheval et le bélier appartiennent par ailleurs à un symbolisme fort dans la culture pastorale du Caucase : le cheval est l'animal de la guerre et du passage, le bélier celui de la fécondité et du sacrifice. Que Moukhtâr doive tuer ces deux gardiens pour ouvrir la route vers la Chine signifie qu'il doit d'abord vaincre la guerre et transcender le sacrifice avant de mériter son épouse.

Le jour suivant ils se remirent en route et atteignirent bientôt cette forteresse dont le père avait parlé à Moukhtâr. Les frères de Moukhtâr voulurent s'y arrêter pour la nuit, disant qu'ils étaient fatigués et ne pouvaient plus continuer. Moukhtâr leur rappela à nouveau les recommandations de leur père, mais ceux-ci n'en démordaient pas. Moukhtâr fut encore contraint de céder.

Les portes de la forteresse étaient fermées. Les frères les enfoncèrent, dormirent tranquillement dans la forteresse et le lendemain reprirent leur chemin. Ils rattrapèrent bientôt une grande caravane. Les shahzadé demandèrent combien de chemin il leur restait jusqu'à la capitale de Chine. On leur répondit qu'il ne leur restait plus qu'une demi-verste.

Ils atteignirent enfin la capitale de Chine et ne trouvèrent personne dans la ville ; les maisons et les boutiques étaient ouvertes. Les shahzadé entrèrent et s'installèrent dans une maison, tandis que Moukhtâr alla dans la ville. Il eut beau marcher, il ne rencontra âme qui vive. Il prit dans une boutique un peu d'orge et de foin pour ses chevaux, dans une autre un peu de viande, de pain et d'autres vivres, laissa sur le comptoir de l'argent en échange de ce qu'il avait pris, et revint auprès de ses frères.

Le geste de Moukhtâr — payer ce qu'il prend dans les boutiques abandonnées — est loin d'être un détail accessoire. Dans le code moral du conte azerbaïdjanais, la probité commerciale même en l'absence de témoin est une marque de noblesse intérieure. Ce geste distingue Moukhtâr non seulement de ses frères, mais aussi du prédateur qu'est le padichah de Chine : là où le padichah vole des vies humaines pour nourrir son oiseau, Moukhtâr paie honnêtement des vivres dans une ville désertée. La justice et la générosité sont chez lui des réflexes, non des calculs.

Quand il arriva, ses frères dormaient déjà. Avec les vivres qu'il avait apportés, Moukhtâr prépara le dîner, puis réveilla ses frères. À ce moment-là un vieillard s'approcha d'eux ; il avait faim comme eux, et prit part à leur repas.

Moukhtâr demanda au vieillard où étaient partis les habitants de la ville. Celui-ci répondit que le padichah de Chine possédait un oiseau qu'il nourrissait de chair humaine. Craignant pour leur

vie, les habitants avaient fui la ville. À ces mots, Moukhtâr pria le vieillard de le conduire à l'endroit où se trouvait l'oiseau. Le vieillard accepta et l'amena jusqu'à un jardin.

— L'oiseau dont je t'ai parlé, dit-il, se trouve dans ce jardin dans une cage d'or. Dix hommes le gardent. Tant que les gardiens ne seront pas tués, il est impossible de tuer l'oiseau.

Moukhtâr se glissa dans le jardin et vit que neuf des gardiens dormaient et qu'un seul montait la garde. Il se dissimula de côté et se mit à observer : au bout d'un moment le veilleur s'éloigna quelque part. Moukhtâr se lança rapidement à sa rencontre et, sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, l'attaqua et le tua. De retour, il élimina les gardiens endormis l'un après l'autre. Puis il sortit l'oiseau de sa cage et lui arracha la tête.

L'oiseau mangeur d'hommes enfermé dans une cage d'or est l'une des images les plus saisissantes du conte : il concentre la perversion du pouvoir du padichah. L'or, symbole de richesse et de légitimité royale, devient ici le contenant d'une horreur. Dans le symbolisme iranien et azerbaïdjanais, l'oiseau — quş — est fréquemment porteur de l'âme ou du destin d'un être puissant. Tuer l'oiseau revient donc à tuer le principe vital de la tyrannie elle-même, avant même d'affronter le tyran en personne.

Après cela, Moukhtâr se faufila dans le palais du padichah, passa non sans peine devant les gardes, entra dans la chambre du padichah et vit que celui-ci dormait. Il bondit sur sa poitrine. Le padichah ouvrit les yeux et demanda qui il était.

— Je suis Azraïl, lui répondit Moukhtâr, et je suis venu chercher ton âme. Si tu me donnes un engagement écrit acceptant de marier tes filles aux fils du shah un tel, je te laisserai la vie sauve.

Azraïl — issu de l'arabe 'Izrā'īl — est l'ange de la mort dans la tradition islamique, chargé de recueillir les âmes des mourants. Que Moukhtâr se présente sous son nom dans la chambre d'un tyran endormi est un acte de ruse théologique autant que narrative : il retourne contre le padichah la terreur même de la mort, transformant une peur universelle en levier diplomatique. Ce motif du héros se déguisant en ange de la mort pour obtenir un engagement du tyran est attesté dans plusieurs récits du corpus oral azerbaïdjanais et apparenté à des traditions similaires dans la littérature persane.

Le padichah prit peur et accepta de donner l'engagement. Moukhtâr se leva rapidement et posa devant lui une feuille de papier et une plume. Le padichah prit la plume, rédigea l'engagement et le remit à Moukhtâr.

Puis, après avoir lié pieds et poings au padichah, Moukhtâr se rendit chez le vizir. En entrant dans sa chambre, il lui fit de même peur et le contraignit à apposer son sceau sur l'engagement du padichah.

Après cela, Moukhtâr pénétra dans la chambre des filles du padichah. Dix jeunes filles y dormaient ensemble, et une seule, la plus belle, dormait à part. Moukhtâr comprit que les dix

filles du padichah étaient nées de la même mère, et la onzième d'une autre. Il retourna auprès de ses frères.

Au matin, tous les frères se présentèrent devant le padichah et demandèrent ses filles en mariage. Le padichah fut contraint d'exaucer leur désir, prépara tout le nécessaire et les mit en route.

Ayant parcouru un certain chemin, les shahzadé atteignirent cette même forteresse dont avait parlé le père, et y passèrent la nuit.

Cette nuit-là tous dormaient, à l'exception de Moukhtâr qui montait la garde. Tard dans la nuit apparut un div qui voulut se jeter sur les dormeurs. Moukhtâr se saisit de lui et, après un long combat, le tua.

Le div — دیو — est une figure fondamentale de la mythologie azerbaïdjanaise, iranienne et turcique. Créature démoniaque d'origine avestique et zoroastrienne, il est dans le conte oral à la fois monstre physique et incarnation du désordre moral. La rencontre avec le div dans la forteresse n'est pas fortuite : la forteresse est précisément le lieu que le père avait interdit d'occuper, et les frères ont choisi de l'ignorer trois fois. Le div est la conséquence de la désobéissance — mais comme à chaque fois, c'est Moukhtâr seul qui paie le prix de la faute collective.

La mère du div l'apprit. Crachant des flammes, elle s'éleva dans les airs, vola jusqu'à la forteresse, saisit Moukhtâr et l'emprisonna dans un cachot près de la montagne Qâf.

La montagne Qâf — Qaf dağı — est dans la cosmologie islamique et dans la mythologie turcique et persane une montagne fabuleuse qui entoure le monde connu, aux confins de l'univers. Elle est le lieu de résidence des div et des peri, le bord du monde au-delà duquel commence l'inconnu absolu. Être emprisonné près de la montagne Qâf, c'est être exilé aux limites de l'existence humaine.

Un jour, en consultant son livre de divination, la vieille mère du div apprit que tout div qui s'engagerait dans un combat avec Moukhtâr serait tué par lui. Voulant se servir de lui, elle fit sortir Moukhtâr de son cachot et lui dit qu'en tel endroit était caché un anneau, et que s'il le lui rapportait, elle le libérerait et le ramènerait chez son père.

Moukhtâr accepta. La vieille le prit sur ses épaules et, crachant des flammes, le transporta jusqu'à un certain château.

— Entre dans ce château, dit-elle. Tu y verras une roue ; tu dois la franchir d'un bond sans rien en toucher. Puis tu verras une femme qui ressemble à ta mère, mais ce n'est pas ta mère. Ne te laisse pas séduire par ses douces paroles et tue-la. Dans la troisième pièce tu verras une vieille femme. Sous le matelas sur lequel elle est assise se trouve un anneau. Tue la vieille, prends l'anneau et apporte-le moi.

D'un bond Moukhtâr franchit la roue et, entrant dans la seconde pièce, vit une femme qui avait l'apparence de sa mère. Il voulut la tuer, mais elle le supplia de l'épargner, car elle était sa mère. Trompé par ses paroles flatteuses, Moukhtâr l'épargna. Alors la femme le saisit brusquement et le lança en l'air. Mais la vieille — mère du div — qui l'avait amené là le rattrapa dans les airs et le déposa sur le sol.

— Ne t'avais-je pas prévenu qu'elle n'était pas ta mère ? dit-elle. Cette fois n'épargne pas, tue-la et rapporte-moi l'anneau.

Moukhtâr franchit à nouveau la roue et, entrant dans la seconde pièce, tua la femme qui ressemblait à sa mère. Puis il entra dans la troisième pièce et tua la vieille femme qui s'y trouvait. Il prit l'anneau sous son matelas et le passa à son doigt. Aussitôt un div apparut devant lui.

— Je suis prêt à te servir ! dit-il.

— Qui es-tu ? demanda Moukhtâr.

— Je suis tenu, répondit le div, d'obéir à quiconque a passé cet anneau à son doigt. Ordonne-moi maintenant ce que tu veux, et j'exécuterai tout.

L'anneau magique qui commande un div est un motif que l'on retrouve dans de nombreux récits du corpus islamique et turcique, en lien notamment avec la figure de Salomon — Süleyman Peyğəmbər — à qui la tradition coranique et post-coranique attribue le pouvoir de commander les djinns et les div grâce à son sceau. L'anneau de Moukhtâr est l'héritier littéraire de ce sceau salomonique : il transforme une force démoniaque en instrument de justice.

Moukhtâr lui ordonna de le ramener dans sa patrie, auprès de son père. Le div prit rapidement Moukhtâr, le porta et le déposa non loin de sa ville natale. Moukhtâr renvoya le div et marcha vers la ville. Peu après il rencontra un berger vêtu de noir. Quand Moukhtâr lui demanda pourquoi il portait des vêtements noirs, le berger répondit :

— Notre shah avait un fils nommé Moukhtâr. Le shah et le peuple l'aimaient beaucoup. Mais les div l'ont tué. C'est pourquoi tout le peuple est en noir.

— Frère berger ! lui dit Moukhtâr. Vous êtes en deuil, et pourtant je suis moi-même ce Moukhtâr pour lequel vous portez le deuil. Va et transmets cette heureuse nouvelle au shah.

En entendant ces mots, le berger courut en informer le shah. Les frères de Moukhtâr, de retour, avaient tout raconté de ce qui s'était passé et avaient confié la fiancée de Moukhtâr aux soins de sa mère.

Dès que les frères apprirent que Moukhtâr était revenu, ils coururent à sa rencontre, l'amènèrent au palais et lui firent des noces et des festins qui résonnèrent dans tout le pays.

Note du traducteur : *Le récit de Moukhtâr est l'un des contes initiatiques les plus complets du corpus azerbaïdjanais. Il suit avec une remarquable cohérence la structure du voyage héroïque : la mise en garde initiale du père, les trois épreuves ignorées par les frères et surmontées par le seul héros, la descente dans le monde souterrain ou marginal représenté par la ville déserte et la captivité près de la montagne Qâf, puis le retour et la reconnaissance. Ce qui distingue Moukhtâr des héros simplement guerriers est la combinaison de sa vaillance physique et de sa probité morale : il paie ses achats dans une ville abandonnée, il respecte les avertissements de son père quand ses frères les méprisent, il monte seul la garde pendant que les autres dorment. La seule fois où il faillit — en épargnant la fausse mère — il est rattrapé par la vieille div elle-même, ce qui signifie que même ses erreurs sont corrigées par la Providence. Le fait que Moukhtâr soit le fils d'une mère différente de ses dix frères est également signifiant : dans la structure narrative du conte turcique, le fils de la co-épouse ou de la seconde mère est presque toujours le héros véritable, celui que la hiérarchie sociale écarte et que le destin choisit. L'anneau magique final parachève cette élection : Moukhtâr revient non seulement vivant, mais investi d'un pouvoir sur les forces qui avaient voulu le détruire. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.*

Okhaï et Ahmed

En des temps immémoriaux vivait un pauvre homme. Il ne possédait rien. Chaque jour il se rendait au bord de la mer, lançait son filet. S'il attrapait quelque chose, il vendait son poisson et traînait ainsi ses jours tant bien que mal.

Longtemps il n'eut pas d'enfants. Enfin lui naquit un fils, qu'on prénomma Ahmed.

Les années passèrent. Ahmed eut quatorze ans. Son père lui dit :

— Tu le vois, mon fils, toute ma vie s'est passée dans la misère. C'est parce que je n'ai rien appris, que je ne sais ni lire ni écrire. Toute ma vie je n'ai su que pêcher. Maintenant je vieillis et je n'ai plus même la force pour cela. Et nous voilà dans un grand dénuement. Je ne veux pas que tu aies le même sort amer. Tu dois apprendre. Peut-être apprendras-tu quelque métier, tu te feras une place dans le monde, tu ne traîneras pas ta vie comme moi.

Ahmed ne protesta pas :

— Que ta volonté soit faite, père. Ce que tu diras, je le ferai.

Cette réponse réjouit le pauvre homme :

— Merci, mon fils. Prépare-toi pour le voyage. Nous partirons chercher un sage mirza qui t'enseignera les sciences.

Le mirza — du persan mirzā, contraction de amīrzāde, « fils de prince » — désigne dans la tradition azerbaïdjanaise et persane un homme lettré, maître d'école ou secrétaire instruit dans les arts de la lecture, de l'écriture et du calcul. Dans le contexte d'une famille de pêcheurs pauvres, accéder à l'enseignement d'un mirza représente une ascension sociale considérable.

Le lendemain matin ils se levèrent de très bonne heure, à peine le ciel avait-il rosi à l'horizon. Ils mirent dans leur besace un morceau de tchourek et du poisson séché et se mirent en route.

Le tchourek — en azerbaïdjanais çörək — est le pain plat traditionnel du Caucase et d'Asie centrale, cuit sur pierre ou dans un four en terre. Il constitue l'aliment de base de la table populaire azerbaïdjanaise.

Ils marchèrent longtemps, parcoururent bien des chemins, traversèrent des dizaines de villages, mais nulle part ne purent trouver un bon maître. Ils s'arrêtèrent près d'une source dans la forêt. Le père dit :

— Nous sommes très fatigués, mon fils, et nous avons faim. Mangeons un peu et reposons-nous.

Ils mangèrent un peu de pain avec du fromage, et burent l'eau de la source.

— Okhaï, quelle eau merveilleuse ! s'écria le père.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un homme d'une taille prodigieuse sortit de l'eau et demanda d'une voix forte :

— Pourquoi m'as-tu appelé ?

Le père d'Ahmed, stupéfait, perdit la parole. Reprenant péniblement ses esprits, il répondit :

— Je ne t'ai pas appelé... Qui es-tu ? Pourquoi crois-tu que je t'ai appelé ?

L'homme sorti de l'eau s'indigna :

— N'as-tu pas dit « Okhaï » ?

— Si, j'ai dit « okhaï ». Et alors ?

— Alors : Okhaï est mon nom. Tu m'as appelé, et me voici. Que fais-tu ici ?

L'exclamation okhaï — interjection d'émerveillement ou de satisfaction répandue dans les langues turciques — fonctionne ici comme un nom propre magique : prononcer le nom d'un être surnaturel suffit à le faire apparaître. Ce motif du nom-invocation est l'un des plus archaïques du folklore eurasiatique et renvoie aux croyances chamaniques turciques dans lesquelles les esprits sont liés à leurs noms et contraints de répondre à qui les prononce.

C'est alors seulement que le père d'Ahmed comprit de quoi il retournait et raconta :

— Nous nous sommes arrêtés ici pour nous reposer, car nous venons de loin et sommes très fatigués. Je cherche un bon maître qui enseignerait toutes les sciences à mon fils.

— Où trouveras-tu meilleur mirza que moi ? fit l'autre en se redressant. Confie-moi ton fils, je lui enseignerai toutes les sciences. Dans cent jours, viens le chercher. D'ici là il maîtrisera tous les savoirs et en aura les clés dans sa poche.

Que pouvait souhaiter de mieux le père d'Ahmed ? Il remercia Okhaï de tout son cœur, le supplia de bien prendre soin de l'enfant, de le garder comme la prunelle de ses yeux, car c'était son unique enfant.

Okhaï répondit de sa basse bienveillante :

— Sois tranquille, pas un cheveu ne tombera de sa tête. Quand tu viendras chercher ton fils, penche-toi vers la source, bois l'eau, dis « Okhaï », et Ahmed sortira à toi à l'instant même.

Le père embrassa son fils longuement, lui enjoignit d'obéir en tout à son maître, et s'en alla. Okhaï prit Ahmed par la main, marmonna quelques incantations, et tous deux disparurent dans la source. Quand Ahmed ouvrit les yeux, il se trouva devant une petite forteresse. Ni ses

vêtements ni lui-même n'étaient le moins du monde mouillés, comme s'ils n'étaient jamais descendus au fond de la source. Il s'en étonna, mais ne posa aucune question.

À peine eurent-ils franchi l'enceinte qu'Okhaï prit Ahmed par la main et le conduisit dans une petite chambre.

— Ce sera ta chambre, c'est ici que tu vivras.

Sur ce, il s'en alla.

Ahmed ouvrit aussitôt la porte et sortit. La curiosité le dévorait, il brûlait d'explorer les lieux où il venait d'arriver. Les murs de la forteresse, construits en briques d'or et d'argent, s'élevaient presque jusqu'aux cieux. Tout alentour était orné de pierres précieuses, de perles et d'or. L'éclat en était insoutenable.

Ahmed alla d'un côté et vit que tout y était densément planté d'arbres, de fleurs et d'arbustes. Mais — chose étrange — tout ce qui poussait là était rouge. Il s'arrêta un moment, puis se dirigea vers une autre partie de la forteresse. Là se trouvaient toutes sortes de bêtes sauvages : lions et tigres, ours et loups, renards et chacals. Dans l'herbe épaisse rampaient des serpents. Ahmed alla plus loin encore et vit : tout était enveloppé de flammes. Le feu et la fumée montaient jusqu'au ciel. Il s'enfuit de là aussi et se retrouva derrière la forteresse. Ici, à la place du mur, s'étendait une mer sans fin. Et tout au bord se trouvait un navire, sur lequel il n'y avait pas âme qui vive.

Tout ce qu'il avait vu donna à Ahmed le frisson. Il pensa : « Okhaï a sans doute trompé mon père. Il ne m'apprendra rien — il me fera souffrir et me tuera. Mieux vaut m'en aller prudemment, monter sur ce navire et m'enfuir. »

C'est ce qu'il fit. Sept jours et sept nuits il navigua sur la mer et soudain vit devant lui un mur. Ses fondations plongeaient au fond de la mer, et son sommet s'élevait jusqu'au septième ciel. Tout ce mur était bâti de crânes humains.

Le mur de crânes — motif répandu dans les folklores turques, persans et caucasiens — est la marque visible de la puissance destructrice d'un être surnaturel ou d'un tyran. Il apparaît notamment dans les épopées de l'espace turco-mongol comme avertissement aux héros qui s'approchent d'un lieu maudit. Dans la tradition azerbaïdjanaise, il appartient au registre des dağ əfsanələri — légendes des lieux maudits — et signale la frontière entre le monde des vivants et celui des captifs.

À peine le navire s'arrêta-t-il qu'Ahmed entendit des voix s'élever de toutes parts :

« Ô jeune homme, prends pitié de toi-même, surtout ne descends pas du navire. Dès que ton pied touchera la terre, Okhaï fera de toi ce qu'il a fait de nous. Nous aussi nous étions jeunes et beaux. Okhaï nous a attirés dans sa forteresse par la ruse, puis nous a tous tués sous un prétexte ou un autre, et voilà ce que nous sommes devenus. Ô jeune homme, prends garde : où que tu ailles, où que tu te caches, Okhaï te trouvera. D'abord il sera doux et te demandera

seulement où tu allais. Surtout, ne dis pas que tu voulais fuir. Dis que tu as voulu te promener sur la mer. Alors il ne te tuera pas et te ramènera seulement à la forteresse. Nous avons eu beau essayer, aucun de nous n'a réussi à s'échapper de cette forteresse. C'est impossible, à moins de connaître le secret de la forteresse. Personne ne le connaît, sauf la fille d'Okhaï. Efforce-toi de la trouver et de lui arracher ce secret. Si tu y parviens, tu es sauvé ; sinon — notre sort t'attend. »

À cet instant même la mer s'agita, bouillonna, se mit à gronder, et la tête d'Okhaï apparut à la surface. Il poussa un cri terrible. Ahmed ne fut pas le moins du monde effrayé et répondit calmement :

— Tu m'as laissé seul, je m'ennuyais, je suis sorti et j'ai vu ce navire. J'ai décidé de me promener un peu sur la mer.

Okhaï se calma aussitôt et ramena Ahmed à la forteresse.

— J'ai quarante chambres, lui dit-il aimablement. Quand tu t'ennuieras, tu pourras en ouvrir deux ou trois. Tu seras moins seul et exploreras peu à peu tout le palais. Voici les clés de trente-neuf chambres. La quarantième, elle, t'est interdite.

Ahmed remercia et glissa les clés dans sa poche. Dès qu'Okhaï fut sorti, il se mit à explorer les chambres. Quelle que soit la porte qu'il ouvrit, il y découvrit des richesses telles qu'on ne saurait ni les dire ni les décrire. Aucun shah ne possédait autant d'or et de pierres précieuses. Il n'y manquait que le lait des oiseaux.

« Il n'y manquait que le lait des oiseaux » — expression idiomatique turcique et azerbaïdjanaise signifiant que tout ce qu'on peut imaginer s'y trouve, jusqu'à l'impossible. Elle appartient au registre de l'hyperbole poétique des conteurs et se retrouve dans de nombreuses traditions orales de l'espace eurasiatique.

En quelques jours, Ahmed parcourut ainsi les trente-neuf chambres. Devant la porte de la quarantième, il s'arrêta longtemps, pensif. « Que cache-t-on ici ? Pourquoi Okhaï ne m'a-t-il pas donné la clé de cette chambre ? Je vais essayer d'ouvrir celle-là aussi, adviennne que pourra. »

Sitôt dit, sitôt fait. Ahmed força la serrure et entra dans la chambre. Elle ne ressemblait à aucune autre. Tout y était d'un noir profond, le sol était recouvert d'épais tapis noirs. Seul l'éclat des diamants animait cette obscurité. Jusqu'à la vaisselle, qui était faite d'agate noire. En face de la porte, sur un trône de marbre noir, était allongée une jeune fille dont le visage rayonnait comme un diamant. Au bruit, elle leva la tête, et Ahmed vit qu'elle pleurait. La jeune fille était si belle qu'on aurait pu ne plus manger, ne plus boire, et ne faire que la regarder. Il faut dire qu'Ahmed était lui aussi beau de sa personne. Aussi, en voyant apparaître cet hôte inattendu dans sa chambre, la jeune fille tomba-t-elle amoureuse de lui dès le premier regard. Longtemps ils se regardèrent l'un l'autre sans pouvoir prononcer un mot. Ce fut Ahmed qui reprit ses esprits le premier.

— Ô belle, qui es-tu ? Raconte-moi — que fais-tu seule, absolument seule, dans cette prison somptueuse ?

La jeune fille commença son récit :

— Écoute et sache, ô beau jeune homme ! Dans cette chambre sont entrés autant de braves et de guerriers qu'il y a de cheveux sur ma tête. Mais à aucun d'eux je n'ai révélé mon secret. Toi, cependant, je le vois, tu es un homme droit et courageux — je te dirai tout. Je suis la fille d'Okhaï. Et la forteresse que tu vois appartient à mon père. Tout ce qui s'y trouve est magique ou ensorcelé. Mon père est un sorcier malfaisant. Il a attiré ici de nombreuses personnes, puis les a fait souffrir jusqu'à la mort. C'est pour cela que je suis seule dans cette chambre noire. Chaque fois qu'il amène quelqu'un de nouveau, il me jette un sort et m'enferme ici. Et moi, de chagrin, je tends la chambre de noir et je pleure. Mais maintenant que tu m'as trouvée, je sortirai avec toi.

Elle prit Ahmed par la main et l'emmena hors de la chambre. Ils traversèrent la cour.

— Ahmed, vois-tu ce jardin ? Pourquoi, à ton avis, tout y est-il rouge ? Pourquoi tout ce qu'on y plante pousse-t-il rouge ? Voici pourquoi. Mon père a tranché tant de têtes dans ce jardin que les arbres, les fleurs et l'herbe, au lieu d'eau, ont absorbé le sang des hommes. C'est pour cela qu'il n'y pousse que du rouge.

Ils allèrent plus loin et virent les bêtes sauvages. La jeune fille dit :

— Toutes étaient des humains. C'est mon père qui les a ensorcelés.

Puis elle montra à Ahmed l'incendie.

— Et ce feu s'est embrasé des gémissements et des malédictions des suppliciés. Quant à la mer sur laquelle tu as navigué — ce sont les larmes des victimes innocentes. Je vois que tu es un noble jeune homme. Je te plains. Je ne veux pas que mon père te fasse ce qu'il leur a fait. Je vais te dire quelques mots — retiens-les bien. Mon père amène toutes ses victimes ici et commence à les initier à la sorcellerie. Chaque jour il les initie au secret d'un seul sortilège. Au bout de quatre-vingt-dix-neuf jours, il organise une épreuve. Ceux qui ont tout bien assimilé, il les tue. Les paresseux, il les transforme en insectes, en oiseaux et en bêtes. Ceux qui n'ont rien pu apprendre malgré leurs efforts, il les laisse partir librement. Sache-le donc : tu dois retenir tout ce qu'Okhaï t'enseignera. Mais lorsqu'il te mettra à l'épreuve, fais semblant de ne rien savoir. Quoi qu'il te demande, réponds : « Je ne me souviens pas, je ne sais pas. » C'est la seule façon pour toi d'être sauvé.

Ahmed la remercia et promit de suivre ses instructions à la lettre.

Il advint comme elle l'avait dit.

Chaque jour Okhaï révélait à Ahmed le secret d'un sortilège. Il lui apprit à se transformer en oiseaux, à prendre les apparences les plus diverses. Cela dura quatre-vingt-dix-neuf jours. Le

centième, Okhaï vint et commença à l'interroger. Mais quoi qu'il lui demandât, Ahmed répondait invariablement :

— Usta, je ne sais pas, j'ai tout oublié.

Le mot usta — du persan ostād, « maître artisan » — désigne dans la tradition azerbaïdjanaise le maître d'un apprenti dans un métier ou un art. Son emploi ici par Ahmed souligne l'hypocrisie de leur relation : Ahmed feint d'être le disciple respectueux d'un maître bienveillant, alors que ce maître est un sorcier meurtrier.

D'abord Okhaï rit, puis il menaça, enfin il entra dans une rage noire, battit son élève et rugit :

— Ah, l'effronté ! Tout ce temps que j'ai passé pour toi, toutes ces leçons que je t'ai données — et tu n'as rien retenu, rien ne reste dans ta tête.

Ahmed répondait à tout :

— Que veux-tu, usta, vous le voyez vous-même, je ne sais rien. J'aurais bien voulu vous être agréable, mais je n'en suis pas capable. Si j'avais retenu quelque chose, j'aurais répondu, et cela m'aurait épargné la punition.

C'est précisément à ce moment-là que le père d'Achmed arriva à la source. Il but l'eau et prononça : « Okhaï. » Et Okhaï, prenant Ahmed par la main, le fit sortir vers la source. Il sortit et dit au vieillard :

— Ton fils s'est révélé d'une bêtise redoutable — je n'ai jamais rencontré pareil sot. J'ai eu beau m'évertuer, je n'ai rien pu lui apprendre. Sans ma promesse, il y a longtemps que je l'aurais chassé. Dommage que tu ne sois pas venu le voir plus tôt. Je n'ai pas besoin d'un élève aussi incapable. Reprends-le — il ne sera jamais capable d'apprendre quoi que ce soit.

Que pouvait faire le pauvre père ? Il prit son fils et s'en alla chez lui, le cœur lourd. Ahmed, lui, débordait d'une joie qu'il avait peine à contenir. Quand ils eurent parcouru environ un quart du chemin, il dit :

— Père, marche devant, je te rattraperai dans un moment.

Le vieillard était si chagriné qu'il ne demanda même pas pourquoi, hocha la tête et continua. Ahmed courut derrière un buisson, prononça les mots magiques nécessaires et se transforma en perdrix boiteuse, qui se mit à trotter de-ci de-là devant le vieillard. Le vieux voulut attraper la perdrix — il n'avait rien à manger à la maison — mais l'oiseau, en dépit de sa boiterie, s'esquiva adroitement et disparut derrière le buisson, d'où Ahmed réapparut une minute plus tard. Le vieillard le vit et soupira amèrement :

— Ah, mon fils, mon fils, je vois maintenant que tu n'es vraiment bon à rien et que tu ne me seras d'aucun secours. Je t'avais confié à un maître pour que tu deviennes mirza et gagnes ta vie. Cela t'aurait fait du bien et m'aurait assuré une vieillesse tranquille. Mais tu as été négligent

et n'as rien appris. Tout juste à l'instant une perdrix boiteuse sautillait devant moi. J'ai eu beau essayer, impossible de l'attraper. Bien sûr, à mon âge... Si tu avais été là, peut-être m'aurais-tu aidé à l'attraper — nous aurions eu de quoi déjeuner...

Ahmed éclata de rire. Ce qui mit encore plus en colère le vieillard.

— De quoi ris-tu ? Qu'y a-t-il de drôle ?

Mais Ahmed ne répondit pas :

— Je t'expliquerai cela une autre fois, père.

Le vieillard se renfrogna. Les mots de son fils lui parurent insolents. Comment aurait-il pu savoir, le pauvre, qu'Ahmed avait percé les secrets de la magie noire et blanche et venait juste de se mettre lui-même à l'épreuve pour la première fois — et que c'était pour cela qu'il riait avec tant de joie.

— Ne t'inquiète pas, père, tout sera comme tu le souhaitais. Tu resteras tranquillement à la maison, et c'est moi qui te nourrirai.

— Et comment et de quoi me nourriras-tu, mon fils ? demanda le père tristement.

Ahmed s'arrêta et dit d'un ton résolu :

— Tu ne me crois donc pas ? Bien. Alors je vais tout te raconter maintenant. Okhaï t'a menti. J'ai appris tous les secrets de la sorcellerie, mais je l'ai trompé, et il croyait que je ne savais rien. Regarde ce que je sais faire. Je vais me transformer maintenant en cheval bai noir. Tu me conduiras au bazar et me vendras cent roubles. Ne t'attriste pas — nous ne serons pas séparés. Il ne se passera pas un jour que je serai de retour auprès de toi. Une seule chose : ne vends la bride en aucun cas. Quoi qu'on te supplie, quoi qu'on t'offre — ne la vends pas. Si tu te laisses convaincre et que tu vends la bride, tu ne me reverras plus jamais.

Ayant dit cela, Ahmed se transforma aussitôt en un élégant cheval bai noir. Le vieillard le prit par la bride et le conduisit au bazar. Le cheval était si beau que les acheteurs faillirent se battre. Chacun voulait l'acheter. Mais le vieux n'en voulait pas moins de cent roubles. Un jeune cavalier finit par lui donner cette somme. Il le supplia de vendre la bride, mais le vieux refusa. Il prit l'argent et rentra chez lui, où Ahmed l'attendait déjà.

Ils vécurent quelque temps sans misère, mais quand l'argent fut épuisé, Ahmed se transforma de nouveau en cheval, encore plus beau que le précédent.

Le père prit le cheval et le conduisit au bazar. L'acheta un grand derviche maigre. Il parla tant et si adroitement, flatta si bien le cheval, supplia si instamment qu'on lui vende la bride, que le vieillard oublia tout au monde et vendit le cheval avec la bride. Il rentra chez lui — son fils n'était pas là. Il attendit un jour, deux jours, un mois — Ahmed n'apparaissait pas. Alors seulement le

malheureux se rappela combien Ahmed lui avait formellement interdit de vendre la bride. Il se prit la tête entre les mains, désespéré :

— Ô malheur, que faire maintenant ? Pourquoi ai-je donné la bride ? Maintenant je ne reverrai plus jamais Ahmed.

Mais laissons le vieux seul un moment et voyons ce qui était arrivé à Ahmed.

Le derviche qui avait acheté le cheval n'était autre qu'Okhaï. À peine Ahmed eut-il levé la tête qu'il reconnut son maître. Avec rage et haine, celui-ci le tira par la bride jusqu'à le ramener dans la forteresse. Là, il jeta la bride à sa fille et cria :

— Tiens et surveille — qu'il ne s'échappe pas. Je vais chercher mon sabre, nous lui trancherons la tête.

La jeune fille comprit évidemment aussitôt que c'était Ahmed. Elle se réjouit, car elle l'aimait sincèrement et lui avait manqué. Mais elle fut aussi très affligée. Elle savait que son père ne le laisserait plus sortir vivant. Elle aurait pu tout simplement défaire la bride et laisser Ahmed partir, mais elle craignait qu'Okhaï ne le rattrape et ne le tue quand même. Aussi se contenta-t-elle de desserrer légèrement la bride et dit :

— Ahmed, il te suffit de secouer la tête vigoureusement et la bride tombera. Quand ton père apparaîtra avec le sabre, donne un coup de tête et cours.

Elle venait à peine de prononcer ces mots qu'Okhaï parut, sabre en main, et, s'arrêtant devant le cheval, gronda d'une voix menaçante :

— Eh bien, prends garde, Ahmed. J'ai bien des années, mais jamais personne n'a réussi à me tromper. Tu as été le premier à oser me mentir en disant que tu ne savais rien. Eh bien, maintenant tu vas tout apprendre par cœur.

Il leva le sabre au-dessus de la tête du cheval, mais celui-ci secoua la tête, la bride tomba, et Ahmed, prononçant les mots magiques, se transforma en cerf. Il s'élança à toutes jambes par monts et par vaux. Mais Okhaï ne tardait pas. Il jeta son sabre à terre, murmura un sortilège, et, devenu chasseur avec arc et flèches, se lança à la poursuite du cerf. Le cerf fuyait, le chasseur le poursuivait. Ils franchirent bien des montagnes, traversèrent bien des gorges, burent l'eau des sources et s'épuisèrent enfin tous les deux. Ahmed vit qu'Okhaï allait le rattraper. En courant, il prononça l'incantation, se transforma en poisson doré et plongea dans l'eau. Sans tarder, Okhaï se transforma en pêcheur et lança son filet. Le poisson lui échappa, le pêcheur lança de nouveau ses filets.

Comprenant qu'Okhaï ne lui lâcherait pas, Ahmed se transforma en pomme d'or et alla se cacher dans un coffre. Mais Okhaï le débusqua là aussi. Il ouvrit le coffre — nulle pomme. Seulement, juste sous son nez, s'envola un petit oiseau gris. Okhaï entra alors dans une fureur noire, se transforma en épervier et se lança à la poursuite du petit oiseau. Ahmed-oiseau fuyait, Okhaï-épervier le talonnait. Voyant la situation désespérée, Ahmed se transforma en poignée

de millet et s'éparpilla à terre. Au même instant, Okhaï se transforma en poule avec sa couvée et se mit à picorer les grains. Il en ramassa le dernier et se tranquillisa — plus d'Ahmed. Mais non : un grain avait roulé dans le sable, sous la patte de la poule. Il avait roulé là, et dès qu'Okhaï se fut tranquilisé, un chacal bondit de sous sa patte, étrangla la poule et ses poussins et les dévora.

Ainsi prit fin cette poursuite. Ahmed avait vaincu Okhaï.

Cette séquence de métamorphoses en combat constitue l'un des motifs les plus archaïques et les plus répandus du folklore eurasiatique — connu sous le nom de « combat de métamorphoses » ou Zauberflucht. On le retrouve dans les contes russes, dans les traditions finno-ougriennes, dans les Mille et Une Nuits et dans les épopées turco-mongoles. Il renvoie à une conception chamanique de la magie comme maîtrise des formes : l'être le plus puissant est celui qui peut se transformer en tout, mais aussi trouver la faille dans chaque transformation de l'adversaire. La résolution par le grain de millet sous la patte de la poule est caractéristique : la victoire d'Ahmed ne vient pas de la force brute mais d'une ruse ultime, celle de se faire si petit qu'on échappe au regard du plus puissant.

Quand il eut repris ses forces, il se souvint aussitôt que c'était la fille d'Okhaï qui l'avait aidé à se sauver. C'est elle qui lui avait révélé les secrets de la forteresse. Et Ahmed décida qu'il devait retourner dans la forteresse de son tourmenteur et lever les enchantements. Et si elle y consentait, il l'épouserait.

Ayant pris cette décision, Ahmed prononça les mots magiques et s'envola dans les airs jusqu'au septième ciel, puis redescendit près de la source par laquelle s'ouvrait l'entrée de la forteresse. Comme il en connaissait tous les secrets, il n'eut aucune peine à entrer — les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui.

Depuis la porte, Ahmed se dirigea directement vers la quarantième chambre. Il ouvrit la porte et n'en crut pas ses yeux. Plus rien n'y était noir. Les murs étaient ornés de riches étoffes aux couleurs vives, le sol couvert de tapis à motifs. Seule la jeune fille était vêtue de noir des pieds à la tête.

Ahmed entra, salua et demanda :

— Pourquoi tout ce qui était noir autrefois brille-t-il maintenant de mille couleurs, tandis que toi tu t'es vêtue de noir ?

La jeune fille répondit calmement :

— Je sais tout, Ahmed. Je sais que tu as tué mon père. Et j'en suis heureuse, car c'était un homme mauvais et il a eu ce qu'il méritait. C'est pourquoi j'ai orné la chambre de riches étoffes vives. Mais quoi qu'il en soit, il était mon père, et je ne puis ne pas le pleurer. C'est pourquoi j'ai pris le deuil. Mais maintenant tu es venu...

Sans achever sa phrase, elle passa dans l'autre chambre et enfila une robe brodée d'or. Déjà auparavant elle était si belle qu'on aurait pu une année entière ne pas manger, ne pas boire, et ne faire que la regarder. Mais là elle était devenue mille fois plus belle encore.

— Ô belle, je suis venu pour t'emmener avec moi. Acceptes-tu de devenir ma femme ?

La fille d'Okhaï réfléchit un moment et répondit :

— J'accepte. Mais il y a bien longtemps que j'ai fait le serment de ne me marier qu'à celui qui percera le secret des pommes du div blanc.

Le div blanc — en azerbaïdjanais ağ div — est l'une des figures les plus imposantes de la mythologie turcico-persane. Dans l'épopée persane, le div blanc apparaît notamment dans le Shāhnāme de Ferdowsi, où le héros Rostam le combat pour en extraire le foie, seul remède capable de rendre la vue au roi Kay Kavus aveuglé. Le div blanc est ainsi une créature ambivalente : terrible et meurtrière, elle est aussi détentrice d'un pouvoir curatif ou d'un savoir précieux que le héros doit lui arracher.

Ahmed porta sa paume droite à ses yeux en signe de respect et de soumission :

— J'apprendrai le secret des pommes du div blanc.

À l'heure même il quitta la forteresse et prit la route. Un jour de marche, deux de repos, trois de route. Enfin il parvint à une forêt épaisse.

Laissons-le là un moment et voyons ce que faisait pendant ce temps la fille d'Okhaï.

Dès qu'Ahmed fut parti, elle se transforma en oiseau et en un clin d'œil se transporta jusqu'à cette forêt même qu'il avait mis plusieurs jours à atteindre. Là, elle changea encore d'apparence et devint une péri d'une beauté indicible.

La péri — du persan parī — est une créature féminine ailée et lumineuse des mythologies persane et turque, proche de la fée mais dotée d'un caractère ambigu : bienveillante ou éprouvante, elle peut aider le héros ou le mettre à l'épreuve. Dans le folklore azerbaïdjanais, la péri est souvent associée aux forêts, aux sources et aux lieux isolés, et apparaît à ceux dont le destin est exceptionnel.

Sous cet aspect, elle attendit Ahmed et lui demanda :

— Jeune homme, qu'Allah me pardonne ma curiosité — d'où viens-tu et où vas-tu ?

Ahmed répondit à contrecœur :

— Je me suis égaré et je me suis retrouvé par hasard dans cette forêt.

Elle sourit.

— Ô Ahmed, ne me cache rien. Je suis la fille d'un grand et puissant shah. Je connais toutes les sciences et tous les mystères. Je sais qui tu es, où tu vas et pourquoi. La fille d'Okhaï veut se venger de toi pour la mort de son père. C'est pour cela qu'elle t'a envoyé dans un voyage sans retour. Ne te laisse pas prendre à ses charmes — rentre chez toi.

Mais Ahmed resta ferme dans sa résolution.

— Ô la plus belle des belles ! J'ai promis à la fille d'Okhaï, et je mourrai mais je dois quand même percer le secret de ces pommes. Si seulement je parviens à rester en vie, j'accomplirai cela.

— Peut-être crains-tu de perdre la fille d'Okhaï ? Mais en quoi lui suis-je inférieure ? Si tu le veux, nous irons dans les terres de mon père. Il est déjà vieux, et tu deviendras mon époux et l'héritier de son trône.

Mais Ahmed était inflexible.

— Ô péri, je ne veux rien. J'ai promis à la fille d'Okhaï et je n'épouserai qu'elle.

Sur ces mots, il continua son chemin sans se retourner une seule fois. Il n'avait pas encore fait beaucoup de pas que la jeune fille, se transformant en guerrier colossal, lui barra la route.

Ahmed marchait sans voir devant lui. De sombres pensées l'assaillaient. Il pensait à son père, qui languissait seul dans sa misérable cabane, à la fille d'Okhaï, qu'il avait laissée seule dans la forteresse. Soudain il leva la tête et vit qu'un guerrier gigantesque, grand comme un platane, s'approchait de lui. Dans chaque main il tenait sept meules de moulin, qu'il faisait tourner légèrement, comme si c'eussent été des grains de chapelet en ambre. Le guerrier lui barra le passage et demanda d'un ton menaçant :

— Qui es-tu, jeune homme, et où vas-tu ?

— Je vais percer le secret des pommes magiques, répondit Ahmed simplement.

Le guerrier éclata de rire :

— Ah, pauvre garçon. Un guerrier comme moi n'a pas pu venir à bout de cette tâche. Et toi, tu n'es qu'un enfant à côté de moi. Est-ce à toi de le faire ?

Ahmed haussa les épaules :

— Eh bien, si je n'y arrive pas, je n'y arrive pas. Je mourrai, mais je ne quitterai pas ce chemin. Et toi, où vas-tu ?

Le guerrier leva fièrement la tête :

— Ô jeune homme, as-tu entendu dire que le sorcier Okhaï a une belle fille, réputée pour sa sagesse ? J'ai appris qu'Okhaï est mort, et je vais là-bas pour l'emmener de force.

La colère s'empara d'Ahmed :

— Sache donc que cette jeune fille est ma fiancée. Et tant que je suis en vie, personne n'osera l'emmener.

Les yeux du guerrier s'écarquillèrent. Il cria avec furie :

— Comment oses-tu, avorton, te mesurer à moi ?! Il me suffit de te lancer une seule meule, et il ne restera de toi qu'une flaque.

Voyant que le guerrier s'emportait, Ahmed dégaina son épée.

— Ô guerrier, ne te vante pas de ta force. Si tu veux, battons-nous. Nous verrons qui l'emporte.

La jeune fille comprit qu'Ahmed avait passé cette épreuve aussi, et dit — c'est-à-dire que le guerrier dit :

— Ô jeune homme, si je devais me mesurer à des enfants comme toi, je tomberais si bas à mes propres yeux que je ne serais plus jamais capable de vaincre personne. Je ne veux pas te toucher — va avec Dieu.

Et sur ces mots le guerrier s'en alla. Et au bout de quelques pas reprit encore une autre apparence. Cette fois la jeune fille se transforma en affreuse sorcière et s'assit devant une forteresse en ruine pour attendre Ahmed.

Ahmed arriva à la forteresse et vit la sorcière. Sa lèvre inférieure balayait la terre, sa lèvre supérieure touchait le ciel. Dès qu'elle aperçut Ahmed, la colère déforma son visage, et elle glapit :

— Ô fils du genre humain, comment as-tu osé poser le pied sur ma terre ?

Mais Ahmed répondit sans peur :

— Ô vieille, ne crie pas ! Je viens percer le secret des pommes magiques qui appartiennent au div blanc.

La sorcière éclata d'un grand rire :

— Il est venu ici autant de guerriers et de braves qu'il y a de cheveux sur ta tête. Mais aucun d'eux n'a pu percer ce secret. Ils y ont tous laissé leur tête. Viens, voyons ce que tu vaux.

Et elle emmena Ahmed dans une grande salle. Elle l'y laissa seul, mais revint bientôt avec un plateau d'or sur lequel reposaient trois pommes. Toutes trois étaient de même couleur et de même taille. Elle posa le plateau à terre et dit :

— Jeune homme, voici ton épreuve. Si tu la résous, c'est que tu es malin, et alors je te révélerai le secret des pommes. Tu pourras repartir. Mais si tu ne la résous pas — la tête sur le billot.

— Soit, j'accepte. Pose ta question.

La sorcière lui tendit les pommes.

— Regarde : l'une a un an, l'autre deux ans, la troisième trois ans. Mais personne sauf moi ne sait quelle pomme a quel âge. Si tu peux le deviner — le secret est à toi.

Ahmed fit un geste de la main.

— Rien de plus simple. Apporte-moi, vieille, de l'eau dans un récipient. Je te dirai ce que tu veux savoir.

La sorcière apporta de l'eau. Ahmed plongea les trois pommes dans la coupe. L'une alla aussitôt au fond, l'autre resta au milieu, la troisième remonta à la surface.

— Vois, vieille, dit Ahmed en montrant la coupe. La pomme qui est allée au fond est la plus fraîche, et donc la plus lourde — c'est la pomme d'un an. Celle qui flotte au milieu est plus ancienne, elle a un peu séché et est plus légère — c'est la pomme de deux ans. Et celle qui est remontée à la surface a tout à fait séché — c'est la pomme de trois ans.

La sorcière ne put que reconnaître qu'il avait résolu correctement l'épreuve. Elle s'adoucit aussitôt.

— Mon fils, c'était là tout le secret des trois pommes. Tu l'as percé toi-même. Je vois que tu es un jeune homme intelligent. C'est pourquoi je ne te tuerai pas. Va en paix.

Ahmed s'apprêtait à reprendre le chemin du retour quand la jeune fille reprit son apparence véritable et l'appela :

— Ahmed, Ahmed...

Il se retourna et n'en crut pas ses yeux : l'affreuse sorcière avait disparu, et à sa place était assise la fille d'Okhaï. Se frottant les yeux, il demanda :

— Qu'est-ce à dire ? Est-ce un rêve ?

— Non, Ahmed, ce n'est pas un rêve. La sorcière que tu as rencontrée — c'était moi. Et la fille du shah qui voulait que tu l'épouses — c'était moi aussi. Et le guerrier aux meules — c'était encore moi. Je te mettais à l'épreuve. Tu as tout surmonté. Maintenant je suis à toi. Fais comme tu l'entends.

Ahmed ne savait que faire de joie. Mais il se calma un peu et proposa :

— Avant tout, retournons à la forteresse et levons les enchantements sur tous ceux qui y sont ensorcelés. Ensuite nous irons chez mon père, qui ne fait que m'attendre, et nous y célébrerons notre noce.

Ils revinrent à la forteresse, levèrent les sortilèges sur tous ceux qu'Okhaï avait ensorcelés, ressuscitèrent les morts. Tous s'agenouillèrent devant Ahmed et sa fiancée et dirent :

— Tu nous as sauvés, et nous sommes prêts à vous servir jusqu'à la fin de nos jours.

— Nous n'avons pas besoin d'être servis. Je n'ai qu'une seule demande. Nous nous rendons maintenant chez mon père, où nous célébrerons notre noce. Venez tous avec nous, soyez nos hôtes. Après la noce, chacun ira où bon lui semblera.

De tout ce qui se trouvait dans la forteresse, Ahmed et sa fiancée ne prirent que ce qui était facile à emporter et de grand prix. Puis Ahmed se tourna vers les gens qu'ils avaient délivrés et dit :

— Que chacun prenne ce qu'il veut.

Et de nouveau les gens le remercièrent.

Enfin Ahmed, sa fiancée et les anciens prisonniers d'Okhaï se mirent en route. Ils marchèrent, ils marchèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison du père d'Ahmed. Le pauvre vieillard vit que son fils approchait en tête d'une grande foule, accompagné d'une beauté sans pareille, et de joie ne put souffler mot. Ahmed s'avança vers son père, se prosterna à ses pieds, l'embrassa longuement. Le vieillard reprit ses esprits et demanda :

— Mon fils, qui sont ces gens, et où étais-tu jusqu'à présent ?

Ahmed s'assit près de son père et lui raconta en détail tout ce qui lui était arrivé durant tout ce temps.

Le lendemain ils commencèrent à préparer la noce.

Quarante jours et quarante nuits on la célébra. Telle noce, personne n'en avait jamais vu de toute sa vie. Et moi j'y étais, je mangeai du pilaf, je le pris dans mes mains, je le mis sur ma langue — et il n'arriva pas dans ma bouche.

Cette formule finale — « j'y étais, je mangeai du pilaf, je le pris dans mes mains, je le mis sur ma langue — et il n'arriva pas dans ma bouche » — est la clause comique traditionnelle des contes azerbaïdjanais, l'équivalent de notre « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Elle rompt volontairement l'illusion narrative en faisant surgir la voix du conteur, qui s'inclut dans le récit de façon absurde et burlesque pour signifier que ce qu'il a raconté appartient au monde du rêve et du désir, non du réel. On la retrouve sous des formes très proches dans les traditions orales turque, persane et arabe.

Note du traducteur : *L'un des contes les plus construits du corpus azerbaïdjanais. Sur le plan structurel, c'est un récit d'initiation rigoureux : descente dans un monde souterrain régi par un sorcier, acquisition d'un savoir extraordinaire, survie par la ruse plutôt que par la force, ascension — schéma fondamental que l'on retrouve des mythes grecs aux épopées*

turco-mongoles. Le combat de métamorphoses qui oppose Ahmed à Okhaï est l'un des motifs les plus archaïques du folklore eurasiatique, témoin des racines chamaniques de la tradition turcique : la victoire revient non au plus fort mais au plus subtil. La fille d'Okhaï n'est pas une récompense — elle est l'initiatrice véritable, celle qui révèle les secrets, desserre la bride au moment critique, et met elle-même Ahmed à l'épreuve sous plusieurs apparences. Le conte pose ainsi une question latente : qui est le héros — celui qui accomplit les actes, ou celle qui les rend possibles ?

Ibrahim l'Orphelin et le Marchand Cupide

Il était une fois un oiseleur qui vivait avec sa femme. Leur existence sur cette terre était rude ; plus d'une fois la faim les contraignit à pleurer sur leur amère destinée. Le mari s'absentait parfois pour aller dans des contrées lointaines, y capturer des oiseaux, les vendre à vil prix et subsister tant bien que mal. Sa femme, elle, travaillait chez de riches gens et ne gagnait par son labeur que de quoi acheter du pain. Et voilà qu'un coup du sort encore plus cruel vint la frapper : le mari avec qui elle partageait joies et peines mourut subitement.

La pauvre veuve devint l'objet de la pitié générale. Qui plus est, elle était alors enceinte et ne pouvait plus travailler comme avant. Quand son fils naquit, elle dut veiller non seulement sur elle-même, mais encore sur ce petit enfant. On le nomma Ibrahim.

Le temps passa ; les années s'écoulèrent une à une, et Ibrahim eut douze ans. Il ne pouvait regarder sans douleur sa mère, épuisée, décharnée par les veilles et les soucis incessants.

— Maman, lui demanda-t-il un jour, ai-je un père ? S'il existe, où est-il et que fait-il ?

— Tu avais un père, répondit la mère, mais il est mort. Il était oiseleur et t'a laissé un filet et un sifflet avec lesquels il capturait les oiseaux.

— Et où est cet héritage ? demanda le garçon.

— Là, dans le coffre, sans emploi, répondit la mère en montrant le coffre de la main.

Ibrahim se précipita avec ardeur vers le coffre, en sortit le modeste héritage paternel et se mit à l'examiner. Il décida alors de suivre la voie de son père et d'exercer son métier.

Un jour Ibrahim annonça à sa mère qu'il avait l'intention d'aller capturer des oiseaux et lui demanda de lui préparer des provisions de route. La mère, surprise par cette décision inattendue, lui demanda où il comptait se rendre. Ibrahim lui dit qu'il avait l'intention de voyager jusqu'à ce qu'Allah eût pitié de lui et lui envoyât Sa grâce (*barakat* — bénédiction divine, abondance accordée par Dieu selon la tradition islamique). Ces mots touchèrent profondément la malheureuse mère, qui se mit à préparer son fils pour le départ, les larmes aux yeux. Elle emprunta un peu d'argent à un homme riche en s'engageant à travailler six mois pour lui. Avec cet argent, elle acheta à son fils du pain et du fromage pour la route.

Un matin, de bonne heure, notre Ibrahim fit ses adieux à sa mère et se mit en chemin. Il marcha jour et nuit, et le troisième jour se retrouva à la lisière d'une forêt inconnue. Là, Ibrahim se construisit une hutte pour y séjourner quelque temps ; à peine avait-il tendu son filet et commencé à souffler dans son sifflet qu'apparut un oiseau extraordinaire. Chaque plume en était d'une couleur différente.

À sa vue, Ibrahim ne pouvait s'en rassasier les yeux, et grande fut sa joie quand cet oiseau tomba soudain dans le filet. Ibrahim le saisit vivement avec le filet et, sans hésiter, rentra chez lui pour partager sa joie avec sa mère.

La mère d'Ibrahim fut immensément heureuse du retour de son fils avec une si belle prise. Elle était convaincue que n'importe qui paierait volontiers pour cet oiseau, mais Ibrahim n'avait nullement l'intention de le vendre : il le plaça dans une cage et se délecta de sa beauté.

Quelque temps après, l'oiseau pondit un œuf. La pauvre famille fut ravie de constater que l'œuf était aussi extraordinairement beau, bariolé des mêmes couleurs que l'oiseau lui-même. La mère d'Ibrahim prit l'œuf et alla trouver le marchand.

Le marchand lui donna en échange une petite somme d'argent et promit de payer le double si elle lui en apportait un autre. Toute satisfaite, elle rentra chez elle.

Le marchand prit cet œuf et se rendit en ville pour l'offrir en cadeau au shah. Le shah se réjouit d'un tel présent et récompensa généreusement le marchand.

À peine le marchand fut-il rentré chez lui que la mère d'Ibrahim lui apporta encore deux œufs. Le marchand les porta de nouveau au shah. Le shah l'autorisa à prendre dans le trésor royal autant d'argent qu'il pourrait en porter. Le marchand s'empressa, bien entendu, de profiter de cette permission.

Ainsi, en très peu de temps, le marchand devint l'un des hommes les plus riches de la ville. La mère d'Ibrahim, ayant appris la cause de son enrichissement rapide, cessa de lui vendre des œufs, bien que celui-ci lui en proposât chaque fois de grosses sommes.

Un jour Ibrahim prit plusieurs de ces œufs et se rendit lui-même chez le shah. Le shah récompensa Ibrahim encore mieux que le marchand : il lui fut permis de prendre du trésor royal autant d'or qu'il le souhaitait.

Apprenant qu'Ibrahim s'était rendu chez le shah, le marchand lui emboîta le pas. En chemin il croisa Ibrahim qui revenait du shah, et se mit à lui demander de lui donner une part de l'argent reçu, mais Ibrahim refusa. Le marchand fut profondément blessé et jura de se venger.

Après cela, Ibrahim se rendit encore plusieurs fois chez le shah avec des cadeaux et reçut chaque fois de généreuses récompenses.

Cependant le marchand cherchait comment dépouiller Ibrahim de sa richesse enviable.

Un matin, le marchand se rendit chez le shah et lui dit :

— Votre Majesté ! Ne recevez plus d'œufs d'Ibrahim, mais exigez plutôt de lui cet oiseau prodigieux qui pond de si merveilleux œufs. Il est digne d'un shah, et non d'un vulgaire gamin de village.

Le shah réfléchit un moment et acquiesça.

Le lendemain Ibrahim se présenta de nouveau chez le shah avec des œufs. Le shah, comme à son habitude, le récompensa et lui ordonna d'apporter le lendemain l'oiseau qui pondait de si merveilleux œufs. Cette exigence parut à Ibrahim terriblement lourde à porter.

Tout attristé, il rentra chez lui et raconta à sa mère l'ordre du shah. Perdre cet oiseau était pour eux un grand malheur, même s'ils savaient que le shah les en récompenserait généreusement.

Longtemps la mère et le fils réfléchirent, mais ne parvinrent à aucune conclusion. Quoi qu'il en soit, ils devaient obéir à l'ordre du shah et lui céder l'oiseau.

Le lendemain Ibrahim se rendit chez le shah avec l'oiseau. À la vue de l'oiseau, le shah fut frappé d'émerveillement. Il permit à Ibrahim de prendre du trésor autant d'or qu'il le désirait.

Dès lors Ibrahim devint un homme de grande fortune. Le marchand l'enviait tout particulièrement, au point même d'attenter à sa vie. En outre, Ibrahim était devenu l'un des proches du shah et le visitait chaque jour.

Cette faveur du shah envers Ibrahim était fort déplaisante au marchand. Par tous les moyens possibles il cherchait à lui nuire. Un jour le marchand se rendit chez le shah et lui dit :

— Votre Majesté ! L'oiseau qu'Ibrahim vous a apporté ne pond que trois œufs par semaine, et sous peu il cessera de pondre, car il n'y a pas de mâle. Ordonnez à Ibrahim de capturer et d'apporter le mâle.

Le shah écouta le marchand, et le lendemain, quand Ibrahim se présenta comme d'habitude, il lui ordonna d'apporter immédiatement un oiseau mâle, sous peine de mort dans le cas contraire.

Ibrahim, bouleversé et accablé, rentra chez lui et raconta à sa mère ce qui s'était passé. La mère rassura Ibrahim :

— Retourne, dit-elle, à l'endroit où tu as capturé cet oiseau, tends ton filet et souffle dans ton sifflet. Quand le mâle arrivera, ne le perds pas de vue jusqu'à ce que tu l'aies capturé.

Ces paroles redonnèrent quelque courage à Ibrahim. Il se prépara pour un nouveau voyage. Le quatrième jour, Ibrahim arriva à la lisière de la forêt qui lui était déjà familière. Il s'y installa comme précédemment et attendit avec impatience l'apparition de l'oiseau merveilleux.

Enfin il arriva, et Ibrahim le captura sans grande peine. L'oiseau capturé était encore plus beau que le premier. Ibrahim était hors de lui de joie et rentra immédiatement chez lui.

Il était si épuisé du voyage qu'à son retour il dormit trois jours entiers. Le quatrième jour il prit l'oiseau avec lui et se rendit chez le shah. Le shah fut frappé par la beauté du nouvel oiseau et, comme toujours, récompensa généreusement Ibrahim.

Apprenant tout cela, le marchand entra dans une terrible fureur : la jalousie le torturait plus que jamais. Il cherchait à diminuer la gloire d'Ibrahim, tandis que celui-ci, au contraire, s'était encore plus élevé et jouissait désormais d'une faveur extraordinaire auprès du shah.

Le marchand s'efforçait d'inventer quelque nouveau mal à faire à Ibrahim et finit par décider de rapporter au shah qu'il existait une rose merveilleuse ; si on l'obtenait, on pouvait toute une année s'enchanter de sa beauté, de sa fraîcheur et de son parfum prodigieux ; mais la tentative de s'emparer de cette rose était liée à de grands dangers : elle ne poussait que dans un seul jardin, sur un unique buisson, ce jardin appartenait à un *div* (*div* — créature démoniaque gigantesque des mythologies turques et persanes, être surnaturel maléfique d'une force redoutable) qui avait déjà perdu beaucoup d'hommes ayant tenté de la cueillir ; en outre, le jardin était entouré d'un mur haut de cinq sagènes et épais d'une sagène, et l'on n'y entrait que par une seule porte, à laquelle étaient attachés deux lions féroces.

De bon matin le marchand se rendit chez le shah, qui était de bonne humeur et l'accueillit chaleureusement.

— Seigneur, commença le marchand après un moment de silence, tu es extraordinairement riche et puissant ; de nombreux hôtes te rendent visite, mais tous remarquent un manque dans ton palais : tu ne possèdes pas la rose extraordinaire.

— J'enrichirais volontiers celui, dit le shah, qui m'apporterait une de ces roses merveilleuses, mais j'ai entendu dire que beaucoup ont tenté de l'obtenir et ne sont pas revenus.

— Cet obstacle, dit le marchand, peut être surmonté : l'orphelin Ibrahim, qui grâce à ta bienveillance est devenu riche, possède des dons magiques ; c'est par la magie, en effet, qu'il t'a procuré ces oiseaux du paradis ; pour lui, rien sur cette terre n'est impossible.

Le shah crut le marchand et, pour sa débrouillardise, le nomma même son haut dignitaire. Sur ces entrefaites Ibrahim se présenta chez le shah, et le shah lui proposa d'accomplir ce dont le marchand avait parlé.

Ibrahim entendit parler pour la première fois de cette rose extraordinaire et ne savait où ni comment se la procurer.

Les larmes aux yeux, il rentra chez lui. En vain la mère chercha-t-elle à connaître la cause de ces larmes amères : Ibrahim était incapable de prononcer un seul mot. Finalement, elle se mit à pleurer à son tour. Longtemps ils sanglotèrent jusqu'à s'endormir dans les larmes.

À leur réveil, Ibrahim raconta à sa mère le nouvel ordre du shah. La malheureuse mère avait entendu bien des fois parler de la rose extraordinaire et savait combien il était difficile et dangereux de s'en emparer. Elle était persuadée que son fils ne reviendrait plus de ce voyage. Mais il fallait obéir et accomplir l'ordre du shah.

Ibrahim, au désespoir, faisait tout pour partir plus vite chercher la rose et en finir plus vite avec la vie, tant il souffrait. Mais la mère le supplia de rester encore quelques jours avec elle.

La pauvre mère ne quittait pas son fils d'un pas. Elle était prête à perdre toute sa fortune, pourvu que son fils restât avec elle. Elle ne savait quoi lui donner à manger et lui préparait chaque jour un repas de cinq ou six plats ; mais Ibrahim n'avait pas le cœur à manger : il pensait constamment au voyage qui l'attendait.

Enfin vint le jour où la mère étreignit pour la dernière fois son fils et le bénit pour ce voyage périlleux. Ibrahim prit avec lui beaucoup d'argent. Il lui faudrait être longtemps sur les routes.

Vite se dit le conte, mais lentement se fait l'affaire.

À la troisième année de son errance, Ibrahim arriva enfin au jardin où fleurissait la rose merveilleuse.

Il se reposa quelques jours et le septième jour s'approcha lentement du jardin.

Le jardin était si grand que le contourner lui coûta beaucoup de peine. Longtemps Ibrahim erra autour des murs du jardin, mais ne trouvait nulle part d'entrée.

Il s'apprêtait à s'allonger pour dormir quand il entendit soudain un puissant rugissement. Ibrahim se retourna et vit qu'une sorte de montagne s'approchait de lui. C'était le div, maître du jardin. Ibrahim fut saisi d'une grande frayeur et se cacha derrière un buisson.

Cependant le div s'approchait de plus en plus et finit par s'approcher du buisson derrière lequel Ibrahim s'était caché. Par chance, le div ne le remarqua pas. S'approchant du mur de son jardin, le div frappa le mur du poing : il s'écarta aussitôt, et le div entra dans le jardin. Ibrahim, quant à lui, sortit à ce moment de sa cachette et lui emboîta le pas. En entrant dans le jardin, il fut frappé par son aspect, sa beauté et ses parfums. Mais il ne cessait d'observer le div et le vit entrer dans le palais. Ibrahim n'osa pas pénétrer dans le palais, craignant que le div ne l'y aperçût et ne le mît en pièces.

Il s'assit sous un arbre et se mit à réfléchir à ce qu'il allait faire. Mais la curiosité l'emporta et il décida de se glisser dans le palais.

Il traversa de nombreuses pièces somptueuses et atteignit enfin une belle salle, dans laquelle était assise sur un tapis précieux une beauté d'une beauté surhumaine, tandis qu'à même le sol le div était étendu, la tête posée sur les genoux de cette beauté. À la vue de ce jeune homme inconnu, la beauté ressentit de la pitié pour lui et lui fit signe par gestes de s'en aller, mais Ibrahim n'obéit pas. Alors la beauté lui dit :

— Ô malheureux ! Vois-tu ce géant ? Il vient juste de s'endormir ; dans un jour il se réveillera et te déchirera en lambeaux ; pars pendant qu'il en est encore temps.

Ibrahim lui répondit qu'en la voyant, il était incapable de la laisser entre les mains du div ; il mourrait ou l'emmènerait avec lui.

— Ne cherche pas à me libérer, dit la beauté. Beaucoup de djigits (*djigit* — cavalier intrépide, jeune guerrier valeureux dans les traditions caucasiennes et turciques) ont tenté de me libérer, et tous ont péri en ce lieu. Je ne veux pas que toi aussi tu périsses à cause de moi. Dis-moi pour quelle raison tu es venu ici. Peut-être puis-je t'être utile.

Ibrahim répondit qu'il était en chemin depuis deux ans déjà et était venu ici pour la libérer de sa captivité.

Entendant cela, la beauté éloigna d'elle la tête du div, se leva, conduisit Ibrahim dans une chambre et lui dit de dormir et de se reposer jusqu'au lendemain. Quand le div se réveillerait et partirait à la chasse comme à son habitude, ils se consulteraient alors sur la marche à suivre. Ayant ainsi disposé les choses, la beauté retourna dans la salle, se rassit à sa place et posa la tête du div sur son genou.

Le lendemain le div se réveilla et dit à la beauté qu'il sentait ici une odeur d'être humain.

— C'est peut-être, dit la beauté, que tu as mis en pièces quelque malheureux et qu'il t'en est resté une odeur dans la bouche. Sinon, quel homme oserait s'aventurer ici ?

Le div la crut et partit à la chasse. La beauté alla alors rendre visite à son hôte et le trouva endormi. Elle le réveilla, et ils décidèrent de fuir le div.

Le div possédait de nombreux chevaux aux jambes rapides. La beauté en choisit six parmi les meilleurs et ordonna à Ibrahim de les seller. Il s'exécuta immédiatement. Puis ils entrèrent dans l'une des chambres du div où était conservé l'or, en remplirent huit sacs, en chargèrent quatre chevaux, montèrent eux-mêmes sur les deux autres et se mirent en route.

Le soir le div revint de la chasse et, ne trouvant pas sa bien-aimée à la maison, entra dans une terrible fureur. Il fouilla toutes les chambres, parcourut tout le jardin, mais en vain ; Khourshid — ainsi se nommait la beauté — avait disparu sans laisser de traces.

Le div se rendit alors dans l'écurie et voulut seller son cheval préféré aux jambes rapides, mais celui-ci non plus n'était plus là. Le div monta alors sur un autre cheval et s'élança sur les traces du ravisseur.

Ibrahim et Khourshid chevauchèrent sans s'arrêter toute une journée. Le deuxième jour Khourshid dit à Ibrahim :

— Regarde en arrière et dis-moi ce que tu vois.

Ibrahim répondit qu'il voyait à l'horizon quelque chose qui ressemblait à un nuage.

— Ce n'est pas un nuage, dit Khourshid, mais la vapeur qui s'échappe des narines et de la gueule du div. Il est en grande colère et s'est lancé à notre poursuite.

Quelque temps après Ibrahim regarda de nouveau en arrière. Cette fois, outre le nuage, il entendit un bruit semblable au hurlement du vent.

— C'est le div qui souffle, dit la beauté, ce qui signifie qu'il n'est plus loin de nous.

Une troisième fois Ibrahim regarda en arrière et vit que le nuage épaissi s'était rapproché, les enveloppait, et qu'il se mettait même à tomber une fine pluie.

— Le nuage s'est épaissi, expliqua Khourshid, parce que le div est tout près de nous ; la pluie vient de la salive du div.

Alors ils s'élancèrent encore plus vite pour échapper au div. Quelque temps après Khourshid dit à Ibrahim qu'ils n'avaient plus rien à craindre, car ils avaient franchi la frontière que le div n'osait pas dépasser.

Le reste du chemin, ils le firent en deux mois, et le troisième mois ils étaient déjà chez eux. La mère d'Ibrahim, en voyant son fils, n'en croyait pas ses yeux, et sa joie était sans limites. Ibrahim, lui, ne reconnut même pas sa mère aux yeux rouges, tant elle avait maigri et pâli ; depuis qu'elle avait dit adieu à son fils, elle avait cessé de manger et de boire et pleurait constamment sur lui.

Ibrahim et Khourshid arrivèrent si épuisés qu'ils ne purent reprendre leurs esprits pendant un mois entier. Ibrahim s'attachait de jour en jour davantage à la belle Khourshid, qui aimait Ibrahim en retour. Il s'avéra que Khourshid était la fille d'un shah. Elle avait été enlevée par le div huit ans auparavant, quand elle était sortie se promener avec ses amies. Elle avait alors onze ans.

À son retour, Ibrahim, sur la proposition de Khourshid, entreprit de se construire un palais qui devait surpasser en élégance et en beauté celui du shah, et après ils comptaient se marier.

Environ deux mois après son retour, Ibrahim se souvint soudain de la rose extraordinaire pour laquelle le shah l'avait envoyé. En voyant Khourshid chez le div, il avait été si épris d'elle qu'il avait oublié la rose et était rentré chez lui sans elle.

Il ne lui restait plus qu'une seule chose : soit repartir une seconde fois chercher la rose, soit fuir secrètement avec toutes ses richesses dans un autre État. Ibrahim se souvint de la rose au moment où il donnait des instructions aux ouvriers lors de la construction. Il quitta les ouvriers et rentra chez lui, pâle comme la mort. Voyant le visage pâle et attristé de son futur époux, Khourshid fut très inquiète et lui demanda la cause de sa peine. Ibrahim lui avoua alors qu'il n'était pas du tout parti pour elle, que le shah l'avait envoyé chercher la rose, et qu'il avait oublié de la rapporter.

La beauté rassura Ibrahim et lui demanda d'apporter un plateau ; puis elle frappa son index contre son nez. Aussitôt deux petites gouttes de sang tombèrent du nez sur le plateau et se transformèrent en deux bouquets de roses d'une beauté extraordinaire.

Ibrahim fut plongé dans le plus extrême étonnement et le ravissement, couvrit Khourshid de baisers en signe de gratitude et, prenant les bouquets, se hâta d'aller chez le shah. Le shah se réjouit fort du retour d'Ibrahim et le récompensa généreusement. Quant au principal dignitaire, l'ancien marchand, il fut fort chagriné : il n'espérait plus jamais revoir Ibrahim et le croyait mort.

La gloire d'Ibrahim ne laissait pas le marchand en paix. Il résolut d'envoyer Ibrahim en mission telle que son accomplissement était impossible pour un être mortel, et lui trouva une nouvelle affaire.

Ayant guetté le moment où le shah était de particulièrement bonne humeur, le marchand, son dignitaire désormais, délia sa langue.

— Votre Majesté ! dit-il. Vous avez totalement oublié vos parents. Ils sont morts, il y a cinq ans. Envoyons Ibrahim dans l'au-delà, qu'il apprenne de leurs nouvelles et de leur situation.

Le shah le remercia de lui avoir rappelé ses parents et se promit de mettre coûte que coûte à exécution la proposition du marchand.

Le lendemain le shah fit appeler Ibrahim. Celui-ci se présenta aussitôt, et le shah, lui remettant une lettre, lui ordonna de se rendre le lendemain même dans l'au-delà et d'y remettre la lettre à ses parents.

Ibrahim fut fort troublé et voulut refuser une telle mission inouïe, mais on lui ordonna de ne chercher aucun prétexte pour se dérober.

Le malheureux Ibrahim fut contraint d'obéir et rentra chez lui au désespoir. Il raconta à Khourshid la mission du shah. Celle-ci le rassura et lui donna ce conseil :

— Mon cher, dit-elle à Ibrahim, il est clair que ton shah est peu sensé, et l'tromper n'est donc pas difficile. Va quelque part pendant un an, puis reviens et dis au shah que ses parents sont en bonne santé et le remercient de son attention.

Ibrahim suivit le conseil de Khourshid, fit ses adieux à sa mère et à sa belle fiancée et se mit en route.

Il marcha — longtemps ou peu, Dieu seul le sait — et le troisième mois il arriva dans la grande ville d'un autre royaume. Là, Ibrahim passa toute une année à apprendre les lettres et, grâce à son application, apprit même plusieurs langues.

Khourshid, pendant ce temps, s'occupa de faire achever le palais commencé et de le décorer intérieurement. Quelque temps après Ibrahim revint. Pour se débarrasser de son ennemi le marchand, Ibrahim imagina le stratagème suivant. Il se présenta au shah et dit :

— Votre Majesté ! Vos parents sont en bonne santé et vous remercient, mais ils sont offensés que vous m'ayez envoyé à eux et non votre proche dignitaire. Ils auraient beaucoup à vous transmettre si celui-ci se présentait à eux.

Le shah crut Ibrahim et le récompensa, et le marchand qui était présent pâlit de peur en entendant cela. L'idée d'apprendre quelque chose de sûr sur ses parents s'était si profondément enracinée dans la tête du shah qu'il résolut véritablement d'envoyer son dignitaire les trouver.

Quelques jours plus tard, l'ancien marchand, désormais principal dignitaire, reçut du shah l'ordre de se rendre dans l'au-delà rendre visite à ses parents depuis longtemps défunts.

La situation du dignitaire était terrible : c'est lui qui avait imaginé ce voyage pour Ibrahim, et voilà qu'il devait y partir lui-même ; il lui était impossible de refuser, car on lui aurait coupé la tête. Longtemps il réfléchit à ce qu'il devait faire et finit par décider de demander de l'aide à Ibrahim lui-même.

Le lendemain le marchand rassembla toute sa fortune et se rendit chez Ibrahim, se jeta à ses pieds et, les larmes aux yeux, le supplia de l'aider, lui offrant en échange presque toute sa richesse.

Ibrahim d'abord refusa d'aider, mais finit par lui indiquer comment trouver le chemin par lequel il pourrait se rendre dans l'au-delà. Il amena le marchand devant un puits d'une profondeur de quarante archines et lui dit :

— Descends dans ce puits, au fond tu verras deux chemins : l'un va vers l'est, l'autre vers l'ouest. Si tu prends le premier, tu arriveras dans l'au-delà en trois ans mais tu endureras beaucoup de souffrances, et si tu prends le second, tu y arriveras en cinq ans sans ressentir aucune fatigue.

Le stupide marchand crut Ibrahim et, l'ayant remercié encore une fois pour ce service, ferma les yeux et se jeta aussitôt dans le puits, qui devint son tombeau. Ainsi périt le marchand pour ses mauvaises actions, à la grande joie d'Ibrahim.

Ibrahim, rentré chez lui, se mit à préparer la noce.

Le shah attendit longtemps le retour de son dignitaire et, finalement, à bout de patience, sans avoir vu revenir le marchand, s'en alla lui-même rejoindre pour toujours ses parents dans l'au-delà.

Ibrahim épousa bientôt sa belle Khourshid.

Quarante jours et quarante nuits il célébra la noce. Et commença la vie heureuse d'Ibrahim et de Khourshid.

Note du traducteur : *Ce conte présente une architecture narrative en escalier caractéristique du folklore turcique et caucasien : chaque épreuve surmontée par Ibrahim en génère une nouvelle, plus périlleuse, révélant que le véritable obstacle n'est pas le div ni la quête de la rose, mais le marchand cupide dont la jalousie est le vrai moteur de l'intrigue. La figure du div, ici gardien d'un jardin paradisiaque et ravisseur d'une princesse, est un topos hérité à la fois de la*

démonologie persane pré-islamique et du merveilleux islamique populaire ; il n'est ni tout à fait monstre ni tout à fait antagoniste — il est avant tout un principe de désordre que la ruse et le courage remettent à sa place. Khourshid — dont le nom signifie littéralement « soleil » en persan — n'est pas un personnage passif : c'est elle qui organise la fuite, elle qui produit la rose par la magie de son propre sang, elle qui déjoue la mission impossible dans l'au-delà, faisant d'Ibrahim, à bien des égards, l'instrument d'une intelligence féminine supérieure. Le motif de la lettre aux parents défunts — absurde volontaire que la sagesse de Khourshid retourne contre son auteur — relève d'une tradition du conte picaresque oriental où le sot et le méchant sont punis par les conséquences de leur propre malice.

Ustad Abdullâh

Il était une fois, en des temps anciens, un puissant shah. Aux frontières de ses territoires, il avait fait construire de nombreuses forteresses et tours. Chaque forteresse était élevée par un nouveau maître bâtisseur, que le shah faisait ensuite mettre à mort, craignant que les secrets de ses fortifications ne parviennent aux oreilles de ses ennemis. L'un fut précipité du haut d'une tour, et le shah fit courir le bruit qu'il était tombé tout seul. D'un autre, il dit qu'une pierre lui était tombée sur la tête. Bref, le shah fit périr tous les maîtres bâtisseurs de ses terres, et un beau jour, lorsqu'il voulut faire construire une nouvelle tour, ses serviteurs ne purent trouver un seul artisan.

En ce temps-là vivait sur la terre d'Ispahan — *grande cité d'Iran, ancienne capitale de l'empire safavide et centre de rayonnement des arts et de l'architecture dans le monde persan et turcique* — un fameux maçon du nom d'ustad Abdullâh. *L'ustad — du persan ustâd, littéralement « maître », titre honorifique désignant l'artisan accompli qui a atteint le sommet de son art et dont l'autorité technique est reconnue par la communauté — est dans la tradition des corporations artisanales du monde islamique une figure à la fois sociale et morale, gardien d'un savoir transmis de maître en apprenti.* La nouvelle lui parvint que le shah voulait faire construire une tour. Il réfléchit longuement, appela sa femme et lui dit :

— J'ai entendu dire que le shah a fait périr tous ses maîtres bâtisseurs, et qu'il cherche maintenant un maçon à la lumière du jour. Je vais aller le trouver. Si Allah me vient en aide, je m'en arrangerai. Attends-moi alors, je reviendrai avec de la richesse. Mais si la chance ne me sourit pas, si je ne peux pas me tirer seul d'affaire, je t'enverrai quelqu'un. Tu sauras alors ce qu'il te faudra faire.

Il rassembla son équipement et prit la route. Un jour il marchait, deux jours il s'arrêtait, tantôt en contournant, tantôt à travers champs, un jour de route, un instant de repos, par les vallées et les rapides, il marcha, il marcha et parvint enfin aux terres du shah.

Il arriva au palais. Les serviteurs le saisirent et le conduisirent devant le shah. Le chef des gardes s'avança et dit :

— Cet homme ne ressemble pas à un habitant de notre ville. De plus, il marchait en regardant par toutes les portes.

Le shah se mit en colère et demanda d'un ton menaçant :

— Qui es-tu ? Pourquoi es-tu venu dans mes terres ?

Ustad Abdullâh répondit humblement :

— Je suis ustad Abdullâh d'Ispahan. Je cherche du travail. Peut-être quelqu'un a-t-il besoin de faire construire une maison...

Le shah changea aussitôt d'humeur et demanda avec curiosité :

— Et une tour, peux-tu en construire une ?

— Je le peux. Et pas une tour ordinaire — une tour enchantée, répondit le maître.

Le shah ordonna aussitôt de lui fournir tout ce dont il aurait besoin pour la construction, et de lui accorder autant d'hommes qu'il en demanderait.

Et ustad Abdullâh se mit au travail. Quelque temps après s'éleva à la frontière des terres du shah une tour sans égale dans le monde entier. Le maître y ménagea quatre-vingt-huit portes — *nombre aux résonances symboliques dans la tradition islamique et turcique, où les multiples de onze et de quatre-vingt-huit apparaissent dans l'architecture sacrée et la numérologie soufie* — et sur chacune d'elles grava l'inscription d'un des vices du shah, qu'il avait observés et étudiés à la dérobee. Cependant, personne ne savait comment ouvrir ces portes.

À peine la tour fut-elle achevée qu'ustad Abdullâh se présenta devant le shah :

— Ô grand et puissant shah ! J'ai accompli ton ordre. Rémunère-moi à présent et je rentrerai chez moi.

Le shah éclata de rire.

— Si je devais payer chaque maître bâtisseur, il n'y aurait depuis longtemps plus un sou dans mon trésor. Et d'ailleurs, à quoi te serviraient des richesses ? Comment sais-tu ce que demain te réserve ? Seras-tu encore en vie ?

Et il fit un signe de l'œil au vizir — *le vizir, du persan vazîr, premier ministre et conseiller du souverain, intermédiaire entre le shah et l'exécution de ses volontés, figure incontournable de l'administration des cours islamiques* — comme pour dire : envoie ce maçon insolent rejoindre les autres. Le vizir à son tour fit signe aux gardes, qui bondirent aussitôt, saisirent Abdullâh et le traînèrent vers la porte. Le maître comprit qu'il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre et, se retournant vers le shah, dit :

— Qu'Allah prolonge ta vie, ô grand et puissant shah ! Ne sais-tu pas que dans la tour que j'ai construite, tous les souterrains sont ensorcelés ? Leur secret n'est connu de personne d'autre que moi. Et tu n'as même pas demandé comment ni avec quoi ouvrir les quatre-vingt-huit portes...

Le shah comprit qu'ustad Abdullâh lui avait tendu un piège et qu'en tuant le maître, il n'apprendrait jamais rien. Il ordonna donc à ses serviteurs de le relâcher.

— Viens, ustad Abdullâh, parlons en tête à tête — toi seul me révéleras ce secret.

Mais le maître secoua la tête :

— Grand shah, chaque porte a sa propre clef — il y en a quatre-vingt-huit en tout. De telles clefs, nul maître au monde ne pourrait te les fabriquer pour aucune somme d'argent. Je suis le seul à les posséder, mais je les ai laissées chez moi. Envoie quelqu'un à Ispahan, qu'il prenne les clefs auprès de ma femme et te les rapporte.

Le shah n'avait pas d'autre choix. Il appela un messenger et lui ordonna de partir pour Ispahan.

Celui-ci porta la main à ses yeux — *geste de déférence traditionnelle dans les cours turciques et persanes, signifiant « j'obéis et je me soumets »* — et demanda seulement :

— Comment trouverai-je la maison ?

Ustad Abdullâh répondit :

— Dès que tu arriveras à Ispahan, tu verras un palais de marbre blanc. Plus beau, il n'en existe nulle part. C'est ma maison. Et si tu veux, demande à n'importe qui où habite ustad Abdullâh — on te montrera.

Le messenger enfourcha le meilleur cheval des écuries du shah et prit la route. Enfin les portes d'Ispahan apparurent devant lui. Il entra à cheval dans la ville et aperçut aussitôt le palais de marbre blanc. Il dirigea son cheval droit vers le palais. En s'approchant, il se convainquit qu'en effet pareille beauté n'existait nulle part ailleurs. Devant la porte était assise une vieille femme. Le messenger lui demanda :

— Est-il vrai qu'ustad Abdullâh habite ici ?

— Oui, mon fils, répondit la vieille femme, c'est bien la maison d'ustad Abdullâh.

À cet instant, une femme se pencha à la fenêtre. C'était la femme du maître. Apprenant que le cavalier était le messenger du shah, elle le fit entrer dans la maison et ordonna qu'on emmène son cheval à l'écurie. L'hôte monta quarante marches, traversa douze pièces. Enfin, devant la porte de la treizième, la femme dit :

— Cher hôte, entre ici et attends-moi. Je reviendrai bientôt et saurai en quoi je peux t'être utile.

Le messenger poussa grand la porte. Mais à peine eut-il franchi le seuil qu'il s'enfonça dans un souterrain. Dans cette pièce, il n'y avait pas de plancher — *piège d'architecture caractéristique des récits de ruse orientaux, où la demeure du héros est elle-même une forteresse déguisée, miroir de la tour enchantée construite par le maître* : à la place des planches, des cordes avaient été tendues, recouvertes d'un tapis. Lorsque quelqu'un posait le pied sur le tapis, les cordes s'écartaient et la personne tombait sur le sol de pierre du souterrain. Le messenger du shah ne reprit ses esprits que longtemps après. Ses bras et ses jambes étaient meurtris. Il ne pouvait ni se lever ni s'asseoir. Et même s'il l'avait pu, il ne l'aurait pas fait, car au-dessus de lui se tenaient deux gaillards portant d'énormes gourdins. C'étaient les fils d'ustad Abdullâh. Voyant que le prisonnier avait repris connaissance, ils demandèrent d'un ton menaçant :

— Qui es-tu, étranger ? Et pourquoi es-tu venu chez nous ?

Articulant avec peine, le messenger répondit qu'ustad Abdullâh lui-même l'avait envoyé chercher les clefs. Les jeunes gens comprirent aussitôt que leur père était en danger et qu'il avait expressément envoyé cet homme pour les avertir de sa situation difficile.

— Voilà ce qu'il en est, dirent-ils : tu ne sortiras pas d'ici. Alors choisis : soit nous te tuons, soit tu fais ce que tu sais faire. Que sais-tu faire ?

Le messenger répondit humblement :

— Seulement filer du fil. Rien d'autre. Mais j'ai les bras qui me font mal...

— Ça ne fait rien, on va arranger ça !

Ils partirent, et un gardien vint auprès du prisonnier, lui apporta quelque onguent qui guérit aussitôt toutes les blessures. À l'instant même, soixante-dix-sept sacs de laine furent apportés dans le souterrain. Et le messenger se mit à filer du fil du matin au soir. Laissons-le à cette occupation et voyons ce qu'il advint d'ustad Abdullâh.

Le shah attendit dix jours, attendit quinze jours, et ne reçut aucune nouvelle du messenger. Il appela le vizir :

— Sage vizir, qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Où est passé le messenger ?

Le vizir réfléchit et dit :

— Qu'Allah prolonge ta vie, mon grand shah — il lui est visiblement arrivé malheur. Il n'y a pas d'autre issue : il faut que j'y aille moi-même.

Cette proposition plut au shah.

— Tu as raison, mon vizir — pars toi-même. Tu rapporteras les clefs et tu apprendras ce qui est arrivé à notre messenger.

Le jour même, le vizir sella le cheval le plus rapide et prit la route. Il chevaucha longtemps, Dieu sait combien de temps, à travers vaux et torrents, forêts et plaines. Enfin il arriva à la maison d'ustad Abdullâh. La femme du maître lui fit subir exactement le même sort qu'au messenger. De même, le vizir tomba dans le souterrain, de même il se blessa, et lorsqu'il reprit ses esprits, il ouvrit les yeux et vit que deux solides gaillards aux gourdins se tenaient au-dessus de lui. À peine le vizir eut-il ouvert la bouche que l'un des jeunes gens dit :

— Nous savons pourquoi tu es venu. Sache toi aussi que tu ne sortiras pas d'ici. Dis-nous plutôt ce que tu sais faire.

D'une voix mal assurée, le vizir marmonna qu'il savait teindre la laine. À l'instant même on l'enduisit d'onguent, on apporta dans le souterrain une grande jarre d'argile, et le vizir se mit à teindre les fils que, dans l'autre coin, le messenger était en train de filer.

Laissons maintenant tous deux à leur ouvrage et voyons ce que fait le shah. Il attendit longtemps son vizir, ne le vit pas revenir. Il décida d'aller lui-même trouver la femme du maître. Il mit de la nourriture dans ses *khurjun* — *sacoches de voyage en cuir ou en tissu épais, paires de besaces symétriques portées en travers du dos de la monture, accessoire indispensable du voyageur dans le monde turcique et caucasien* — attacha une outre à sa selle, sauta sur son cheval et prit la route. Sept jours et sept nuits il galopa sans s'arrêter, et parvint enfin à Ispahan.

La femme d'ustad Abdullâh lui fit subir ce qu'elle avait fait au messenger et au vizir. Comme eux, le shah tomba dans le souterrain, fut blessé. Quand il reprit connaissance, il regarda autour de lui et vit que le messenger et le vizir étaient là eux aussi. L'un filait les fils de laine, l'autre les teignait. Et les fils du maçon demandèrent à nouveau :

— Dis-nous ce que tu sais faire.

— Tisser des tapis.

Aussitôt on lui apporta un métier à tisser — *le tapis tissé à la main, ou xalça en azerbaïdjanais, est dans la culture turcique et caucasienne bien plus qu'un objet artisanal : il constitue un support de mémoire collective, un langage visuel codifié transmis de génération en génération, et son tissage par le shah prisonnier prend ainsi une valeur symbolique forte — le souverain tyrannique est contraint de produire de ses propres mains ce que ses sujets créent toute leur vie* — et le shah se mit à tisser le tapis. Laissons maintenant le shah, le vizir et le messenger et voyons ce que fait ustad Abdullâh.

Ustad Abdullâh, voyant qu'il n'avait aucune nouvelle du shah, comprit que sa femme avait jeté tout le monde dans le souterrain. Il trouva un cheval et prit la direction de chez lui, à Ispahan. Il serra sa femme et ses fils dans ses bras, leur demanda des nouvelles de tout, et descendit dans le souterrain. Il vit que le travail y battait son plein. L'un filait, l'autre teignait, et le troisième — le shah lui-même — tissait un tapis. Voyant avec quelle ardeur ils travaillaient, ustad Abdullâh éclata de rire et dit :

— Comme il est agréable de te voir au travail, ô grand shah ! Tu n'as pourtant jamais rien fait de ta vie.

Le shah regarda le maître :

— Que nous as-tu fait, ustad ?

— Ô shah, pourquoi t'étonnes-tu ? Il t'est arrivé ce que tu faisais habituellement aux autres. Tu étais trop cruel — vois maintenant ce qu'éprouvaient tes victimes.

— Que va-t-il nous arriver maintenant ? demanda le shah avec effroi.

Abdullâh lui désigna une feuille de papier et ordonna :

— Prends une plume et du papier, et écris à ton trésorier de prendre de l'argent dans le trésor, de le porter aux femmes des maîtres que tu as tués et de leur remettre le double de ce que tu aurais dû leur payer. Si tu n'écris pas, tu resteras ici jusqu'à la fin de tes jours.

Le shah obéit docilement et fit tout ce que le maçon lui ordonnait. Celui-ci trouva le messenger et l'envoya au trésorier. Puis on lia le shah, le vizir et le messenger pieds et poings, et on les mena sur le toit. Au centre même du toit se dressait une tour si haute que, si l'on en regardait le sommet, le bonnet tombait de la tête — *image proverbiale dans le folklore turcique pour désigner une hauteur qui donne le vertige, expression figée du conte oral transmise à travers les générations*. On fit monter les prisonniers. Le shah regarda en bas, la tête lui tourna. Et il se mit à supplier qu'on ne le précipite pas.

— Et toi, tu précipitais bien des maîtres innocents du haut des tours ? demanda ustad Abdullâh.

Le shah ne répondit rien — la peur lui avait coupé les jambes. Mais le maçon était inflexible :

— Ô shah, je te libérerais volontiers, mais je crains que tu ne sois pas honnête. Donne ta parole que jamais plus tu ne feras périr personne.

Le shah tomba aux pieds d'Abdullâh, jura que de sa vie jamais il ne toucherait à quiconque. Le maître eut pitié, lui délia les mains, libéra également le vizir et le messenger, et déclara que si jamais il entendait parler de leur cruauté, ils ne manqueraient pas d'être châtiés.

À partir de ce jour, le shah ne tua plus personne, ne punit plus personne, fut un souverain juste et bon, et vécut ses jours dans la paix et la tranquillité.

Note du traducteur : *Ustad Abdullâh — le titre porte en lui-même toute la charge morale du récit : le héros n'est pas un prince ni un guerrier, mais un ustad, un maître artisan, et c'est précisément cette identité qui fonde sa légitimité à défier le pouvoir — appartient à la famille des récits de ruse et de justice immanente qui constituent l'un des registres les plus vivaces du folklore turcique et caucasien. Sa structure repose sur une logique de retournement symétrique — le shah qui précipitait les maîtres du haut des tours se retrouve lui-même au bord du vide ; le souverain qui ne payait jamais est contraint d'écrire l'ordre de payer le double — caractéristique d'une conception populaire de la justice où le châtiment prend la forme exacte de la faute, écho de la loi du talion coranique autant que des principes de réciprocité du droit coutumier turcique. La figure de l'ustad occupe ici une place singulière : là où d'autres récits confient la résistance au pouvoir à des héros surnaturels ou de haute naissance, celui-ci la place entre les mains d'un artisan — reflet du statut élevé des corporations de maîtres bâtisseurs dans le monde islamique médiéval, où l'ustad bénéficiait d'une autorité morale que le rapport de force politique ne pouvait entièrement effacer. La tour aux quatre-vingt-huit portes gravées des vices du shah est une métaphore architecturale remarquable : le bâtiment devient instrument de dénonciation publique, mémoire de pierre que nul ne peut détruire sans en connaître le secret, procédé qui rappelle les inscriptions vengeresses des traditions épiques persanes. La scène conclusive du tissage collectif — le shah tisse, le vizir teint, le messenger file — possède quant à elle une*

dimension carnavalesque : forcer un homme de pouvoir à exercer un métier manuel constitue dans les traditions turciques et persanes le renversement symbolique par excellence de l'ordre social, humiliation qui vaut ici moins comme vengeance que comme pédagogie, puisque le maître relâche ses prisonniers dès qu'ils ont compris ce que leurs victimes éprouvaient.

Chapitre IV — Épopées et royaumes

Le Conte du Shah Aman-Shah et de ses Trois Fils

En des temps reculés, quand les rivières coulaient de lait et de miel, quand régnaient sur terre une vie sereine et une paix immuable, quand les brebis paissaient aux côtés des loups, vivait dans un royaume inconnu un certain shah Aman-Shah. Il avait trois fils valeureux : l'aîné s'appelait Ahmed, le cadet Mamed, et le benjamin Bahram. Tous aimaient tendrement leur père et chérissaient sa vie.

Aman-Shah, parvenu à un âge avancé, tomba un jour gravement malade. Bien des remèdes et des potions furent utilisés pour soigner le vieillard, bien des *hakims* (*hakim* — médecin savant dans la tradition islamique médiévale, souvent formé à la philosophie naturelle d'Avicenne) défilèrent dans son palais, mais aucun d'eux ne put guérir le shah malade.

Enfin, les fils du shah trouvèrent un *hakim* qui, ayant examiné le malade, dit aux fils :

— Votre père guérira si vous trouvez un perroquet dans une cage d'or pour qu'il chante au-dessus de la tête de votre père. Si dans trois ans vous n'avez pas trouvé cet oiseau, votre père mourra inévitablement. Mais ce perroquet se trouve en un lieu dont personne n'est jamais revenu.

Les frères se mirent à délibérer sur la manière d'y remédier. Ils réfléchirent longuement et décidèrent finalement de partir à la recherche de l'oiseau merveilleux, fût-ce au bout du monde.

Les frères prirent tout le nécessaire et se mirent en route.

Longtemps ou peu, on ne sait combien de temps les frères marchèrent.

Vite se dit le conte, mais lentement se fait l'affaire. On sait seulement qu'ils parvinrent à une énorme pierre. De cette pierre partaient trois routes en différentes directions.

Là, les frères s'arrêtèrent et décidèrent :

— Pourquoi irions-nous ensemble ? Ne vaut-il pas mieux que chacun prenne son chemin ? Ainsi, nous atteindrons plus vite notre but et trouverons d'une façon ou d'une autre l'oiseau inconnu. En attendant, cachons nos anneaux sous cette pierre, et celui qui reviendra le premier avec sa prise prendra son anneau et ira chercher les autres frères pour rentrer ensemble auprès du père malade.

Comme ils avaient décidé, ils firent : les frères ôtèrent les anneaux de leurs doigts, les placèrent sous la pierre et partirent chacun par son chemin.

Vite mais longuement, le fils benjamin Bahram marcha vers une terre inconnue et, en chemin, rencontra une prairie verte. Il décida d'y reposer de son long et épuisant voyage.

À peine Bahram se fut-il allongé sur l'herbe qu'au loin apparurent six frères divs (*div* — créature démoniaque des mythologies turciques et persanes, être de grande stature et de force surhumaine, héritier des *daiva* de l'Iran ancien et des démons islamiques). Ayant aperçu Bahram, l'un des divs s'approcha de lui et cria d'un ton menaçant :

— Comment as-tu osé, insolent, pénétrer dans notre royaume ? Même les oiseaux du ciel n'osent pas y voler ni les bêtes sauvages y rôder, et toi, misérable humain, tu as eu l'audace de venir ici sans y être invité !

Sur ces mots, le div se jeta sur le shahzadé (*shahzadé* — prince, fils de shah, dans la tradition persane et turcique) et voulut le mettre en pièces, mais Bahram se défendit courageusement. Après une longue lutte, il vainquit le div et lui lia les mains et les pieds avec une courroie.

Un second div arriva et braillait à plein gosier :

— Comment as-tu osé, audacieux, troubler notre paix immuable ? Non content d'avoir souillé notre royaume de ta présence, tu te moques encore si cruellement de mon frère, que tu laisses allongé, ligoté sur le sol ! Meurs donc, insolent !

Le div fonça sur Bahram, mais le shahzadé l'attrapa habilement et le ligota.

Puis le troisième, le quatrième et le cinquième div s'approchèrent un à un de Bahram, mais tous subirent le même sort que les deux premiers : ils restèrent vaincus et gisaient à présent ficelés sur le sol.

Enfin le sixième div arriva et engagea le combat avec le shahzadé. Après de longs efforts, le div parvint presque à terrasser Bahram, mais celui-ci esquiva habilement, et lia le sixième div.

Les divs ligotés virent que leur dernier frère, le plus fort, était tombé, et que leur salut résidait désormais dans la seule miséricorde de l'homme. Ils se mirent alors à supplier Bahram de les libérer. Ils l'appelaient leur frère et chacun offrait ses services.

Le shahzadé entendit leurs supplications et les libéra tous. Les divs exprimèrent à Bahram leur profonde gratitude et l'invitèrent dans leurs demeures, où ils s'efforcèrent de lui être agréables en tout.

Enfin, l'aîné des divs demanda :

— Dis-nous, frère Bahram, dans quel but es-tu venu ici ?

Le shahzadé raconta en détail la maladie de son père et l'oiseau merveilleux dans la cage d'or qu'il lui fallait trouver.

Ayant écouté le shahzadé, le benjamin des divs s'écria :

— Comment as-tu osé, frère Bahram, partir à la recherche de cet oiseau mystérieux dans sa cage d'or ? Je connais ce royaume ; mais quiconque y vient n'en revient jamais : l'oiseau se

trouve dans le palais somptueux d'un div maléfique et est gardé par une immense sentinelle. Mais on peut y remédier. Prends, Bahram, un peu de millet, un peu de maïs, du sel et un rasoir, et allons ensemble dans ce trentième royaume chercher le merveilleux perroquet dans sa cage d'or.

Le shahzadé prit tout le nécessaire pour la route, prit congé des divs bienveillants et, accompagné du benjamin des divs, s'engagea dans le périlleux voyage. En chemin, le div dit à Bahram :

— Frère chéri, dès que nous parviendrons à la frontière du royaume interdit, je resterai t'attendre, et toi tu iras chercher le palais où se trouve le perroquet chanteur dans sa cage d'or. Souviens-toi d'un seul avertissement : quoi que tu voies en chemin, quoi que tu entendes, quoi que tu rencontres — n'y prête aucune attention et continue tranquillement ton chemin. Tu rencontreras sur ta route un homme avec une faux et une pierre à aiguiser ; ne lui prête aucune attention, ne réponds pas à ses questions, et continue ton chemin. Hors de patience, il te lancera sa pierre : si elle te touche — tu seras pétrifié ; si elle ne te touche pas — c'est lui qui sera changé en pierre. Tu rencontreras aussi un homme avec du feu ; il te lancera le feu : si cela touche — tu brûleras ; si cela manque — c'est lui qui brûlera. Tu verras aussi bien d'autres choses encore, et enfin un cheval et un cochon, attachés à des poteaux. Devant le cheval il y aura des os, et devant le cochon des raisins secs. Prends les raisins au cochon et donne-les au cheval ; les os, mets-les devant le cochon. Enfin, tu parviendras au palais. Tu y verras la cage d'or avec le perroquet ; prends cette cage et reviens vite. Si on se lance à ta poursuite, jette du millet sur le sol ; si le div te rattrape encore, jette le maïs, puis le rasoir, et enfin le sel. Si tu exécutes tout cela fidèlement — tu reviendras sain et sauf.

Un peu plus tard, Bahram et le div approchèrent de la frontière du trentième royaume ; là, le div resta attendre, et le shahzadé Bahram continua son chemin.

Longtemps ou peu Bahram marcha, on ne sait. Vite se dit le conte, mais lentement se fait l'affaire. Sur son chemin il rencontra un homme qui aiguisait une faux avec une pierre.

— Où vas-tu, Bahram, fils du glorieux shah Aman-Shah ? demanda l'inconnu.

Mais Bahram ne lui prêta aucune attention et continua tranquillement son chemin. L'homme énigmatique entra en fureur et lança sa pierre au shahzadé, mais le manqua et fut changé en pierre.

Bahram continua tranquillement son chemin jusqu'à ce qu'une autre épreuve se présentât. Un homme portant du feu se dressa devant lui et cria à Bahram :

— Où vas-tu, fils du glorieux Aman-Shah ?

N'ayant reçu aucune réponse, il lança le feu sur le shahzadé. L'homme malfaisant manqua son coup et brûla lui-même.

Bahram parvint enfin là où étaient attachés aux poteaux le cheval et le cochon. Devant le cochon se trouvaient des raisins secs, et devant le cheval des os. Le shahzadé exécuta fidèlement les instructions du div : il prit les raisins au cochon et les donna au cheval, et porta les os au cochon, puis continua son chemin.

Bien d'autres épreuves encore le shahzadé dut endurer sur sa route, avant de parvenir au somptueux palais où se trouvait, dans une cage d'or, le perroquet chanteur. Au beau milieu du palais, Bahram trouva l'oiseau tant désiré, le prit et se hâta de repartir.

Soudain il entendit que tous les arbres, les pierres, les hommes, les oiseaux et les autres êtres vivants se mettaient à pousser des gémissements plaintifs où l'on pouvait distinguer des mots signifiant que l'audacieux Bahram était venu en hôte non invité dans le palais et avait dérobé la cage d'or avec le perroquet.

À ce moment, un div géant sortit du palais et se hâta vers le cheval et le cochon. Mais à peine voulut-il monter sur le cheval que celui-ci s'y opposa inopinément :

— Voilà plus de trente ans que je suis à ton service, et pendant tout ce temps tu me nourrissais d'os. Bahram, lui, m'a donné des raisins. Comment pourrais-je donc te servir au détriment de cet homme ?

Le div rugit d'indignation et courut au cochon, sauta dessus et s'élança à la poursuite de Bahram.

Le div chevauchait vite sur son cochon ensorcelé et finit par rattraper le shahzadé.

Bahram se retourna — le div était déjà proche, presque à sa hauteur. Il sortit de son sein le millet et le jeta sur le chemin. Instantanément poussa une prairie verte et succulente, et le cochon s'arrêta pour fouiller dans l'herbe. Longtemps le div l'éperonna, mais sans succès : le cochon ne bougea pas avant d'en avoir mangé à satiété.

Bahram avait pris une grande avance sur le géant, mais peu après le cochon se mit à nouveau à rattraper le shahzadé. Bahram répandit alors le maïs, et aussitôt poussa un immense champ de maïs. Le cochon s'arrêta de nouveau et se mit à dévorer le maïs.

Pour la troisième fois le div se mit à rattraper le shahzadé. Bahram jeta alors le rasoir, et soudain apparurent derrière lui une multitude innombrable de rasoirs. Sur les rasoirs acérés, le cochon se coupa tout entier et ne pouvait plus avancer vite. Saignant de partout, le cochon continuait pourtant la poursuite, et voilà qu'il s'approchait de Bahram. Mais le shahzadé sortit de son sein le sel et le jeta sur le chemin. Aussitôt apparut beaucoup de sel qui s'introduisit dans les blessures du cochon. Épuisé, il s'effondra. Bahram parvint sain et sauf à l'endroit où l'attendait le div bienveillant qui lui avait donné de si bons conseils et l'avait aidé à obtenir l'oiseau merveilleux.

Le div se réjouit du retour de Bahram et l'invita à se reposer encore dans le palais des frères. Le shahzadé fut sur le point d'accepter, mais déclara ensuite qu'il était temps pour lui de rentrer

auprès de son père le padichah, car plus vite celui-ci guérirait, plus son cœur filial en serait joyeux.

Le shahzadé prit congé avec émotion des divs bienveillants et se mit en route.

Vite se dit le conte, mais lentement se fait l'affaire. Bahram n'atteignit pas rapidement le toit paternel ; il lui fallut encore endurer de très nombreuses et lourdes épreuves que le destin lui avait assignées.

Avant tout, Bahram parvint à la pierre où ses frères et lui avaient laissé leurs anneaux. Il souleva la pierre et vit que les trois anneaux étaient tous à leur place. Le shahzadé prit les anneaux et alla chercher ses frères. Longtemps, infatigablement, Bahram marcha, jusqu'à atteindre une ville très ancienne et très peuplée, où il décida de se reposer.

Se promenant un jour dans la ville, il aperçut — ô joie ! — son frère aîné Ahmed, mais — ô horreur ! — derrière un comptoir dans une boutique. L'autre frère, il le remarqua là tout près — mais quelle humiliation ! — chez un cordonnier.

D'abord les deux frères ne reconnurent pas Bahram, mais celui-ci ne tarda pas à se faire connaître d'eux.

— Devant vous se tient votre frère, dit-il. J'ai rapporté l'oiseau qui peut rendre la santé à notre père. Mais qu'est-il arrivé ? Était-ce là ce qu'attendait de vous notre père ?

Ahmed et Mamed baissèrent la tête, mais il n'y avait rien à faire ; le lendemain ils rassemblèrent leurs maigres affaires et partirent avec Bahram vers la capitale d'Aman-Shah.

Vite se dit le conte, mais lentement se fait l'affaire...

Les trois frères shahzadés, Ahmed, Mamed et Bahram, entrèrent sur leur chemin dans une forêt sombre — très sombre — et, fatigués, décidèrent de se reposer trois jours.

Les frères firent un abri de feuilles et de branches et s'y installèrent. Puis Mamed et Bahram partirent à la chasse, tandis que l'aîné Ahmed restait pour préparer le repas avec le gibier abattu en chemin, et pour surveiller les affaires et la cage.

Ahmed s'attela activement à la préparation du repas, et voilà que, à peine l'eut-il préparé, surgit de l'épaisseur de la forêt un petit vieillard sorcier (*sehirbaz* — mage, enchanteur dans la tradition folklorique turco-persane), haut d'une archine (*archine* — ancienne mesure de longueur russe équivalant à environ soixante-dix centimètres) et avec une barbe d'une archine et demie.

Le petit vieillard sorcier se mit à prier qu'on lui donnât à déjeuner.

Ahmed n'refusa pas la demande du vieillard, mais lui donna peu à manger, si bien que le vieux sorcier resta insatisfait.

Après de longues disputes, le vieillard arracha une touffe de poils de sa barbe et liga Ahmed. Puis, ayant vidé la marmite du bouillon, le sorcier libéra Ahmed et disparut.

Les frères revinrent avec leur gibier.

— Pourquoi notre frère a-t-il tant tardé avec le repas ? demandèrent-ils.

Ahmed s'excusa en prétextant une indisposition.

Le lendemain, c'est le frère cadet Mamed qui resta préparer le porridge, tandis que les deux autres frères partirent à la chasse.

Le vieillard insolent revint de nouveau, liga Mamed, mangea le porridge, puis le libéra et s'en alla.

Ahmed et Bahram revinrent fourbus, mais il n'y avait pas de repas.

— Je me suis senti mal tout à coup, dit Mamed, je n'ai pas pu m'occuper du repas.

Finalement, c'est le frère benjamin qui resta garder l'abri.

Il prépara un repas des plus savoureux, quand apparut le même petit vieillard à longue barbe et se mit à exiger avec insistance que Bahram lui donnât tout le repas.

Bahram lui donna une écuelle de soupe, mais le vieillard ne s'en contenta pas et se jeta sur le shahzadé pour le lier avec ses longs poils de barbe. Le combat s'engagea. Bahram prit un bâton et asséna un violent coup au vieillard sorcier sur la nuque.

Soudain — ô prodige ! — sa tête se sépara du tronc, tomba à terre et roula au loin de l'abri. Le tronc se mit en mouvement à sa suite, laissant une trace sanglante.

Les frères revinrent de la chasse, déjeunèrent copieusement, et Bahram leur raconta ce qui lui était arrivé en leur absence. Ahmed et Mamed écoutèrent leur frère cadet en silence et avec haine, et silencieusement commencèrent à se préparer pour la suite du voyage.

Pourquoi les frères aînés prirent-ils en haine Bahram ? Qu'est-ce qui avait pu assombrir leurs bons sentiments fraternels et engendrer une jalousie cruelle ? C'était l'envie. Leur frère cadet Bahram avait obtenu non pas un perroquet ordinaire, commun, mais un de ceux qui ne pouvaient exister que dans le beau jardin d'Adam — ce premier homme dont le chant des oiseaux, de l'aube au crépuscule, du matin jusqu'au soir, enchantait l'ouïe. Ce perroquet chantait si merveilleusement que c'était de sa seule grâce, selon la prédiction du savant hakim, que dépendait la guérison du shah, père des trois shahzadés. Et voilà qu'à Bahram seul il avait été donné d'obtenir cet oiseau dans ce lointain royaume inconnu, ce trentième État d'où, depuis le commencement du monde, personne n'était revenu vivant.

De plus, le shahzadé benjamin surpassait ses frères par une force prodigieuse, une intrépidité et une habileté remarquable — toutes ces qualités qui l'avaient aidé à surmonter les obstacles les plus divers.

Comment ne pas envier ?

Dissimulant une rancœur qui pouvait à tout moment éclater, Ahmed et Mamed se mirent à se préparer pour continuer le voyage avec Bahram vers le royaume du père. Mais les frères décidèrent d'abord de retrouver, en suivant la trace sanglante, le vieux sorcier.

Ils marchèrent, marchèrent à travers la forêt sombre et parvinrent enfin à un puits où la trace sanglante laissée par le vieillard enchanteur se perdait.

— Faites-moi descendre au bout d'une corde dans le puits, dit Bahram. Je vais voir si le sorcier n'est pas là.

Les frères descendirent le shahzadé benjamin, et eux-mêmes restèrent attendre à l'ouverture du puits.

La première chose qui frappa Bahram quand il se retrouva au fond du puits, c'était un labyrinthe de somptueuses pièces. Le shahzadé ouvrit la porte de la première pièce et demeura stupéfait d'étonnement : devant ses yeux, dans un beau fauteuil, était assise une beauté jamais vue, qu'il est impossible ni de décrire dans un conte ni de peindre à la plume. Voyant le jeune homme, la belle implora :

— Je t'en conjure, brave jeune homme, écoute-moi, insensée que je suis ; pars vite de cet endroit maudit, endroit ensorcelé. Par quel chemin es-tu arrivé ici ? Hâte-toi de retourner d'où tu viens : si le vieillard, le méchant sorcier, l'apprend, il te tuera inmanquablement.

Bahram écouta la belle, mais ne s'effraya pas : la curiosité était plus forte que la peur.

Il ouvrit une autre pièce et vit apparaître une beauté encore plus enchanteresse. Ébloui par la beauté et consumé par la passion des exploits, Bahram ouvrit aussi la troisième pièce. Il y vit une beauté véritablement indescriptible, qui surpassait toutes les autres par l'éclat de sa beauté rayonnante. Une autre pareille beauté, on n'en trouverait pas dans le monde entier !

Dans cette même pièce se cachait aussi le vieillard sorcier à la longue barbe blanche. À l'apparition de Bahram, il disparut instantanément ; la belle, elle, se mit à verser des larmes brûlantes et supplia également le vaillant jeune homme de quitter au plus vite cet endroit maudit.

Bahram caressa la belle princesse, lui raconta ses aventures, lui dit son origine, puis lui dit qu'il souhaitait libérer toutes les belles princesses des liens du sorcier.

La jeune femme fondit en larmes de gratitude et pria son sauveur de s'échapper de cet endroit ensorcelé aussi vite que possible.

Bahram rassembla les trois beautés et les conduisit vers la sortie, vers l'ouverture du puits.

Les frères aînés hissèrent la première belle, puis la deuxième, et quand vint le tour de la troisième, elle dit :

— Que mon sauveur remonte à la lumière du jour en premier. Mon cœur pressent que, ayant vu ma beauté, tes frères te laisseront ici dans les souterrains.

Mais Bahram n'obéit pas. La princesse dit alors :

— Retiens donc bien, brave jeune homme, mon avertissement : si tes frères te laissent dans ce puits profond, ne te laisse pas aller au désespoir. Le matin tu verras en ce même endroit deux béliers — un blanc et un noir ; ils se battront l'un contre l'autre. Choissant le bon moment, saute d'abord sur le dos du bélier noir ; il te jettera sur le blanc, et le blanc te projettera à la lumière du jour.

Sur ces mots la belle prit congé de Bahram, saisit la corde et, en quelques minutes, disparut à sa vue.

Ayant hissé la troisième jeune fille, les frères aînés furent frappés par sa beauté extraordinaire.

— Nous avons entendu parler, il est vrai, par nos ancêtres, d'une beauté incomparable d'une jeune fille, dirent-ils, mais jamais nous n'aurions cru qu'Allah nous accorderait le bonheur de la voir. Laissons Bahram au fond du puits, pour que cette princesse ne lui revienne pas ; nous-mêmes nous irons dire au père que c'est nous, et non quelque autre, qui avons trouvé l'oiseau magique, et que c'est nous aussi qui avons libéré ces beautés des sortilèges du sorcier. Alors tous les honneurs et toute la gloire nous appartiendront.

Comme ils avaient dit, ainsi firent-ils. Les frères laissèrent Bahram dans les souterrains et, ayant pris les beautés avec eux, partirent chez leur père.

Racontons à présent ce qui arriva ensuite à Bahram. Comme la belle l'avait dit, ainsi se passa-t-il.

Au matin apparurent deux béliers, un noir et un blanc, qui se mirent à se battre. Mais — ô malheur ! — le shahzadé confondit les instructions de la belle au sujet des béliers, et c'est pourquoi le destin lui réserva encore bien des épreuves.

Ayant attendu le bon moment, Bahram sauta sur le dos non du bélier noir, mais du bélier blanc. Ce bélier le jeta sur le noir, et celui-là — hélas ! — dans le royaume souterrain.

Bahram se mit à marcher droit devant lui. Longtemps ou peu il marcha, on ne sait ; on sait seulement qu'il atteignit une certaine capitale et s'installa chez une bonne vieille femme. Bahram se mit à l'aider dans ses travaux ménagers.

Un jour, le shahzadé voulut boire de l'eau et en fit la demande à la vieille femme, mais celle-ci, au lieu d'eau, lui tendit du lait.

— N'y a-t-il donc pas d'eau ici ? demanda le shahzadé.

— Non, mon cher jeune homme, non ! répondit la vieille femme. Voilà déjà trente-trois ans que dans notre puits vit un serpent monstrueux (*azdaha* — dragon ou serpent gigantesque des mythologies turcique et persane, héritier de l'*Azi Dahaka* de l'Iran zoroastrien, figure du chaos et du mal cosmique) qui dévore sans pitié les gens. Chaque jour nous devons lui sacrifier une personne pour obtenir un peu d'eau. Aujourd'hui, par exemple, le sort est tombé sur la belle princesse de la ville, et elle doit sans résistance aller au puits et se jeter dans la gueule grande ouverte de ce monstre maléfique.

En effet, bientôt Bahram aperçut une jeune et belle femme, arrêtée dans un profond chagrin au bord du puits.

Bahram courut au puits, le poignard en main, se jeta de toutes ses forces sur le répugnant serpent et l'y plongeait jusqu'à la garde dans la gorge. Le monstre hurla de douleur et s'effondra mort aux pieds de la princesse. La belle ne trouvait pas de mots pour remercier le vaillant jeune homme. Elle trempa sa main dans le sang du monstre et, de toute la paume, fit une empreinte rouge dans le dos de Bahram, puis s'éloigna sans bruit vers la maison de son père le shah.

Le shah se réjouit sans mesure de voir son enfant unique sain et sauf.

— Qui donc a pu être le libérateur de ma fille ? demanda-t-il.

La princesse lui raconta l'événement et parla du sauveur inconnu.

Le vieux shah fit sonner le tocsin, rassembla sa suite et ordonna de trouver coûte que coûte le libérateur qui avait disparu, pour donner sa fille en mariage.

Longtemps les serviteurs du shah cherchèrent Bahram, mais revinrent bredouilles. Le shah sonna de nouveau le tocsin et ordonna que tout le peuple se rassemblât pour trouver parmi la masse le vainqueur du monstre terrible.

La nouvelle, passant de bouche en bouche, se répandit rapidement dans tous les royaumes, dans tous les États. Chaque jour que Dieu faisait, du matin jusqu'au soir, le palais du shah se remplissait d'une multitude de vaillants jeunes hommes avides d'obtenir par tous les moyens, honnêtes ou non, la main de la belle princesse.

Chacun d'eux déclarait au vieux shah :

— C'est moi qui ai libéré ta fille des griffes du monstre.

Mais chacun d'eux s'en retournait honteux, convaincu de mensonge.

La princesse examinait le dos de chaque jeune homme et disait :

— Non, père shah, ce n'est pas lui, mon libérateur ! Celui-là a une empreinte sanglante de ma paume.

De tous les coins du monde afflua en vagues vers la place du palais tout le monde — vieux et jeunes, pauvres et riches, infirmes et bien portants, bons et méchants : les uns à pied, les autres à cheval, selon leur rang et leur fortune. Tous, du plus petit au plus grand, se pressaient vers la capitale du glorieux shah pour voir comment se résoudrait l'événement important dans la vie du shah et de tout l'État.

Bien des beaux jeunes hommes passèrent devant la princesse, mais le sauveur-prétendant ne se trouvait pas parmi eux. Le peuple était dans une attente anxieuse. Après de longues et vaines recherches, on rapporta au shah que parmi les jeunes hommes qui s'étaient présentés, le sauveur n'avait pas été trouvé.

Et voilà qu'un des bons vizirs du shah s'approcha de lui et déclara respectueusement :

— Souverain ! Ici, chez une vieille femme, vit un jeune homme inconnu : nous ne l'avons pas encore vu.

On fit venir Bahram, et la jeune princesse reconnut aussitôt son sauveur :

— Voilà celui que nous cherchions ! s'écria-t-elle, montrant le jeune homme heureux dans le dos de qui rougissait l'empreinte de la paume de la princesse.

Le vieux shah embrassa chaleureusement Bahram et dit :

— Demande, brave jeune homme, ce que tu veux de moi : tout te sera donné ; la main de ma fille t'appartient désormais.

Bahram écouta respectueusement les paroles du vieux shah, le remercia et dit :

— Souverain ! J'ai une fiancée, et dans le royaume de mon père, grâce à Dieu, tout est en abondance. Je ne veux rien de toi, puissant shah, sinon un conseil sur la façon de sortir de ton glorieux royaume souterrain vers la lumière du jour, où, éprouvé par la maladie, m'attendent mon vieux père le shah, et ma fiancée consumée d'attente, la glorieuse princesse.

— Personne ne peut te porter, vaillant shahzadé, vers la lumière du jour, répondit le shah, sinon le légendaire oiseau Rokh (*Rokh* ou *Roc* — oiseau fabuleux gigantesque commun aux cosmologies persane, arabe et turcique, capable de porter des hommes et des éléphants sur ses ailes, que l'on retrouve dans les *Mille et Une Nuits* et chez Marco Polo), qui vit dans la forêt sombre sur un immense arbre. Cet oiseau pond des œufs et fait éclore ses petits, mais chaque année, en l'absence de la mère, l'*azdaha* les dévore.

Si tu tues cet *azdaha*, le Rokh te portera vers la lumière du jour.

Bahram écouta le conseil du shah et le remercia. Béni par le peuple, il quitta la ville et se dirigea vers la forêt sombre où vivait l'oiseau magique Rokh.

Un moment ou un long temps, Bahram marcha et atteignit la forêt sombre ; il remarqua alors que l'*azdaha* grimpait le long du tronc de l'arbre vers l'énorme nid d'oiseau. Poignard au clair, Bahram se jeta sur l'*azdaha* et le tua, puis s'allongea pour se reposer là même, sous l'arbre.

Un peu plus tard, l'oiseau Rokh arriva et aperçut un homme endormi sous l'arbre. L'oiseau merveilleux voulut tuer le jeune homme et fonça sur lui, mais les poussins supplèrent :

— Ne tue pas, mère, notre sauveur !

Apprenant ce qui s'était passé, l'oiseau-mère étendit ses ailes au-dessus de Bahram et le protégea ainsi des brûlants rayons du soleil. Le shahzadé s'éveilla, et l'oiseau Rokh dit :

— Demande, Bahram, ce que tu veux : tu as sauvé mes petits de mon ennemi juré, l'*azdaha*.

— Je ne te demande rien, puissant oiseau, répondit Bahram, je te demande seulement une chose : porte-moi du royaume souterrain vers la lumière du jour.

Tâche ardue que l'oiseau Rokh avait à accomplir, mais il n'y avait pas d'autre issue. Avec l'aide de Bahram, il fit provision d'eau, de viandes d'oiseaux et de bêtes de la forêt, plaça le shahzadé sur son dos et s'envola vers les hauteurs du ciel.

Longtemps ou peu l'oiseau vola avec Bahram vers la lumière du jour, on ne sait. Seulement le Rokh commença à s'affaiblir, et les provisions de nourriture s'épuisèrent, alors qu'il restait encore un peu à voler jusqu'à la lumière du jour.

— Nous allons périr ! dit l'oiseau. Je n'ai plus rien pour reprendre mes forces.

Bahram prit son poignard, se découpa dans la jambe un morceau de chair et le jeta à l'oiseau Rokh. L'oiseau fit un dernier effort et porta enfin le shahzadé vers la lumière du jour. La chair humaine resta dans son bec ; trop savoureuse lui avait-elle semblé, et il la garda pour ses poussins.

Remarquant que Bahram, à cause de sa profonde blessure, ne pouvait pas marcher, le Rokh appliqua de nouveau la chair sur la blessure et la toucha de sa plume : la blessure guérit aussitôt.

Puis le merveilleux oiseau Rokh donna à Bahram une plume et dit :

— Prends, glorieux shahzadé, cette plume, et quand un malheur t'arrivera, approche-la du feu, et je paraîtrai devant toi comme une feuille devant l'herbe.

Sur ces mots l'oiseau quitta le shahzadé, et celui-ci se mit en route à travers des terres inconnues, à la rencontre de l'inconnu.

Longtemps Bahram marcha à travers le pays inconnu et parvint à une grande ville. Il se loua chez un boutiquant et gagnait tant bien que mal son pain quotidien.

Peu après, la rumeur se répandit que les glorieux fils d'Aman-Shah — Ahmed et Mamed — se mariaient. Cette nouvelle, passant de bouche en bouche, parvint aussi jusqu'à Bahram. Il approcha sa plume magique du feu et l'oiseau Rokh apparut aussitôt devant lui.

— Que te faut-il de moi, glorieux shahzadé ? demanda-t-il.

— Trouve-moi, demanda Bahram, le meilleur cheval du monde, munit-moi d'armes d'acier et de riches vêtements. Je veux aller voir les noces de mes frères.

L'oiseau Rokh s'envola, et une heure plus tard se tenait devant Bahram un cheval arabe pur-sang qui secouait fièrement sa crinière. Sur lui-même le shahzadé vit des habits somptueux et des armes précieuses.

Il monta sur le cheval et galopa vers le royaume du père Aman-Shah. Comme une flèche, Bahram volait à travers les forêts, les montagnes et les vallées, rapide faucon dans les hauteurs du ciel sur son cheval arabe et parvint enfin au palais de son père.

Au palais se célébrait la noce des fils du shah. Tout autour se tenait une immense foule de gens avides de voir les festivités nuptiales. Il y avait là des pauvres et des riches, des nobles et des roturiers.

Bahram entra dans les appartements du shah sans être reconnu et vit que le vieux père gisait encore malade dans son lit. Le merveilleux perroquet dans sa cage d'or était suspendu au-dessus de la tête du shah et ne chantait pas.

Dès que Bahram entra auprès de son père, le perroquet chanta pour la première fois d'une voix enchanteresse.

Tous les dignitaires et vizirs du shah s'étonnèrent du chant de l'oiseau d'outre-mer : jamais ils n'avaient entendu pareil chant. Les vizirs furent encore plus étonnés quand ils virent que leur shah bien-aimé, qui depuis trois ans gisait sur son lit de mort, se rétablit soudainement et se leva de son lit, dispos et frais.

La noce d'A Ahmed et Mamed prit un caractère encore plus solennel et joyeux : dix jours dura le festin.

Le onzième jour, les frères-époux sortirent dans la campagne pour la fantasia (*djiguitovka* — exercice de voltige équestre, tradition guerrière et sportive des peuples du Caucase et des steppes, encore pratiqué de nos jours). Une foule nombreuse s'y rassembla également, parmi laquelle se trouvait Bahram sur son cheval. Il sortit pour se mesurer à ses frères dans les courses.

Ahmed et Mamed furent offensés par l'audace de l'inconnu, mais acceptèrent de se mesurer à lui. Les cavaliers s'élancèrent comme des oiseaux sur le champ plat, mais Bahram dépassa ses frères. Ahmed et Mamed exigèrent un second affrontement ; Bahram les dépassa une seconde fois. L'indignation et l'envie s'emparèrent des frères aînés, et ils exigèrent un troisième affrontement. Et voilà que durant la fantasia, Bahram trancha la tête de ses frères orgueilleux et traîtres, et repartit chez son père au palais. Là il se révéla à son père et lui raconta ses aventures. Le shah se réjouit de son fils cadet, lui légua son royaume, et maudit les aînés — Ahmed et Mamed.

Après cela, Bahram épousa la plus jeune des belles princesses enchantées qu'il avait libérées des liens du vieux sorcier. Les deux beautés aînées épousèrent des shahs étrangers.

Bahram vécut avec sa reine dans la paix et le bonheur, et avec eux le shah Aman-Shah acheva paisiblement ses jours, vénéré jusqu'à la tombe par Bahram et par tous ses sujets.

Du ciel tombèrent trois pommes : l'une pour le conteur, l'autre pour les auditeurs, et la troisième pour le derviche qui se tient à notre porte et demande l'aumône.

Note du traducteur : *Ce récit appartient au genre de l'épopée conteuse longue (dastan) qui constitue l'épine dorsale de la tradition narrative orale azerbaïdjanaise et turcique. La formule d'ouverture — « quand les rivières coulaient de lait et de miel, quand les brebis paissaient aux côtés des loups » — est un topos du conte oral caucasien qui situe le récit dans un temps mythique primordial, antérieur à l'ordre naturel tel que nous le connaissons, un âge d'or (altın çağ) commun aux cosmogonies turciques et à la pensée tengriiste (tengrisme — religion des peuples turciques et mongols fondée sur le culte du ciel divin Tengri). La quête de l'oiseau guérisseur reprend le motif universel de la mission thérapeutique confiée aux fils, que l'on retrouve de l'Inde védique aux contes slaves, mais le perroquet chanteur (tutuquşu) reçoit ici une coloration spécifiquement turcico-persane : dans la tradition soufie, le perroquet est symbole de l'âme humaine aspirant à la parole divine, et dans la poésie classique persane — de Rumi à Nizami, auteur azerbaïdjanais de langue persane — il est l'emblème du poète inspiré. La figure des six divs vaincus puis alliés rappelle le motif tengriste de la domination des esprits de la nature par le héros, qui fonde ainsi son droit à traverser le monde interdit. Le dispositif des épreuves séquentielles à la frontière du royaume interdit — l'homme à la faux, l'homme au feu, le cheval et le cochon — constitue un système d'épreuves initiatiques commun à de nombreuses traditions indo-européennes et turciques, où chaque épreuve teste non pas la force mais l'obéissance et la maîtrise de soi. L'inversion du cheval et du cochon est particulièrement significative dans un contexte islamique : le cochon, animal impur selon la loi coranique, est ici l'instrument du div maléfique, tandis que le cheval, animal noble et sacré dans toute la culture turcique depuis la steppe, refuse de servir l'injustice. La trahison des frères aînés et l'abandon dans le puits souterrain renvoient directement au mythe biblique et coranique de Joseph (Yusuf) — figure extrêmement présente dans la culture azerbaïdjanaise à travers le poème Yusuf and Zulaykha de Nizami — dont le schéma narratif (le cadet doué, la jalousie des aînés, l'abandon dans un puits, la reconnaissance finale) est ici repris et adapté. La formule conclusive — « Du ciel tombèrent trois pommes » — est la clôture traditionnelle des contes oraux azerbaïdjanais (Göydən üç alma düşdü), équivalent fonctionnel du français « ils vécurent*

heureux » mais dotée d'une dimension cosmologique supplémentaire : les trois pommes distribuées au conteur, aux auditeurs et au derviche réintègrent le récit dans le monde social réel et rappellent que la parole contée est un don qui circule entre les hommes comme la grâce circule entre Dieu et les créatures.

Le padichah et son fils

En des temps anciens vivait un padichah avare et cruel. Il n'avait pas d'enfants. Or, une nuit, il rêva qu'il s'entretenait avec un derviche.

Le derviche — du persan darvīsh, « pauvre », « mendiant » — désigne dans les traditions soufies et dans le folklore turcico-persan un homme qui a renoncé aux biens du monde. Dans les contes azerbaïdjanais, il apparaît fréquemment comme messenger du destin ou porte-parole de la vérité divine : sa pauvreté volontaire lui confère une clairvoyance que le pouvoir et la richesse interdisent.

— Écoute, padichah, je vois que tu t'affliges de n'avoir pas d'enfants. Mais sache que tu ne te réjouiras pas si un héritier te naît, lui dit le derviche.

— Et pourquoi donc ne me réjouirais-je pas ? demanda le padichah.

— On récolte ce que l'on sème. Tu as martyrisé tes sujets, et ton fils te martyrisera.

Neuf mois et neuf jours après ce songe, la femme du padichah lui donna un fils. L'enfant naquit serpent jusqu'à la ceinture et homme au-dessus. Le padichah fut très affligé de l'apprendre. On sait qu'un enfant grandit de mois en mois, d'année en année. Mais le fils du padichah grandissait à vue d'œil : en un an ou deux il eut la taille d'un jeune homme de dix-huit ans. Un jour le fils barra la route à son père et lui dit :

— Père, prends-moi pour femme la princesse de Roum. Je veux me marier.

Roum — du grec Rhōmaioi, « Romains » — désigne dans la géographie médiévale turcico-persane l'Anatolie byzantine puis ottomane, parfois l'ensemble du monde occidental ou méditerranéen. Dans les contes azerbaïdjanais et turcs, les trois royaumes de Roum, de Chine et des Indes forment une triade symbolique représentant les trois extrémités connues du monde habité : l'Occident, l'Orient et le Midi.

— Malheureux, qui te donnera sa fille ?

— Je ne veux rien savoir, dit le fils. Si dans trois jours la princesse de Roum n'est pas ma femme, je te piquerai à mort.

Le padichah prit peur. Il convoqua son vizir et son conseiller et les supplia de l'aider. Ils résolurent de trouver une jeune fille et de la faire passer pour la princesse de Roum.

Peu après, le padichah fit appeler son fils :

— La noce est pour demain.

Le fils posa sa condition :

— Tu dois me faire une noce telle que tous les pauvres et les démunis soient nourris et repartent avec des cadeaux. Si tu ne fais pas ce que je dis, tu ne vivras pas.

Le padichah, saisi d'effroi, dépensa la moitié de son trésor pour la noce. On trouva une fille débrouillarde, on la persuada de se faire passer pour la princesse de Roum et, la nuit venue, de fracasser le crâne du jeune homme-serpent. La fille accepta, et le festin commença. Trois jours et trois nuits les sujets du padichah festoyèrent, et chacun repartit avec un cadeau. Au soir du troisième jour, on conduisit la fille auprès de l'époux. Dans la nuit, le prince-serpent devina l'intention de la jeune fille de le tuer et la piqua à mort. Le lendemain matin, en apprenant ce qui s'était passé, le padichah fut pris de tremblements. Et le fils dit à son père :

— Maintenant prends-moi pour femme la princesse de Chine. Si tu ne me maries pas, je te piquerai à mort.

Le padichah eut beau supplier son fils de renoncer à ce projet, le serpent ne voulait rien entendre. Cette fois encore le padichah trouva une jeune fille convenable et lui donna les mêmes instructions qu'à la première. Puis il dit à son fils :

— La noce est pour demain.

Le fils posa de nouveau sa condition :

— Tu convoqueras tous les pauvres à la noce, et cette fois elle durera sept jours et sept nuits. Et encore une fois chaque invité devra repartir avec un cadeau.

Le padichah, n'osant pas s'opposer à lui, dépensa pour cette noce l'autre moitié du trésor. Dans la nuit qui suivit la noce, le jeune homme tua cette fille aussi.

Quelques jours plus tard, il barra de nouveau le chemin à son père :

— J'ai percé toutes tes ruses. Les filles que tu m'as données pour femmes n'étaient ni la princesse de Roum ni la princesse de Chine. C'est pourquoi je les ai tuées. Cette fois tu prendras pour moi la princesse des Indes, et la noce durera quarante jours et quarante nuits.

Le padichah comprit que s'il ne satisfaisait pas encore une fois le désir de son fils, il n'échapperait pas à la mort. Il lui fallut dépenser tout ce qui lui restait de richesses et prendre pour son fils la princesse des Indes. Tout l'or et l'argent du trésor fut distribué aux indigents, et le trésor royal se vida.

La nuit qui suivit la noce, le padichah ne ferma pas l'œil, persuadé que cette fois encore le serpent tuerait sa fiancée. Il craignait d'avoir à répondre devant le roi des Indes. Il posta des espions auprès du serpent et de sa nouvelle épouse. Dans la nuit, le serpent se transforma en un beau jeune homme. Les espions coururent chez le padichah et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Le padichah fut très soulagé. Le matin, il convoqua son fils et lui dit :

— Mon fils, explique-moi : pourquoi m'as-tu causé tant de mal et m'as-tu contraint à vider tout mon trésor ?

— C'est très simple, père. Ce que tu avais pillé et volé au peuple, je l'ai rendu aux hommes — et la gratitude des hommes m'a rendu beau.

Note du traducteur : *La construction est d'une symétrie rigoureuse : le padichah a péché par avarice et cruauté ; son châtiment est un fils-serpent qui le contraint à redistribuer, noce après noce, l'intégralité de ses richesses. La malédiction n'est pas un accident — elle est la conséquence directe de la faute, annoncée dès l'ouverture par le derviche. Le fils naît serpent non parce qu'il est mauvais, mais parce qu'il porte la souillure paternelle ; sa transformation en beau jeune homme est opérée par la gratitude collective du peuple, non par un sortilège. Ce qui distingue la version azerbaïdjanaise des contes de redistribution similaires dans tout l'espace islamique : le fils-serpent ne prêche pas — il contraint par la terreur un père incapable de justice volontaire à accomplir malgré lui ce que la morale exigeait depuis toujours.*

Le padichah et le jardinier

Un jardinier possédait un jardin magnifique. Y poussaient fruits, baies et fleurs de tous les pays du monde. La renommée de ce jardin s'était répandue partout. Le shah du pays où vivait le jardinier en entendit parler à son tour. Il convoqua son vizir et lui dit :

— Un si beau jardin ne mérite que le shah.

Aussitôt, comprenant la pensée du shah, le vizir répondit :

— Vous dites vrai, seigneur.

Le jour même, le padichah ordonna de chasser le vieillard de son jardin.

— Je vivais de ce jardin, dit le vieillard. Je vendais les fruits que j'avais cultivés et je nourrissais ma famille. Comment vais-je vivre maintenant ?

Mais les gens du shah répondirent :

— Débrouille-toi. Le shah ne te donnera rien en échange de ton jardin.

Le jardinier rentra chez lui, accablé. Sa femme le vit soucieux.

— À quoi penses-tu ? Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Le padichah a pris notre jardin, répondit le vieillard.

— Comment, pris ? Tu lui devais quelque chose ?

— Non, le jardin lui a plu, alors il l'a pris, dit le mari.

— Et qu'a-t-il donné en échange ? insista la femme.

— De quoi parles-tu ? Le padichah a-t-il jamais payé ce qu'il prenait ? répondit le vieillard.

— Alors ce n'est pas un padichah, c'est un brigand !

À partir de ce jour on n'autorisa plus le jardinier à approcher de son jardin. Le pauvre vieillard ne savait comment se tirer d'affaire ni comment nourrir ses enfants. Un jour il dit à sa femme :

— Femme, le shah a agi injustement envers moi — eh bien, moi aussi je veux le tromper.

La femme répondit :

— Que dis-tu là, mon homme, ne t'attire pas de nouveaux malheurs. Peut-on tromper quelqu'un qui t'a pris de force ton propre jardin ?

— Femme, dit le jardinier, je me suis convaincu que le padichah est un homme peu intelligent. S'il avait été intelligent, il ne m'aurait jamais pris ce jardin cultivé à la sueur de mon front et ne se serait pas fait de moi un ennemi. Et puis de toute façon nous mourons de faim — il ne serait pas mauvais de tromper le padichah et de lui soutirer de l'or et de l'argent.

— Se mettre à tromper les gens à ton âge ? continuait de le raisonner la femme.

— Tu as tort, femme, répondit le vieillard. Il ne convient à personne, à quel que soit son âge, de pratiquer la tromperie. Mais pour éviter de mourir de faim, il n'y a pas de mal à tromper un brigand cruel et un suceur de sang.

Après de longues palabres, le vieillard se déguisa, posa toutes sortes de ferrailles dans sa besace et se mit en route. Il s'approcha du palais.

— Dites à votre padichah, dit-il aux serviteurs, qu'un artisan souhaite le voir.

Les serviteurs en informèrent le padichah, qui ordonna qu'on lui amène le solliciteur.

Le vieillard s'inclina devant le shah et dit :

— Que les années du maître du monde se prolongent — je peux fabriquer une couronne telle que seuls tes amis pourront la voir, et tes ennemis non. Tu pourras ainsi reconnaître tous les ennemis du trône.

— Vieillard, voilà longtemps que je rêve de quelque chose de ce genre ! s'écria le padichah. Si tu fais une telle couronne, tu recevras en échange tout ce que tu voudras.

— Il me faut une mesure d'or et quelques pierres précieuses, dit le jardinier.

Le padichah fit appeler le gardien du trésor et lui ordonna de remettre au vieillard tout ce qu'il demandait. Le gardien donna au jardinier ce qu'il réclamait depuis la cassette royale.

— Pour fabriquer une telle couronne, que la vie du maître du monde se prolonge, il me faudra quarante jours, dit le vieillard.

Le padichah accepta, non sans menacer :

— Prends garde, vieillard : si tu ne tiens pas ta promesse, je t'aurai la tête tranchée !

Le jardinier s'inclina devant le padichah, prit l'or et les pierres précieuses et rentra chez lui. Ayant changé quelques pièces d'or, il acheta pour sa famille nourriture et boisson. La femme fit confectionner des habits neufs pour les enfants. Ils se mirent à vivre dans l'aisance. Mais la femme du jardinier ne cessait de se faire du souci et de s'inquiéter pour son mari.

— Pourquoi te tourmentes-tu ainsi, femme ? Ne t'agite pas, calme-toi, disait le jardinier.

— Comment ne pas m'inquiéter ? répondait la femme. Tu avais demandé quarante jours, et ils touchent à leur fin. Tu n'as pas tenu ta promesse. D'un jour à l'autre le padichah va te convoquer et ordonner de te couper la tête. Comment ne pas y penser ?

— Celui qui a réussi à soutirer par la ruse autant d'or au padichah viendra bien à bout du reste. Ne t'inquiète pas, tout s'arrangera, rassura le vieillard sa femme.

Quelques jours s'écoulèrent encore depuis cette conversation — et le délai de quarante jours accordé au jardinier par le padichah prit fin.

Le padichah ordonna à ses serviteurs d'amener le vieillard.

Mais le vieillard dit :

— Dites au padichah de rassembler le peuple sur la place, et de s'y rendre lui-même. Je serai là bientôt.

Les serviteurs transmirent au shah les paroles du vieillard. Sur ordre du shah, tout le monde se rassembla sur la place, et le shah lui-même vint avec toute sa suite. On dressa une estrade, on y plaça le trône. Le shah s'y assit, et autour de lui se tenaient le vizir, les conseillers, les chefs militaires et tous les autres proches du souverain.

Le vieillard fit ses adieux à sa femme et à ses enfants, jeta sa besace sur l'épaule et se rendit sur la place.

Il s'inclina devant le shah et, avec sa permission, s'adressa au peuple :

— Gens, j'ai fabriqué une couronne magique : les amis du shah pourront voir cette couronne, mais ses ennemis ne la verront pas. Le shah pourra ainsi reconnaître les ennemis du trône.

Le vieillard termina son discours, plongea la main dans sa besace, en tira ostensiblement quelque chose et le posa sur la tête du shah. En réalité ses mains étaient vides — il passa simplement ses mains vides au-dessus de la tête du souverain et dit :

— Je te félicite, mon shah, pour ta couronne. Que tes amis te disent maintenant combien ce diadème est beau, réjouis-toi en leur compagnie, et anéantis tes ennemis.

Le vieillard s'écarta et laissa aux courtisans le loisir d'admirer la « couronne » du shah. Or le shah avait un vizir d'une servilité extrême. Il fut le premier à bondir en avant et à s'écrier :

— Que les années du padichah se prolongent, je vous félicite — quelle belle couronne, comme elle vous sied !

Ensuite s'approcha le conseiller, qui regarda à l'endroit où devait se trouver la couronne — mais ne vit rien. Il resta là, tendant le cou avec étonnement, tantôt à droite, tantôt à gauche ; il allait déjà avouer qu'il ne voyait rien, mais pensa qu'on le prendrait pour un ennemi du shah, et s'écria :

— Ah, ah, existe-t-il au monde une seconde couronne aussi précieuse, aussi belle ? C'est comme si le soleil s'était levé au-dessus de la tête de votre majesté.

Ainsi presque tous les courtisans défilèrent devant le shah en admirant la couronne — sans en avoir vu la moindre trace en réalité. Le dernier à prendre la parole fut le chef militaire. Il s'inclina devant le shah et déclara :

— Que la vie du shah se prolonge — avec une telle couronne nous n'avons besoin ni du soleil ni de la lune : votre diadème nous éclairera de jour comme de nuit.

Le peuple regardait de loin, et personne ne voyait de couronne. Les uns pensaient qu'ils étaient trop éloignés pour voir le diadème ; les autres, par peur, d'autres encore simplement comme tout le monde — tous en chœur félicitaient le shah.

Le padichah passa la main sur sa tête et ne sentit rien. Il ordonna qu'on apporte un miroir — et ne vit toujours rien. Il voulut se jeter sur l'artisan et le démasquer comme menteur, puis craignit qu'on ne le prenne lui-même pour un ennemi du trône. C'est pourquoi il s'écria :

— Que celui qui m'est dévoué comble l'artisan de cadeaux !

Chacun s'empressa à l'envi de couvrir le vieillard de présents.

La place se vida enfin. Le padichah prit le vieillard à l'écart et lui demanda :

— Dis-moi, vieillard, qu'as-tu fait là — tu m'as dupé, moi et le peuple ?

— Ô padichah, répondit le vieillard, je suis celui à qui tu as pris son jardin, laissant ses enfants sans pain. Eh bien, j'ai répondu de cette façon.

— Et si j'ordonne de te pendre ?

— Alors tout le monde te blâmera pour ton ingratitude envers l'artisan qui t'a fabriqué une couronne magique.

Le padichah comprit que s'il faisait exécuter le vieillard, il perdrait définitivement tout respect, et le laissa partir.

Le jardinier rentra chez lui, apportant joie à sa femme et à ses enfants. Et depuis ce jour ils vécurent heureux.

Note du traducteur : Ce conte appartient à la famille du roi nu, dont la version occidentale la plus connue est celle d'Andersen, elle-même issue d'un récit espagnol du XIV^e siècle (*El Conde Lucanor* de Juan Manuel), adapté d'une source arabo-persane. La version azerbaïdjanaise en est probablement une branche directe. Ce qui la distingue : la tromperie n'est pas le fait d'escrocs cupides mais d'un homme acculé à la ruse par une injustice concrète — le padichah lui a volé son jardin. Le jardinier formule lui-même l'éthique du récit : il n'est pas mal de tromper un brigand cruel. La couronne invisible ne crée pas la corruption de la cour — elle la révèle.

Le Shah et le Vizir

Il y a bien longtemps, un shah régnait sur un pays. Sa cruauté ne connaissait pas de bornes. Il ne se passait pas un jour sans qu'il ne tuât deux ou trois personnes. Il s'était procuré des molosses si sauvages que, dès qu'un homme apparaissait, ils le mettaient en pièces. Ceux contre qui sa colère était la plus grande étaient jetés en pâture aux chiens.

Un jour, le shah promulgua un décret : celui qui lui montrerait le prophète Hazret — *dans le folklore oral azerbaïdjanais, Hazret désigne un saint ou un prophète vénéré, souvent une référence à Hazret Ali, gendre du Prophète Muhammad et figure centrale de la dévotion chiite largement répandue en Azerbaïdjan* — recevrait mille tumans — *ancienne unité monétaire persane et azerbaïdjanaise désignant dans les contes une somme fabuleuse*. Ahmed-kichi, un pauvre infirme qui gagnait péniblement de quoi acheter du pain sec pour sa famille, entendit ce décret. Il vint trouver le shah et dit :

— Que le grand shah soit en bonne santé. Je te montrerai le prophète Hazret, mais j'ai une condition.

— Laquelle ? demanda le shah.

— Tu dois me donner à l'avance la moitié de la somme promise. Dans quarante jours, je t'amènerai le prophète. Tu me donneras alors le reste.

Le shah réfléchit et accepta. Il se dit : *Je lui donnerai cet argent, et s'il ne trouve pas le prophète, je lui arracherai trois peaux.*

Ahmed-kichi prit l'argent, acheta des vêtements et du grain pour sa femme et ses enfants, et vécut à son aise pendant trente-neuf jours. Le quarantième jour, il fit ses adieux à sa famille et s'en alla d'un pas lourd vers le shah. Celui-ci aperçut l'infirmes et demanda :

— Où est Hazret ?

— Je n'ai pas pu le trouver.

Le shah s'écria avec colère :

— Et où est l'argent que tu as reçu de moi ?

— Ma famille mourait de faim. Je n'avais pas d'autre issue : j'ai pris l'argent et j'ai nourri ma femme et mes enfants au moins quelque temps. À présent, ô shah, ta volonté s'accomplira.

Le shah avait trois vizirs. Il se tourna vers le premier :

— Comment dois-je le punir ?

— Qu'on le coupe en deux, répondit le vizir.

— Digne fils de son père ! dit Ahmed-kichi.

Le shah se tourna vers le deuxième vizir :

— Comment punir cet homme ?

— Je l'attacherais à la queue d'un mulet et le précipiterais du haut d'une montagne.

— Digne fils de son père ! répéta Ahmed-kichi.

Alors le shah interrogea le vizir en chef :

— Et toi, qu'as-tu à dire ?

— Ô shah, si j'étais à ta place, je libérerais cet homme, car il a reconnu courageusement et honnêtement qu'il avait usé de ruse pour sauver sa famille. Le peuple dit avec raison : *à celui qui a faim, la mort même ne fait pas peur*. Et que sont pour toi cinq cents tumans ? Une goutte dans ton trésor. Est-ce pour une goutte manquant dans l'océan qu'on tue un homme ?

— Digne fils de son père ! s'écria de nouveau Ahmed-kichi.

Le shah, surpris, demanda :

— Pourquoi répètes-tu chaque fois ces mots ? Explique ce que tu veux dire.

— Le premier vizir a dit qu'il fallait me couper en deux : j'ai pensé qu'il était fils de boucher. Le deuxième a conseillé de m'attacher à la queue d'un mulet : j'ai pensé qu'il était fils de palefrenier. Ce qu'a proposé le vizir en chef prouve qu'il est fils d'un noble vizir.

Le shah interrogea ses vizirs sur leurs origines. Tous confirmèrent qu'Ahmed avait raison.

La vivacité d'esprit d'Ahmed-kichi plut au shah, mais sa colère contre l'infirmes était trop grande. Il ordonna au vizir en chef de le faire jeter au cachot et, le lendemain, de le livrer aux chiens.

Au cachot, Ahmed-kichi trouva deux autres prisonniers. L'un n'avait pas pu payer le tribut faute de récolte ; l'autre avait été arrêté par erreur pour avoir écouté un agitateur sur le marché. Tôt le matin, les gardes firent sortir les trois prisonniers. On jeta d'abord les deux autres aux chiens — en un instant il ne resta plus rien d'eux. Quand on voulut jeter Ahmed-kichi, il tomba à genoux et supplia :

— Ô vizir, ne me tue pas, tu auras encore besoin de moi. Je comprends le langage des oiseaux et des bêtes.

Le vizir réfléchit, regarda s'il n'y avait personne aux alentours, et accepta de surseoir à l'exécution. Il transmit la nouvelle au shah, qui accepta : que l'infirmes lui enseigne le langage des oiseaux, puis qu'on le tue.

Le vizir revint vers Ahmed-kichi :

— Je t'ai sauvé de la mort. Maintenant enseigne-moi le langage des oiseaux.

— Ô vizir, tu es un homme sage. Est-ce que quelqu'un connaît vraiment le langage des oiseaux ?

— Pourquoi m'as-tu menti alors ? se fâcha le vizir.

— Quand j'ai vu de mes propres yeux les chiens mettre en pièces ces deux hommes, j'ai pensé : si je peux retarder mon exécution d'un seul jour, ce sera déjà une grande chose.

Le vizir, frappé par le courage d'Ahmed-kichi, le libéra. L'infirmes se jeta à genoux et dit :

— Vizir, tu sers un shah cruel. Le jour viendra où il ordonnera de te jeter toi aussi à ces chiens. Fais en sorte que les chiens te connaissent et s'attachent à toi.

Le vizir jugea le conseil sage et, dès ce jour, se mit à nourrir les chiens. Au bout d'un mois, ils ne faisaient plus que lui lécher les mains quand il venait les voir.

Un beau jour, le shah se souvint de l'histoire du langage des oiseaux, convoqua le vizir et lui demanda de lui présenter l'homme qui prétendait posséder ce savoir. Le vizir comprit qu'il ne pouvait pas mentir et avoua tout. Le shah entra dans une rage folle et ordonna de le jeter aux chiens. Mais les bêtes, à la grande stupéfaction du shah, lui léchèrent les mains et le visage.

— Pourquoi les chiens ne t'ont-ils pas déchiré ?

— Même les chiens savent que je suis innocent.

Le shah lui pardonna, mais l'avertit : une prochaine fois, ce serait la potence.

Quelque temps plus tard, le shah convoqua le vizir pour une partie de chasse. Ils chevauchèrent longtemps — *formule rythmique caractéristique du conte oral azerbaïdjanais, qui scande la durée indéfinie du voyage* — franchirent des montagnes, traversèrent des ravins et des rivières, abattirent cerfs et *djeyrans* — *gazelle des steppes eurasiennes, animal emblématique de la poésie lyrique azerbaïdjanaise et persane*. Ils s'arrêtèrent finalement devant deux maisons en ruines, sur le toit de chacune desquelles se tenait une chouette — *dans le folklore turcique et persan, la chouette est l'oiseau des ruines et du déclin, symbole de la désolation des lieux abandonnés*. Le shah dit :

— Vizir, tu as étudié le langage des oiseaux. Dis-moi ce que se disent ces oiseaux.

— Oui, je comprends, ô grand shah, mentit le vizir.

— Alors raconte.

Le vizir fit mine d'hésiter :

— J'ai peur que tu te mettes en colère.

Le shah promet d'être clément. Alors le vizir dit :

— L'une des chouettes dit : « Donne ta fille en mariage à mon fils. » L'autre a posé sa condition : « Je donnerai ma fille si tu me fournis sept ruines. » Mais la première a ri et répondu : « Chère amie, si le shah continue à gouverner ainsi, ce ne sont pas sept, mais soixante-dix-sept ruines que je te donnerai. »

Le shah sembla se réveiller d'un long sommeil.

— Suis-je vraiment si cruel ?

— Si tu veux savoir ce que le peuple pense de toi, déguise-toi et parcours le pays.

Le shah rentra, laissa le vizir à sa place, se vêtit en derviche — *le derviche, figure du voyageur mystique soufi qui a renoncé aux biens du monde, permet ici au shah de traverser la frontière entre le pouvoir et le peuple ; le motif du « roi déguisé » est présent dans les traditions narratives persane, arabe et caucasienne* — et s'en alla de ville en village. Partout il entendit les mêmes plaintes : famine, impôts écrasants, exécutions arbitraires. Il comprit qu'il avait transformé son pays en ruines et ses habitants en miséreux.

En chemin, il rencontra un vieillard en larmes. Après l'avoir longuement pressé de questions, il apprit que son fils unique était mort de froid dans une tempête en descendant de son *eylag* — *pâturage d'été en altitude, lieu de transhumance saisonnière caractéristique de l'élevage pastoral azerbaïdjanais* — et que le vieillard n'avait pas même de quoi l'enterrer. Le shah lui donna une pleine poignée d'or et continua son chemin.

De retour au palais, il ordonna de construire des caravansérails sur toutes les routes, de jeter des ponts sur tous les grands fleuves, de distribuer pain et argent aux pauvres, aux orphelins, aux infirmes et aux vieillards. Désormais il écoutait lui-même toutes les plaintes et jugeait équitablement.

Quelques années passèrent, et tout le pays aima le shah. Les chanteurs composaient des chansons sur lui, les vieillards racontaient des contes à son sujet.

Note du traducteur : *Ce conte appartient au genre des récits didactiques azerbaïdjanais proches de la tradition des miroirs des princes (nasihāt al-mulūk) persane, littérature destinée à l'éducation des souverains dont l'influence sur le folklore oral caucasien est attestée. La scène du roi déguisé en derviche est un motif classique de la narration islamique médiévale — on le retrouve notamment dans les Mille et Une Nuits avec le calife Harun al-Rachid. La revendication du langage des oiseaux renvoie à un savoir ésotérique coranique : dans la sourate 27, le prophète Salomon se voit accorder par Dieu la connaissance du langage des oiseaux, motif repris par le poète soufi Farid ud-Din Attar dans son Mantiq ut-Tayr (XII^e siècle). La devise populaire citée par le vizir en chef — à celui qui a faim, la mort même ne fait pas peur — est attestée dans les recueils de proverbes azerbaïdjanais.*

Le Shah et la Jeune Fille

Un jour, le shah Abbas — *Shah Abbas Ier (1571–1629), souverain de la dynastie séfévide, figure historique si présente dans le folklore azerbaïdjanais et persan qu'elle est devenue un archétype du prince juste et rusé, à la manière du Haroun al-Rachid des Mille et Une Nuits* — et son vizir parcouraient leurs domaines incognito, comme ils le faisaient une fois par mois. Ils parvinrent à une source où une jeune fille tenait un écope à la main. Le shah lui demanda à boire. La jeune fille plongea la main dans l'eau et la troubla. Le shah dut attendre que la boue se déposât — et au moment où il allait enfin boire, elle troubla l'eau de nouveau. Le padichah fut perplexe.

La jeune fille comprit qu'une troisième fois lui serait fatale. Elle remplit l'écope et y jeta quelques brins de paille. Le shah, retirant les brins un à un, but jusqu'à la dernière goutte. Puis elle tendit l'écope au vizir. Les voyageurs désaltérés, elle s'en alla.

— Vizir, dit le shah, je n'ai pas compris pourquoi cette fille troublait l'eau, mais je vois qu'elle le faisait à dessein.

— Que tes années se prolongent, ô shah. Veux-tu que nous allions lui demander nous-mêmes ?

Ils suivirent la jeune fille et trouvèrent sa maison. Son père, un marchand, les fit entrer. Après un bref échange, il demanda à ses hôtes qui ils étaient.

— Père, ce ne sont pas des voyageurs, intervint la jeune fille. L'un est le shah Abbas, l'autre son vizir. Ils veulent savoir pourquoi j'ai troublé l'eau.

Le shah, frappé, lui demanda de s'expliquer.

— J'ai vu qu'après une longue route vous étiez en sueur. Boire ainsi vous aurait rendus malades. J'ai donc agité l'eau pour vous laisser le temps de vous rafraîchir. Quand j'ai compris que mon geste vous irritait, j'ai jeté des brins de paille pour que vous les retiriez un à un et vous refroidissiez encore un peu. Je l'ai fait pour votre santé.

Ce geste de précaution médicale populaire — ne jamais boire froid après l'effort — est associé dans la tradition orale azerbaïdjanaise à la figure de la femme avisée, ağıllı qadın, dont la sagesse pratique s'exprime précisément dans les actes les plus discrets.

Le shah, convaincu de sa sagesse, décida de l'épouser.

— Jeune fille, j'aimerais avoir un fils aussi intelligent que toi.

— Shah, il suffit pour cela d'un mulla — *le mulla désigne ici le clerc islamique habilité à célébrer le mariage religieux, nikah, contrat verbal prononcé devant témoins qui constitue la forme canonique de l'union dans le droit islamique classique* — répondit-elle aussitôt.

Il envoya le vizir chercher un mulla, qui les unit sur-le-champ.

Mais le shah voulut éprouver l'intelligence et la fidélité de sa nouvelle épouse. Sans la toucher, il lui posa une condition : « Je rentre dans ma ville et reviendrai dans un an ou deux. D'ici là, tu devras exaucer trois vœux : trouver un poulain semblable à mon cheval, un chiot semblable à mon chien, et me donner un fils qui soit mon portrait. Sinon, j'ordonnerai qu'on te tranche la tête. » Puis il repartit avec son vizir.

Après leur départ, le père dit à sa fille qu'elle leur avait attiré le malheur. Elle le rassura.

— Va acheter une jument ressemblant au cheval du shah, une chienne ressemblant à son chien, et trouve une jeune fille qui me ressemble. Le reste ne te regarde pas.

Le père accomplit les instructions. Il ramena une jument, une chienne et une orpheline. La fille du marchand s'appelait Réna-khanoum — *Khanoum*, *xanım en azerbaïdjanais*, est un titre de respect féminin d'origine turco-persane, équivalent de « dame » ou « madame », accolé au prénom dans les formes d'adresse courtoises. Elle dit à l'orpheline :

— Nous allons voyager ensemble quelques mois. Je m'habillerai en jeune homme, toi tu garderas ta robe.

Le déguisement féminin en jeune homme, qız oğlan kimi, est un motif récurrent dans les contes turciques et caucasiens : revêtir l'habit masculin n'est pas une usurpation d'identité mais un accès provisoire à un espace d'action que la société interdit ordinairement aux femmes.

Elles prirent la route avec les deux chevaux et le chien, et atteignirent la capitale du shah. Aux abords de la ville, dans le domaine de chasse royal, elles dressèrent leur tente et lâchèrent les chevaux en pâture.

Faire paître ses bêtes sur les terres de chasse du souverain était une transgression délibérée, calculée pour forcer une audience royale — stratagème classique dans les récits de ruse des folklores turcique et persan.

Un garde aperçut les chevaux et courut prévenir le shah. Celui-ci ordonna qu'on lui amenât le propriétaire. On amena Réna, vêtue en jeune homme. Elle salua le shah et dit qu'elle était fils du padichah d'Égypte, et sa compagne la fille d'un cousin. Ayant essuyé un refus de mariage, elles s'étaient enfuies ensemble pour se placer sous la protection du shah Abbas.

— Puisque tu cherches ma protection, je te pardonne, dit le shah.

La prestance du jeune homme plut au shah, qui l'invita à sa table. Après le repas, il proposa une partie de nard. *Le nard* — *nərd en azerbaïdjanais*, ancêtre du jacquet introduit en Perse à l'époque sassanide — était le jeu de rivalité et d'honneur par excellence dans la sociabilité masculine du monde islamique et caucasien ; le proposer à un hôte de marque était à la fois une politesse et une épreuve.

— Qu'est-ce qu'on mise ? demanda le shah.

— J'ai un cheval. Si tu gagnes, tu le prends ; sinon, tu me cèdes le tien.

Réna remporta la première partie et envoya le cheval du shah rejoindre sa jument. Les deux bêtes s'accordèrent.

— Jouons encore, dit le shah.

— J'ai un chien. Si tu gagnes, tu le prends ; sinon, tu me cèdes le tien.

Réna gagna de nouveau. Elle envoya le chien du shah rejoindre sa chienne. Le shah se renfroigna.

— Dieu aime les choses par trois. Encore une partie.

— Longue vie au shah. Je n'ai plus rien que ma fiancée. Si tu gagnes, tu la prends pour épouse ; sinon, tu me cèdes une femme de ton harem.

La mise en jeu d'une fiancée ou d'une épouse dans une partie de nard est un motif attesté dans plusieurs contes turques et persans ; il signale que la rencontre a basculé du registre courtois au registre de l'épreuve décisive.

Le padichah accepta. Cette fois, Réna perdit.

Elle retourna à la tente, raconta tout à son amie, lui donna ses habits d'homme et reprit sa robe. Elle lui remit une lettre avec ses instructions :

— Amène-moi chez le shah, mais ne lui donne pas la lettre tout de suite. Attends, puis reviens et dis-lui qu'il s'est trompé sur toi — et demande-lui où était sa conscience quand il prenait ta fiancée. Réclame-la en échange du cheval et du chien. Tu me reprendras, et pour le reste ce n'est plus ton affaire.

L'amie, vêtue en jeune homme, conduisit Réna au shah. Peu après, elle revint, remit la lettre et dit de vive voix qu'elle était reconnaissante de l'accueil reçu, mais que l'affaire de la fiancée l'avait blessée. Certes, tout avait été convenu, mais le shah n'aurait pas dû accepter. Elle ramenait maintenant le cheval et le chien, et demandait qu'on lui rendit sa fiancée.

— J'y consens, dit le shah en se tournant vers Réna. Et toi ?

— Moi aussi. Mais écris que je suis sans faute en tout cela, et que pendant tel temps j'ai été ton épouse.

Le document scellé constitue le pivot juridique du récit. Dans les sociétés islamiques classiques, l'écrit portant le sceau du souverain, möhür, valait preuve irréfutable devant tout tribunal ; c'est précisément cet instrument du pouvoir que Réna retourne contre celui qui l'a émis.

Le shah écrivit, apposa son sceau, et remit le document. Les deux jeunes gens s'en allèrent.

Les mois passèrent. La jeune fille mit au monde un fils, la jument un poulain, la chienne un chiot. Le poulain et le chiot étaient le portrait exact du cheval et du chien du shah. L'enfant ressemblait au shah Abbas comme si l'on avait partagé une pomme en deux. *La comparaison de deux visages semblables à une pomme coupée en deux — bir almanı iki bölmək — est une formule proverbiale récurrente dans le conte azerbaïdjanais pour signifier une ressemblance absolue, notamment entre père et fils.*

Deux ou trois ans s'écoulèrent. Le shah se souvint de sa promesse. Il convoqua son vizir, prépara les chevaux, et sept jours et sept nuits plus tard ils atteignirent la ville de la jeune fille. *Le voyage de sept jours et sept nuits est une durée rituelle dans le conte turcique et caucasien, marquant le passage d'un espace ordinaire à un espace de révélation ou d'épreuve.* Celle-ci les aperçut de loin, hissa son fils sur la jument ressemblant au cheval du shah, lâcha le chien à côté, et alla au-devant des voyageurs.

Le shah, frappé par la ressemblance de l'enfant avec lui-même et par celle des bêtes avec les siennes, entra dans la maison et tira son épée.

— Un cheval et un chien peuvent se ressembler — soit. Mais d'où vient cet enfant ?

— Attends, et tu entendras la vérité, dit-elle.

Il rabaissa son épée. Elle lui tendit le document portant son sceau.

— Cet enfant est ton fils.

Le shah reconnut sa propre lettre et ne put dissimuler sa stupeur. Il demanda à la jeune fille de lui révéler le secret. Elle lui raconta tout : le déguisement en fils du roi d'Égypte, l'orpheline qui lui ressemblait, les deux parties de nard gagnées, la troisième perdue délibérément.

— Voilà ton fils, voilà ton cheval, et voilà ton chien.

Le shah loua l'intelligence, l'ingéniosité et l'esprit d'entreprise de la jeune fille. Il emmena sa femme et son fils au palais, où ils vécurent heureux et ne connurent plus de chagrin.

Note du traducteur : *Ce conte appartient au cycle des récits de ruse féminine (qadın hiyləsi) largement attesté dans les folklores turcique, persan et arabe. La figure du shah Abbas, souverain séfévide historique devenu personnage quasi légendaire dans la tradition orale du Caucase et de l'Iran, y fonctionne moins comme référence historique que comme garant de prestige narratif : être plus rusé que lui, c'est être rusé par excellence. La structure du récit — démonstration d'intelligence, épreuve imposée par le pouvoir, déguisement, document scellé retourné contre son émetteur — est cohérente avec d'autres versions connues dans les traditions azerbaïdjanaise et persane, où la femme avisée triomphe non par la force mais par la maîtrise de la parole et de l'écrit. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.*

Le Shah, la Jeune Fille, le Cordonnier et le Vizir

Un jour, le shah Abbas — *figure quasi légendaire dans le folklore azerbaïdjanais et persan, archétype du prince juste qui circule incognito parmi son peuple pour en éprouver la sagesse, à la manière du calife Haroun al-Rachid dans les Mille et Une Nuits* — laissa le grand vizir gouverner en son absence et partit parcourir le pays avec un second vizir. Ils se déguisèrent en derviches — *le derviche, derviş, désigne dans les traditions soufies du monde islamique un homme de Dieu qui a renoncé aux biens du monde et voyage de ville en ville ; se déguiser en derviche permettait de circuler librement sans éveiller les soupçons, car refuser l'hospitalité à un derviche était mal vu* — afin que personne ne les reconnût.

Ils marchèrent un jour, puis un autre, et croisèrent sur la route un inconnu. Ils le saluèrent et continuèrent. Le shah remarqua que l'homme cheminait avec eux et lui proposa :

— Écoute, brave homme, puisque la route nous réunit, faisons-y une échelle.

L'inconnu le regarda, surpris :

— Que te prend-il, derviche ? À quoi servirait une échelle sur une route plane ?

Faire une échelle sur la route — c'est-à-dire bâtir quelque chose ensemble — était une métaphore courante dans la rhétorique populaire azerbaïdjanaise pour proposer de meubler le chemin par une conversation agréable : grimper ensemble les échelons du temps par les mots.

Le shah vit que l'homme n'avait pas saisi, mais ne répéta pas. Bientôt apparurent les portes de la ville.

— Frère, prends-nous chez toi pour la nuit, demanda le shah. Nous sommes des envoyés de Dieu.

L'homme répondit froidement :

— Les envoyés de Dieu vont là-bas, dit-il en montrant la mosquée.

Et il rentra chez lui sans les inviter. Il avait une fille. Il lui raconta l'étrange rencontre.

— Père, va chercher ces derviches, dit-elle. Celui qui t'a parlé est manifestement très intelligent.

— Tu ne les as pas vus. Comment peux-tu le savoir ?

— C'est évident. Il t'a proposé de faire une échelle sur la route. Il voulait dire : meublons le chemin d'une belle conversation. Tu n'as pas compris.

Elle supplia longtemps son père, mais il refusa d'aller les chercher. Alors elle dit :

— Si tu ne veux pas y aller, porte-leur au moins de quoi manger. Ils ne connaissent personne ici.

À grand-peine elle obtint son accord. Elle prépara un peu de dolma — *la dolma*, dolma, littéralement « chose farcie » en turc, est un plat fondamental de la cuisine azerbaïdjanaise : feuilles de vigne ou légumes farcis de viande et de riz, servis chauds ou froids ; offrir de la dolma à un hôte est un geste d'hospitalité de premier ordre — une galette de pain et un petit pichet de lait. Elle enveloppa le tout et dit à son père :

— Transmets aux derviches de ma part : la lune est pleine, les étoiles sont innombrables dans le ciel, et la mer déborde. Quoi qu'ils te répondent, rapporte-moi leurs paroles exactes.

Or le père était un homme peu généreux. En chemin, il mangea la moitié de la dolma, cassa un morceau de galette, but tout le lait, et porta le reste aux derviches avec le message de sa fille. Le shah mangea ce qui restait, partagea avec son vizir, puis en rendant la vaisselle dit :

— Transmets à ta fille que la lune est en quartier, qu'il n'y a guère que dix ou quinze étoiles au ciel, et que la mer est tout à fait à sec.

L'homme ne comprit rien, mais rapporta fidèlement les paroles du derviche. La fille leva les mains au ciel :

— Père, n'as-tu pas honte ? Pourquoi as-tu mangé le repas que j'envoyais aux hôtes ? Pourquoi as-tu bu tout le lait ?

— Comment sais-tu que j'ai mangé la dolma et rompu le pain en chemin ?

— Ce sont les derviches qui me l'ont dit par ta bouche. J'avais dit : la lune est pleine, les étoiles sont innombrables, la mer déborde — c'est-à-dire : le pain est entier, la dolma est abondante, le pichet est plein. Les derviches ont répondu : la lune est en quartier, les étoiles sont peu nombreuses, la mer est à sec — c'est-à-dire que tu avais mangé la moitié du pain et la plus grande part de la dolma, et bu tout le lait.

Cet échange codé, où l'abondance ou la raréfaction des astres et des eaux traduit l'état des provisions, appartient à un registre de communication allégorique — appelé parfois langage à double fond — attesté dans plusieurs traditions narratives turques et persanes, où la sagesse féminine s'exprime précisément là où la parole directe serait impossible ou dangereuse.

Elle supplia derechef son père d'inviter les derviches au moins pour un jour. Il finit par céder et alla les chercher.

Or cette jeune fille était atteinte de strabisme — *le strabisme d'un personnage est parfois, dans le conte azerbaïdjanais, un marqueur narratif ambigu : défaut physique apparent qui contraste avec une acuité intellectuelle hors du commun, comme si le regard de travers signalait une façon de voir le monde autrement* — et tous les objets de la maison étaient légèrement de guingois. Le shah le remarqua dès son entrée mais n'en dit rien. Quand le maître de maison leur demanda ce qu'ils pensaient de sa demeure, le shah répondit, pour faire allusion discrètement au strabisme de la fille :

— La maison est très belle, mais elle a un défaut : le conduit de cheminée est de travers.

Le père cligna des yeux sans comprendre. La fille, elle, saisit immédiatement :

— Ce n'est pas grave, dit-elle. La fumée s'échappe quand même librement.

La réponse de la jeune fille est un modèle de ce que la rhétorique populaire azerbaïdjanaise appelle ağıl cavabı, la réplique d'intelligence : retourner l'allusion piquante en affirmation sereine de sa propre valeur.

Les derviches s'assirent. La jeune fille demanda ce qu'ils souhaitaient manger. Le shah avait remarqué en entrant dans la cour des poules et un cheval. Il dit :

— Apporte-nous quelque chose dont nous mangerions la chair, les poules le cœur, et le cheval la peau.

La jeune fille sortit et revint aussitôt avec un melon :

— Mangez vous-mêmes la douce chair, donnez les graines aux poules, et le cheval grignotera la peau.

Le melon, qovun, est un fruit hautement symbolique dans la culture azerbaïdjanaise et d'Asie centrale : signe d'hospitalité, de générosité et d'été ; le servir à un hôte de passage est un geste chargé de sens. La devinette du shah et la réponse immédiate de la jeune fille illustrent le motif de l'énigme-test, très répandu dans les contes turciques et persans, où celui qui répond juste prouve une intelligence digne du pouvoir.

Le shah, admiratif, la complimenta, et ils reprirent la route avec le vizir.

Sur le chemin, ils rencontrèrent un cordonnier. Le shah avait entendu dire autrefois que cet homme était d'une grande sagesse. En s'approchant, il porta la main à sa tête en guise de salut. *Ce geste — porter la main au front — dépasse ici la simple politesse : dans la gestuelle codée des échanges entre hommes instruits, il signifiait « qu'est-ce qui guérit les maux de tête ? », c'est-à-dire : qu'est-ce qui préserve l'homme du malheur ?* En réponse, le cordonnier porta un doigt à sa langue.

Puis le shah demanda :

— Frère cordonnier, peux-tu multiplier neuf par trois ?

— J'ai essayé, répondit le cordonnier sans hésiter. Ça n'a pas marché : mes trente-deux ont tout dévoré.

Neuf mois — printemps, été, automne — désignent la saison de travail ; trois mois désignent l'hiver à nourrir. Multiplier neuf par trois signifiait : as-tu pu faire des réserves pour l'hiver en travaillant le reste de l'année ? Les trente-deux font allusion aux trente-deux dents : « J'ai tout mangé au fur et à mesure. »

— Et toi, es-tu loin ou près ? reprit le shah.

— J'ai rendu le loin proche.

« Être loin » signifiait être presbyte — voir loin mais mal de près — et « être près » signifiait être myope. Le cordonnier répondait qu'il était myope.

— Te tiens-tu sur deux ou sur trois ?

— J'ai fait de deux, trois.

Se tenir sur deux jambes ou sur trois : le cordonnier, dont les jambes faiblissaient, avait pris une canne — transformant sa paire de jambes en appui à trois points.

— Et si je t'envoie une oie, pourrais-tu la plumer ?

— Et comment ! répondit le cordonnier.

Ils se séparèrent. De retour au palais, le shah ayant quitté son habit de derviche et repris son trône dit au vizir :

— Tu devrais avoir honte. Tu n'as pas compris un seul mot du cordonnier. Retourne le voir et tâche de saisir. Mais ne le malmène pas et ne le force pas à parler.

Le vizir prit beaucoup d'or, monta à cheval et se rendit chez le cordonnier.

— Peux-tu m'expliquer ce que tu as dit au shah quand vous vous êtes rencontrés en habit de derviche ?

— Je peux. Mais cela coûtera des pièces d'or.

Le vizir accepta. Le cordonnier expliqua :

— Quand le shah a porté la main à sa tête, il voulait savoir ce qui guérit les maux de tête, autrement dit ce qui préserve l'homme du malheur. J'ai porté le doigt à ma langue : si tu ne bavardes pas, tu n'auras pas de malheur. Quand il m'a demandé si j'avais multiplié neuf par trois, il voulait savoir si j'avais pu mettre de côté pour les trois mois d'hiver en travaillant les neuf

autres. J'ai répondu que j'avais essayé mais que mes trente-deux dents avaient tout dévoré. Quand il m'a demandé si j'étais loin ou près, il voulait savoir si j'étais presbyte ou myope. J'ai répondu que j'avais rendu le loin proche : je suis myope. Quand il m'a demandé si je me tenais sur deux ou sur trois, il voulait savoir si mes jambes me portaient encore bien. J'ai répondu que j'avais fait de deux, trois — mes jambes faiblissent et j'ai pris une canne. Enfin, quand il m'a demandé si je pouvais plumer son oie s'il m'en envoyait une, j'ai dit que oui. L'oie, c'est toi — et je t'ai bel et bien plumé de tout ton or.

Le vizir regretta amèrement d'avoir remis tant d'or et résolut de se venger. Il dit :

— Puisque tu es si malin, dis-moi : que fait le shah en ce moment ?

Le cordonnier le regarda de bas en haut et dit :

— Le shah est un grand homme. Il convient de parler de lui avec respect. Moi, je suis assis à même le sol, devant un tas de vieilles chaussures. Parler du shah dans cette posture serait l'offenser. Donne-moi ton cheval, pose sur mes épaules ta cape brodée d'or, mets dans ma main ton précieux fouet — alors je te répondrai.

La cape brodée d'or, zərli xalat, est dans la culture azerbaïdjanaise et plus largement dans celle du monde islamique médiéval un vêtement d'apparat conféré par le souverain à ses dignitaires en signe de faveur ; l'endosser était un acte symbolique fort, signifiant l'autorité déléguée. Le cordonnier exige de revêtir littéralement les insignes du pouvoir avant d'en parler — et ce faisant, il s'en empare.

Le vizir descendit de cheval. En un instant le cordonnier fut en selle. Le vizir lui posa la cape sur les épaules.

— Écoute bien ce que fait le shah, dit le cordonnier. Le shah désarçonne des cavaliers comme toi, et met en selle des piétons comme moi. Adieu !

Et il éperonna le cheval et disparut. Le vizir attendit longtemps, puis rentra au palais les mains vides.

— Tu vois, vizir, dit le shah, quelle sagesse il peut exister chez les hommes ? Réponds-moi toi-même : lequel de vous deux mérite davantage d'être vizir — lui ou toi ?

Le vizir ne put que convenir que le cordonnier était infiniment plus sage que lui.

Le shah fit rechercher le cordonnier et le nomma son vizir. Quant à l'ancien vizir, il le fit asseoir à la place du cordonnier pour coudre des souliers.

Note du traducteur : Ce conte appartient à un cycle très répandu dans les folklores turcique, persan et arabe : celui du souverain déguisé qui éprouve la sagesse de ses sujets — cycle dont relèvent également les aventures nocturnes de Haroun al-Rachid dans les Mille et Une Nuits. La figure du cordonnier sage est particulièrement significative : dans les traditions populaires

azerbaïdjanaises et ottomanes, les artisans — cordonniers, tisserands, forgerons — sont volontiers porteurs d'une intelligence pratique supérieure à celle des courtisans, dont la suffisance est systématiquement ridiculisée. L'échange codé entre le shah et le cordonnier relève d'un registre de communication allégorique — parfois appelé langage des sages — attesté dans plusieurs récits du monde islamique médiéval, où la maîtrise de la métaphore signale une appartenance à une élite de l'esprit indépendante du rang social. La conclusion — le vizir mis à l'établi, le cordonnier élevé au rang de vizir — est une inversion carnavalesque classique qui, dans le conte populaire, ne remet pas en cause l'ordre du monde mais affirme que la légitimité du pouvoir repose sur l'intelligence et non sur la naissance.

La Princesse muette

Il était une fois un shah qui avait un fils et une fille. La fille était muette. Elle était belle comme la lune au quinzième jour de son cycle, enchanteresse comme une houri du paradis. Ses yeux brillaient comme les étoiles du matin, ses sourcils semblaient tracés au pinceau. Elle était intelligente et bonne, douce et délicate. La tristesse permanente sur son visage lui donnait l'air d'un ange affligé par les péchés des hommes. Son père l'aimait, et son frère l'adorait.

La houri — en azerbaïdjanais hur — est une figure féminine issue de la tradition islamique, désignant les compagnes célestes promises aux croyants au paradis. Dans la littérature orale azerbaïdjanaise, la comparaison à une houri est l'une des formules hyperboliques les plus élevées pour décrire la beauté d'une femme. Elle témoigne de l'imprégnation profonde de la tradition coranique dans le folklore populaire.

Sentant la mort approcher, le shah maria son fils et héritier à une charmante princesse et, lui ayant ordonné d'aimer et de veiller sur sa sœur, il mourut.

Fidèle au testament de son père, le jeune shah aimait sa sœur avec tendresse et dévotion. Il exauçait ses moindres désirs avec la rapidité de l'éclair, ne laissait pas le moindre souffle de vent l'effleurer, ne lui permettait pas de poser le pied à terre. Là où elle posait le pied, il était prêt à y coucher sa tête. Il ne jurait que par son nom, que par sa vie.

Un amour fraternel aussi tendre déplaisait à la jeune épouse, qui était aussi méchante que belle. Elle jalousait son mari pour sa sœur, la haïssait de tout son cœur et cherchait sans cesse un moyen de la perdre.

Le jeune shah possédait un faucon qu'il aimait beaucoup. Un jour, pendant que le mari était à la chasse, la méchante reine étrangla le faucon de ses propres mains, et à son retour dit à son époux :

— Regarde ce qu'a fait ta sœur : elle savait que tu aimais ce faucon, et elle l'a tué exprès, rien que pour te contrarier.

— Que le faucon soit en sacrifice à la poussière des pieds de ma sœur ! dit le shah, et il ne repensa plus jamais à l'oiseau.

Voyant qu'elle n'était pas parvenue à refroidir l'amour du frère pour sa sœur, la méchante reine imagina un autre stratagème. Le shah possédait un cheval arabe qu'il aimait et chérissait comme la prune de ses yeux. La méchante reine égorga ce cheval de ses propres mains, et quand le shah, rentrant de la chasse, demanda qui avait tué son cheval bien-aimé, sa femme répondit :

— Ta chère sœur.

— Que mon cheval bien-aimé soit en sacrifice à la poussière des pieds de ma chère sœur, pourvu qu'elle ne souffre pas et ne s'attriste pas, dit le shah, et il ne repensa plus à son cheval.

Ce sang-froid exaspéra la méchante reine au plus haut point. Elle se mit à pleurer à grand bruit, déchira ses vêtements de dépit, se griffa le visage et la poitrine jusqu'au sang, s'arracha les cheveux et, finalement, se résolut à user du moyen le plus désespéré : la nuit, elle égorga son propre enfant, unique, jeta son corps dans la chambre de la malheureuse princesse muette, puis, se lamentant et pleurant, les cheveux défaits, la poitrine ensanglantée et à découvert, courut trouver le shah et se mit à crier en se frappant la poitrine avec frénésie :

— Viens, viens voir ce qu'a fait ta chère sœur — elle a égorgé ton unique enfant ! Ô grand Allah, je le jure, si cette fois encore tu lui pardones, j'étrangle de mes propres mains l'assassine de mon malheureux enfant ! Ô Allah grand et juste ! Pourquoi n'as-tu pas foudroyé cette scélérate ? Ô malheur, malheur à moi, malheureuse mère !

Accablé de douleur, le malheureux shah ordonna qu'on emmène aussitôt sa sœur dans la forêt profonde et qu'on l'y abandonne pour être dévorée par les bêtes sauvages. Les serviteurs exécutèrent l'ordre du shah : ils bandèrent les yeux de la malheureuse princesse muette pour qu'elle ne puisse retrouver le chemin de la maison, la conduisirent dans la forêt, l'assirent sur une souche et s'en allèrent.

La malheureuse princesse se retrouva seule dans la forêt. Elle se mit à pleurer et à invoquer Allah dans son cœur. Longtemps elle pleura, longtemps les larmes coulèrent de ses beaux yeux, et enfin elle s'endormit.

Elle dormit peut-être une heure, peut-être un jour, peut-être un an, peut-être même dix ans — mais quand elle se réveilla et ouvrit les yeux, elle vit devant elle un joli petit lièvre au pelage doré, aux pattes de velours et aux beaux yeux. Il se tenait devant elle sur ses pattes de derrière et la regardait avec une infinie douceur de ses grands yeux, comme s'il avait veillé sur son sommeil. Quand la princesse ouvrit les yeux, le lièvre dit d'une voix humaine :

— Joue avec moi, charmante princesse !

— À quoi veux-tu que je joue avec toi, petit lièvre ? demanda la princesse — et elle s'aperçut avec étonnement et joie que sa langue s'était déliée et qu'elle parlait clairement et librement.

— Voilà : je vais courir, et toi tu me rattraperas.

Le lièvre s'élança, la princesse à sa suite. Ils coururent peut-être une heure, peut-être un jour, peut-être un an, peut-être même dix ans entiers. Soudain la princesse vit devant elle un magnifique palais d'or entouré d'un jardin ombragé où murmuraient de fraîches fontaines embaumées.

Par les portes dorées le lièvre se glissa dans le palais, la princesse derrière lui. Elle vit un grand escalier dont chaque marche était d'une matière différente : la première d'or, la deuxième

d'argent, la troisième de fer, la quatrième de cuivre, la cinquième de bronze, la sixième de marbre, et ainsi de suite.

L'escalier aux marches de matières différentes est un motif que l'on retrouve dans plusieurs contes turques et persans. La hiérarchie des matériaux — de l'or au marbre — figure une cosmologie ascendante : chaque palier est une étape vers un monde plus élevé, plus proche du sacré ou du merveilleux. C'est un seuil symbolique, un passage ritualisé entre le monde ordinaire et l'espace enchanté.

Sans hésiter, la princesse suivit le lièvre dans cet escalier et vit au sommet une porte dorée qui ouvrait sur une salle somptueuse resplendissant d'or, d'argent et de pierres précieuses. Le sol était recouvert de doux tapis de soie, le plafond et les murs ornés d'or, de turquoise et de diamants. Le long des murs étaient disposés des divans en ivoire aux pieds d'or, couverts de moelleuses coussins de velours. Dans chaque angle de la pièce reposait sur un socle d'albâtre un bassin d'or rempli d'encens parfumé.

La charmante princesse, éblouie par cette magnificence, se tenait au milieu de la pièce et cherchait le lièvre des yeux — mais au lieu du lièvre au pelage doré, elle vit devant elle un jeune et beau prince aux yeux noirs et brillants, aux sourcils en arc, aux belles boucles ; son visage respirait la bravoure et la bonté. Sa haute stature, droite comme un platane, eût fait l'envie des anges d'Allah.

Le platane oriental — en azerbaïdjanais çinar — est dans la tradition poétique azerbaïdjanaise et persane la métaphore classique de la beauté masculine : grand, droit, élancé. On le retrouve fréquemment dans la poésie des ashigs, les bardes itinérants du Caucase.

Il s'approcha de la princesse et la salua en ces termes :

— Je te salue, charmante princesse, dans mon palais qui t'appartient désormais. Jusqu'à présent il ne lui manquait que ton regard enchanteur. Si tu consens à l'embellir de ta présence, je serai, ainsi que tous mes sujets, ton humble serviteur.

— Qui es-tu donc, beau prince, et où est ce petit lièvre au pelage doré qui m'a attirée dans ce palais ? demanda la princesse, tremblante d'effroi.

— Ô charmante princesse, n'aie pas peur ! Je suis le fils du puissant et glorieux padichah de Chini-Machin, Engibar. Mon nom est Shah-Nurivan. De mauvais parents ont traîtreusement tué mon père et m'ont dépouillé du trône. Un grand sorcier, ami fidèle de mon père, m'a sauvé de mes ennemis et m'a caché dans cette forêt. Il m'a offert ce palais doré. C'est lui aussi qui, sous les traits d'un lièvre pour ne pas t'effrayer, t'a attirée jusqu'ici. Le sorcier connaissait ton histoire, il savait comment la méchante reine t'avait chassée du palais de ton père. Il veillait sur toi contre les bêtes sauvages dans la forêt, pendant que tu dormais. Et c'est par son art qu'il a délié ta langue et t'a donné le don de la parole.

Chini-Machin — en persan چین و ماچین — désigne dans la géographie mythique de la littérature persane et turque une contrée fabuleuse et lointaine, quelque part en Orient extrême, au-delà

des limites du monde connu. C'est une terre de merveilles, synonyme d'un royaume puissant et inaccessible. Sa mention dans ce conte place Shah-Nurivan dans la lignée des princes issus d'un monde magique, légitimant ainsi son pouvoir sur le palais enchanté et son lien avec le sorcier.

Les larmes aux yeux, la princesse remercia le bon prince et son ami le sorcier.

— Ne pleure pas, belle princesse, s'écria le prince. Je sais que c'est innocente qu'on t'a chassée du palais de ton père. Je te donne mon palais. Veux-tu être ma femme ?

La princesse rougit, et ce fut sa seule réponse. Dès le premier regard elle avait aimé le beau et bon prince.

Soudain tout le palais s'illumina de feux multicolores, et des musiciens invisibles se mirent à jouer de divines mélodies paradisiaques. De belles suivantes entrèrent, qui, en chantant des chants de noces, revêtirent la princesse émerveillée d'un magnifique habit royal et la conduisirent dans une autre salle où l'attendait le prince avec son ami le sorcier. Le bon sorcier les bénit et offrit à la princesse deux pommes d'or.

— Tu auras deux fils. Tu leur donneras ces pommes d'or. Elles apporteront le bonheur à tes enfants, dit le sorcier, et à cet instant même il disparut.

La princesse devint l'épouse du beau prince et fut très heureuse.

Elle eut en effet, comme le sorcier l'avait prédit, deux fils, deux beaux anges. Un jour les enfants jouaient dans la chambre avec les pommes d'or, tandis que la princesse se tenait à la fenêtre et regardait au loin. Soudain les jours d'autrefois resurgirent dans sa mémoire — son père, son bon frère, la méchante belle-sœur qui l'avait chassée de la maison paternelle — et les larmes se mirent à couler en torrents de ses beaux yeux. À ce même instant elle aperçut à la porte du palais un cavalier, et reconnut en lui son frère, son cher frère qu'elle n'avait jamais pu oublier. Le cavalier leva les yeux vers elle, mais ne reconnut pas sa sœur.

— Belle reine, lui dit-il, la nuit m'a surpris dans la forêt. Je me suis égaré et j'ai perdu mon chemin. Je suis épuisé par une longue errance, et mon cheval aussi. Me permets-tu de passer la nuit dans ton palais ?

La reine ordonna aussitôt aux serviteurs de faire entrer le cavalier. Les palefreniers prirent son cheval, et on le conduisit dans une belle chambre où une table abondante était dressée pour lui. De jolies servantes le servirent à table. Quand il se leva, elles lui lavèrent les pieds et les mains à l'eau parfumée et le menèrent dans une chambre à coucher où un doux lit de velours était préparé. Le shah se coucha et s'endormit aussitôt.

La princesse, qui avait reconnu son frère, avait ordonné à ses serviteurs de le nourrir, l'abreuver et lui témoigner tous les égards possibles, mais surtout de ne pas dire à qui appartenait ce palais ni qui l'habitait.

Quand le shah fut endormi, la princesse entra sans bruit dans sa chambre et glissa les pommes d'or avec lesquelles ses enfants jouaient dans la besace de chasse de son frère, puis sortit silencieusement. Le lendemain matin, le shah voulait déjà remonter à cheval et partir quand les serviteurs, sur ordre de la princesse, le retinrent.

— Tu as volé les pommes d'or de nos jeunes princes, lui dirent-ils, et nous ne te laisserons pas partir.

Le shah se mit en colère. Il voulut se dégager de force, mais les serviteurs, malgré sa résistance, le fouillèrent, trouvèrent les pommes d'or dans sa besace de chasse et le conduisirent devant la reine.

— Grâce, reine, s'écria le malheureux shah, confondu comme voleur. Tes serviteurs m'accusent d'avoir volé les pommes d'or, mais je le jure par Allah, je suis innocent !

— Shah, s'écria la princesse, tu vois comme il est facile d'accuser un innocent ! Et pourtant tu as cru les paroles d'une méchante femme et tu as accusé ta propre sœur d'avoir tué ton enfant — elle qui n'avait rien fait. Tu l'as chassée du palais et abandonnée dans la forêt pour être dévorée par les bêtes sauvages.

— Ô malheur ! Si ma sœur était innocente, si je l'ai accusée à tort, mieux vaut que je meure que de rester en vie. Reine, je mérite la mort. Ordonne à tes serviteurs de me trancher la tête sur-le-champ.

— Ne te désole pas, cher frère, dit la princesse, émue. Je suis ta sœur ! Tu m'as accusée d'avoir tué ton enfant, mais j'étais innocente, et Allah m'a sauvée.

Le shah prit sa sœur dans ses bras et se mit à lui baiser les mains, les pieds, ses vêtements. Il ne savait comment exprimer sa joie — il avait retrouvé sa sœur chérie qu'il croyait morte. La reine se réjouissait elle aussi d'avoir retrouvé son frère qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer. Elle lui raconta comment la méchante reine, après avoir tué le bel oiseau, le cheval bien-aimé, et finalement l'enfant, l'avait accusée.

Le jour même, le shah envoya des cavaliers dans sa capitale, et ils amenèrent la méchante reine. Il ordonna de l'attacher à la queue d'un cheval sauvage et de le lancer à travers champs, montagnes et ravins, si bien que le plus grand morceau qui resta de son corps ne fut que son oreille gauche.

Le châtiment par le cheval sauvage est une forme de mise à mort rituelle attestée dans plusieurs traditions turciques et mongoles. Ce mode d'exécution — qui consiste à lier le condamné aux crins ou à la queue d'un cheval lancé au galop — apparaît dans des sources historiques liées aux pratiques guerrières des steppes eurasiatiques, mais aussi dans de nombreux contes populaires du Caucase et d'Anatolie, où il sanctionne les traîtrises les plus graves. La précision grotesque du « morceau de l'oreille gauche » est une formule de clôture morale typique du conte azerbaïdjanais : elle confirme que la sanction a été totale et qu'il ne reste rien de la méchanceté.

Le mal est là-bas, le bien est ici.

Du ciel sont tombées trois pommes : une pour moi, une pour le conteur, une pour le Mulla Ibrahim.

Cette formule finale est la clause traditionnelle du conte azerbaïdjanais — une variante de celle qui clôt de nombreux récits du corpus oral turcique et caucasien. Les trois pommes tombées du ciel sont une image de la générosité cosmique : le récit, comme un fruit, est offert à tous ceux qui l'ont écouté. La mention du Mulla Ibrahim — nom du conteur d'origine — ancre ce récit dans une tradition de transmission orale nommée et personnalisée, rappelant que chaque conte a un gardien.

Note du traducteur : *La Princesse muette est l'un des contes les plus poétiquement élaborés du corpus azerbaïdjanais. Il articule deux motifs fondamentaux de la tradition narrative eurasiatique : le mutisme féminin comme état de vulnérabilité et d'innocence, et la métamorphose animale comme voie d'accès au monde merveilleux. Le lièvre au pelage doré — forme empruntée par le sorcier bienveillant — est un passeur entre deux mondes : il attire la princesse hors de la forêt du danger et vers le palais du bonheur, tout en lui rendant la parole, c'est-à-dire sa pleine humanité. Dans la tradition symbolique turcique, le lièvre est associé à la lune et au monde intermédiaire entre visible et invisible. La guérison du mutisme par la rencontre avec le merveilleux est ici plus qu'un procédé narratif : c'est une affirmation que la voix — et donc la capacité à témoigner, à se défendre — est un don sacré, que la méchanceté des hommes peut suspendre mais que la magie bienveillante peut rendre. Le conte pose aussi, avec une grande économie narrative, la question de la justice et de la croyance : le shah a cru la méchante reine sur parole, sans chercher à vérifier. La scène des pommes d'or est une mise en abyme parfaite : la princesse tend à son frère le même piège que sa belle-sœur lui avait tendu, non par vengeance, mais pour lui faire comprendre, dans sa propre chair, ce que c'est qu'être accusé injustement. La leçon est apprise non par le discours mais par l'expérience. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.*

Le Conte de la Fille Avisée

Un jour, le shah et son vizir revenaient de la chasse quand ils aperçurent devant eux une vieille femme courbée qui marchait sur le chemin. Le shah retint son cheval, la rattrapa et lui demanda :

— Hé, vieille, qui es-tu et que fais-tu ici ?

— Je suis une femme, tu ne vois pas ? répondit la vieille. Et je m'occupe à gâcher la vie des uns et à rendre les autres heureux.

Le shah s'étonna :

— Et quelle force as-tu donc pour pouvoir rendre quelqu'un heureux ou malheureux ?

— Ô shah, rit la vieille, tu ne sais donc pas ce dont est capable une femme ? Si la femme ne détruit pas la maison, elle tiendra mille ans.

Les paroles de la vieille ne plurent pas au shah. Mais le vizir se rangea à son avis.

La vieille était depuis longtemps restée loin derrière eux, mais ils continuaient de se disputer. Et même au palais ils continuèrent de se quereller. Le souverain avait trois filles. Il les convoqua pour trancher la dispute.

— Mes filles, demanda-t-il, qui bâtit la maison — la femme ou l'homme ?

La fille aînée répondit :

— Le mari, bien sûr.

Sa réponse plut au shah.

— Merci, ma fille, tu as raison, dit-il, et il se tourna vers la fille du milieu : Et toi, qu'en dis-tu ?

Celle-ci répondit :

— Père, qu'est-ce qu'une femme pour pouvoir bâtir une maison ? C'est bien sûr l'homme qui bâtit la maison.

Le shah se tourna vers la fille cadette :

— Et toi, qu'en penses-tu, ma fille ?

Mais la fille cadette le déçut :

— Père, c'est la femme qui bâtit la maison.

Le shah était un homme emporté. Il bondit de son trône, hors de lui.

— En ce cas, je te marierai à un pauvre sans feu ni lieu. Nous verrons comment tu bâtiras une maison !

Or il faut dire qu'à la périphérie de cette ville, dans une misérable cahute, vivait une vieille femme, Faty-gary. Elle avait un petit-fils, Ahmed, si paresseux qu'il était prêt à ne pas boire, à ne pas manger, pourvu qu'on ne l'obligeât pas à se lever. C'est cette Faty-gary que le shah convoqua et lui dit :

— Écoute, vieille, je donne ma fille cadette à ton petit-fils. Et comme tu es pauvre et n'as rien, il n'y a pas besoin de noce — sans musique aucune, emmène-la avec toi quand tu rentreras chez toi.

La vieille se jeta à ses pieds, épouvantée :

— Ô shah, quelle paire ferait mon petit-fils avec ta fille ? Il n'a même pas de vêtements convenables. Il va dans des haillons tels que les mendiants en ont peur. Et il n'a jamais mangé de pain à sa faim de sa vie. Comment pourrait-il entretenir la fille d'un shah ? Non, grand shah, ne fais pas cela.

— Ce n'est pas ton affaire, se fâcha le shah. C'est dit — je donne ma fille à ton petit-fils — et c'est tout.

La vieille ne pouvait rien faire d'autre et, emmenant avec elle la fille du shah, rentra chez elle. Là elle raconta tout à son petit-fils. Ahmed, bien que frappé par la décision inattendue du shah, ne se leva pas de son lit.

Quant à la fille du shah, elle était très intelligente et habile. Ni la colère de son père, ni ce mariage inattendu ne l'effrayèrent le moins du monde. Elle décida qu'elle viendrait à bout de la paresse de son mari.

Avant toute chose, elle remarqua que par paresse il mangeait au lit. Dès le premier jour, elle dressa la table et appela Ahmed à manger. Il la supplia longuement de lui apporter le repas au lit. Mais elle ne voulut pas en entendre parler. Alors Ahmed se tourna face au mur et s'endormit. Le lendemain il se passa la même chose. Ahmed sentait qu'il avait faim, il comprit que personne ne lui apporterait à manger au lit, même s'il était en train de mourir, et tant bien que mal, en gémissant et en se plaignant, il se traîna jusqu'à la table dressée. Ayant mangé, il s'effondra aussitôt pour dormir. Et sa femme, chaque jour, dressait la table un peu plus loin du lit. Au bout de quelques jours, Ahmed se levait déjà dès qu'elle portait les plats. Alors elle commença à servir le repas dehors, dans la cour, sur l'herbe verte. Ahmed se mit à venir jusque là aussi, mais, ayant mangé, il s'allongeait invariablement pour dormir.

Un jour la fille du shah imagina de l'attirer dans la rue. Elle avait appris que son mari aimait les noix. En achetant au bazar deux livres de noix, elle les éparpilla de la grille jusqu'à la maison et dit :

— Ahmed, arrête de te tourner les pouces. Il y a des noix éparpillées dans la cour, lève-toi, ramasse-les et mange-les.

Bien qu'Ahmed fût trop paresseux pour se lever, il avait encore plus envie de noix. Il sortit du lit, ramassa tant bien que mal les noix près de la grille et se recoucha pour dormir. Le lendemain elle inventa une nouvelle ruse, puis une autre, et ainsi progressivement elle habitua le fainéant à sortir dans la rue. Alors elle commença à l'envoyer au bazar.

Mais Ahmed objectait :

— Je ne sais rien faire, où trouverai-je du travail ?

— Tu n'as qu'à sortir dans la rue, dit sa femme, et crier que tu cherches du travail. Tu verras, quelqu'un en aura besoin. Mais qui que ce soit qui s'approche de toi, ne marchande pas et ne discute pas — suis-le. Il te donnera du travail.

Elle réussit tant bien que mal à faire sortir Ahmed dans la rue. Il se planta au milieu du chemin, répétant à peine audiblement :

— Qui a besoin d'un travailleur ?

Soudain un homme s'approcha de lui et dit :

— Mon fils, j'ai un jardin, viens bêcher la terre, je te donnerai un touman (*touman* — ancienne unité monétaire persane et azerbaïdjanaise) pour cela.

Ahmed voulut refuser, mais se souvint des paroles de sa femme et y alla. Jusqu'au soir il bêcha la terre dans le jardin, et le soir il reçut son salaire et prit le chemin du retour.

En chemin il vit qu'un homme vendait un chat. Il donna son touman pour le chat. À la maison, la fille du shah demanda :

— Ahmed, qu'as-tu fait, combien as-tu gagné ?

— J'ai gagné un touman, répondit-il, mais je l'ai donné pour ce chat.

Sa femme ne le gronda pas, elle dit seulement :

— Puisque tu as essayé de travailler, pars en voyage au loin. Tu as besoin de voir du pays.

Ahmed fut à nouveau pris de paresse et tenta de protester.

— Comment pourrais-je voyager, je n'ai ni cheval, ni argent, et je ne connais pas la route.

Mais la fille du shah fut insistante :

— Dès demain tu iras au bazar, tu te posteras sur le côté de la route et tu attendras. Un convoi de chameaux passera devant toi. Si tu demandes au maître de t'emmener et dis-lui qu'en échange tu l'aideras en route, il acceptera. Et tu partiras avec eux.

Ahmed savait que sa femme obtiendrait de toute façon ce qu'elle voulait, que ce qu'elle dirait se réaliserait, et accepta donc. Le matin venu, il alla se poster au bord de la route. Effectivement, une file de chameaux apparut bientôt. Ahmed s'approcha du maître du convoi et demanda :

— Ne voudrais-tu pas m'emmener avec toi, brave homme ? Je t'aiderai en échange en chemin.

— Bien sûr que je t'emmènerai, je cherchais justement un homme comme toi à la chandelle. Je cherchais au ciel, il m'est tombé sur la terre.

Ainsi Ahmed se mit en route pour voyager. Leur chemin passait par le désert, et à mi-chemin ils manquèrent d'eau. Longtemps ou peu, ils marchèrent en souffrant de la soif, et parvinrent enfin à un puits.

Le maître du convoi appela Ahmed et lui dit :

— Mon fils, nous allons te descendre dans le puits, remonte un peu d'eau.

Ahmed avait désormais pris l'habitude d'accepter à tout, il accepta cela aussi. On le ficela avec une corde, on le descendit dans le puits. Ahmed posa les pieds au fond, regarda autour de lui et vit : ni murs ni lumière. Seulement d'en haut brillait un morceau de soleil. Il marcha longtemps avant de trouver une rivière. Il emplit deux outres d'eau et revint en arrière. Il se mit à appeler pour qu'on le remontât en haut. Mais au lieu d'une réponse retentit un fracas terrible et apparut un div (*div* — être démoniaque colossal issu des mythologies turques et persanes, gardien des espaces souterrains et des trésors cachés ; dans la tradition zoroastrienne, les divs sont des esprits du mal ; dans le folklore azerbaïdjanais, ils peuvent être tantôt malveillants, tantôt susceptibles d'être amadoués ou vaincus par la ruse et la parole juste). Ahmed fut saisi de peur, voulut fuir, mais nulle part où aller. Le div barrait de ses bras énormes les passages dans toutes les directions, et remonter en haut était impossible. Et il rugit :

— Ô fils de l'homme, je vois que tu veux me fuir. Mais sache que tu ne m'échapperas nulle part. Jamais aucun être vivant ne s'était aventuré ici. Mais tu as de la chance. Aujourd'hui je suis de bonne humeur. Je vais te poser une question. Si tu dis la vérité, tu es sauvé, sinon — je te mets en pièces.

Et, emmenant Ahmed avec lui, le div s'en alla dans son palais. Ce palais était si beau qu'Ahmed en eut les yeux qui se croisaient. Tout baignait dans l'or et les pierres précieuses. Le div se mit à faire visiter les pièces à Ahmed. Ils traversèrent ainsi trente-neuf pièces. Et dans la quarantième pièce, s'arrêtant devant un plateau d'or sur lequel se trouvait une grenouille, le div demanda :

— Ô fils de l'homme, dis-moi maintenant, quelle est la plus belle chose au monde ?

Ahmed répondit :

— Au monde, la plus belle chose est ce qui est cher à ton âme.

Ces mots plurent beaucoup au div, car il était épris de cette grenouille. Et il renonça à tuer Ahmed. Bien au contraire, il lui offrit une grenade, une grande noix, et le laissa partir libre. Ahmed rejoignit le puits, mais il avait beau appeler, personne ne répondit, car le convoi était parti depuis longtemps. Or il faut dire que, partant pour ce voyage, Ahmed avait emmené avec lui le chat qu'il avait acheté pour un tuman. Quand le convoi était reparti plus loin, le chat n'était pas parti avec eux, il était resté à attendre son maître près du puits. Penché au-dessus de l'ouverture, il miaulait sans arrêt.

Le lendemain matin, un autre convoi passa près du puits. Les gens entendirent le chat crier à perdre haleine. Ils pensèrent : *Il y a là quelque mystère*. Le maître du convoi s'approcha du puits et entendit monter de là une voix :

— Hé, passants, aidez-moi à sortir...

Le chef de convoi appela ses compagnons, ils descendirent une corde et tirèrent Ahmed hors du puits. Il leur raconta ce qui lui était arrivé et ils repartirent ensemble. Ils arrivèrent au pays des Gens-aux-Jambes-Grêles. Pour la nuit ils s'installèrent dans un caravansérail (*karvansaray* — halte fortifiée sur les routes caravanières, institution centrale du commerce à travers tout le monde islamique et particulièrement sur les routes de la soie traversant l'Azerbaïdjan). Les serviteurs dressèrent la table, les hôtes s'assirent, et le maître et toute sa famille, des gourdins à la main, se postèrent derrière le dos des voyageurs. Cela effraya beaucoup les gens, il leur sembla que les maîtres de maison voulaient les tuer. Aussi le chef de convoi dit-il :

— Ô mes frères, si vous pensez nous tuer, tuez-nous avant de nous nourrir, épargnez-nous les tourments de l'attente — quelle est donc cette coutume barbare ?

Mais le maître de maison répondit à cela :

— Nous n'avons nullement l'intention de vous tuer, attendez que l'on serve les plats, vous verrez alors ce que nous voulons faire.

Les serviteurs apportèrent les plats, et dans l'instant même de toutes parts surgirent tant de rats et de souris qu'il ne resta même plus d'os dans les assiettes. Le maître et sa famille se ruèrent sur eux, mais ne purent tous les tuer — ils en étreignirent une douzaine. Les autres se dispersèrent dans leurs terriers. Les hôtes étaient stupéfaits, et Ahmed demanda au maître :

— Mon frère, n'as-tu donc pas de chat ?

— Un chat ? répéta le maître. Mais qu'est-ce qu'un chat ? Dans nos contrées une telle créature n'existe pas.

Alors Ahmed apporta son chat. On servit à nouveau à manger. Ahmed lâcha le chat. Dès que les rats sortirent de leurs terriers, il se jeta sur eux et les étrangla l'un après l'autre. Le maître du caravansérail resta pétrifié d'étonnement. Revenu à lui, il supplia Ahmed de lui vendre le chat. En échange il lui donna beaucoup d'or. Le lendemain un autre convoi partait pour la ville natale d'Ahmed. Il prit la grenade, la noix offertes par le div, un peu d'or reçu pour le chat, et les envoya à sa femme, et lui-même, avec le convoi, continua à parcourir villes et villages pour faire du commerce. Qu'il aille et commerce, mais voyons ce qu'il advint de sa femme.

Ayant reçu l'or envoyé par Ahmed, elle convoqua des maçons et bâtit un château à sept étages. Si beau que, comparé à lui, le palais de son père le shah aurait pu paraître une écurie. Et quand la maison fut prête, elle voulut manger la grenade envoyée par Ahmed. Elle la brisa en deux et vit soudain qu'à l'intérieur, au lieu de grains, se trouvaient des quantités de pierres précieuses. Les ayant échangées, elle meubla le palais d'une vaisselle précieuse, l'orna de tissus fins.

Bientôt Ahmed revint de son voyage. Il alla vers sa cahute, mais ne la trouva pas, et vit à la place un haut palais. À un serviteur qui se tenait dans l'embrasure de la porte, Ahmed demanda :

— Mon frère, il y avait ici autrefois une petite maison, ne saurais-tu pas où elle est passée ?

— C'est bien la maison dont tu demandes, répondit le serviteur.

Il sembla à Ahmed que le serviteur se moquait de lui. C'est pourquoi il demanda à nouveau :

— Mon frère, pourquoi me trompes-tu ?

Au bruit sortit Faty-gary, la grand-mère d'Ahmed. Reconnaisant son petit-fils, elle s'écria :

— Mon fils, ne me reconnais-tu donc pas ? C'est ta femme qui a bâti cette maison.

Quand Ahmed entra dans la maison et vit comme elle était richement et joliment décorée à l'intérieur, le doute l'envahit à nouveau. Alors sa femme lui raconta comment elle avait bâti cette maison. L'ayant nourri, elle brisa la noix envoyée par Ahmed. Mais dans la noix, au lieu de chair, se trouvait un habit de soie digne d'un shah. Elle sortit cet habit, en revêtit son mari et dit :

— Maintenant, Ahmed, nous allons inviter mon père. À tout ce qu'il te demandera, ne réponds que la vérité.

Le matin venu, la jeune femme invita son père et tous ses courtisans. Quand le shah entra dans la maison de sa fille, la langue lui en tomba de stupéfaction. Une telle richesse ne se trouvait même pas dans ses coffres. On conduisit les hôtes à la table couverte des mets les plus raffinés du monde. Ayant mangé à son content, le shah demanda à Ahmed :

— Mon fils, qui a bâti cette maison ? Où as-tu trouvé tout ce luxe ?

Ahmed raconta au shah tout ce qui lui était arrivé.

— Que le shah soit en bonne santé, conclut-il, tout ce que tu vois a été fait par ta fille. C'est elle qui a bâti cette maison, c'est elle qui m'a donné une vie heureuse.

Et sa femme demanda :

— Père, maintenant tu es convaincu que c'est la femme qui bâtit la maison ?

Le shah baissa la tête et répondit :

— Tu as raison, ma fille.

Et il ordonna que l'on célèbre les noces de sa fille et d'Ahmed pendant sept jours et sept nuits.

Note du traducteur : Ce conte appartient au genre de l'apologue didactique (*nəsihətnamə*) très présent dans la tradition narrative azerbaïdjanaise, où une question morale ou philosophique est posée en ouverture et résolue par les événements du récit. La dispute initiale entre le shah et son vizir sur le rôle respectif des hommes et des femmes dans la construction du foyer reflète une tension réelle et ancienne dans les sociétés turcico-islamiques du Caucase, où l'influence de l'islam sunnite — qui assigne à l'homme le rôle de pourvoyeur (*qəvvam*) — coexistait avec une tradition orale valorisant l'intelligence féminine pratique héritée des strates turciques pré-islamiques. La figure de la fille cadette avisée (*ağilli qız*) constitue l'un des archétypes les plus constants du conte oral azerbaïdjanais : c'est toujours la cadette — non l'aînée — qui dit la vérité inconfortable et qui s'en trouve récompensée à terme, selon un schéma narratif que l'on retrouve de l'Inde védique aux contes slaves et qui reflète une logique d'inversion carnavalesque où la marginalité sociale (le rang de cadette, l'union avec un pauvre) se révèle être le lieu de la vraie valeur. La réponse universelle au div — « la plus belle chose est ce qui est cher à ton âme » — est la même que celle donnée par le shah dans le Conte d'Iskender au cours de ses épreuves : il s'agit d'une formule de sagesse proverbiale (*matal*) attestée à travers tout l'espace turcico-persan, dont la vertu réside précisément dans son caractère tautologique et non-conflictuel — elle renvoie l'interlocuteur à ses propres désirs sans les contredire. La figure du div gardien des trésors souterrains susceptible d'être amadoué par la parole juste se rattache aux croyances tengriistes dans les esprits de la terre (*yer ruhu*), présents dans toute la cosmologie chamanique des peuples turciques d'Asie centrale, et que l'islam n'a pas effacés mais réinterprétés. L'épisode du chat vendu contre de l'or au pays où cet animal est inconnu constitue un motif international bien attesté — le conte du chat vendu à prix d'or — présent dans les traditions narratives de l'ensemble de l'Eurasie, du Décaméron de Boccace aux contes persans des Mille et une nuits, et dont la présence dans le corpus azerbaïdjanais témoigne de la position de l'Azerbaïdjan comme carrefour des grandes routes caravanières reliant l'Orient à l'Occident. La noix contenant un habit royal et la grenade renfermant des pierres précieuses sont des motifs caractéristiques du conte merveilleux (*nağıl*) azerbaïdjanais, où les objets apparemment humbles dissimulent une richesse extraordinaire — métaphore narrative de la valeur cachée de la fille cadette elle-même.

Chapitre V — Morale, foi et sagesse populaire

Le chien du Hadji de Chakhsévane

Il vivait à Chakhsévane un riche Hadji. Il possédait beaucoup d'or et d'argent, beaucoup de moutons, de brebis, de vaches, de bœufs, de chevaux. Sur les vastes pâturages de Chakhsévane paissaient ses nombreux troupeaux.

Chakhsévane — en azerbaïdjanais Şahsevən, littéralement « qui aime le shah » — désigne à la fois une région du nord-ouest de l'Iran actuel et une confédération tribale turco-azerbaïdjanaise nomade, connue pour ses traditions pastorales. Le terme Hadji — de l'arabe Ḥājj — désigne celui qui a accompli le pèlerinage à La Mecque, l'un des cinq piliers de l'islam. Ce titre confère un prestige social considérable dans les communautés musulmanes azerbaïdjanaises et indique ici que le personnage appartient à l'élite fortunée et pieuse de sa communauté.

Il avait aussi un chien — un grand chien courageux, la fierté de ses nombreux troupeaux, le vaillant protecteur des brebis et des moutons, le fidèle compagnon des chevaux aux pieds rapides. Le Hadji l'aimait et le chérissait comme la prunelle de ses yeux. Mais rien n'est éternel sous le soleil ! Un malheureux matin, en se réveillant, le Hadji trouva son fidèle chien sans vie à ses pieds.

Pauvre bête ! Il avait avalé un os, et cet os avait causé sa mort.

Quel malheur pour le Hadji ! Le pauvre Hadji était inconsolable. Il pleura de chaudes larmes la mort de son fidèle et courageux ami.

Mais ce n'est pas tout. Il ordonna d'envelopper sa dépouille dans un linceul blanc et l'enterra avec les honneurs que l'on rend ordinairement aux hommes respectables et vénérés. Un mulla devait lire le Coran trois jours et trois nuits d'affilée sur sa tombe. En mémoire de son fidèle chien, le Hadji organisa des funérailles et, pendant sept jours, nourrit tous les mendiants, les infirmes, les indigents, distribuant l'aumône.

La lecture du Coran sur la tombe d'un défunt, le repas funéraire offert aux pauvres et la distribution d'aumônes sont des pratiques islamiques codifiées, réservées aux êtres humains. Les appliquer à un animal constitue, aux yeux de la loi islamique — šarī'a —, un acte de profanation grave. Le chien, de surcroît, est considéré dans la jurisprudence islamique comme un animal impur (najis) dont le contact souille rituellement. Que le Hadji, homme de pèlerinage et de piété affichée, offre à son chien des funérailles musulmanes est donc doublement scandaleux aux yeux du clergé.

La rumeur de la chose parvint jusqu'au mulla en chef.

Le saint homme fut saisi d'horreur ! Il se répandit en cendres sur la tête, déchira ses vêtements.

— Vakh ! La sainte religion est piétinée ! La foi du Prophète est mêlée à la boue ! Le Coran est oublié, l'imam est oublié ! La charia est bafouée, Allah est tourné en dérision ! Ô impies ! Cent

mille fois méritent la mort les gens qui ont osé enterrer avec honneur la dépouille d'un chien et lire le Coran sur sa tombe !

L'exclamation vakh — en azerbaïdjanais vay — est une interjection exprimant la consternation ou l'indignation, très fréquente dans le discours oral azerbaïdjanais et persan.

Ayant dit cela, le mulla monta à cheval et se rendit chez le Hadji pour le punir comme il le méritait de ce sacrilège.

On prévint le Hadji de l'arrivée du mulla en chef. Il ordonna aussitôt de séparer du troupeau cinquante gras moutons, et alla lui-même au-devant du mulla. S'inclinant jusqu'à terre devant lui, il baisa le bord de ses vêtements et dit :

— Ô grand imam, soutien et honneur de notre sainte religion ! Que mes parents soient sacrifiés à la poussière de tes pieds ! Écoute la peine de ton humble serviteur. Mon chien est mort — mon fidèle et glorieux Bozdar, le pilier de ma fortune, le protecteur de mes troupeaux, la terreur de mes ennemis ! Il était bon et intelligent, il était un vrai musulman, il vénérât les mullas et les imams ; avant de mourir il t'a même légué cinquante des moutons les plus gras !

Bozdar — en azerbaïdjanais Bozdap, de boz, « gris », et dar, « qui porte » ou suffixe nominal — est un nom traditionnel donné aux chiens de berger dans les régions turciques et caucasiennes. Ces chiens, souvent de grande taille, jouaient un rôle économique essentiel dans la protection des troupeaux contre les loups et les brigands.

— Eh ! Ne l'appelle pas chien !... Appelle-le mon frère, mon ami ! s'écria le mulla, ravi. Montre-moi sa tombe, j'irai y lire le Coran pour le repos de son âme !

Note du traducteur : *Anecdote typique du cycle de Molla Nasreddine — sage-bouffon central du folklore turcique, persan et arabe, qui retourne systématiquement la logique contre les puissants et les hypocrites. La construction est d'une économie remarquable : en une seule réplique, le Hadji désarme la colère du mulla en lui attribuant un legs posthume, et le rend ainsi complice de la profanation qu'il venait punir. Reconnaître la supercherie reviendrait à admettre qu'il vend sa dignité religieuse pour cinquante moutons — ce qui est précisément le cas. Il préfère appeler le chien son frère.*

L'Ingrate

Il était une fois un shah qui n'avait qu'une seule enfant, une fille d'une beauté sans pareille. Il l'aimait si éperdument qu'il exauçait ses désirs avant même qu'elle ait eu le temps de les formuler. Il lui avait fait construire un palais merveilleux où quarante servantes étaient à ses ordres.

Chaque jour des prétendants se présentaient, mais la jeune fille refusait tout le monde. Personne ne lui plaisait. À vrai dire, rien ne lui plaisait. Elle était perpétuellement mécontente et ne cessait de se plaindre de son sort.

Un beau jour, la fille du shah sortit se promener dans le jardin en compagnie de ses quarante servantes. Elle aimait s'y réfugier dans un coin tranquille, à l'écart de toutes, et s'y assoir, le cœur lourd de mélancolie.

Ce jour-là encore les servantes se mirent à chanter et à danser, tandis que la jeune fille, perdue dans ses pensées, était assise sous un arbre et se lamentait à voix haute qu'il n'y avait aucune joie dans sa vie. Soudain un aigle descendit du ciel, la saisit dans ses serres et l'emporta. Personne ne s'en aperçut. L'aigle vola par-dessus les montagnes et les vallées, et la jeune fille n'osait ni soupirer ni gémir. Il finit par se poser dans une forêt, déposa la jeune fille au pied d'un arbre et disparut.

L'enlèvement par un aigle est un motif bien attesté dans le folklore turcique et caucasien. L'aigle — en azerbaïdjanais qartal — est une figure ambivalente : messenger céleste et instrument du destin, il sert ici de déclencheur de l'épreuve initiatique. Dans la tradition tengriste des peuples turciques, l'aigle est l'oiseau du ciel supérieur, lié aux forces divines et au jugement cosmique. L'enlèvement n'est pas un acte arbitraire mais une sanction : la jeune fille qui se plaignait de tout est arrachée à son confort pour être confrontée au monde réel.

Laissons-la dans la forêt et revenons au palais, où les quarante servantes chantaient et dansaient joyeusement. Soudain elles remarquèrent que leur maîtresse n'était plus parmi elles. Elles fouillèrent tout le jardin, sans la trouver. Elles n'eurent d'autre choix que d'aller trouver le shah et lui annoncer que sa fille avait disparu pendant la promenade.

De chagrin, le shah se frappa la tête et se mit à pleurer. Le vizir et les conseillers accoururent au bruit. Ils écoutèrent la triste nouvelle et dirent :

— Ô grand et sage shah, à quoi bon se frapper la tête et pleurer ? Il faut agir.

Après l'avoir tant bien que mal consolé, ils envoyèrent des cavaliers et des crieurs à travers tout le pays. Ceux-ci chevauchèrent pendant de nombreux jours, mais personne ne put rapporter la moindre nouvelle de la jeune fille.

Laissons le shah dans son palais, accablé de douleur, et voyons ce qu'il est advenu de la fille du shah. En reprenant ses esprits, elle resta longtemps hébétée, puis se leva et marcha au

hasard. Le jour elle cueillait des herbes et des baies sauvages pour se nourrir, la nuit elle grimpait dans les arbres et y dormait. Elle vécut ainsi quarante jours dans la forêt. Un jour, du haut d'un grand arbre, elle aperçut au loin, au pied d'une montagne, un berger qui faisait paître son troupeau. Elle descendit vivement de l'arbre et s'approcha de lui.

— Frère, dit-elle après l'avoir salué poliment, j'ai faim — me donnerais-tu un peu de lait ?

Le berger tira aussitôt un seau plein de lait et le lui tendit. Elle but, s'essuya les lèvres et dit :

— Frère berger, si tu as de vieux vêtements, donne-les moi — en guise de paiement je te laisse ce bracelet.

Elle détacha son bracelet et le donna au berger, qui lui apporta de vieilles nippes et lui confectionna une toque en peau de mouton. Elle le remercia, enfila les haillons qu'il lui avait donnés, et prit l'apparence d'un jeune homme avant de reprendre sa route. Elle marcha trois jours et trois nuits et parvint enfin dans une grande ville. À l'entrée même de la ville, elle s'arrêta dans un salon de thé et demanda au patron :

— Brave homme, aurais-tu besoin d'un serviteur ?

Le patron sourit :

— Pourquoi pas ? Volontiers.

Alors la jeune fille ajouta :

— Je n'ai pas de logement — permets-moi de dormir ici.

Le patron accepta. La jeune fille se mit à servir le thé. Tout le monde appréciait ce garçon alerte et vif. Mais une nuit, en essuyant les verres et les soucoupes, la jeune fille pensa soudain à sa maison, à son père, et son cœur se serra. Elle se mit à se lamenter amèrement sur son sort qui l'avait dépouillée de sa richesse et de son toit. Perdue dans ses pensées, elle saisit un plateau chargé de verres pour le porter dans la salle, trébucha et le laissa tomber. Tous les verres se brisèrent.

Le matin venu, le patron arriva, vit les dégâts, se mit en colère et la chassa. En larmes, la pauvre fille sortit du salon de thé sans savoir où aller ni où trouver refuge. Elle marcha sans regarder le chemin et se retrouva bientôt hors de la ville. Elle aperçut alors des marchands qui avançaient avec un convoi, transportant leurs marchandises quelque part. Elle se hâta vers eux.

— Je me suis égarée, dit-elle timidement. Je suis épuisée et je n'ai personne. Emmenez-moi avec vous, où que vous alliez — je vous servirai.

Les marchands eurent pitié d'elle et l'emmenèrent.

Ils marchèrent jusqu'à la tombée du soir, puis laissèrent les chameaux paître et s'allongèrent pour dormir. La jeune fille, gênée de s'allonger parmi eux, s'éloigna et alla dormir dans un creux de terrain.

À l'aube, la caravane repartit alors que la jeune fille dormait encore dans son creux. Les marchands, ne voyant plus leur compagnon de la veille, ne prirent pas la peine de le chercher.

La jeune fille se réveilla et constata que la caravane était depuis longtemps partie. Découragée, la tête basse, elle se remit en route sans savoir où elle allait. Elle marcha beaucoup, marcha peu, un jour sur la route, une heure de repos. Les rivières à gué, les montagnes en contournant, et elle finit par se retrouver dans une forêt épaisse. Elle s'y installa. Le jour elle cueillait des fruits sauvages pour tromper sa faim. La nuit elle grimpait dans un arbre et y dormait en tremblant de peur qu'une bête ne la flaire et ne la déchire.

Un jour le fils du shah qui régnait sur ces terres vint chasser dans la forêt. Il chercha longtemps sans apercevoir ni bête ni oiseau. Soudain un cerf aux pattes agiles bondit devant lui. Le jeune homme banda son arc et se lança à sa poursuite. Il galopa longtemps mais ne put l'attraper. Ayant perdu tout espoir, il laissa son cheval avancer au pas sur le chemin du retour. Il s'arrêta à une source pour abreuver son cheval, et aperçut soudain dans l'eau le reflet d'un jeune homme. Il leva la tête : dans l'arbre au-dessus de lui était assis quelqu'un qui le regardait avec des yeux brillants. Le fils du shah saisit son arc et voulut tirer. Mais le personnage le supplia :

— Ô vaillant chasseur, aie pitié de moi, ne me tue pas ! Je ne te ferai aucun mal. Je n'ai nulle part où vivre, c'est pourquoi j'ai grimpé ici.

— Dans ce cas, descends de cet arbre, ordonna le fils du shah.

Quand la jeune fille descendit, sa toque tomba de sa tête et ses tresses glissèrent le long de son dos comme deux serpents. Le prince resta un moment sans voix. Enfin il demanda :

— Belle jeune fille, qui es-tu, d'où viens-tu et où vas-tu ?

Elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé, mais tut seulement qu'elle était fille de shah. Le jeune homme eut pitié d'elle et l'emmena au palais. Il y donna l'ordre aux serviteurs de la vêtir convenablement et de lui attribuer une belle chambre. Puis il organisa un festin et oublia son invitée.

Quelques jours passèrent. Un jour le fils du shah pensa à la jeune fille et voulut la voir. Il ouvrit à peine la porte de sa chambre et s'arrêta sur le seuil comme frappé par la foudre. Devant lui se tenait une jeune fille belle comme la face de la lune. Il voulut lui parler, mais les mots ne lui venaient plus. Il voulut s'approcher, mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Et à cet instant le fils du shah connut la puissance de l'amour. Dès lors il n'eut plus de repos, ne dormit plus jusqu'à l'aube. Et au lever du jour il vint trouver la jeune fille et lui ouvrit son cœur.

Il faut dire que le fils du shah était lui aussi d'une beauté extraordinaire. Et elle répondit à son amour d'un amour tout aussi ardent. Dès ce moment ils passaient tout leur temps ensemble. Le shah apprit cette histoire et convoqua son fils :

— Mon fils et héritier, j'ai entendu dire que tu es tombé amoureux d'une jeune fille que tu as trouvée dans la forêt et recueillie dans notre palais. Je ne m'y suis pas opposé — tu es bon, et cela me plaît. Mais est-il convenable pour toi d'aimer une simple roturière ? Peux-tu prendre pour femme une fille dont nous ne connaissons ni l'origine ni la famille ? Réfléchis, mon fils — je te marierai à la fille du grand vizir.

Le shah chercha longtemps à convaincre son fils, lui promit monts et merveilles, mais n'obtint rien. Le jeune homme répétait obstinément :

— Cher père, pardonne-moi — je t'ai toujours obéi, mais cette fois je ne peux pas. Je n'épouserai personne d'autre que cette jeune fille que j'ai ramenée de la forêt. Maintenant, soit tu me fais exécuter, soit tu ordonnes qu'on prépare les noces.

Le shah comprit qu'il s'agissait d'un amour profond et qu'on n'y pouvait rien, et ordonna de préparer les noces. On fêta le mariage quarante jours et quarante nuits. Et neuf mois et neuf jours plus tard, les jeunes époux eurent un fils. Le shah organisa un grand festin et convia vizirs, conseillers, devins et derviches.

Le devin — en azerbaïdjanais fal ağan ou derviş — occupe une place particulière dans la tradition populaire du Caucase. Mi-sage mi-mystique, souvent associé au soufisme, il est la figure du savoir caché, celui qui peut lire dans le destin ce que les simples mortels ne voient pas. Sa présence dans le récit annonce toujours un tournant.

Les portes étaient ouvertes aux voyageurs de passage. Les serviteurs s'étaient attachés à leur nouvelle maîtresse et prenaient grand soin d'elle et de son fils.

Son mari l'aimait comme aucun homme n'avait jamais aimé sa femme. Et pourtant la jeune fille se plaignait toujours de son sort, était mécontente de tout. Ils vivaient ainsi jusqu'au jour où, s'éveillant un matin, elle constata que la place à côté d'elle était vide et que l'enfant avait disparu.

Elle courut en larmes trouver son mari. La nouvelle de la disparition de l'enfant parvint jusqu'au shah. Il ordonna de fouiller les alentours, mais l'enfant ne fut trouvé nulle part.

Un an plus tard la belle-fille du shah mit au monde un deuxième garçon. Et un matin cet enfant disparut à son tour. La jeune femme se réveilla et se trouva les mains et la bouche couvertes de sang. La nouvelle se répandit dans tout le pays, et chacun conclut qu'elle avait tué son enfant. Le shah la convoqua. Elle eut beau jurer et se défendre, personne ne la crut. Le shah ordonna à son vizir :

— Emmène-la dans la forêt, tue-la, et rapporte-moi sa chemise ensanglantée comme preuve.

Le vizir porta la main droite à ses yeux et dit :

— Ô mon shah, ton ordre sera exécuté aujourd'hui même.

Il prit la jeune femme et la conduisit dans la forêt. Or ce vizir était un homme d'une grande intelligence et d'une grande droiture. Il ne pouvait croire qu'une mère tue son propre enfant, et sentait qu'il y avait là un mystère. Il laissa donc partir la jeune femme et lui dit :

— Ma fille, pars d'ici. Tente ta chance. Si tu ne périss pas en chemin, si les bêtes sauvages ne te dévorent pas, tu trouveras peut-être quelque part un sort meilleur.

Il abattit un oiseau, trempa la chemise de la jeune femme dans son sang et la rapporta au shah. En voyant la chemise ensanglantée, le shah crut que sa belle-fille était morte.

Mais laissons le shah, le vizir et le fils du shah au palais, et suivons la pauvre femme qui avait tout perdu et se lamentait cette fois avec quelque raison. Après le départ du vizir, elle resta longtemps assise sans savoir où aller ni que faire, puis elle s'engagea sur un sentier. Soudain elle aperçut devant elle un homme qui portait un fagot de bois. Elle voulut lui demander son chemin, mais elle eut peur — et s'il s'agissait d'un voleur ou d'un brigand ? L'homme, entendant des pas derrière lui, se retourna. La jeune femme se cacha vivement derrière un arbre. Il comprit qu'elle se cachait et continua sa route sans un mot.

Quand il se fut un peu éloigné, la jeune femme sortit de derrière l'arbre et marcha dans ses traces. Il se retourna à nouveau, et elle se cacha encore. L'inconnu éclata de rire :

— Petite, je ne suis pas un enfant — pourquoi joues-tu à cache-cache avec moi ?

Ces mots la rassurèrent et elle s'approcha.

— Ma fille, que fais-tu dans ces parages ? Qui es-tu ?

— Je me suis égarée, répondit-elle, et je ne trouve plus le chemin de la ville.

Il regarda son visage pâle, ses vêtements en lambeaux, ses pieds nus et sa tête nue, et dit :

— Ma fille, dis-moi la vérité — tu n'as pas simplement perdu ton chemin, ça se voit.

Il la pressa longtemps de parler, lui promit de l'accompagner où elle voudrait si elle lui confiait sa peine.

— Car je vois bien, ajouta-t-il, que tu portes un chagrin lourd.

Elle pleura et lui raconta tout, depuis le moment où l'aigle l'avait saisie dans ses serres et emportée dans la forêt. Alors le passant dit :

— Ma fille, tu étais fille de shah et tu as épousé un shah. Tu as toujours vécu dans l'opulence, tu avais quarante servantes et ne manquais de rien. Et pourtant tu te plaignais. Tout ce que tu

m'as raconté ne t'est arrivé que parce que tu es ingrate. Cesse de te lamenter, cesse de te plaindre, et les choses s'arrangeront.

Elle secoua la tête, incrédule. Il ajouta :

— Ma fille, écoute-moi — je vais te parler de ma vie. Et tu me croiras.

Il posa son fagot par terre, s'assit et commença son récit.

Ici le conte s'ouvre sur un second récit enchâssé, procédé courant dans la tradition narrative azerbaïdjanaise et persane — on pense notamment aux structures emboîtées des Mille et Une Nuits. Ce récit dans le récit n'est pas un ornement : il a une fonction didactique précise. Le bûcheron ne se contente pas de donner un conseil à la jeune femme, il lui offre une preuve vivante que la gratitude transforme le destin. La leçon morale n'est pas seulement énoncée — elle est illustrée par une vie entière.

— J'étais un pauvre bûcheron. Dès l'enfance, j'apportais chaque jour de la forêt un fagot de bois que je vendais deux sous. J'avais beau m'efforcer, je ne gagnais jamais plus de deux sous. Je ne faisais que geindre et me plaindre. « Ô Allah, disais-je, jusqu'à quand devrai-je traîner cette misérable existence ! Soit tu fais que mes maigres gains augmentent, soit qu'il n'y en ait plus du tout, pour que je meure enfin de faim. »

Cette nuit-là même, je rêvai que mes gains avaient encore diminué et que je ne gagnais plus qu'un sou par jour. Cela ne me troubla pas le moins du monde. « Louange à Allah, me dis-je, la fin est proche. »

Le lendemain matin, j'allai quand même dans la forêt comme à mon habitude, coupai du bois et le portai vendre au bazar. Pas le moindre acheteur. J'allais rentrer chez moi en me disant que mon rêve se réalisait, quand un marchand sortit sur le seuil de sa boutique et m'appela. Je m'approchai. Dans la maison régnait une atmosphère de fête : les uns jouaient, les autres dansaient, d'autres encore riaient à gorge déployée. Le marchand célébrait le mariage de sa fille. Dans la cour, sept chaudrons de cuivre débordaient de riz pilaf. Le marchand me demanda d'alimenter le feu. Quand j'eus fini, il me donna dix sous et dit :

— Mon garçon, je vois que tu es vif et débrouillard — aide donc les serviteurs à porter la vaisselle, et en échange on te nourrira à ta faim.

J'acceptai. Toute la nuit je portai et lavai la vaisselle, et quand aux premières lueurs de l'aube on emmena la fille du marchand chez son mari, je m'allongeai dans un coin et m'endormis. Au réveil je m'apprêtais à partir, mais la femme du marchand me dit d'attendre, puis alla trouver son mari.

— Écoute, lui dit-elle, nous avons marié notre fille, nous n'avons pas d'autres enfants. Nous allons nous retrouver seuls, la maison sera triste et vide. Pourquoi ne prendrions-nous pas ce garçon ?

Le marchand acquiesça volontiers. Je restai donc chez eux. Personne ne m'attendait à la maison — je n'avais pas âme qui vive au monde. J'aidais la femme du marchand dans les tâches domestiques, je gardais parfois la boutique. Mais quoi que je fasse, chaque jour je retournais dans la forêt couper du bois, je rapportais un gros fagot en ville et le vendais. Et — chose étrange — quiconque m'achetait du bois me donnait dix sous sans discuter.

Un beau jour des amis du marchand vinrent le voir et lui dirent qu'ils s'apprêtaient à partir s'approvisionner dans une autre ville, et l'invitèrent à les accompagner. Mais il soupira longuement et déclina l'invitation : « Je crains de ne pouvoir vous suivre cette fois. Je ne me sens pas bien. »

Quand les visiteurs furent partis, la femme du marchand dit : « Écoute, donne un peu d'argent au garçon et envoie-le à ta place. » Le marchand secoua la tête.

— J'ai peur, ma femme — il ne sait pas faire le commerce. Il va gaspiller tout l'argent et se perdre par-dessus le marché.

Mais elle insistait.

— Il ne lui arrivera rien. Qu'importe qu'il soit jeune. Il faut bien qu'il apprenne. Tes compagnons l'aideront. Voyons ce que cela donnera.

Le marchand finit par céder. Il me donna cent tumans et m'envoya avec la caravane. Nous marchâmes longtemps — de-ci de-là, un peu au hasard. Finalement, au bout de quarante jours et quarante nuits, nous parvînmes dans la ville où nous devons faire nos achats. Aucun de mes compagnons n'avait dépensé un seul tuman en route, moi il ne m'en restait plus la moitié. Ils me réprimandaient à qui mieux mieux.

— Un bon marchand t'a recueilli et fait comme son fils. Maintenant il t'envoie faire des achats. Alors cesse de jeter l'argent par les fenêtres, il n'en restera rien pour les marchandises.

Mais je n'écoutais pas et continuais à ma guise.

Dans la ville je me disputai complètement avec eux et louai une chambre dans un caravansérail. La nuit, j'entendis provenir de la chambre voisine des gémissements déchirants. Je ne pus me retenir et allai voir. Un marchand inconnu, vieux et très malade, gisait dans son lit en gémissant. Il était à l'agonie. Je lui frictionnai le dos et les côtes, lui fis boire un verre de thé bien chaud. Peu après il reprit ses esprits. Le matin, voyant que j'avais passé toute la nuit à son chevet, il se répandit en remerciements et dit :

— Mon garçon, je n'ai personne. Aujourd'hui je vais mourir. Je ne veux pas que ma fortune tombe aux mains d'étrangers. Je vois que tu es un homme de bien. Prends tout. Mais voilà comment faire. J'avais apporté dans cette ville cent sacs de riz à vendre. Ils sont entreposés dans les greniers du shah. Dans chaque sac j'ai caché une bourse pleine d'or. Personne ne le sait. Tu es le premier à qui je confie ce secret — parce que tu m'as secouru à l'heure de ma mort. Dès qu'on apprendra que je suis mort, le shah donnera l'ordre de vendre mon riz.

Dépêche-toi d'y aller et paie sans marchander, quel que soit le prix demandé. Porte ce sac là où tu loges, dis aux serviteurs du shah de ne vendre le reste à personne d'autre. Le lendemain tu viendras tout récupérer. Dès que tu auras apporté le premier sac chez toi, tire-en la bourse d'or. Avec cet argent tu achèteras le reste du riz, et dans chaque sac tu trouveras pareille bourse. Que tout cela soit à toi.

Sur ces mots, le marchand ferma les yeux et mourut. Je l'enterrai comme il se doit.

Et en effet, dès que la nouvelle de sa mort parvint au shah, il fit annoncer dans toute la ville qu'il restait cent sacs de riz et que quiconque voulait les acheter n'avait qu'à se présenter à ses greniers. J'y allai aussitôt. Comme me l'avait conseillé le marchand, j'achetai un sac et promis de revenir pour le reste le lendemain. Je rapportai ce sac au caravansérail, le défis et renversai le riz sur le sol. La bourse était là. Avec cet or j'achetai les quatre-vingt-dix-neuf sacs restants. Deux jours plus tard, le riz chargé sur des chameaux, je pris le chemin du retour.

Le marchand qui m'avait recueilli, en voyant tout ce que je rapportais, n'en croyait pas ses yeux. « Mon garçon, dit-il, je ne t'avais donné que cent tumans. Comment as-tu pu acheter autant de riz avec cette somme ? » Je ris. « Vous ne voyez pas encore tout — dans chaque sac est cachée une bourse d'or. » En entendant cela, le marchand fut rempli de joie. Nous partageâmes en deux parts égales l'argent tiré de la vente du riz et celui trouvé dans les sacs. Je me fis construire une maison si belle qu'on n'en voit pas de pareille même chez les shahs. Depuis ce jour, où que j'aille et quoi que je fasse, l'argent pleut sur moi. Je suis très riche aujourd'hui. Mais en souvenir du fagot de bois qui me nourrissait autrefois et m'avait aidé à sortir des griffes de la misère, je vais de temps en temps dans la forêt couper du bois. Écoute-moi, ma fille : ne sois jamais ingrate. Quoi que te donne le destin, remercie-le. C'est ainsi que tu seras heureuse. Autrement tes affaires ne s'arrangeront jamais.

Elle l'écouta attentivement et dit :

— Tu as raison. J'ai été très ingrate toute ma vie.

Et il ajouta :

— Ma fille, tu disais que tu avais perdu ton chemin. Je rentre en ville, viens avec moi si tu veux.

Mais elle pensa qu'il lui serait honteux de paraître en ville dans de tels haillons et refusa.

— Merci, brave homme. Je trouverai le chemin toute seule maintenant. Vas devant, j'arriverai dans tes traces un peu plus tard.

Il prit congé et repartit chez lui.

À peine l'homme avait-il disparu que la jeune femme vit venir à sa rencontre une vieille femme. Elle se réjouit et courut vers elle.

— Grand-mère, quelle chance de te rencontrer ! Dis-moi, que fais-tu dans cette forêt ?

La vieille femme rit.

— Ma fille, dis-moi d'abord toi-même ce que tu fais ici.

La jeune femme commença à raconter son histoire. Mais elle n'avait pas dit trois mots que la vieille la coupa :

— Ma fille, je t'ai posé cette question pour te mettre à l'épreuve. Je sais tout. Dis-moi plutôt : te plains-tu encore de ton sort ?

La jeune femme comprit que la vieille savait tout d'elle et répondit :

— Non. Je ne me plaindrai plus jamais.

La vieille vit qu'elle parlait sincèrement, la prit par la main et l'emmena chez elle.

Elle habitait sur une montagne pelée qui se dressait au milieu de la forêt. Aucun chemin n'y menait, tous ses versants étaient à pic. À un seul endroit serpentait un étroit sentier à peine visible. C'est par là que la vieille conduisit la jeune femme. Tout en haut, elle s'arrêta devant une grotte dont l'entrée était une fente étroite et serrée. Elles se glissèrent à grand-peine par cette fente. Et la première chose que la jeune femme vit furent ses fils.

La grotte inaccessible au sommet d'une montagne pelée est un motif présent dans plusieurs traditions mythologiques caucasiennes et turciques. Elle représente l'espace de l'entre-deux : ni le monde des vivants ordinaires, ni le monde des morts, mais un lieu suspendu hors du temps où les épreuves et leurs résolutions coexistent. La vieille femme qui l'habite est une figure proche de celle que l'on rencontre dans d'autres récits azərbayjanais sous les traits d'une sorcière bienveillante ou d'un esprit tutélaire féminin — analogue lointain de la Baba Yaga slave, mais orientée vers la justice morale plutôt que vers le chaos.

Elle fut saisie d'étonnement et de joie. Elle les serra dans ses bras, les pressa contre sa poitrine et pleura. Quand la première émotion se fut apaisée, elle demanda :

— Grand-mère, qu'est-ce que cela signifie ? Qui a amené mes enfants ici ?

La vieille répondit :

— Ma fille, écoute et sache. C'est moi qui ai amené tes enfants ici. Et c'est moi déjà qui t'avais emmenée de la maison de ton père dans cette forêt. Je soumetts à de dures épreuves tous les ingrats. As-tu enfin cessé de te plaindre de ton sort ?

La princesse jura que jusqu'à la fin de ses jours elle ne serait plus jamais ingrate.

Alors la vieille dit :

— Maintenant lève-toi, prends tes enfants et sors de cette grotte. Je vais me transformer en oiseau, vous monterez sur mes ailes et je vous porterai jusqu'à ton mari.

À peine eut-elle prononcé ces derniers mots que ses bras se changèrent en ailes et son nez en bec. La fille du shah prit ses fils dans les bras et s'installa sur les ailes de l'oiseau. Mais laissons-les voler et voyons ce qu'il est advenu du fils du shah.

Ayant perdu sa femme et ses enfants, il dépérissait de chagrin, s'était mis en deuil et passait son temps à pleurer. Son père, sa mère, le vizir, ses amis et ses courtisans cherchaient à le consoler et à le distraire. Rien n'y faisait. Il maigrissait et pâlisait, fondait comme une bougie.

Un jour il était assis dans un coin retiré du jardin du palais, perdu dans ses sombres pensées. Soudain surgit de nulle part un vieux devin. Voyant le jeune homme plongé dans sa mélancolie, il demanda :

— Mon fils, pourquoi es-tu si triste ? Raconte-moi ta peine.

Le jeune homme leva la tête.

— Dis-moi, n'as-tu pas honte de te dire devin ? Si tu étais un vrai devin, tu n'aurais pas besoin de me demander pourquoi je suis triste. Tu saurais toi-même ce qui me pèse.

Ces mots piquèrent le vieillard au vif. Il ouvrit son livre devant lui et se mit à consulter les présages.

— Ô fils de shah, je te le dis : tu te morfonds pour ta femme et tes enfants.

Le fils du shah, voyant que son chagrin était deviné juste, demanda :

— Et comment me délivrer de ce chagrin ?

Le devin tourna quelques pages et dit :

— Ô fils de shah, tant que tu te plaindras de ton sort, tant que tu pleureras et gémiras, tu ne te délivreras pas de ta peine. Mais dès que tu te mettras à te réjouir et à parler aux gens, tout ira bien.

Sur ces mots, il disparut aussi soudainement qu'il était apparu. Le jeune homme se dit : « Mettons les paroles du devin à l'épreuve. » Ce jour même, il ordonna qu'on organisât un festin dans le jardin. Les tables pliaient sous les mets. Les boissons venues de pays lointains coulaient à flots. Les sorbets étaient servis directement au tonneau. La musique résonnait comme pour des noces. Et c'est le fils du shah lui-même qui se montrait le plus joyeux de tous. Les courtisans s'étonnaient : voilà des semaines que le fils du shah n'avait pas esquissé l'ombre d'un sourire, et le voilà qui organise pareille fête.

Mais laissons le jeune homme festoyer et voyons où en sont sa femme et ses enfants. Au moment même où il se réjouissait, ils filaient dans les airs sur les ailes de la magicienne-oiseau, portés par les courants du septième ciel. L'oiseau finit par descendre au-dessus du jardin du palais, posa délicatement les voyageurs sur l'herbe et disparut. La princesse se glissa

silencieusement vers l'endroit d'où venait la musique et vit que c'était son mari qui festoyait. Elle s'arrêta, le cœur serré, et le regarda de loin. Mais lui leva soudain la tête, l'aperçut, la reconnut aussitôt et courut vers elle. Il serra dans ses bras sa femme et ses enfants et demanda :

— Comment as-tu réussi à rester en vie ? Raconte-moi.

Elle lui narra tout ce qui lui était arrivé, et à la fin poussa un long soupir. Le fils du shah demanda :

— Pourquoi soupirez-tu ? Tu avais pourtant promis de ne plus jamais te plaindre.

— J'ai enduré tant de souffrances, répondit-elle, traversé tant d'épreuves, j'ai failli mourir plusieurs fois — et toi, je t'ai retrouvé en train de festoyer et de te réjouir.

Il la serra encore plus fort dans ses bras et dit :

— Tu te trompes. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'un sourire a paru sur mon visage. Depuis que tu es partie, j'étais tout en noir, je pleurais du matin au soir. Mais aujourd'hui un devin est apparu dans le jardin et m'a dit que tant que je pleurerais et me désolerais, je serais malheureux, et que si je me mettais à me réjouir, le bonheur me reviendrait. Je l'ai écouté et j'ai fait festin. Et comme tu le vois, il avait raison — mes enfants et ma femme me sont revenus.

Ils se mirent à se réjouir ensemble. Et moi j'étais à ce festin. Je buvais du sorbet, ça coulait sur mes moustaches mais n'arrivait pas dans ma bouche. Je mangeais du pilaf, je le prenais avec les doigts, je le portais à la langue, mais il n'entrait pas dans ma bouche.

Note du traducteur : *La formule finale — « ça coulait sur mes moustaches mais n'arrivait pas dans ma bouche » — est une clause traditionnelle du conte azerbaïdjanais, équivalente au « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » occidental, mais teintée d'humour et de distance narrative. Elle rappelle au lecteur que le conteur était présent au festin sans vraiment en profiter — manière élégante de signaler la frontière entre le monde du récit et celui des auditeurs. Ce type de chute ironique est caractéristique de la tradition orale turcique. L'Ingrate est l'un des contes moraux les plus construits du corpus azerbaïdjanais. Sa structure repose sur un principe de répétition et d'amplification : la jeune femme est ingrate avant son mariage, ingrate pendant, ingrate après. Chaque étape de sa chute correspond à un moment où, au lieu de reconnaître ce qu'elle a, elle se lamente de ce qui lui manque. Le conte installe une causalité morale rigoureuse : le malheur n'est pas arbitraire, il est la conséquence directe de l'ingratitude. La vieille femme de la montagne — figure d'esprit tutélaire féminin, sans nom, dotée de pouvoirs de métamorphose — incarne cette causalité : elle est à la fois l'auteure des épreuves et celle qui les lève, dès lors que la leçon est comprise. Le récit enchâssé du bûcheron devenu riche fonctionne comme une preuve par l'exemple : la gratitude n'est pas une vertu abstraite, elle est une force agissante qui transforme concrètement le destin. Ce dédoublement narratif — conte dans le conte — rapproche L'Ingrate des grandes structures de la littérature persane classique, notamment du Golestan de Saadi, où la sagesse se transmet toujours par le récit d'une expérience vécue plutôt que par le précepte. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.*

Le Conte de l'Orpheline

Il y a bien longtemps, dans une certaine ville, vivait une orpheline. Elle était à la fois intelligente et belle. Quiconque la voyait une fois souhaitait la voir encore. La fillette était si modeste et si bonne que tout le monde l'aimait. Le chef de la garde de la ville aperçut l'orpheline et s'éprit d'elle aussitôt. Comme la jeune femme revenait du bazar, le chef de la garde lui barra le chemin :

— Hé, belle, tu m'as plu, je veux te prendre pour femme.

— Toi, frère chef, tu pourrais être mon père, et de plus tu as femme et enfants chez toi — je ne t'épouserai pas.

Le chef de la garde chercha longtemps à convaincre la jeune femme, mais elle refusa absolument. Alors il la menaça :

— Je te prendrai de force, et si tu résistes, je te calomnierai devant le juge de la ville.

— Je ne crains pas la calomnie, répondit la jeune femme. Fais ce que tu veux, j'ai dit ce que j'avais à dire.

Le chef de la garde prit deux ou trois poulets et des œufs et se rendit chez le juge. Il prit un air offensé et dit au juge que telle jeune femme lui avait volé une génisse et qu'il demandait qu'on la punît.

Le juge, à la vue des cadeaux, accepta aussitôt d'exaucer la requête du chef de la garde et convoqua l'orpheline.

— Tu n'as pas honte, dit le juge en s'en prenant à la jeune femme dès qu'elle parut devant lui. Pourquoi as-tu volé la génisse de cet homme ? Je te punirai de telle façon que tu t'en souviendras toute ta vie.

— Monsieur le juge, dit la jeune femme, d'où sais-tu que j'ai volé la génisse du chef de la garde ?

— Comment d'où ? Il me l'a dit lui-même, répondit le juge.

— Et alors, parce qu'il le dit ? Moi aussi je dis qu'il a tout inventé pour me calomnier.

La jeune femme comprit que le juge voulait à tout prix soutenir le chef de la garde. Alors elle déclara à voix haute :

— Monsieur le juge, je vois que tu n'as ni honnêteté ni intelligence. Sans connaître la vérité, tu veux me punir sur la dénonciation de cet homme. Puisqu'il en est ainsi, je ne te crains pas, fais ce que tu veux.

Le juge remarqua entre-temps que la jeune femme était belle et songea qu'il ne serait pas mauvais de la prendre lui aussi pour femme.

— Tu as raison, frère, dit le juge au chef de la garde. Tu peux rentrer chez toi à présent. Je punirai cette jeune femme.

Après le départ du chef de la garde, le juge dit à la jeune femme :

— Tu vois, ta faute est grande, mais je te pardonnerai si tu acceptes de devenir ma femme.

La jeune femme eut beau supplier, eut beau prouver qu'elle n'était pas coupable et que le chef de la garde la calomniait, le juge resta sur ses positions. Alors la jeune femme dit que, même si elle était coupable, elle ne l'épouserait pas, qu'il était d'âge à être son grand-père.

Le juge se leva de sa place et se mit à démontrer qu'il n'était pas du tout vieux, qu'il était ardent comme un jeune homme de quinze ans. Voyant que le juge avait tout à fait perdu la raison et commençait à lui faire des caresses, elle lui administra une gifle retentissante et cria :

— Retire tes mains, vieux débauché ! Sinon je sortirai dans la rue et te couvrirai de honte devant toute la ville.

— Eh bien, puisque tu n'as pas voulu m'épouser, passa le juge aux menaces, tu verras ce que je vais te faire.

Le juge se rendit directement chez le padichah (*padichah* — titre du souverain dans les traditions turco-persanes, équivalent du shah ou du sultan selon les régions).

— Que la vie du padichah se prolonge, commença-t-il en inclinant la tête — dans ta ville vit une orpheline qui partout te diffame et répand le bruit que tu es un mauvais homme. J'ai voulu la punir, mais elle a commencé à me diffamer moi aussi, à m'accabler de fausses accusations. Je viens te demander d'ordonner au bourreau de lui couper la tête.

Le padichah ordonna aussitôt qu'on amenât la jeune femme devant lui.

— Dis-moi, fille, comment oses-tu me diffamer partout ?

La jeune femme raconta au padichah tout ce qui s'était passé. Elle pensait que le padichah punirait équitablement le chef de la garde et le juge. Mais le padichah se révéla pire que les deux autres.

Le padichah vit lui aussi que la jeune femme était d'une beauté accomplie et s'éprit d'elle au premier regard.

— Écoute, jeune femme, si tu acceptes de m'épouser, je ferai de toi ma femme principale. Si tu refuses, j'ordonnerai au bourreau de te couper la tête, dit le padichah.

La jeune femme comprit qu'elle ne se sortirait pas de cette épreuve sans ruse.

— Que la vie du padichah se prolonge, feignit-elle de se soumettre, je t'épouserai. Mais que personne ne sache encore mon accord. Viens demain soir chez moi, nous parlerons de tout.

Ayant apaisé le padichah, la jeune femme alla de chez lui chez le juge, puis chez le chef de la garde. À chacun elle répéta la même chose qu'elle avait dite au padichah :

— J'ai changé d'avis. Viens demain soir chez moi, nous parlerons de tout.

Le lendemain matin elle appela du bazar un terrassier, qui creusa un puits au milieu de la maison. Elle mit deux chaudrons d'eau à bouillir sur le feu. Puis elle alla chez sa vieille voisine et l'invita à venir :

— Grand-mère, je m'ennuie, viens me rendre visite ce soir.

Le soir tomba. Le premier à arriver fut le chef de la garde. La jeune femme le fit asseoir et engagea la conversation. À ce moment on frappa à la porte. Le chef de la garde demanda, épouvanté :

— Qui est-ce ?

— Mon mari, expliqua la jeune femme.

— Que dois-je faire ? demanda le chef de la garde en bégayant.

— Attache une corde autour de toi — je vais te descendre dans le puits, et quand mon mari sera parti, je te remonterai.

La jeune femme descendit le chef de la garde dans le puits et ouvrit la porte. C'était le juge. À peine avaient-ils commencé à parler qu'on frappa de nouveau à la porte.

— Qui est-ce ? s'effraya le juge.

— Mon mari, répondit la jeune femme.

La jeune femme descendit le juge dans le puits lui aussi.

Cette fois elle fit entrer le padichah dans la maison. Un peu après on frappa encore. Ce fut au tour du padichah de s'effrayer. La jeune femme l'attacha lui aussi d'une corde et le descendit dans le puits. Cette fois c'était la vieille voisine qui venait. La jeune femme et la vieille bavardèrent un moment de choses et d'autres. Soudain la vieille remarqua les chaudrons sur le feu.

— Qu'est-ce qui bout dans tes chaudrons, ma fille ? demanda-t-elle curieusement.

— Je fais bouillir de l'eau, grand-mère, répondit la jeune femme.

— Pourquoi as-tu besoin de tant d'eau bouillante ?

— Il y a beaucoup de bestioles dans le puits, je veux l'ébouillanter pour tuer toutes les serpents et les scorpions.

La jeune femme et la vieille renversèrent ensemble les chaudrons d'eau bouillante dans le puits. Le juge, le padichah et le chef de la garde furent ébouillantés vifs. Après le départ de la vieille, la jeune femme sortit les cadavres du puits à l'aide d'un croc attaché à une longue corde. Elle enveloppa chacun séparément dans un linceul blanc (*kafan* — linceul blanc dans lequel on ensevelit les défunts selon le rite funéraire islamique) et se demanda où les enterrer. Elle vit passer devant sa maison un berger à dos d'âne. Elle l'interpella et lui dit :

— Frère, mon père est mort, enterre-le. Je te paierai ce qu'il faut. Mais sois prudent, mon père était très sans-gêne, il pourrait bien revenir.

Le berger accepta. Il chargea le cadavre sur l'âne, le transporta et l'enterra dans la steppe. Pendant ce temps la jeune femme avait sorti le deuxième cadavre dans la cour. Le berger revint réclamer son paiement et vit un mort dans la cour.

— Et celui-là, qui est-ce ? s'étonna le berger.

— Frère, je t'avais bien dit que ce mort n'avait pas de conscience et pouvait revenir de la tombe. Tu ne l'as visiblement pas enterré assez profond, il t'a devancé. Emmène-le et enterre-le de telle façon qu'il ne puisse plus revenir.

— Cette fois je l'enterrerai profondément, petite sœur, assura le berger.

Il chargea le cadavre sur l'âne et l'emmena loin de la ville. Il choisit une haute falaise, y hissa son fardeau avec peine et jeta le corps en bas. Or, au pied de la falaise, un mollah (*mollah* — clerc islamique, lettré religieux chargé de l'enseignement coranique et des cérémonies funèbres) accomplissait justement sa prière (*namaz* — prière rituelle islamique, l'une des cinq prières quotidiennes obligatoires). Apercevant un corps en linceul tomber du ciel, le mollah prit peur, interrompit sa prière et se mit à courir. Le berger remarqua depuis la falaise que quelqu'un s'enfuyait en bas et pensa que le cadavre avait de nouveau ressuscité. Il courut après le mollah, le rattrapa et lui assena un grand coup de bâton sur la tête.

— Que les diables t'emportent, s'exclama le berger indigné, il faut avoir de la conscience, même mort. Le crâne du mollah sous le coup du bâton se fendit en deux comme un melon mûr. Le berger creusa une fosse profonde et y enterra le mollah.

Il revint encore une fois chez la jeune femme réclamer son paiement. Mais la jeune femme avait entre-temps préparé le troisième cadavre dans la cour.

— Eh bien, frère, s'exclama la jeune femme dès que le berger franchit le portail, je t'avais demandé de l'enterrer profondément. Tu vois, il t'a encore trompé.

— Ah, que les diables emportent ton père, se mit vraiment en colère le berger, quel sans-gêne il est. Cette fois je vais lui faire quelque chose qu'il ne pourra pas déjouer, fût-il trois fois plus rusé.

En maugréant, le berger chargea le mort sur l'âne et se mit en route. Il posa le corps sur la roue d'un moulin pour qu'elle le mît en morceaux. Il regarda en bas pour voir ce qu'il en était, s'il avait de nouveau ressuscité. Il vit quelqu'un qui s'éclaboussait dans l'eau tout près de la roue. Le berger pensa que le mort avait encore une fois repris vie. Il fonça sur le meunier et se mit à le rouer de coups de bâton en criant :

— Tiens, tiens pour toi ! Tu apprendras à ressusciter !

Il battit le meunier à mort, le réduisit en sac d'os. Il revint chez la jeune femme et se réjouit de ne plus voir de mort — celui-là n'était pas revenu. Il reçut son paiement et s'en alla.

Et la jeune femme, ayant anéanti tous ses ennemis, vécut désormais sans souci et heureuse.

Note du traducteur : *Ce conte appartient à une veine satirique qui traverse tout le folklore oral du Caucase et du Moyen-Orient : celle où l'orpheline ou la veuve sans protecteur retourne contre ses oppresseurs la violence même du système qui l'écrase. La progression des trois prédateurs — chef de la garde, juge, padichah — n'est pas fortuite : elle dessine une hiérarchie du pouvoir entier corrompu par le désir, depuis l'ordre public jusqu'à la justice et jusqu'au trône, signifiant que la jeune femme ne combat pas un homme mais une structure. La ruse du puits et des chaudrons relève d'une logique du conte oriental où l'intelligence féminine, privée de toute ressource légale, invente son propre tribunal. La séquence finale avec le berger, le mollah et le meunier constitue une farce autonome greffée sur le conte principal — dispositif classique du folklore oral où le récit, après sa résolution morale, se prolonge dans le comique pur : le berger, instrument naïf et convaincu, accomplit sans le savoir une justice supplémentaire en éliminant deux innocents, rappelant que la violence une fois déclenchée ne reconnaît plus ses cibles. L'absence de tout dénouement conjugal ou institutionnel — la jeune femme ne se marie pas, n'est pas récompensée par un roi juste — fait de ce conte l'un des rares exemples du corpus où la protagoniste féminine n'a besoin d'aucune tutelle masculine pour accéder au bonheur.*

Le Cordonnier et sa Femme

Un joueur de zourna et un pauvre cordonnier vivaient côte à côte en voisins. Un jour, la femme du cordonnier bavardait avec la femme du joueur de zourna (*zourna* — instrument à vent de la famille des hautbois, omniprésent dans les fêtes et mariages du Caucase et du Moyen-Orient). Sur ces entrefaites le musicien rentra d'une noce en rapportant beaucoup d'argent et de cadeaux. La femme du cordonnier rentra chez elle et dit à son mari :

— Dès demain tu achèteras une zourna, tu iras comme les autres maris jouer aux noces — gagner de l'argent et recevoir des cadeaux.

— Qu'est-ce qui te prend, femme ? répondit le pauvre homme. J'ai bientôt soixante-dix ans, comment veux-tu que je joue de la zourna ? N'as-tu pas entendu le proverbe : celui qui apprend à jouer de la zourna à soixante-dix ans la jouera dans sa tombe.

— Je ne veux rien savoir, s'entêta la femme. Soit tu apprends à jouer de la zourna, soit je te quitte.

Voyant qu'il ne viendrait pas à bout de son entêtement, le cordonnier alla au bazar et acheta une zourna. Il réfléchit longuement et finit par décider d'engager un batteur de tambour (*nagharachi*) pour que celui-ci couvre de son jeu sa propre maladresse à la zourna. Il trouva un tambourinaire qui se trouvait exactement dans la même situation que lui avec la zourna.

La femme dit au cordonnier :

— Qu'attends-tu donc ? Tu as engagé un tambourinaire, il est temps d'aller aux noces.

— Où irais-je, si personne ne m'invite ? répondit le vieux.

— Inutile de bavarder. Va par les villages, on finira par te connaître. Comment les gens sauraient-ils que tu es joueur de zourna si tu ne sors jamais de chez toi ?

Il ne restait plus au vieux qu'à prendre le tambourinaire avec lui et à se diriger vers les faubourgs de quelque village. Chacun des deux piètres musiciens se demandait ce qui se passerait s'il fallait vraiment jouer. Et chacun se rassurait en pensant que le jeu de son compère couvrirait sa propre maladresse. Car le cordonnier ignorait que le tambourinaire ne savait pas jouer du tambour, et le tambourinaire ignorait que le joueur de zourna n'était pas joueur de zourna du tout.

Le soir tomba quand ils arrivèrent, épuisés, à un village. Ils aperçurent une grande meule de foin. Ils s'allongèrent sur le foin pour se reposer. Un peu plus tard ils virent s'approcher de la meule un homme qui, à sa mise et à son allure, ressemblait fort au chef du village (*kétkhouda* — notable villageois chargé de l'administration locale dans les traditions caucasiennes et azerbaïdjanaises). Le chef s'assit et se mit à regarder de tous côtés. Bientôt arriva à la meule une jeune femme qui s'assit près de lui. Ils se mirent à tenir des propos amoureux.

— Quand célébrerons-nous notre noce ? demanda la jeune femme.

— Si tu veux, tout de suite, répondit le chef.

— Alors ne tarde pas, je n'en puis plus d'attendre, dit la jeune femme.

Le joueur de zurna vit que les choses prenaient ce tour et dit à son compère :

— On ne pouvait rêver mieux. Je vais me mettre à souffler dans la zurna, et toi tape sur le tambour.

Le cordonnier souffla dans la zurna, le tambourinaire frappa son tambour. La jeune femme prit peur.

— On dirait qu'il y a des diables ici, dit-elle.

— Quels diables ? Ils n'ont rien à faire là où je suis. C'est sûrement des chats qui miaulent dans le vieux foin, répondit le chef.

La conversation reprit de plus belle.

— Où t'es-tu épris de moi ? demanda la jeune femme.

— Je t'ai vue à une noce : tu dansais si bien que tu m'as aussitôt plu, répondit le chef.

— Ah, si seulement il y avait des musiciens ici, je danserais pour toi.

Le joueur de zurna dit au tambourinaire :

— Ne perds pas de temps, frère, je vais souffler, et toi tape.

L'un souffla dans la zurna, l'autre frappa le tambour. Ni l'un ni l'autre ne savaient jouer : ce fut un tel vacarme, un tel tintamarre. Le chef comprit que l'affaire n'était pas nette, saisit la jeune femme et décampa. Les amoureux rentrèrent chacun chez soi. Quant au joueur de zurna et au tambourinaire, ils se levèrent de bonne heure et se mirent à chercher la maison du chef. Ils la trouvèrent, frappèrent à la porte, entrèrent dans la cour et saluèrent poliment.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda le chef.

— Nous venons chercher notre paiement, répondit le cordonnier.

— Quel paiement ?

— Par Allah, c'est embarrassant à dire, mais il le faut — c'est nous qui avons joué pour votre noce hier soir près de la meule. Voilà pourquoi nous venons chercher notre dû.

Le chef comprit aussitôt que l'affaire pouvait tourner au scandale et demanda :

— Et combien vous dois-je ?

— Cent tûmens (*tûmen* — ancienne unité monétaire d'usage courant dans les contes populaires azerbaïdjanais et persans), répondit le joueur de journa.

Le chef n'avait pas le choix et leur remit cent tûmens. Le joueur de journa et le tambourinaire sortirent de chez le chef et se mirent à chercher la maison de la jeune femme. De bonnes gens leur montrèrent la maison. Ils répétèrent là ce qu'ils avaient dit au chef. La jeune femme leur paya encore cent tûmens et pria :

— Mon frère joueur de journa, tu comprends toi-même, pas un mot à personne de tout cela.

— Ne t'inquiète pas, madame. Personne ne saura rien.

Le joueur de journa remit la moitié de l'argent au tambourinaire et se sépara de lui. Il rapporta cent tûmens chez lui et les donna à sa femme. La nouvelle parvint aux oreilles du voisin — le vrai joueur de journa. Il avait été musicien toute sa vie, mais n'avait jamais autant gagné en une seule noce. Il vint trouver le cordonnier et lui demanda :

— Dis-moi, voisin, comment as-tu réussi à gagner autant d'argent en une seule nuit ? Raconte-moi.

— Nous sommes tombés sur une noce de qualité. Une noce où tout le monde ne peut pas aller. Ça s'appelle une noce de paille.

Le joueur de journa ne comprit rien aux paroles du cordonnier et rentra chez lui.

La femme du faux musicien était fort contente de l'argent :

— Eh bien, mari, cet argent-là nous suffira jusqu'à la mort. Et tu n'auras plus besoin de jouer de la journa.

Le vieux se réjouit de ces paroles et prit sa femme au mot :

— Alors, vieille, souviens-toi de ce que tu viens de dire. N'avise pas de me renvoyer aux noces — je n'irai pas. Promesse faite doit être tenue.

Deux ou trois ans passèrent. La femme du cordonnier était grande dépensière : elle avait tout dissipé, prêté une partie, offert l'autre — il ne restait plus rien.

— Eh bien, mari, tu as toi-même vu combien il est profitable de jouer aux noces. Il est temps de te remettre au travail — il ne reste plus d'argent.

— Non, femme. Je t'avais prévenue que je n'irais nulle part. J'ai mon propre métier — la cordonnerie — et c'est tout ce qu'il me faut.

La femme se vexa et, le jour même, ayant rassemblé ses affaires, s'en alla chez son père. Elle pensait que son mari courrait après elle. Mais un mois passa, cinq mois passèrent, et de lui pas la moindre nouvelle. La femme commença à soupirer et à s'attrister ; finalement elle envoya son père chez son mari pour qu'il vînt la reprendre.

— Je ne la laisserai rentrer que le jour où elle aura appris à lutter comme les *pehlevan* (*pehlevan* — lutteur ou héros de force dans les traditions turciques et caucasiennes, figure emblématique de la virilité et de la bravoure populaires), dit le mari à son beau-père.

— Mais qu'est-ce que tu dis ? répondit le beau-père. Je te croyais sensé, et tu dis des choses à faire rire un mort. Ta femme a passé la soixantaine, il serait temps qu'elle pense à l'au-delà, et toi tu veux qu'elle devienne pehlevan.

— Eh quoi, beau-père, tu vois la paille dans mon œil mais tu ne vois pas la poutre dans le tien ? Tu te taisais bien quand ta fille m'a forcé à devenir joueur de zourna. Et pourtant j'avais moi aussi quelques années de plus.

Le beau-père comprit que son gendre avait raison. Il rentra chez lui et dit à sa fille :

— Tu es seule responsable de tout, ma fille. Maintenant que tu es partie, rentre donc chez toi.

La femme du cordonnier comprit sa faute et retourna chez son mari.

Note du traducteur : *Ce petit conte satirique fonctionne comme un diptyque moral dont les deux volets se répondent avec une symétrie parfaite : dans le premier, l'absurdité de l'exigence féminine se retourne en fortune inattendue grâce à la ruse involontaire de deux incapables ; dans le second, le mari reprend la main en renvoyant à sa femme, sous forme de demande absurde symétrique, l'exacte nature de sa propre exigence passée. La « noce de paille » — formule délibérément opaque que le vrai musicien ne comprend pas — est l'une de ces expressions proverbiales du folklore azerbaïdjanais qui condensent toute l'ironie du récit : une noce sans noce, une musique sans musique, une fortune née du néant. La figure du chef de village surpris en galante compagnie relève d'une tradition comique universelle du conte oriental, mais elle sert ici un propos plus précis : c'est le pouvoir social et moral — celui qui juge et administre — qui se révèle le plus fragile et le plus facilement rançonné. La chute, sobre et équilibrée, ne condamne ni ne pardonne : elle constate simplement que la sagesse vient avec le temps, même pour ceux qui ont mis du temps à l'acquérir.*

La Femme avisée

Il était une fois un mari et une femme. Ils vivaient en grande harmonie, sans jamais se dire un mot dur. Le mari travaillait aux champs du lever au coucher du soleil, tandis que la femme filait, tissait et tenait la maison. Les gens du village s'émerveillaient de la modestie et de la sagesse de cette femme. Tous la louaient, la comblaient d'éloges. Les jours passaient, les mois, les années, et la renommée de la femme se répandit partout.

Un jour, la femme du *starosta* — *chef de village ou ancien de la communauté, figure administrative répandue dans les régions du Caucase sous influence russe* — entendit parler de cette femme et faillit éclater de jalousie : « En quoi est-elle meilleure que moi, pour que tout le monde ne taise pas d'éloges à son sujet ? Je mourrai, mais je la trouverai et je la verrai de mes propres yeux. » La femme du *starosta* attendit longtemps l'occasion de sortir de chez elle. Un jour, le *starosta* se rendit en ville pour quelques jours d'affaires. À peine son mari avait-il passé le portail qu'elle se déguisa en haillons et partit à la recherche de la femme. D'une maison à l'autre, interrogeant les gens au passage, elle finit par la trouver. La femme du *starosta* fit semblant d'être une mendiante, frappa au portail et demanda l'aumône.

La bonne femme fit la charité à la mendiante et continua de travailler. La femme du *starosta* jeta un œil dans la cour et vit que la femme était assise en plein soleil, filant la laine, avec à côté d'elle un morceau de pain rassis et de l'eau réchauffée par le soleil dans un *kovsh* — *simple écuelle ou louche de bois servant à contenir l'eau de boisson, ustensile ordinaire du foyer paysan caucasien*.

— Ma sœur, pourquoi restes-tu assise au soleil et non à l'ombre des arbres ? demanda la femme du *starosta*.

— Mon mari est en ce moment même dans les champs à couper le blé sous un soleil brûlant, répondit la femme. Il n'a nulle part où s'abriter à l'ombre. Et pour manger, il n'a que du pain rassis, et pour boire, que de l'eau tiède. Suis-je meilleure que lui ? Ce qu'il est, je le suis. Autrement, je ne comprendrais jamais ce qu'est mon mari, quel est son labeur. Et lui, voyant ma fidélité, me le rend par son amour.

— Conseille-moi, ma sœur, que dois-je faire pour que mon mari m'aime davantage ? demanda la femme du *starosta*. Elle voulait mettre à l'épreuve sa sagesse.

— Si tu m'apportes quelques poils de lion, je pourrai t'enseigner ce que tu cherches, répondit la femme.

Dès ce jour, la femme du *starosta* se mit à chercher un lion et en trouva finalement un dans la ménagerie du *padichah* — *du persan pādishāh, littéralement « maître-roi », titre du souverain suprême dans les contes turques et persans, équivalent du sultan ou de l'empereur*. Elle vit dans des cages d'acier des lions terrifiants, dont la seule vue faisait trembler les genoux. La femme du *starosta* réfléchit longuement et décida de nourrir elle-même le lion chaque jour. Elle

prit l'habitude de venir deux ou trois fois par jour auprès de la bête, surmontant sa peur, lui glissant de la nourriture entre les barreaux, changeant l'eau de son abreuvoir, lui parlant doucement et lui caressant la queue et le dos. Après quelque temps, elle s'enhardit et caressa la tête du lion. Le lion se mit à la reconnaître. Un jour, en lui caressant la tête, elle arracha trois poils de ses moustaches. La femme du starosta se rendit chez la femme et lui montra les poils de lion.

— Comment as-tu réussi à arracher les moustaches d'une bête aussi féroce qu'un lion ? demanda la femme.

La femme du starosta lui raconta comment elle s'était comportée avec la bête pour obtenir ces poils.

— Ma sœur, va donc trouver ton mari et traite-le comme tu as traité le lion. Alors lui non plus ne te fera pas souffrir — il t'aimera, dit la femme.

Dès lors, la femme du starosta se mit à traiter son mari comme la femme le lui avait conseillé. Le mari fut très content de sa femme. La femme du starosta put se convaincre que la femme était véritablement très sage.

Note du traducteur : *Ağilli Arvad appartient à la famille des récits paraboliques à structure binaire — deux femmes, deux façons d'être épouse, deux destins conjugaux — qui constituent l'un des registres les plus vivaces du folklore turcique et caucasien. Sa concision et sa construction en miroir le rapprochent formellement des mətəl — proverbes narratifs azerbaïdjanais dont la sagesse ne s'énonce jamais directement mais se donne à voir à travers l'action accomplie — et des apologues soufis, où la vérité résiste à toute formulation abstraite et ne se révèle qu'à travers le chemin parcouru. Le cœur du récit repose sur une analogie d'une grande simplicité apparente — traiter son mari comme on apprivoise un lion — qui relève d'une tradition pédagogique largement attestée dans la littérature persane et arabe classique, des Mille et Une Nuits au Kâbûs-nâma — manuel de conduite iranien du XI^e siècle — en passant par plusieurs recueils de sagesse ottomans, témoignant de la circulation continue de ce motif à travers le monde islamique. La première femme — assise en plein soleil, mangeant du pain rassis, buvant de l'eau tiède par solidarité avec son mari absent — illustre le concept de vəfa, fidélité conjugale qui n'est pas soumission passive mais acte délibéré de connaissance de l'autre par l'expérience partagée. Le lion, animal royal omniprésent dans la symbolique persane et turcique, figure de la puissance que seules la patience et la constance peuvent domestiquer, fonctionne comme métaphore transparente de l'autorité masculine sans que le récit ait besoin de le formuler — et c'est précisément dans cette retenue que réside toute sa sagesse.*

La Ruse du vieux père

Un vieux homme avait un fils du nom d'Ahmedh. En ce temps-là, les garçons étaient bergers. Un jour, ses camarades décidèrent de jouer un tour à Ahmed.

— Nigaud, lui dirent-ils, tous tes camarades du même âge sont déjà mariés, et toi tu ne l'es toujours pas. Va chez ton père et dis-lui d'aller demander la fille du padichah pour toi — il ira aussitôt au palais et te la ramènera.

Ahmed était jeune et crédule — il croyait tout ce qu'on lui disait. Il crut donc ses camarades. Le soir, à peine rentré chez lui, il dit à son père :

— Père, va tout de suite chez le padichah et demande-lui sa fille pour moi.

— Mon fils, répondit le vieux, tu es encore jeune, ce n'est pas le moment de te marier, et puis le padichah ne donnera pas sa fille à des pauvres comme nous.

— Je ne veux rien entendre, s'entêta Ahmed. Envoie un entremetteur au padichah. Si tu ne me maries pas, je casse tout.

De peur, le vieux envoya un entremetteur au padichah. Celui-ci s'assit sur la *pierre des entremetteurs* — dans la tradition azerbaïdjanaise et turcique, cette pierre ou ce banc placé devant le palais ou la demeure d'un notable désigne l'espace rituel réservé aux demandeurs qui attendaient d'être reçus, lieu de transition entre le monde ordinaire et celui du pouvoir — devant le palais. On informa le padichah qu'un homme était assis devant le palais et attendait. Le padichah ordonna qu'on le fasse entrer.

— Que nous veux-tu ? demanda le padichah à l'entremetteur.

— Que les années du padichah se prolongent, dit l'entremetteur avec un salut. Le fils d'un pauvre vieux, Ahmed, souhaite prendre ta fille pour épouse.

Le padichah réfléchit, puis dit :

— Fort bien. Envoyez-moi le fiancé, que je voie s'il convient à ma fille.

L'entremetteur, soucieux, retourna chez le vieux et lui rapporta les paroles du padichah.

Les genoux du vieux se mirent à trembler de peur. Il appela son fils et lui dit :

— Mon fils, tu nous as attiré des ennuis. Le padichah te convoque.

— Eh bien, j'y vais tout de suite, répondit Ahmed, tout joyeux.

Le vieux supplia son fils, le conjura de renoncer à son projet — voyons, avec qui veux-tu t'allier, avec le padichah lui-même : il exigera de toi beaucoup de biens, beaucoup d'argent, et nous n'avons rien. Mais Ahmed n'en voulut rien entendre et se rendit chez le padichah.

— Que la vie du padichah se prolonge, dit Ahmed au souverain avec un salut. J'ai envoyé un entremetteur, et tu m'as invité à venir pour voir si le fiancé convenait à ta fille. Me voilà donc.

Le padichah regarda Ahmed de côté et dit :

— Bien. Je te donnerai ma fille, mais tu dois construire une maison de quarante étages. Si tu n'y parviens pas, je te ferai trancher la tête.

Ahmed salua une nouvelle fois le padichah, dit « J'entends et j'obéis » et rentra chez lui.

— Père, dit-il en revenant du palais, le padichah accepte de me donner sa fille, mais il exige que je construise une maison de quarante étages.

— Mon fils, gémit le vieux, comment pourrais-tu construire une telle maison ?

— Écoute, père, répondit Ahmed, est-ce donc si difficile de construire une maison de quarante étages ? En un mois c'est fait. Nous vendrons l'un de nos deux boeufs et avec l'argent nous bâtirons cette maison. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Le vieux comprit que son fils n'entendait rien à rien, et dit :

— Eh bien, mon fils, faisons comme tu dis. Emmène le boeuf au marché et vends-le, et avec l'argent nous construirons la maison de quarante étages.

Ahmed attrapa le boeuf et le mena vendre au marché.

Or je vais vous parler des escrocs du marché. Au marché sévissaient sept filous qui rachetaient les marchandises pour une bouchée de pain et se partageaient les profits. Ces filous s'entendirent donc pour duper Ahmed qui vendait son boeuf.

L'un des filous s'approcha d'Ahmed :

— Fiston, combien veux-tu pour ton chevreau ?

Ahmed s'indigna — tu ne vois pas que c'est un boeuf, pas un chevreau !

Un deuxième filou s'approcha.

— Je t'en donne trois grives pour ce chevreau, proposa-t-il à Ahmed.

Ahmed s'éloigna du deuxième filou également. Ainsi Ahmed écarta six escrocs. L'un proposait trois grives, l'autre une grive et demie, cherchant tous à lui prendre son boeuf pour rien. Le naïf arriva au septième filou.

— Hé, garçon, vends-moi ce chevreau pour dix kopecks. Je l'achète pour amuser mes enfants.

Ahmed ignorait tout du complot des filous. Il vendit donc son boeuf pour une grive et demie, mangea pour un sou de pain au marché, et rapporta chez lui une grive.

À la maison, il s'en prit encore à son père, lui reprochant de lui avoir donné un chevreau au lieu d'un boeuf.

Le vieux comprit aussitôt qu'on avait roulé son fils.

— Ce n'est rien, mon fils, dit-il. On t'a trompé et on a acheté le boeuf pour rien en faisant croire que c'était un chevreau, mais je saurai les rembourser de ce qu'ils ont fait.

Le lendemain matin, le vieux prit son filet et alla à la chasse. Il prit deux lièvres dans ses pièges et les rapporta à la maison. Il attacha l'un des lièvres dans la cour et porta l'autre au marché. Il chargea sa femme de préparer le repas pour des invités.

— Je vais au marché, dit le vieux. Je rentrerai à la maison avec des invités et je demanderai : « As-tu préparé le repas, femme ? » Toi, tu répondras : « Un lièvre est arrivé en courant et a dit que le maître aurait des invités aujourd'hui, qu'il fallait préparer à manger. J'ai donc cuisiné. » Après le repas, je trouverai quelque chose à redire et je me mettrai en colère contre toi, puis, fâché, je ferai semblant de te tuer — tombe comme morte. Alors je jouerai de la flûte et tu te relèveras comme si de rien n'était.

Le vieux remplit un long boyau de teinture rouge, l'attacha autour du cou de sa femme de façon à ce que cela ne se voie pas, puis prit le lièvre et s'en alla.

Au marché, le vieux se mit à crier :

— Qui veut un lièvre-messager ? Qui veut un lièvre-messager ?

Aussitôt les filous entourèrent le vieux. Ils demandèrent s'ils pouvaient vérifier les talents du lièvre.

— Pourquoi pas ? s'étonna le vieux. Je vais lui donner un message et il le transmettra à ma femme.

— Alors vérifions, proposa l'un des filous.

Le vieux accepta et dit, s'adressant au lièvre :

— Va à la maison, lièvre, et dis à ma femme que j'aurai des invités aujourd'hui — qu'elle prépare à manger.

Il lâcha le lièvre, qui disparut en un clin d'oeil. Le vieux rentra chez lui.

— Femme, j'ai amené des invités. As-tu préparé à manger ? demanda-t-il à sa femme.

— Bien sûr, répondit la femme. J'ai préparé. Le lièvre est arrivé en courant et a dit que le maître aurait des invités aujourd'hui, qu'il fallait préparer à manger — j'ai donc préparé.

Les filous voyaient que le lièvre broutait bel et bien l'herbe dans la cour. Le vieux invita ses hôtes à entrer. La femme étendit la nappe et servit le repas. Au cours du repas, les filous s'informèrent du prix du lièvre.

— Pour ce lièvre, mes enfants, dit le vieux, j'ai payé deux pesées d'or. Mais vous n'êtes pas des étrangers, aussi je vais vous en faire cadeau pour moitié prix.

Les filous acceptèrent et mesurèrent au vieux la quantité d'or convenue. Le vieux chargea sa femme de préparer le thé. La femme tarda un peu, et le maître fit semblant d'être très en colère, renversa sa femme à terre et lui « trancha » la tête — *le boyau rempli de teinture rouge éclata, simulant le sang.*

— Qu'as-tu fait, vieux ? crièrent les filous. Pourquoi as-tu tué ta femme ?

— Ce n'est rien, dit tranquillement le vieux. Je la tue plusieurs fois par jour et je la ressuscite moi-même ensuite : c'est entre mes mains. Vous voyez cette petite flûte ? Dès que j'en joue, ma femme revient à la vie. Cette flûte est magique — c'est une flûte de résurrection.

Ayant dit cela, le vieux joua de la flûte. La femme se leva aussitôt. Les filous furent stupéfaits du prodige. Ils payèrent en or pour la flûte aussi et s'en allèrent.

— Eh bien, femme, dit le vieux en raccompagnant ses hôtes, demain ils reviendront. Je vais aller au cimetière. Tu leur diras que dès qu'ils furent partis, ton mari a rendu l'âme.

Les filous au marché lâchèrent le lièvre, mais le lièvre s'en fut et disparut. Ils rentrèrent chez eux, et le lièvre demeurait introuvable. Alors ils renversèrent leurs femmes et leur tranchèrent la tête. Ils eurent beau souffler ensuite dans la flûte, les femmes ne revinrent pas à la vie.

Furieux contre le vieux, les filous se rendirent à sa maison. La femme du vieux les informa que dès leur départ, le vieux avait rendu l'âme à Allah.

Les filous se dirigèrent sans tarder vers le cimetière et virent le vieux se cacher entre les tombes. Ils lui dirent ce qu'ils avaient sur le cœur. Et lui de répondre :

— Eh bien, les enfants, les dettes se remboursent. Vous avez trompé un enfant et acheté le boeuf pour rien en faisant croire que c'était un chevreau, et moi je vous ai remboursé la pareille.

Les filous décidèrent de tuer le vieux, mais il dit :

— Ne faites pas cela, sinon je dirai au shah comment vous avez tué vos femmes. La potence vous attend alors.

Les filous prirent peur et repartirent chacun chez soi.

Le lendemain matin, le vieux fit venir des maçons et commença à construire la maison. Quand la maison de quarante étages fut achevée, Ahmed annonça au shah que son désir était accompli et que c'était maintenant au tour du shah de tenir sa promesse et de donner sa fille à Ahmed. Le padichah arriva avec ses conseillers les plus proches pour voir la maison et approuva la construction. Le padichah ne pouvait manquer à sa parole — il donna sa fille à Ahmed.

Ce jour même, le peuple fut convoqué. Quarante jours et quarante nuits dura la noce d'Ahmed et de la fille du shah. Après la noce, le père appela Ahmed et lui dit :

— Mon fils, jusqu'à ce jour tu t'es conduit comme un enfant. Maintenant tu es un homme, alors conduis-toi comme il convient à un homme. Sinon ta femme te quittera.

Ahmed promit à son père de ne pas oublier cela.

Note du traducteur : *La Ruse du vieux père appartient au sous-genre des contes de l'escroc escroqué — fənd nağılları dans la tradition azerbaïdjanaise — dont la logique repose sur le renversement de la duperie : celui qui a trompé devient à son tour trompé, et la symétrie de la vengeance constitue à elle seule la leçon morale. Le vieux père est une figure classique du paysan rusé que l'on retrouve dans l'ensemble du corpus turcique et persan, comparable au Nasreddin Hodja, dont il partage la philosophie : non la violence, mais l'intelligence patiente comme instrument de justice. Les deux tours successifs — le lièvre-messenger et la flûte de résurrection — sont des motifs attestés dans le folklore universel, répertoriés sous les types AT 1539 et AT 1313 ; leur association dans un même conte est caractéristique de la tradition orale caucasienne, qui affectionne les structures binaires d'épreuves cumulatives. La flûte de résurrection joue sur la frontière entre vivants et morts, thème récurrent dans les traditions chamaniques turciques, où les instruments à vent — zurna, balaban — sont associés à des pouvoirs de passage entre les mondes, tandis que la scène du cimetière possède une dimension carnavalesque : le sage se place symboliquement du côté des morts pour revenir au monde des vivants en position de force morale.*

Le Vieillard et le Lion

Un vieillard et son fils s'en allèrent un jour dans la forêt couper du bois. Soudain un lion se dressa devant eux.

— Quelle chance, rugit le lion — voilà trois semaines que je n'ai rien mangé, je vais vous dévorer tous les deux et me rassasier.

Le fils se mit à trembler de peur.

— Père, que faire ? Le lion va nous manger.

— N'aie pas peur, mon fils, je vais le chasser, répondit le vieillard.

— Mais que peux-tu faire, toi un vieil homme, contre un lion si puissant ? demanda le fils.

— La force n'est pas l'essentiel, dit le vieillard. Ce qui compte, c'est l'astuce. L'intelligence permet de venir à bout de n'importe quelle bête redoutable. Regarde ce que je vais faire.

Le vieillard saisit sa hache et s'avança vers le lion.

— Combien de fois suis-je parti chasser le lion sans succès — et voilà qu'il vient de lui-même. Je vais t'abattre et te rapporter à la maison. Ta viande nous nourrira trois jours, marmonnait le vieillard.

— Quelle force as-tu donc pour me tuer ? dit le lion.

— Puisque tu doutes de ma force, mettons-nous à l'épreuve l'un l'autre. Le plus faible se soumettra au plus fort.

Le lion accepta. Le vieillard ramassa une pierre et la tendit au lion.

— Si tu es aussi fort que moi, serre cette pierre jusqu'à en faire couler le jus, dit le vieillard.

Le lion serra la pierre — elle s'émietta, mais il n'en coula rien.

Le vieillard sortit discrètement un œuf de sa besace, ramassa une pierre et les serra ensemble entre ses doigts — un liquide se mit à couler.

— Tu vois, j'ai extrait le jus de la pierre, dit le vieillard.

Le lion, stupéfait de la force du vieillard, accepta par crainte de lui obéir. Dès lors le vieillard se déplaçait à dos de lion.

Un jour, le vieillard coupait du bois en forêt. Il eut beau s'acharner, il ne parvint pas à abattre un petit arbre. Fatigué, il s'écarta pour se reposer. Le lion s'approcha de l'arbre et le déracina aisément.

— Vieillard, tu disais être plus fort que moi. Comment n'as-tu pas pu venir à bout de ce petit arbre ? s'étonna le lion.

Le vieillard comprit que le lion avait percé sa ruse. Sans se troubler, il dit :

— Ah, lion, j'ai feint maladresse pour voir si tu étais capable de déraciner cet arbre. Voilà plusieurs jours que nos provisions sont épuisées, et je m'apprête à repartir chasser le lion. Trois ou quatre lions devraient suffire. C'est alors que tu verras ma vraie force.

Le lion frémit de peur et pensa que si la chasse du vieillard tournait mal, c'est lui qu'il mangerait. Mieux valait fuir pendant qu'il en était encore temps. La nuit venue, le lion s'échappa et se cacha dans l'épaisseur de la forêt. Soudain un renard surgit devant lui.

— Frère renard, pourquoi cours-tu ainsi ? demanda le lion. Ce n'est pas le vieillard qui arrive, par hasard ?

— Quel vieillard ? s'étonna le renard.

Le lion raconta au renard comment le vieillard avait extrait le jus d'une pierre, comment il chassait les lions, comment il était devenu le maître du lion. Le renard éclata de rire.

— Espèce de sot — le vieillard t'a berné, d'où lui viendrait pareille force ? Il te suffit de rugir une fois pour que son cœur lui sorte de la poitrine. Allons le trouver et tuons-le. Je mangerai tes restes, cela me suffira.

Le lion repartit avec le renard. Le vieillard les aperçut de loin, comprit que le renard avait tout expliqué au lion, et sut que s'il ne trouvait pas encore une ruse, il était perdu. Il se mit à crier de loin :

— Ah, renard sans vergogne ! Je t'avais chargé de m'amener un lion bien gras, et cette fois encore tu m'en ramènes un maigre. Bon, je l'égorgerai quand même et le mangerai — mais si tu recommences, je t'arrache la peau.

En entendant les menaces du vieillard, le lion se convainquit que le renard l'avait attiré dans un piège. Il prit ses jambes à son cou et disparut.

— Tu vois, mon fils, dit le vieillard, la force seule ne suffit pas. Ce qui compte avant tout, c'est l'intelligence, l'astuce. Quand on les possède, aucun ennemi ne peut vous abattre.

Note du traducteur : Ce conte didactique appartient au répertoire oral azerbaïdjanais des récits à sentence explicite (öyüdlü nağıl), où la morale est énoncée par le héros lui-même à la fin du récit. La ruse du vieillard — substituer un œuf à la pierre pour simuler une force

surhumaine — est un motif que l'on retrouve dans plusieurs traditions turciques et persanes, notamment dans les récits mettant en scène le personnage de Molla Nasreddin (Molla Nəsrəddin), figure emblématique de l'intelligence populaire azerbaïdjanaise. Le renard, ici complice involontaire de sa propre défaite, joue un rôle inverse à celui qu'il tient habituellement : sa clairvoyance est retournée contre lui par une ruse de second degré, et c'est sa propre parole — rapportée et détournée par le vieillard — qui précipite la fuite du lion.

Le Secret de l'Amitié

Il était une fois un shah. Il n'avait qu'un fils, qu'il chérissait par-dessus tout, et ce fils s'appelait Mélik.

Un jour, Mélik chevauchait le long du rivage de la mer quand il aperçut un palefrenier et Kéchal Mamed — figure bien connue des contes azerbaïdjanais, réputé pour sa ruse et son intelligence — qui se disputaient à grands coups de poing. Mélik piqua des éperons, les sépara et demanda :

— Qu'est-ce qui vous a mis dans cet état ? Pourquoi vous battez-vous ainsi ?

Les deux querelleurs reprirent leur souffle. Le palefrenier prit la parole :

— Monseigneur, voilà ce qui s'est passé. Je me tenais sur le rivage quand j'aperçus un coffre qui flottait sur la mer. Je me jetai à l'eau, non sans peine je le tirai jusqu'à la rive — et voilà que Kéchal surgit de nulle part en criant qu'il l'avait vu le premier et que le coffre lui appartenait. C'est ainsi que nous en sommes venus aux mains.

Mélik gronda les deux bagarreurs, donna cinq pièces à chacun et s'appropriä le coffre. Il chevauchait depuis un moment quand une pensée le saisit : *Ouvrons donc ce coffre pour voir ce qu'il contient. Peut-être comprendrai-je pourquoi on l'a jeté à la mer.*

Sitôt dit, sitôt fait. Le prince ouvrit le coffre et découvrit à l'intérieur un second coffret, plus petit. Il ouvrit ce coffret : une petite boîte. Dans la boîte, un rouleau de papier. Mélik le déroula et lut :

Celui qui veut percer le secret de la véritable amitié doit se rendre à la forteresse des trois vieillards.

Le fils du shah lut le message, alla trouver son père et dit :

— Ô lumière de mes yeux, père et souverain ! Permets-moi de partir en voyage lointain.

Le shah s'étonna :

— Qu'est-ce qui te prend, mon fils ? Où veux-tu aller ?

Mélik ne souhaitait pas révéler sa mystérieuse trouvaille, mais son père insista tant qu'il finit par tout lui raconter — la dispute du palefrenier et de Kéchal Mamed, le coffre qu'il leur avait pris, et l'étrange message. Le shah éclata de rire :

— Voilà donc pourquoi tu veux courir les pays étrangers. Non, mon fils, l'homme ne doit pas croire tout ce qu'il entend. On ne court pas après chaque oiseau qui passe. Quelque sot a griffonné des mots vides, et tu es prêt à suivre son conseil. Non, je ne te laisserai pas errer seul de par le monde. Tu es tout ce que j'ai, et je ne veux pas me séparer de toi. Reste à la maison. Tout le pays est à ta disposition. Ne peut-on pas percer ici le secret de la véritable amitié ?

Le prince s'attrista, tenta de convaincre son père, mais celui-ci demeura inflexible. N'ayant rien obtenu, Mélik quitta son père et se dirigea droit vers la chambre du chagrin. Il existait au palais une telle pièce : lorsque l'un des proches du shah était frappé par le malheur, il venait s'y répandre en larmes amères. Tout y était noir — les murs, le plafond, le sol. Pas un seul rayon de lumière n'y pénétrait.

Mélik revêtit des habits noirs et ne sortit pas de là de toute une semaine. Il languissait, se consumait de tristesse, et ses larmes firent couler l'encre sur le rouleau.

Après leur entretien sur le voyage, le shah attendit longtemps son fils pour le dîner — en vain. Le lendemain matin, Mélik ne parut pas davantage. Inquiet, le shah convoqua tous ses serviteurs et les envoya à sa recherche. Ils fouillèrent le palais et le jardin, inspectèrent chaque recoin, dépêchèrent des crieurs — mais nul ne put trouver le fugitif. Enfin, quand une semaine se fut écoulée et qu'une nouvelle commençait, on découvrit le fils du shah dans la chambre du chagrin. On en avisa aussitôt le souverain, qui appela son vizir et s'y rendit avec lui.

Mélik les accueillit, pâle et accablé. Le shah, que l'inquiétude avait fait oublier la mystérieuse lettre, s'étonna de voir son fils tenir un papier à la main et demanda :

— Mon fils, qu'as-tu ? Quel chagrin te ronge ? Qu'est-ce que tu tiens là ?

Mélik tomba à genoux devant son père :

— Ô lumière de mes yeux, père et souverain ! Je t'avais demandé la permission de partir en voyage lointain pour connaître le secret de la véritable amitié, mais tu me l'as refusée. Ce refus m'a tellement affligé que je n'ai pu me retenir et suis venu ici verser mes larmes.

Le shah tenta longuement de raisonner son fils, lui promit monts et merveilles, lui jura d'exaucer tout autre désir, le supplia seulement de ne pas partir. Hélas, rien n'y fit. Mélik répétait qu'il ne voulait rien d'autre que connaître le secret de l'amitié. Finalement, après avoir consulté son vizir, le shah consentit à laisser partir son fils, en lui adjoignant cent soldats pour l'escorter.

Le vizir, homme retors, proposa alors un plan perfide :

— Nous dirons aux soldats de quitter le prince un par un, progressivement. Il finira par se retrouver seul, prendra peur et rentrera de lui-même.

Ainsi fut décidé. Le lendemain, le fils du shah fit ses adieux à son père et sortit du palais. Derrière lui s'élancèrent cent vaillants guerriers sur leurs chevaux fougueux.

À peine étaient-ils sur la grande route que Kéchal Mamed surgit à leur rencontre. Le prince arrêta sa troupe et s'adressa à lui :

— Écoute, Mamed, dans le coffre que vous aviez trouvé se cachait un rouleau. Un inconnu y avait écrit que celui qui veut connaître le secret de la véritable amitié doit se rendre à la forteresse des trois vieillards. C'est là que je vais. Viens avec moi.

Kéchal réfléchit un instant, puis accepta :

— Entendu, mais attends-moi, je vais prévenir les miens.

Mamed demanda la permission à son père, fit ses adieux à sa mère, qui glissa dans son *khourdjin* (sacoches de voyage en cuir portée sur le dos de la monture, usuelle dans les régions caucasiennes et d'Asie centrale) un pain d'orge, puis rejoignit Mélik au galop.

Ils se mirent en route. Ils cheminèrent longtemps. Soudain Mélik tourna la tête et s'aperçut qu'ils se retrouvaient à deux — tous les soldats avaient disparu l'un après l'autre sans qu'on les entendît. Kéchal Mamed fit pivoter son cheval en travers du chemin et demanda, l'air effrayé :

— Comment allons-nous avancer seuls, sans armée ? Que pourrons-nous faire là-bas sans soldats, sans armes ? Rentrons, nous aussi.

Mélik bouillonna de colère :

— Je vois, mon frère, que tu n'as qu'une envie : fuir. Eh bien, retourne chez toi — moi, j'irai seul.

On dit à juste titre que tous les Kéchals sont vifs d'esprit et avisés. Mamed regarda le prince et dit :

— Monseigneur, n'oublie pas que si quelqu'un est destiné à trouver ce lieu, c'est moi. J'irai avec toi.

Et ils continuèrent leur route. Ils marchèrent longtemps, tantôt au pas, tantôt au trot, trébuchant sur le chemin, demandant leur route ici, devinant leur chemin là — quand soudain ils s'aperçurent que leurs provisions étaient épuisées. Mélik s'assombrit :

— Que faire maintenant ? Nous n'avons plus rien à manger — nous allons mourir de faim.

Mais Kéchal agita la main avec insouciance :

— Ma mère m'a mis du pain d'orge dans le khourdjin. Mangeons-en, et on verra bien après.

Il sortit une miche et en coupa de larges tranches. Mélik fit la grimace — de sa vie il n'avait mangé un pain aussi dur.

Ils reprirent leur chemin. Ils marchèrent le jour et la nuit et parvinrent enfin au pied d'une montagne immense. Ils la franchirent, et devant leurs yeux s'ouvrit une vaste vallée tout émaillée de fleurs — si belle que le jardin du palais du shah lui-même n'aurait pu lui être comparé. Chaque fleur chatoyait de mille couleurs et exhalait un parfum enivrant qui faisait tourner la tête. Dans les branches des arbres, des rossignols déversaient leurs trilles ; voletaient là des perdrix, des faisans, des cailles, des perroquets, des paons à la queue fastueuse. Au loin couraient des troupeaux de daims et de gazelles craintifs.

Au cœur de la vallée s'élevait un palais construit de briques d'or et d'argent dont les tours se perdaient dans les nuages. De toutes parts il était ceint d'une haute muraille dont la seule vue inspirait la crainte.

— Comme c'est beau ! s'exclama Mélik avec admiration. Que j'aimerais rester ici...

Mais Kéchal Mamed ne partageait pas son enthousiasme :

— Il est trop tôt, monseigneur, pour parler de rester. Quelque chose dans cet endroit ne me plaît guère...

Et comme pour lui donner raison, à peine approchaient-ils des murailles qu'un fracas épouvantable retentit — comme si le ciel se fût écroulé sur la terre. Au même instant les portes du palais s'ouvrirent à la volée et, surgies de nulle part, deux mains gigantesques apparurent. L'une désarçonna Mélik, l'autre déposa doucement Kéchal à terre. Ces mêmes mains, se mouvant d'elles-mêmes, saisirent les chevaux par les brides et les conduisirent dans la forteresse jusqu'à l'écurie. Les deux voyageurs, qui n'avaient pas lâché leurs montures d'une semelle, s'arrêtèrent enfin et regardèrent autour d'eux : c'était une écurie immense comme une place de ville. Les mains invisibles revinrent donner du fourrage aux chevaux, puis guidèrent Mélik et Mamed à l'intérieur du palais — si somptueux et si fastueux que le palais paternel parut au prince une misérable chaumière.

Pas une âme en vue. Comme portées par l'air, une aiguière pour les ablutions et des serviettes glissèrent vers les voyageurs épuisés. Sur la table apparut une nappe, et sur la nappe cent mets différents, chacun meilleur que le précédent. Les hôtes n'en revenaient pas de voir surgir tout cela de nulle part. Mais ils ne s'attardèrent guère à ces réflexions — ils mouraient de faim et se mirent à manger. Quand ils furent rassasiés, les mains mystérieuses desservirent la table. Puis elles conduisirent Mélik et son compagnon jusqu'à la chambre à coucher. Là, sans tarder, les deux amis se déshabillèrent et se couchèrent. Le fils du shah, habitué au confort et aux douceurs, s'endormit dès que sa tête toucha l'oreiller. Kéchal, lui, rusé et vif comme un renard, ne dormait que d'un œil, l'oreille tendue au moindre bruit.

Il était bien après minuit quand Mamed vit les portes de la chambre s'ouvrir en grand. Entrèrent trois vieillards coiffés d'immenses turbans noirs, vêtus de longues robes noires, chaussés de babouches noires aux pointes recourbées vers le haut. Le premier tenait un livre noir, le second portait un lourd bâton noir, et au côté du troisième pendait un sabre recourbé à poignée noire. Le vieillard au sabre prit la parole le premier :

— Inutile de tergiverser. Tranchons-leur la tête — et n'en parlons plus. Qu'Allah nous préserve qu'ils ne révèlent nos secrets.

Le vieillard au livre s'y opposa avec fermeté :

— L'un de ces jeunes gens est un prince. Si nous le tuons, le shah enverra son armée contre nous et nous périrons. Et la mort n'est pas encore écrite pour Kéchal Mamed.

— Que faire d'eux, alors ? demanda, perplexe, le vieillard au bâton.

Le vieillard au livre, manifestement le plus sage des trois, répondit :

— Puisqu'ils sont venus jusqu'à nous et ont demandé l'hospitalité sous notre toit, notre devoir est de les aider.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Mamed bondit de son lit et tomba à genoux :

— Ô vieillard, ne nous refuse pas ton aide. Nous venons apprendre le secret de la véritable amitié. Indique-nous la voie.

Le vieillard étendit la main au-dessus de lui et dit :

— Ô jeune homme, nous étions en colère contre vous et voulions vous faire périr, mais puisque tu supplie ainsi, puisque tu implores notre aide, écoute et retiens bien. Levez-vous à l'aurore, dès les premières lueurs du jour. Montez en selle et partez tout droit par le côté droit de la route. Vous rencontrerez un renard. Mais ce n'est pas un vrai renard — c'est une vieille sorcière. Du matin jusqu'au soir elle est assise au carrefour des sept chemins et surveille tous ceux qui passent. Elle cherche par tous les moyens, honnêtes ou non, à savoir où chacun va et pourquoi. Gardez-vous bien de lui confier votre secret, sinon malheur à vous... Dès que vous vous serez éloignés du renard, mettez pied à terre, retirez les fers de vos chevaux et remettez-les à l'envers. Car cette rusée sorcière, ne parvenant pas à vous soutirer votre secret, se mettra à vous poursuivre. Mais si vos chevaux sont ferrés à rebours, elle partira dans la mauvaise direction et perdra votre trace.

Un peu plus loin vous croiserez un petit oiseau. Chacune de ses plumes brille de mille couleurs. Gardez-vous surtout de le tuer ! Il est ensorcelé. Donnez-lui un peu de grain et continuez votre chemin. Jusqu'à la mer vous ne rencontrerez plus aucun obstacle. Mais traverser la mer sur vos chevaux — cela vous sera impossible. Ôtez selles et harnais, laissez vos chevaux dans la forêt. Sur le rivage vous verrez un énorme rocher noir. Dessous vous trouverez des mors. Jetez-en une extrémité dans l'eau. À l'instant même sortira de la mer un cheval à trois pattes. Montez dessus tous les deux — il vous portera jusqu'à l'autre rive. Attention : le rocher paraît petit, mais il pèse mille pouds (le *poud* est une ancienne mesure de poids russe et caucasienne équivalant à environ 16,4 kg ; mille pouds représentent donc quelque 16 tonnes — le chiffre est ici symbolique, signifiant un poids prodigieux et surhumain). Vous n'aurez pas la force de le déplacer. Placez-vous près du rocher et dites : "*Ô rocher noir, tu es tombé du ciel, la terre t'a aidé — maintenant aide-nous.*" Le rocher deviendra aussitôt si léger que tu pourras le soulever d'une main et prendre les mors cachés dessous. Sur l'autre rive vous trouverez un rocher exactement semblable. Retirez les mors au cheval et glissez-les sous ce rocher. Ne vous inquiétez pas du cheval : il ne peut marcher sur la terre ferme et retournera de lui-même à la mer. Près du rocher vous trouverez des souliers de fer et des bâtons de fer. Chaussez les souliers, prenez les bâtons en main et marchez. Vous marcherez jusqu'à ce que les souliers soient usés jusqu'au bout et le bâton rongé jusqu'au bout. C'est là que vous vous arrêterez.

Aussitôt une vieille femme se présentera à vous : donnez-lui de l'argent, et elle vous montrera le lieu que vous cherchez.

À peine le vieillard avait-il prononcé ces dernières paroles que tous trois disparurent. Kéchal se précipita pour réveiller Mélik. Mais celui-ci dormait d'un sommeil de plomb. Il finit par lever la tête et cria, de mauvaise humeur :

— Eh, pourquoi m'as-tu réveillé ? Quel rêve je faisais ! Si tu avais été à ma place, tu n'aurais jamais voulu t'éveiller...

Mais Kéchal Mamed, sans prêter attention à ces récriminations, dit tranquillement :

— Monseigneur Mélik, tu as eu de la chance de dormir et de n'avoir rien vu. Si tu savais comme les vieillards m'ont effrayé.

— Quels vieillards ? Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Mélik, stupéfait.

Et Kéchal lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu. En un seul point, il s'écarta de la vérité : il dit que l'oiseau, il fallait l'abattre.

Ce n'est pas pour rien que le peuple dit qu'il n'est pas de plus rusé que Kéchal. Il avait réfléchi : *Et si en chemin nous nous disputons, et que Mélik, convaincu de tout savoir, me chasse et arrive seul au but ? Mieux vaut qu'il ne sache pas tout.*

Puis Kéchal exigea que le fils du shah lui promît de lui obéir en tout durant le voyage. Ils jurèrent une amitié éternelle et scellèrent leur serment du sang.

À l'aurore, dès les premières lueurs du jour, Mélik et Kéchal sortirent et se dirigèrent vers l'écurie, comme le vieillard le leur avait ordonné. Mais les mêmes mains qui les avaient accueillis la veille tenaient déjà leurs chevaux sellés devant le portail. Les deux amis se mirent en selle et partirent.

Comme l'avait prédit le vieillard, ils croisèrent bientôt un renard. Il courut à côté d'eux et leur parla en langue humaine. Il eut beau les supplier, les supplier encore de lui dire où ils allaient et ce qu'ils cherchaient — rien n'y fit. Nos deux gaillards ne faisaient que rire aux ruses de la sorcière et ne livrèrent point leur secret. Ils s'éloignèrent un peu, se dissimulèrent derrière un arbre et regardèrent en arrière : le renard avait renoncé à les suivre. Ils mirent alors pied à terre, refermèrent leurs chevaux à l'envers et reprirent leur chemin.

Ils cheminèrent longtemps, puis longtemps encore, et finirent par rencontrer l'oiseau. Mélik arracha aussitôt son arc de son épaule, banda la corde et s'apprêtait à tirer — mais Kéchal lui saisit le bras. Le prince demanda, étonné :

— Tu m'avais dit toi-même que l'oiseau que nous rencontrerions en chemin, il fallait l'abattre. Pourquoi m'en empêches-tu maintenant ?

Mamed sauta de cheval et tomba à genoux devant le fils du shah :

— Monseigneur Mélik, pardonne-moi. C'est ma maudite ruse qui est coupable — c'est elle qui m'a fait te mentir. Le vieillard avait dit de ne pas toucher à l'oiseau mais, au contraire, de lui donner à manger.

Mélik se mit en colère, mais finit par pardonner à Mamed. Ils continuèrent leur chemin. Ils marchèrent longtemps en silence jusqu'à atteindre enfin le bord de la mer. Ils mirent pied à terre, dessellèrent leurs chevaux et les laissèrent dans la forêt. Mamed se plaça près du rocher noir et prononça les paroles que lui avait enseignées le vieillard : *"Ô rocher noir, tu es tombé du ciel, la terre t'a aidé — maintenant aide-nous."* Et en vérité, le rocher devint si léger que Mamed le souleva d'une main et prit de l'autre les mors cachés dessous. À l'instant même retentit un fracas comme si le ciel s'écroulait. La mer se souleva, bouillonna, et un cheval à trois pattes jaillit des flots. Kéchal Mamed lui lança les mors et le ramena vers lui. Le cheval résistait, tentait de se dégager, de retourner à la mer — mais Kéchal tenait bon. Ils sautèrent tous deux sur son large dos ; le cheval plongea dans les profondeurs et en un clin d'œil les porta sur l'autre rive. À peine Mamed lui eut-il retiré les mors que le cheval bondit dans la mer et disparut. Kéchal cacha les mors sous le rocher noir, comme le vieillard l'avait ordonné, et se mit à chercher les souliers ferrés — ils étaient là, tout près.

Mélik et Mamed enfilèrent les souliers de fer, prirent en main les bâtons de fer et se mirent en marche. Par les vallées, par les défilés, tantôt à l'abri, tantôt à découvert, tantôt en faisant le tour, tantôt en coupant droit, marchant le jour et dormant à peine la nuit. Soudain ils remarquèrent que les souliers étaient troués et les bâtons usés à leurs extrémités. C'était donc là le lieu qu'ils cherchaient. Ils regardèrent autour d'eux et aperçurent non loin de là une chaumière. Ils s'y dirigèrent. Comme ils s'apprêtaient à frapper, une vieille femme parut sur le seuil. Mélik posa les yeux sur son regard bienveillant et dit :

— Grand-mère, nous sommes épuisés et affamés par la route — voudras-tu bien nous héberger pour la nuit ?

La vieille femme soupira :

— De la place, j'en ai, mon fils, restez tant qu'il vous plaira. Seulement, je n'ai pas de quoi vous nourrir.

— Cela n'a pas d'importance, grand-mère. Pourvu qu'il y ait un endroit pour dormir. À manger, on trouvera bien.

Il sortit de sa poche un grand rubis et le tendit à la vieille :

— Tiens, prends ceci. Va le changer chez un changeur et achète de quoi manger.

À la vue d'un rubis aussi énorme, les yeux de la vieille faillirent lui sortir de la tête. Mais elle ne dit rien et alla trouver un marchand de sa connaissance en ville. Elle lui tendit la pierre et dit :

— Mon frère, prends ce rubis et donne-moi en échange de la nourriture et de l'argent.

Le marchand examina la pierre et comprit aussitôt que la vieille ne pourrait pas porter seule tout ce que cela représentait. Aussi dit-il :

— Va me chercher un portefaix — tu ne t'en sortiras pas seule.

La vieille crut qu'il se moquait d'elle, mais elle s'en alla, se disant en elle-même : *S'il dit qu'il faut un portefaix, j'en amènerai un. Mais si ce mécréant m'a bafouée, je lui ferai regretter jusqu'à la fin de ses jours.*

Mais le marchand ne plaisantait pas. Quand la vieille revint avec un portefaix, il chargea sur ce pauvre homme deux énormes sacs — l'un rempli d'argent, l'autre de provisions.

Elle le ramena à la maison ; le portefaix déposa les sacs, reçut sa peine et s'en alla. Mélik et Mamed se jetèrent sur la nourriture, et quand ils eurent mangé, remercièrent la vieille. Kéchal dit alors :

— Écoute, grand-mère, nous avons une affaire à te soumettre. Si tu nous aides, nous te donnerons tant de pierres précieuses que tu ne pourras les compter.

La vieille femme rit :

— Et qu'est-ce que j'en ferais, mon fils ? Ce que vous m'avez déjà donné me suffit. Dites-moi plutôt en quoi je peux vous être utile.

— Nous sommes venus ici pour apprendre le secret de la véritable amitié. On ne peut le connaître que dans la forteresse ensorcelée des trois vieillards. Et toi seule peux nous indiquer ce lieu.

La vieille femme rit de nouveau :

— Mais c'est de là que vous venez ! La forteresse où vous avez passé la nuit chez les trois vieillards, c'est justement ce lieu.

Mélik s'étonna :

— Pourquoi nous ont-ils donc envoyés jusqu'ici, pourquoi ne nous ont-ils pas révélé leur secret ?

— Cela, mes enfants, je ne puis vous le dire maintenant. Vous rencontrerez les vieillards encore une fois. Et alors ils vous ouvriront le secret de la véritable amitié. Pour l'heure, allez à l'autre bout de la ville. Vous y verrez une grande maison. Deux amis inséparables y vivent — Akhmed et Mamed. Peut-être qu'auprès d'eux vous apprendrez le secret.

Mélik et Kéchal marchèrent longtemps, traversant la ville de bout en bout. Tout à sa lisière ils aperçurent un berger avec son troupeau de moutons. Ils s'approchèrent :

— Frère berger, saurais-tu où habitent les deux amis inséparables, Akhmed et Mamed ?

— Comment ne le saurais-je pas ? répondit le berger avec entrain. Ce sont leurs moutons que je fais paître. Vous voyez cette grande maison, là-bas, au loin ? C'est là qu'ils demeurent.

Les deux amis se dirigèrent droit vers la maison que le berger leur avait indiquée et frappèrent à la porte.

Akhmed leur ouvrit. Mélik s'inclina et dit :

— Nous sommes des étrangers, nous ne connaissons personne en cette ville. Pourriez-vous nous héberger pour une nuit ?

Akhmed ouvrit ses portes en grand :

— La place d'honneur est pour les hôtes. Entrez, je vous en prie, soyez les bienvenus.

Il conduisit les voyageurs dans la pièce de réception, les fit asseoir sur le tapis. Ils échangèrent quelques propos, puis les serviteurs apportèrent toutes sortes de mets, chacun meilleur que le précédent. Mais Akhmed avait beau s'évertuer et insister, ni Mélik ni Mamed ne touchèrent à rien.

— Pourquoi ne voulez-vous pas goûter à mon pain ? demanda-t-il enfin, blessé.

Alors Mélik résolut de lui révéler le but de leur visite :

— Mon ami, nous sommes venus ici pour connaître le secret de ton amitié avec Mamed. Tant que tu ne nous l'auras pas révélé, nous ne boirons ni ne mangerons.

— Ô hôte, pourquoi as-tu besoin de mon secret ? Dis-moi la vérité. Si tu ne la dis pas, tu n'apprendras rien de moi non plus.

Et Mélik raconta à Akhmed tout ce qui leur était arrivé — comment ils avaient trouvé le coffre, la lettre qu'il renfermait, le refus du shah de le laisser partir, et toutes les aventures du voyage.

Akhmed prit ses hôtes en pitié et dit :

— Oui, mes amis, vous avez beaucoup souffert. Maintenant écoutez-moi. Dans ma jeunesse j'avais énormément d'amis. Chaque jour je festoyais avec l'un d'eux. C'est ainsi que je vivais. Un jour mon père me dit : "Mon fils, je vois que tu as beaucoup d'amis — mais les as-tu jamais mis à l'épreuve ?" Je haussai les épaules et répondis : "Non, père, jamais. Et pourquoi le ferais-je ? Je sais bien qu'ils sont mes amis fidèles. Tu ne vois pas comme ils viennent me voir chaque jour, m'égaient, me tiennent compagnie ? Je n'ai eu d'eux que du bien." Mais mon père insistait : "Mon fils, tu es encore bien jeune. On ne peut pas appeler ami quiconque vous sourit. Ils sont tous tes amis tant que ta bourse est pleine. En ce moment nous sommes à notre aise, nous sommes riches, et ils accourent comme des mouches sur le miel. La plupart viennent pour

la nourriture, pour la boisson. Crois-tu qu'ils t'aiment vraiment ? Mets-les donc à l'épreuve. Vois ce qu'ils ont au fond du cœur."

Les paroles de mon père s'incrustèrent dans mon cœur. Un beau jour je tuai un bélier, le mis dans un sac et le fermai d'un nœud solide. Quand vint le soir, je chargeai le sac sur mes épaules et allai frapper tour à tour à la porte de tous mes amis. Je frappai à la première porte. Mon ami sortit. Je posai le sac à terre et dis : "Il m'est arrivé aujourd'hui un grand malheur. J'ai tué un bélier du shah — et pas n'importe lequel, son préféré. Si le shah l'apprend, on me pendra. Le bélier est là dans le sac, aide-moi à le cacher." Mon ami fronça les sourcils et détourna les yeux : "Excuse-moi, frère, nous avons bu et mangé ensemble bien des fois, mais je ne puis accéder à ta demande. Un bélier, ce n'est pas une aiguille, on ne le cache pas. J'ai peur — si le shah l'apprend, c'est ma tête qui tombera."

Je suppliai longuement mon ami, mais il demeura inflexible et finit par me claquer la porte au nez en criant :

— Écoute, laisse-moi tranquille ! Je regrette bien de m'être lié avec toi. Désormais non seulement je ne veux plus être ton ami — je ne veux même plus te connaître...

C'est ainsi que, le sac sur l'épaule, je fis le tour de tous mes amis. Partout on m'accueillit avec la même cordialité qu'à l'ordinaire. Mais dès que j'expliquais l'affaire, toutes les portes se refermaient et l'on me jetait dehors. Cette nuit-là je frappai à trente-neuf portes, je suppliai trente-neuf amis de m'aider. Pas un seul ne me laissa même franchir le seuil.

Le cœur lourd, je revenais chez moi quand je me souvins soudain qu'un de mes connaissances habitait une petite maison au bord du chemin. Nous n'étions pas proches, et je voulais passer mon chemin. Si mes amis, avec qui j'avais festoyé jour et nuit, refusaient de m'abriter, cet homme-là daignerait-il seulement m'adresser la parole ? Mais une petite voix me chuchotait quand même : Frappe ! Mets-le à l'épreuve lui aussi. Et moi, maudissant le Shaytan (le Shaytan — de l'arabe Shayṭān — est la figure du diable dans l'islam ; l'expression "maudire le Shaytan" est courante dans la tradition orale azerbaïdjanaise pour dire que l'on cède à une impulsion que l'on juge mauvaise ou irrationnelle), je m'approchai de la porte. Le maître de maison vint ouvrir lui-même. Je le saluai timidement et dis :

— Il m'est arrivé un grand malheur. J'ai tué par accident un bélier du shah, et maintenant je ne trouve nulle part où le cacher. Pourrais-tu m'aider ?

Il réfléchit un moment, puis hocha la tête avec tristesse :

— C'est très fâcheux, bien sûr, d'avoir tué le bélier d'autrui — et qui plus est du troupeau du shah. Mais maintenant on n'y peut plus rien. Comme on dit : ce qui doit arriver arrive. Tu es en danger, et je dois t'aider. On ne peut pas laisser un homme périr à cause d'un bélier.

Il rentra dans la maison et reparut une minute plus tard avec une grande bêche.

— Allons, dit-il. Nous enterrerons le bélier à la lisière de la ville.

Nous marchâmes longtemps. Je tombais de fatigue — ce soir-là, le sac sur l'épaule, j'avais parcouru presque toute la ville. Mon compagnon s'arrêta soudain :

— Tu dois être épuisé. Donne-moi le béliet.

Je ne voulais pas lui céder le sac, mais il me l'arracha de force. Nous parvînmes enfin à un petit ariq (l'ariq — mot turcique désignant un canal d'irrigation à ciel ouvert, très répandu dans les campagnes d'Azerbaïdjan et d'Asie centrale — est ici un repère géographique discret, propice à dissimuler une chose enfouie). Là nous creusâmes une fosse, y déposâmes le sac avec le béliet et recouvâmes le tout de terre.

— Approfondissons un peu l'ariq, proposa mon compagnon. L'eau coulera directement au-dessus de la fosse, et personne n'imaginerait qu'il puisse y avoir quoi que ce soit d'enfoui ici.

Sitôt dit, sitôt fait. Nous creusâmes légèrement de façon à dévier un peu le cours de l'ariq, et l'eau se mit à couler au-dessus de l'endroit où le béliet était enterré. Quand tout fut terminé, je remerciai mon compagnon et rentrai chez moi.

Le lendemain matin je retournai chez lui pour le remercier encore une fois. Je ne le trouvai pas. On me dit qu'il était allé à une noce chez un bey (le bey — du turc bəy — est un titre honorifique désignant un notable, un chef local ou un homme de rang élevé dans les sociétés turciques et caucasiennes). Cet homme que je connaissais à peine s'était révélé être mon seul véritable ami. Mais pouvait-il garder un secret ? Pour m'en assurer, j'allai moi aussi à cette noce. Toutes les notabilités de la ville s'y trouvaient rassemblées. J'entrai dans la salle et aperçus mon nouvel ami à la place d'honneur. Depuis le seuil même, je criai :

— Sois maudit, traître ! Va te faire pendre ! Sors dans la cour, on va voir ce que je vais te faire !

Il ne sourcilla même pas et répondit avec calme :

— Ne crie pas, Akhmed. Rentre chez toi. Tu peux me frapper, me taillader — jamais et pour rien au monde je ne dirai ce que l'eau recouvre.

En entendant ces mots, je sus une fois pour toutes que mon nouvel ami était solide comme un roc, qu'il ne trahirait jamais un secret, ne me livrerait jamais.

À partir de ce jour-là je n'eus plus d'autre âme chère que Mamed — j'avais oublié de dire que mon nouvel ami s'appelait Mamed. Nous passions tout notre temps ensemble et nous étions devenus si proches que nous ne pouvions plus vivre séparés une seule heure. Mais le bonheur n'est jamais éternel. Il advint que Mamed dut partir s'établir dans un autre pays. Il vendit tous ses biens, prit son père et sa mère et s'en alla.

Les années passèrent. Mes parents moururent. Je m'appauvrisais, je n'avais plus ni amis ni proches — seulement une sœur. Nous vivions mal, nous avions à peine de quoi manger. Je cherchais du travail partout sans rien trouver. Alors je pris ma sœur et nous partîmes chercher fortune de par le monde. L'argent que nous avions s'épuisa, nos vêtements tombèrent en

lambeaux. Nous allions de ville en ville, affamés, déguenillés, ayant perdu tout espoir. C'est ainsi que nous arrivâmes dans cette ville, et là j'appris par hasard que mon ami Mamed y vivait. Cela faisait déjà plusieurs jours que nous n'avions rien mangé ; ma sœur était à bout de forces. Je décidai de retrouver Mamed et de lui emprunter un peu d'argent. J'eus grand mal à découvrir où se trouvait sa maison. Je m'y rendis et le croisai justement sur le seuil — il sortait avec sa femme. Je l'attirai à l'écart et lui dis tout bas :

— Mon ami, le malheur m'a frappé et me voilà dans cette ville sans logis ni famille. Prête-moi un peu d'argent.

À ma grande surprise, Mamed ne me regarda même pas. Il tira une poignée de menue monnaie, me la fourra dans la main et s'en alla. Un tel accueil me blessa. Je voulus lui rendre son argent, mais je me souvins que ma sœur mourait de faim et ravalai mon orgueil.

Cette nuit-là, ma sœur et moi dormîmes au caravansérail (le karvansaray — mot d'origine persane — est une auberge fortifiée sur les routes caravanières, où voyageurs et marchands trouvaient gîte et couvert ; ces établissements étaient des lieux de sociabilité importants dans tout le Caucase et l'Asie centrale médiévale et moderne). Le lendemain matin, à peine sortis dans la rue, une femme et une jeune fille s'approchèrent de nous. La femme dit :

— Mon fils, vous avez l'air d'étrangers. Je crois que vous n'avez nulle part où loger. Chez moi il y a sept pièces, et toutes sont vides. Venez avec moi — vous serez mes enfants. Nous vivrons tous ensemble comme une seule famille.

Son invitation m'étonna et m'intrigua un peu. Je savais que dans ces contrées trouver un abri n'était pas chose facile. Peut-être cherchait-elle à nous attirer dans un piège ? Mais qu'eût-elle pu prendre à deux miséreux ? Nous n'avions même pas de quoi payer un loyer. Pourtant la femme parlait avec tant de bienveillance que ma sœur et moi acceptâmes et la suivîmes. À partir de ce jour elle prit soin de nous comme de ses propres enfants. Ma sœur et moi, de notre côté, l'aidions du mieux que nous pouvions dans les travaux de la maison.

Un jour que je me rendais au bazar, un vieux se planta devant moi :

— Mon fils, je dois à ton père deux bourses d'or. Je viens seulement d'apprendre qu'il est mort et que ses enfants vivent ici. Prends cet argent — il est à toi.

Je ne voulais pas accepter. Mais le vieux insistait tant que je finis par mettre la bourse dans ma poche. Rentré à la maison, je remis l'argent à la femme qui nous avait recueillis. Nous vivions ainsi, tranquilles et heureux.

Un beau jour je rencontrai Mamed au bazar. Je voulus passer comme si je ne l'avais pas vu, mais il m'appela :

— Akhmed, tu m'en veux ?

Que pouvais-je lui répondre ?

— Bien sûr que je t'en veux. Tu ne ressembles guère à un ami fidèle. Quand je t'ai demandé de l'argent, tu n'as même pas levé les yeux sur moi, tu n'as pas demandé comment je vivais. Est-ce ainsi qu'on traite ses amis ?

Mamed fronça les sourcils :

— Tout ce que tu dis est vrai, Akhmed. Je t'ai donné de l'argent sans te regarder. C'est exact. Mais je n'ai pas trahi notre amitié. Je t'ai parlé comme à un inconnu parce que tu avais l'air d'un mendiant — ma femme n'aurait jamais cru qu'un homme aussi déguenillé pût être mon ami. Mais ensuite j'ai envoyé ma mère vers toi, et elle t'a pris pour fils. Et peu après j'ai envoyé mon père, et c'est lui qui t'a remis les deux bourses d'or.

Mes hôtes, vous savez bien que c'était la vérité. Je compris mon ami, et à partir de ce jour notre amitié se fortifia. Nous ne nous séparâmes plus jamais. Voilà tout.

Quand Akhmed eut achevé son récit, le jour se levait déjà et les coqs chantaient. Mélik et Kéchal Mamed remercièrent Akhmed, montèrent en selle et reprirent la route. Ils cheminèrent le jour et la nuit, par les vallées, par les défilés, tantôt à l'abri, tantôt à découvert, tantôt en faisant le tour, tantôt en coupant droit, un jour sur la route, un instant de repos.

Pour rentrer dans leur pays, ils devaient traverser les royaumes de sept shahs. Il leur fallait aussi passer entre deux montagnes. Sur l'une d'elles vivaient quarante brigands qui dépouillaient et massacraient quiconque s'aventurait dans ces parages.

Lorsque Mélik et Kéchal approchèrent de la montagne maudite, les guetteurs des brigands les aperçurent, fondirent sur eux de tous côtés et les encerclèrent. Nos deux voyageurs avaient des sabres et commencèrent à se défendre. Voyant qu'ils ne venaient pas à bout de Mélik et Mamed, les brigands envoyèrent un messenger à leur chef : Pendant que tu restes là, deux étrangers sont en train de massacrer tes hommes. Le chef ordonna à tous ses brigands de se mettre en selle et de ramener les étrangers — vivants ou morts.

Quand Mélik et Mamed virent fondre sur eux quarante brigands au galop, ils comprirent qu'ils ne pourraient pas tenir. Ils piquèrent des éperons et s'envolèrent comme des oiseaux. Les brigands à leurs trousses. Soudain le cheval de Mamed trébucha et tomba. Le temps que Kéchal le relève, les brigands l'avaient rattrapé, ligoté et emmené chez leur chef. Celui-ci ordonna de jeter le prisonnier au cachot et de lui trancher la tête dans trois jours. Mais tandis que Mamed languissait en prison, voyons ce qui était arrivé à Mélik.

Quand les brigands cernèrent Kéchal, Mélik parvint à s'échapper. Il galopa longtemps, sans savoir combien. Il atteignit enfin une prairie et là, brisé de fatigue, glissa de son cheval, le laissa paître et s'étendit sous un arbre. Mais par malheur cette prairie était la réserve de chasse d'un shah puissant. À peine Mélik s'était-il assoupi que les gardes aperçurent le cheval, s'emparèrent de Mélik et le conduisirent au palais. On annonça au terrible souverain qu'un voyageur avait violé son ordre et laissé son cheval paître dans la réserve. Le shah entra en fureur et ordonna

d'enfermer l'intrus trente-neuf jours dans un cachot souterrain, puis le quarantième jour de dresser une potence devant le palais et de le pendre. Sans même expliquer à Mélik sa faute, on l'emprisonna.

Pendant ce temps, Kéchal Mamed avait eu le loisir d'examiner son cachot et s'était aperçu qu'il n'était pas seul. Dans un coin gisait un jeune homme. Il respirait avec peine, par à-coups. S'arrêtant à chaque mot, il raconta à Mamed qu'il avait été jeté là par ordre du shah sept ans auparavant. Depuis lors il n'avait plus jamais revu la lumière du jour.

Dans la nuit le jeune homme mourut. Mamed lui retira ses habits, les enfila, habilla le mort des siens et l'assit dans le coin. Puis, faisant le mort, il s'allongea près de la porte. Le matin venu, le gardien apporta la soupe au prisonnier et vit que l'un d'eux était mort. On l'enroula dans une natte, on le chargea sur une charrette et on l'emmena au sommet pour le jeter dans un précipice.

En chemin, Kéchal se glissa discrètement hors de la natte et fila. Mais personne parmi les brigands ne l'apprit jamais — car le charretier qui s'aperçut qu'il avait perdu son "mort" eut trop peur pour en parler à quiconque.

Kéchal, une fois descendu de la charrette, marcha jour et nuit sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il parvînt au pays où Mélik était retenu captif. Il entra dans la ville et entendit les crieurs publics annoncer qu'un homme allait être pendu sur la place. Avec les habitants il se dirigea vers la place. Au centre, sur une haute estrade, trônait le shah entouré de ses vizirs, et en bas, sous la potence, se tenait Mélik les mains liées, les bourreaux prêts à l'œuvre. À cette vue Mamed frémit, mais ne perdit pas la tête. Il se prosterna devant le shah et dit :

— Ô puissant shah, je sais beaucoup de choses sur l'homme que tu t'apprêtes à pendre. C'est un scélérat entre les scélérats — permets-moi de le pendre de mes propres mains.

Le shah s'étonna mais répondit avec bienveillance :

— Parle, jeune homme. Dis-moi ce que tu sais. Si tes paroles me plaisent, j'exaucerai ta requête.

Kéchal Mamed sourit finement et dit :

— Ô grand et puissant shah ! Cet impie est fils de shah. Il est venu ici pour te tuer et s'emparer du pouvoir. Tu as eu raison de décider de le pendre. Et il y a encore une chose que je veux te dire : ce chien, fils de chien, a juré un jour de te pendre à une potence — mais à cheval.

Le shah s'étonna :

— À cheval ? Comment cela se fait-il et qu'est-ce que cela signifie ?

Mamed avait préparé sa réponse à l'avance :

— Ô shah ! Ordonne qu'on amène un bon cheval, et je te montrerai ce que cela veut dire pendre à cheval. Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups : je te montrerai une nouvelle façon d'exécuter, et nous le pendrons pour qu'il comprenne ce qu'il en coûte de comploter contre un shah grand et puissant.

Les paroles de Mamed plurent beaucoup au shah. Il ordonna d'amener le meilleur cheval. Les serviteurs coururent à l'écurie et en un instant un beau cheval blanc faisait des courbettes sur la place. Kéchal Mamed fit signe aux bourreaux qui passèrent la corde au cou de Mélik, le soulevèrent et l'installèrent en selle. Mamed, le sabre au poing, sauta sur le même cheval, lui donna de l'éperon et, arrivé juste sous la potence, dit aux bourreaux :

— Tendez bien les cordes. Je m'élancerai en arrière, et Mélik se balancera dans le nœud. C'est cela qu'on appelle pendre à cheval.

À peine avait-il fermé la bouche que les bourreaux tirèrent les cordes. Au même instant Mamed trancha les cordes d'un coup de sabre et piqua des éperons si fort que le cheval s'envola comme un oiseau. Quand le shah comprit ce qui se passait et donna l'alerte en exigeant qu'on rattrape les fuyards vivants ou morts, il était trop tard. Toute l'armée du shah se lança à la poursuite, mais ne put rattraper Mamed et Mélik qui parvinrent sains et saufs au bord de la mer.

Mamed sauta lestement de cheval, s'approcha du rocher noir magique, prononça l'incantation d'une seule traite et récupéra les mors. À peine les eut-il jetés dans l'eau qu'un cheval à trois pattes sortit de la mer ; les deux voyageurs sautèrent sur son dos et traversèrent la mer. C'est seulement à cet instant que les soldats du shah les aperçurent — mais traverser la mer, ils ne le pouvaient pas.

Mamed cacha les mors sous le rocher noir de l'autre rive. Les deux amis avancèrent un peu et aperçurent leurs chevaux qui paissaient tranquillement dans un pré. Ils se mirent en selle et prirent la route. Longtemps ils chevauchèrent — ou peut-être peu — et parvinrent enfin au château des trois vieillards. Et de nouveau deux mains conduisirent les chevaux à l'écurie et les voyageurs au palais, leur servirent le repas et préparèrent le lit. Et de nouveau les deux amis ne rencontrèrent pas âme qui vive.

Mélik était si épuisé qu'il s'endormit dès que sa tête toucha l'oreiller. Mamed aussi avait les paupières lourdes. Craignant de sombrer dans un sommeil profond, il s'entailla le doigt et y répandit du sel.

Bien après minuit les portes s'ouvrirent en grand. Entrèrent les trois vieillards. Le premier tenait un livre noir, le second un lourd bâton noir, et au côté du troisième pendait un sabre recourbé à poignée noire. Comme la première fois, le vieillard au sabre prit la parole en premier :

— Laissez-moi les tuer, qu'Allah nous préserve qu'ils ne divulguent notre secret.

Le vieillard au livre s'y opposa avec fermeté :

— Tu seras donc toujours aussi cruel. Ces pauvres garçons ont eu tant de mal à percer le secret de la véritable amitié, et toi tu veux les tuer.

Kéchal ne put plus se taire. Il bondit de son lit, tomba à genoux devant le vieillard au livre et dit avec ferveur :

— Ô sage entre les sages, nous avons compris le secret de l'amitié — veux-tu que je te le dise ?

Le vieillard sourit :

— Ne te fatigue pas, mon fils. Inutile de le raconter — nous connaissons ce secret nous-mêmes.

Mamed s'étonna :

— Mais si vous le connaissiez, pourquoi nous avoir envoyés si loin ?

— Ô mon fils, si le secret vous était parvenu sans effort, si vous n'aviez pas vécu vous-mêmes toutes les épreuves du chemin, nos paroles n'auraient servi à rien. C'est pourquoi nous vous avons envoyés là-bas. Maintenant allez en paix, vivez heureux et unis, comme Akhmed et Mamed.

Mélik et Kéchal Mamed remercièrent les vieillards et prirent le chemin du retour.

Ils marchèrent d'une aube à l'autre et parvinrent enfin dans leur pays. Le shah, apprenant le retour de son fils, sortit à sa rencontre. Sept jours et sept nuits, le palais fut en fête. Le shah fit nourrir tous les pauvres et les infirmes du royaume, et offrit à Mamed un beau palais.

Note du traducteur : Ce conte, intitulé *Dostluğun Sirri* (« Le Secret de l'Amitié ») dans la tradition orale azerbaïdjanaise, appartient au vaste cycle des récits mettant en scène **Kéchal Mamed** — figure emblématique du folklore turcique du Caucase, dont le nom (*keçəl*, « chauve ») désigne un héros d'apparence humble mais doté d'une intelligence vive et d'un sens moral profond, type que l'on retrouve dans de nombreuses traditions turciques et persanes sous des formes voisines telles que Nasreddin Hodja. Le récit repose sur une structure de quête initiatique — un message mystérieux trouvé dans un coffre porté par les flots envoie deux jeunes hommes à la recherche d'une vérité abstraite — profondément enracinée dans la pensée soufie (courant mystique de l'islam insistant sur la nécessité du chemin parcouru pour atteindre une vérité qui ne saurait être simplement énoncée), dont la réponse finale des vieillards constitue l'expression la plus directe : « Si le secret vous était parvenu sans effort, nos paroles n'auraient servi à rien. » Les trois vieillards de la forteresse, figures tripartites de l'autorité symbolique — le savoir, la force, la justice guerrière —, appartiennent à un univers liminaire proche des pirs (saints protecteurs de la tradition populaire azerbaïdjanaise) et témoignent du syncrétisme caractéristique de cette mythologie, où héritage islamique, tengrisme (ancienne religion chamanique des peuples turciques centrée sur le culte du ciel Tengri) et zoroastrisme (religion préislamique du Caucase et de l'Iran, dont la dualité

lumière/obscurité imprègne la symbolique des contes) se mêlent étroitement ; le motif du cheval à trois pattes surgissant de la mer et des mors magiques cachés sous un rocher noir relève de ce même héritage, le cheval surnaturel issu des eaux étant une figure ancienne des mythologies turciques et indo-iraniennes, tandis que l'épreuve centrale du bélier caché sous le lit d'un ariq (canal d'irrigation détourné pour dissimuler un secret enfoui) illustre, dans le registre le plus quotidien et le plus concret, la leçon morale du récit tout entier : la véritable amitié se mesure non aux festins partagés, mais à la loyauté silencieuse que l'on oppose au danger.

L'Apprenti tailleur

Il était une fois un tailleur qui avait un apprenti. Le tailleur cousait des vêtements pour le shah et devait les terminer pour le lendemain. Toute la nuit, le tailleur et son apprenti s'affairèrent à coudre. Un peu plus tard, l'apprenti n'y tint plus et s'endormit. Le tailleur le réveilla aussitôt, lui disant que si le travail n'était pas achevé pour le lendemain, le shah leur infligerait un châtiment terrible.

En se réveillant, l'apprenti dit à son maître qu'il avait fait un rêve extraordinaire, et qu'il était dommage qu'il l'eût réveillé. Le tailleur eut beau le supplier de raconter ce qu'il avait vu en songe, le jeune homme répondit qu'il ne le dirait pas tant que son rêve ne se serait pas accompli.

Cette nuit-là, le shah se promenait par hasard dans la ville. Il parvint à la boutique du tailleur et, apercevant de la lumière, regarda par la fente de la porte : il vit le tailleur et son apprenti occupés à coudre. Il s'attarda quelques instants et surprit toute leur conversation.

Les vêtements furent cousus dans la nuit. Le lendemain matin, le tailleur chargea son apprenti de les porter au shah. Le shah eut beau exhorter l'apprenti à lui raconter son rêve, le jeune homme répondit qu'il ne le dirait pas tant qu'il ne se serait pas accompli. Finalement, le shah se mit en colère et ordonna de le jeter au cachot. Bien que le shah convoquât l'apprenti chaque jour et lui ordonnât de révéler son rêve, le jeune homme, jurant sur la couronne du shah, répondait qu'il ne le raconterait pas avant qu'il ne se réalisât. Et chaque fois le shah, furieux, le renvoyait au cachot.

Au bout d'un certain temps, l'apprenti creusa une ouverture dans un coin du cachot. Ce cachot donnait d'un côté sur la cour de la fille du shah. Le jeune homme sortit par l'ouverture, pénétra dans la chambre de la fille du shah et la vit endormie sur un divan. À sa tête et à ses pieds étaient assises des servantes, qui dormaient elles aussi. En parcourant la chambre du regard, l'apprenti trouva un récipient de *plov* — *plat de riz aux aromates, héritage de la cuisine perse et turcique, qui occupe dans la tradition culinaire azerbaïdjanaise une place centrale et symbolique : servi lors des mariages, des deuils et des fêtes, il est l'expression par excellence de l'hospitalité et de l'abondance du foyer* — appétissant. Il s'assit, mangea à satiété et repartit par le même chemin jusqu'à son cachot.

Quand la fille du shah se réveilla et vit que le plov avait été mangé, elle crut que c'étaient les servantes qui s'en étaient servies et se mit en colère contre elles. Les servantes jurèrent et affirmèrent qu'elles n'avaient pas touché au plat.

Deux ou trois nuits, la même chose se reproduisit. La fille du shah décida finalement d'élucider l'affaire et de guetter le voleur.

Une nuit, elle vit la porte s'ouvrir et un jeune homme se faufiler en secret dans la chambre, prendre le récipient de plov, le manger entièrement, puis se laver et s'essuyer les mains. Alors

qu'il s'apprêtait à repartir, la princesse bondit et, le saisissant par la main, lui demanda qui il était et pourquoi il était venu.

Le jeune homme n'avait d'autre choix : il raconta à la princesse tout ce qui lui était arrivé. La princesse eut pitié de lui et le laissa repartir.

Sur ces entrefaites, le shah d'un pays voisin envoya dans la ville son ambassadeur qui, sur ordre de son maître, traça sur la place publique un cercle et demanda au shah de cette ville ce que ce cercle signifiait, en avertissant que s'il ne pouvait répondre, il devrait se préparer à la guerre. Le shah alla trouver sa fille, lui raconta l'affaire et lui demanda conseil. La fille répondit que les prisonniers du cachot pourraient l'aider en cela, car n'ayant rien à faire, ils se livraient sans cesse à la réflexion.

Quand le shah fut parti, sa fille fit venir l'apprenti tailleur du cachot, lui rapporta sa conversation avec son père et ajouta :

— Demain mon père te convoquera et te demandera ce que signifie le cercle tracé. Accepte de lui répondre, mais à condition qu'il te donne sa fille en mariage. Mon père acceptera, et tu lui expliqueras alors que le cercle signifie que le monde entier appartient à ce shah voisin. Puis tu iras partager le cercle en deux parties, ce qui signifiera : la moitié du monde appartient à ce shah, l'autre moitié au shah voisin, car tous deux sont shahs. Alors les gens du shah voisin déposeront là un arc, ce qui signifiera qu'une querelle éclatera entre les deux shahs. Toi, tu apporteras et déposeras une épée, ce qui signifiera que notre shah ne craint pas la guerre. En réponse, ils répandront là une poignée de millet — *le millet, céréale de base dans de nombreuses régions turques et caucasiennes, est dans le langage symbolique des contes une métaphore classique de la multitude, qu'il s'agisse d'une armée innombrable ou d'une épreuve apparemment impossible* — ce qui signifiera que l'armée du shah voisin est aussi nombreuse que les grains semés. Tu apporteras alors un coq, et par là tu leur feras comprendre que nos troupes picorent leurs troupes comme un coq picote les grains de millet.

Ayant dit cela, la fille du shah congédia le jeune homme. Le lendemain, le shah convoqua le jeune homme et exigea d'abord qu'il lui raconte son rêve, mais le jeune homme s'y refusa. Le shah lui demanda alors ce que signifiait le cercle tracé sur la place. À cela le jeune homme répondit qu'il répondrait à sa question à condition que le shah lui donnât sa fille en mariage. Le shah promit d'exaucer son vœu. L'apprenti expliqua alors la signification du cercle, puis se rendit sur la place et le partagea en deux. Les gens du shah voisin apportèrent et déposèrent un arc et des flèches. En réponse, le jeune homme déposa une épée. Ils répandirent une poignée de millet sur le sol, et le jeune homme amena un coq. Ainsi l'apprenti tailleur, par sa vivacité d'esprit, mit l'adversaire en échec.

Quelque temps passa, et le shah voisin envoya au shah trois chevaux en lui demandant de déterminer lequel était le plus vieux et lequel le plus jeune. Le shah alla de nouveau trouver sa fille et lui demanda quoi faire. La fille lui répondit comme la première fois. Quand le shah fut parti, elle fit venir le jeune homme, lui expliqua ce qui s'était passé et lui dit de réclamer la main de la fille du shah en échange de son explication. Si le shah acceptait, le jeune homme devait

mettre les trois chevaux à l'écurie et y introduire une jument. Puis il prendrait la jument par la bride et la ferait sortir de l'écurie. Les chevaux suivraient la jument, et celui qui sortirait le premier serait le plus vieux, celui qui sortirait après lui le moyen, et celui qui sortirait en dernier le plus jeune.

Le lendemain, le shah convoqua l'apprenti tailleur et exigea d'abord qu'il lui raconte son rêve. Mais le jeune homme fut inflexible. Le shah lui demanda alors de déterminer l'âge des trois chevaux. Lorsque le shah promit de lui donner sa fille en mariage, le jeune homme agit comme la fille du shah le lui avait indiqué et l'emporta sur l'ambassadeur du shah voisin.

Quelque temps passa encore, et le shah voisin envoya au shah un bâton bien droit en le priant de déterminer son sommet et sa base.

Le shah repartit trouver sa fille et lui demanda quoi faire.

Celle-ci lui répondit comme les premières fois. Quand le shah fut parti, elle fit venir le jeune homme, lui raconta ce qui s'était passé et lui dit que cette fois il devait exiger du shah qu'il les marie ; et une fois mariés, il n'aurait qu'à jeter le bâton dans l'eau. Le sommet du bâton apparaîtrait d'abord à la surface, puis sa base. Ayant dit cela, elle congédia le jeune homme.

Le lendemain, le shah convoqua de nouveau le jeune homme et exigea qu'il lui raconte son rêve. Et une nouvelle fois, le jeune homme lui répondit comme par le passé. Le shah le pria alors de déterminer le sommet et la base du bâton. L'apprenti répondit qu'il accèderait à sa demande, mais que le shah devait d'abord le marier à sa fille. Le shah n'eut d'autre choix que d'accepter et les maria. Alors le jeune homme, suivant les instructions de la fille du shah, jeta le bâton dans l'eau et identifia le sommet et la base. Ainsi, il l'emporta une nouvelle fois sur l'ambassadeur du shah voisin.

Quelques mois passèrent encore, et le shah reçut du shah voisin une lettre l'invitant à lui envoyer son gendre en visite. Le jeune homme rapporta la chose à la fille du shah, qui écrivit une lettre à la fille du shah voisin. Elle lui écrivit que l'honneur d'une jeune femme doit être défendu par toutes les autres jeunes femmes, et la priait de ne pas laisser son père causer quelque tort que ce fût à son époux.

Le jeune homme prit la lettre et se rendit chez le shah voisin. Là, il commença par remettre la lettre à la fille du shah. Le shah voisin avait résolu de faire périr le jeune homme : il lui donna quarante jours pour tailler dans du rocher un khalat — *du persan xal'at, longue robe d'apparat offerte en signe de faveur ou de récompense dans les cours turciques et persanes, dont le don constitue un rite de reconnaissance du pouvoir* — et l'avertit que s'il n'y parvenait pas, il lui ferait trancher la tête.

Le jeune homme alla trouver la fille du shah et lui raconta tout. Elle lui répondit de ne pas avoir peur ; quand le délai serait échu et que le shah lui demanderait pourquoi il n'avait pas taillé le khalat, il devrait répondre qu'on ne lui avait pas fourni de fil. Quand le shah se mettrait en colère contre ses serviteurs pour n'avoir pas donné de fil au jeune homme, celui-ci devrait dire que du fil ordinaire ne permettait pas de coudre un vêtement dans du rocher et qu'il fallait du fil fabriqué

à partir de sable. Quand le shah s'étonnerait qu'on pût faire du fil avec du sable, le jeune homme devrait lui répondre : « Et peut-on vraiment tailler un khalat dans du rocher ? » Le shah ne pourrait rien répliquer à cela.

L'apprenti tailleur agit comme la fille du shah le lui avait dit et gagna ainsi la bienveillance du shah. Le jeune homme plut tellement au shah que celui-ci lui donna sa fille en mariage.

Le jeune homme prit avec lui la fille du shah voisin et rentra chez lui.

Un an plus tard, ses deux épouses lui donnèrent chacune un garçon. Un jour, le jeune homme était assis, tenant sur un genou l'un de ses fils et sur l'autre le second. À sa droite était assise l'une de ses femmes, à sa gauche l'autre. C'est alors que le shah entra. Le jeune homme voulut se lever, mais le shah lui posa la main sur la tête et l'en empêcha. En riant, le jeune homme dit :

— Maintenant je puis vous raconter mon rêve. J'avais rêvé que j'étais assis, et que sur mon genou droit et sur mon genou gauche brillait une étoile. En ce moment, la lune descendit du ciel sur ma tête...

Après cela, l'apprenti tailleur vécut heureux et en paix avec sa famille.

Note du traducteur : *L'Apprenti tailleur appartient au cycle des contes d'intelligence et de ruse — zireklik nağılları dans la tradition azerbaïdjanaise — dont la logique repose sur la supériorité de l'esprit subtil sur la force brute du pouvoir, selon une structure à trois épreuves cumulatives caractéristique du genre dans l'ensemble du monde turcique et persan. Ce qui distingue ce récit est la nature de la complicité entre ses deux protagonistes : la fille du shah n'est pas une récompense promise au héros mais l'intelligence active qui résout chaque énigme — figure de la dāna dokhtar persane, la « fille sage », présente dans les recueils de Sindbad et dans de nombreux contes du corpus iranien et caucasien. Le dialogue diplomatique par signes — cercle, épée, millet, coq — est un motif attesté dans le folklore du Proche-Orient et d'Asie centrale, où la diplomatie muette fonctionne comme un langage symbolique que seul le sage sait déchiffrer et retourner, tandis que l'épreuve finale du khalat de pierre et du fil de sable relève de l'absurde rhétorique : répondre à l'impossible par l'impossible, pour signifier que le vrai pouvoir appartient à celui qui maîtrise les règles du raisonnement. La scène conclusive — deux étoiles sur les genoux, la lune descendue sur la tête — est une image héritière des métaphores astrales de la poésie lyrique persane et azerbaïdjanaise, où la lune désigne traditionnellement le visage du souverain et les étoiles ses compagnons de lumière.*

Chapitre VI — Fables et contes animaliers

Le Pigeon qui apprenait à bâtir son nid

Un pigeon ne savait pas bâtir son nid et s'en alla trouver la grive pour apprendre. La grive était en ce domaine une grande maîtresse. Quand le pigeon arriva, la grive venait juste de commencer à tisser son beau nid.

Au début, le pigeon suivit le travail de la grive avec la plus grande attention. Mais quand la base du nid fut prête et que les bords commencèrent à s'élever peu à peu, le pigeon s'ennuya. Il décida qu'il n'avait plus rien à apprendre et se mit à crier :

— Je sais ! Je sais ! Je sais !

Il battit des ailes et s'envola. Sans même dire merci.

Le lendemain, le pigeon se mit lui-même à bâtir son nid. Il en tissa le fond, mais comment faire la suite — il n'en savait rien.

Alors le pigeon retourna trouver la grive et la supplia de lui montrer encore une fois comment construire un nid.

Mais la grive répondit :

— Tu t'es déjà vanté de savoir construire. Alors prouve-le, et finis le travail sans moi.

La réponse de la grive est formulée selon la logique du proverbe azerbaïdjanais : celui qui se vante d'un savoir qu'il n'a pas encore acquis n'a pas droit à une deuxième chance. Dans la tradition morale du folklore turcique, l'ingratitude — nankorluq — et la présomption — lovğalıq — sont les deux fautes qui attirent le plus sûrement la punition. Ne pas dire merci au maître qui vous enseigne est une transgression grave : elle rompt le lien entre celui qui sait et celui qui apprend, lien considéré comme sacré dans la culture azerbaïdjanaise où le respect du maître — ustada hörmət — est un fondement de la vie sociale.

Ainsi le nid du pigeon est resté inachevé jusqu'à ce jour. Et pourtant, de temps en temps, le pigeon se vante encore :

— Je sais ! Je sais !

Alors qu'en réalité — il ne sait pas.

Note du traducteur : Ce court récit appartient au genre de la fable étiologique — un conte qui explique l'origine d'un trait caractéristique du monde naturel, ici le nid rudimentaire et inachevé du pigeon, si différent de l'architecture soignée du nid de grive. La structure est d'une économie remarquable : faute, punition, persistance de la faute malgré la punition. Ce dernier élément — le pigeon qui continue de se vanter malgré l'évidence de son ignorance — donne au récit sa tonalité particulièrement mordante. Ce n'est pas seulement un conte sur la présomption, mais

sur l'incapacité à reconnaître sa propre ignorance, défaut jugé plus grave encore que l'ignorance elle-même. On retrouve ce type narratif dans de nombreuses traditions orales turciques et caucasiennes, où la nature est volontiers convoquée comme miroir des travers humains. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

Le Renard perfide

Dans une forêt profonde vivait une tigresse. Elle n'avait qu'un seul petit. Un jour, elle sortit en chasse et tomba sur un chasseur. Le chasseur tira de son arc et tua la tigresse. Le lionceau attendit longtemps sa mère, mais elle ne revint pas. Au petit matin, il se mit à sa recherche. Il chercha longuement dans la forêt et déboucha sur une grotte. Dans cette grotte vivait une lionne. Sur la clairière devant la grotte jouait un lionceau. Le tigreau et le lionceau se mirent à jouer ensemble. Bientôt la lionne rentra chez elle. Elle vit le tigreau, le lécha et lui donna à boire de son lait comme à son propre petit. Le tigreau et le lionceau se lièrent d'une amitié si profonde que rien au monde n'eût pu les séparer.

Les jours passèrent, les mois passèrent, les deux petits grandirent. Tous les habitants de la forêt admiraient leur amitié. Ils étaient toujours ensemble — à la chasse comme au repos. Le temps vint, et la lionne mourut.

*La mort de la lionne est traitée sans explication ni cérémonie. Dans la tradition orale azerbaïdjanaise, ce silence narratif est significatif : la mère adoptive a accompli sa fonction, et son effacement permet aux deux amis de se dresser seuls face au monde. La figure de la mère nourricière — *süd ana*, littéralement « mère de lait » — est profondément ancrée dans la culture turque ; le lien créé par l'allaitement est considéré comme aussi sacré que le lien du sang, ce qui confère à l'amitié du tigreau et du lionceau une dimension fraternelle véritable.*

L'amitié du tigreau et du lionceau rendait le renard jaloux. Il savait que tant que ces deux puissantes bêtes resteraient unies, personne ne pourrait les vaincre. Il décida d'employer toute sa ruse pour les brouiller. Chaque jour, caché, il les observait, voulant mieux connaître leurs habitudes. Il remarqua que le matin, au réveil, le lion bâillait et s'étirait, tandis que le tigre s'aplatissait au sol et scrutait les alentours en quête de proies. Le renard décida d'exploiter ces habitudes à ses fins perfides.

Il guetta chacun des deux animaux séparément.

— Ah, frère lion, dit le renard en croisant le lion, je voudrais te dire quelque chose, mais j'ai peur que tu ne me croies pas.

— N'aie pas peur, parle, dit le lion pour le rassurer.

— Ton ami le tigre a dit que demain matin il te tuerait.

Le lion éclata de rire.

— Je ne le crois pas. Le tigre est mon meilleur ami. Il sacrifierait sa vie plutôt que de me trahir. Nous avons grandi ensemble.

Mais le renard continua, versant des larmes amères :

— Comme tu voudras. Mais mes paroles peuvent être vérifiées : observe demain matin le comportement du tigre. À son réveil, il s'aplatira sur le sol et regardera tout autour de lui. Si tu ne le devances pas, il bondira et te déchirera.

Le mécanisme de la ruse du renard repose sur un principe simple mais redoutable : transformer un comportement naturel en preuve d'intention meurtrière. Dans la fable orale azerbaïdjanaise, cette technique — faire coïncider une habitude innocente avec une accusation inventée — est le propre du personnage du renard, Tülkü, figure emblématique de la ruse malveillante dans tout le folklore turcique. Le renard ne ment pas entièrement : il dit ce qui va se passer. Il ment sur le sens de ce qu'il décrit.

Bien que le lion n'eût pas cru le renard, le doute s'était glissé en lui. « Tout de même, je vais observer le tigre demain matin, pensa-t-il. Et si le renard disait vrai ? »

Quittant le lion, le renard courut chercher le tigre, le trouva et s'approcha de lui en pleurant.

— Pourquoi pleures-tu, frère renard ? demanda le tigre.

— Tu ne me croiras pas si je te le dis, répondit le renard.

— Parle, ordonna le tigre.

— Frère tigre, commença le renard, c'est par crainte de toi qu'aucune bête n'ose s'aventurer dans nos parages. Sans cela, nous aurions été dévorés depuis longtemps. Je veux, par gratitude, te révéler quelque chose — mais j'ai peur que tu ne me croies pas.

— Parle sans crainte, dit le tigre pour le rassurer.

— Ton ami le lion te tuera demain.

— D'où tiens-tu cela ? s'étonna le tigre.

— Hier, je me suis caché derrière une souche et j'ai entendu le lion le dire à quelqu'un, répondit le renard.

— Et que me conseilles-tu ? demanda le tigre.

— De bon matin, le lion se réveillera, bâillera, s'étirera — puis se jettera sur toi et te mettra en pièces. Je te conseille de le devancer. Il n'y a pas d'autre issue.

Le tigre ne crut pas le renard, mais décida de vérifier ses dires, et, si les paroles du renard se confirmaient, de tuer le lion. Cette nuit-là, ni le lion ni le tigre ne purent dormir longtemps. Au matin, ils s'éveillèrent et commencèrent à s'observer discrètement l'un l'autre. Le lion vit que le tigre s'était aplati au sol et ne le quittait pas des yeux. Le lion, par habitude, ouvrit sa gueule en un grand bâillement et s'étira. Le tigre, convaincu que le renard avait dit vrai, entra dans une fureur terrible et se jeta sur le lion. Ils se battirent et se tuèrent l'un l'autre.

Le renard, caché derrière un arbre, observait le combat des vieux amis. Dès qu'il vit que le tigre et le lion avaient rendu leur dernier souffle, il courut chercher ses congénères et les rassembla tous.

Les renards mangèrent de la chair du tigre et du lion, puis demandèrent :

— Frère renard, ces deux bêtes étaient si liées — comment sont-elles devenues ennemies ?

— C'est moi qui les ai brouillées, se vanta le renard.

— Comment as-tu fait ?

— J'ai d'abord étudié leurs habitudes, puis j'ai semé le doute dans le cœur de chacun séparément, expliqua le renard. Ma ruse a réussi : ils se sont entre-tués. Voilà de quoi vous nourrir pour une semaine. Et pour la semaine prochaine, je trouverai encore quelque chose et vous régalerai à nouveau.

Cette scène de fanfaronnade est un élément narratif classique du conte à valeur morale : le personnage malfaisant révèle lui-même son mécanisme, ce qui prépare sa chute. Dans la tradition azerbaïdjanaise comme dans de nombreuses traditions orales turciques, le traître qui se vante de sa trahison signe son propre arrêt de mort. La parole orgueilleuse — lovğa söz — est toujours punie.

Après cet épisode, le renard crut en ses propres capacités. Dans ce même bois, dans une cabane de garde, vivaient deux chasseurs. L'un s'appelait Pirim, l'autre Mamed.

Pirim et Mamed étaient très liés. Le renard rêvait de débarrasser la forêt de ces chasseurs et d'en devenir le maître. Il décida de faire aux chasseurs ce qu'il avait fait au lion et au tigre. Cette fois, le renard se coiffa d'un turban, jeta un manteau sur ses épaules, prit un bâton dans une patte et un chapelet dans l'autre, et s'en alla trouver les chasseurs.

Le turban — çalma —, le manteau et le chapelet — təsbeh — sont les attributs du dévot musulman. Le renard se déguise en homme de bien, en pèlerin ou en sage, pour s'introduire dans la confiance de ses victimes. Ce motif du prédateur déguisé en homme de religion est récurrent dans le folklore caucasien et reflète une méfiance populaire envers les faux dévots — une critique sociale dissimulée sous les traits du conte animal.

— Frères chasseurs, dit-il en se confessant, j'ai renoncé à toutes mes mauvaises actions, je n'étranglerai plus jamais de poules. Mais les loups ne me laissent pas vivre, ils nous déciment. Vous êtes notre seul espoir. Permettez-moi de vivre avec vous : je garderai votre maison, et vous me nourrirez des restes de votre gibier.

Mamed eut pitié du renard et lui permit de s'installer dans la cabane.

— Écoute, Mamed, prévint Pirim, la race des renards est perfide. Prends garde.

Pendant quelques jours, le renard observa tout attentivement. Il remarqua que Pirim, chaque matin à son réveil, vérifiait en premier la tension de la corde de son arc. Et que Mamed courait au ruisseau, se couchait sur le sol pour boire à l'eau fraîche, puis soulevait une grande pierre et la lançait au loin dans les buissons. Ni Pirim ni Mamed ne connaissaient ces habitudes l'un de l'autre.

Le renard guetta Pirim et lui dit :

— Je voudrais te dire quelque chose, mais j'ai peur que tu ne me croies pas.

— N'aie pas peur, parle, répondit Pirim. Si je ne te crois pas, qu'est-ce que cela peut te faire ?

Le renard pleura et dit :

— Hier, Mamed a dit à quelqu'un qu'il te lancerait demain une pierre pour te tuer. Il ne m'a pas vu derrière la souche.

— Tu mens, renard, répondit Pirim. Mamed est un ami fidèle. Il n'aurait jamais une telle pensée.

— Je savais que tu ne me croirais pas, insistait le renard, mais je n'ai pas pu me retenir. Si tu ne me crois pas, vérifie demain matin ce que je dis.

— Et que verrai-je demain matin ?

— De bonne heure, Mamed courra au ruisseau pour chasser le sommeil, boira beaucoup d'eau, puis prendra une pierre et te la lancera.

Pirim ne crut pas le renard, mais pensa tout de même : « Eh bien, je vérifierai les paroles du renard. Et ensuite je me chargerai de lui s'il a menti. »

Le renard s'éloigna de Pirim et alla chercher Mamed. Il le vit venir à sa rencontre. Pleurant, le renard arrêta le chasseur :

— Frère chasseur, je voudrais te dire quelque chose, j'ai peur que tu ne me croies pas.

— Qu'est-ce donc que je ne pourrais croire ? s'étonna Mamed.

— Si quelqu'un me l'avait dit avant, moi-même je ne l'aurais pas cru, dit le renard, mais maintenant je ne peux pas ne pas le croire — je l'ai entendu de mes propres oreilles.

— Parle donc, ne tarde pas, pressa Mamed.

Le renard dit :

— Aujourd'hui, Pirim a dit que demain matin il te tuerait d'une flèche de son arc.

— C'est impossible, répondit Mamed, Pirim et moi sommes comme des frères.

Le renard s'efforça alors de convaincre Mamed, mais celui-ci ne croyait toujours pas.

— Écoute, chasseur, dit le renard, demain matin, va au ruisseau et observe Pirim de là-bas. Tu verras : Pirim tirera deux fois sur sa corde d'arc, et à la troisième, il te décochera sa flèche. Si tout cela s'avère être un mensonge, fais de moi ce que tu voudras.

Mamed ne crut pas le renard, mais pensa : « La prudence est la parure du brave — je vais vérifier. »

Le proverbe que formule intérieurement Mamed — « la prudence est la parure du brave » — est profondément ancré dans la sagesse populaire azerbaïdjanaise et turque. Il justifie la vérification non comme un aveu de méfiance envers l'ami, mais comme une vertu. C'est précisément cette logique que le renard a anticipée et exploitée : il sait que même l'homme qui ne croit pas regardera quand même.

La nuit, les chasseurs se couchèrent. Au matin, chacun d'eux surveillait l'autre sans en avoir l'air, voulant vérifier les paroles du renard. Ils virent que tout se confirmait, exactement comme le renard l'avait prédit. Les amis faillirent se jeter l'un sur l'autre — mais ils pensèrent qu'avant de couper, mieux vaut mesurer sept fois. Ils décidèrent de se parler et se rappelèrent à temps que bien des gens enviaient leur amitié — une volonté mauvaise ne cherchait-elle pas à les brouiller ?

— Frère, tu sembles en colère aujourd'hui, je le vois à tes yeux, dit Pirim. Que s'est-il passé ?

— Toi aussi tu as l'air irrité, répondit Mamed.

— Oui, tu as raison, dit Pirim.

Les deux amis s'assirent côte à côte et se racontèrent tout. Ainsi apparut au grand jour que le renard perfide avait voulu perdre les chasseurs. Les deux amis s'embrassèrent et convinrent de faire semblant d'être morts, puis, quand le renard s'approcherait, de l'attraper et de le tuer. Ils s'allongèrent sur le sol et regardaient de sous leurs paupières mi-closes. Le renard les observait de loin. Quand il les vit tomber, il crut qu'ils étaient morts, accourut, frappa dans ses pattes et dit :

— Ah, les sots ! Pendant une semaine j'ai mangé de la chair du lion et du tigre, et maintenant pendant une semaine encore je mangerai de votre chair.

Mais le chasseur Pirim attrapa le renard à la gorge et l'étrangla.

— Mamed, ne crois jamais un ennemi sans avoir vérifié ses paroles, dit-il à son ami.

Note du traducteur : *Ce récit présente une architecture en deux parties symétriques et délibérément contrastées. Dans la première, le renard réussit parfaitement : le lion et le tigre, malgré leur amitié profonde, ne parlent pas et meurent. Dans la seconde, les deux chasseurs échouent à reproduire cette mécanique fatale parce qu'ils font ce que les animaux n'ont pas fait*

: ils se parlent. La leçon du conte est donc moins une mise en garde contre la ruse de l'ennemi qu'une célébration de la parole entre amis comme bouclier contre la manipulation. Ce choix narratif est remarquable : le renard n'est pas vaincu par la force, ni par une ruse supérieure, mais par la confiance que deux êtres s'accordent mutuellement en choisissant le dialogue plutôt que la suspicion. La dernière phrase du récit — « ne crois jamais un ennemi sans avoir vérifié ses paroles » — est formulée comme un proverbe, ce qui est courant dans la clôture des contes à valeur morale azerbaïdjanais, où la sentence finale cristallise l'enseignement du récit en une formule mémorisable destinée à être transmise. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

Le Lion et le Renard

Un lion se promenait dans la forêt et rencontra un renard. Il vit que le renard avait tellement maigri qu'il pouvait à peine traîner ses pattes.

— Dis-moi, qu'est-ce qui t'est arrivé, renard ? demanda le lion.

— Il y a une semaine que je n'ai pas mangé, répondit le renard. Je n'arrive à rien attraper.

Le lion eut pitié du renard, chassa du gibier et le lui apporta.

— Frère renard, dit le lion, mange, reprends des forces.

— Je n'oserais pas, répondit le renard, manger en présence d'une bête aussi puissante que toi.

— N'aie pas peur, renard, insista le lion. C'est moi-même qui te l'ai apporté pour que tu manges.

Mais le lion ne parvint pas à convaincre le renard, et celui-ci ne s'approcha pas de la viande.

— Que dois-je faire pour que tu manges ? demanda le lion.

— Laisse-moi te lier pieds et poings. Alors je mangerai tranquillement, répondit le renard.

Le lion accepta. Le renard ligota le lion avec les intestins du gibier et le coucha en plein soleil.

Les intestins d'une proie fraîche utilisés comme liens : le choix n'est pas anodin. Dans la logique du conte, c'est la générosité même du lion — la chasse qu'il a faite pour nourrir le renard — qui fournit l'instrument de sa captivité. Le bienfait se retourne contre le bienfaiteur. Ce motif de la corde tressée par la bonté de la victime est récurrent dans les fables orales turciques et persanes.

— Frère lion, dors un peu, que je puisse manger tranquille, dit le renard.

Le lion ferma les yeux, mais le renard ne songea pas à toucher à la viande.

— Pourquoi ne manges-tu pas ? demanda le lion en se réveillant.

— Je ne commencerai pas avant que tu ne te sois endormi, répondit le renard.

Le renard attendait que les intestins sèchent au soleil et deviennent plus résistants. Il attendit ce qu'il attendait, le lion finit par s'endormir, et le renard mangea à satiété. Le lion dormit jusqu'au matin, et au matin il se réveilla et vit qu'il était toujours ligoté.

— Frère renard, détache-moi, dit-il.

— Comment te détacher ? Je n'ai pas fini toute la viande, répondit le renard.

La réponse du renard est un chef-d'œuvre de mauvaise foi : il invoque le prétexte initial — manger tranquillement — pour justifier indéfiniment la captivité du lion. Dans la rhétorique du renard dans le folklore azerbaïdjanais, le mensonge n'est jamais grossier ; il s'appuie toujours sur les termes de l'accord précédent, retournant la parole de la victime contre elle-même.

Deux jours durant, le lion resta ligoté. Le renard avait repris des forces, mais refusait obstinément de délier le lion. Le lion tenta de rompre ses liens, mais les intestins desséchés s'enfonçaient dans sa chair et lui causaient une douleur vive. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à se libérer. Le lion entra dans une rage folle.

— Ah, traître, rugit-il, je t'ai sauvé de la mort par la faim. Et voilà comment tu me le rends ? Laisse-moi seulement me libérer, tu verras ce que je te ferai.

Les rugissements du lion se répercutaient dans toute la forêt. À ce moment passait un chacal. Il s'approcha du lion et lui demanda ce qui se passait. Le lion lui raconta tout.

— Ne te désole pas, frère lion, dit le chacal. Je vais te libérer sur-le-champ.

Le chacal lutta longtemps, et finit par ronger les liens. Le lion se releva, regarda autour de lui — du renard, il n'y avait plus trace.

La trahison du renard, et la faiblesse que le chacal avait vue, blessèrent la fierté du lion. « Je suis le plus puissant des animaux du monde, pensait-il, et regarde ce qu'un misérable renard m'a fait. »

La blessure d'orgueil est ici aussi importante que la blessure physique. Dans la conception turcique et azerbaïdjanaise de l'honneur — ar-namus —, être réduit à l'impuissance par la ruse d'un être inférieur est une humiliation qui exige réparation. Ce n'est pas la douleur ni la faim qui poussent le lion à chercher le renard jour et nuit : c'est la honte.

Jour et nuit le lion chercha le renard, et finalement le trouva. Le lion rugit — et le renard tomba raide mort de frayeur.

— Telle est la fin de tous les traîtres, gronda le lion.

Note du traducteur : *Ce récit fonctionne selon une mécanique narrative épurée qui en fait l'une des fables les plus efficaces du corpus : en trois temps — le piège, la captivité, le châtement — il expose et punit la trahison. Ce qui le distingue des nombreuses fables mettant en scène le renard est la nature particulière du piège : le renard ne trompe pas le lion par une information fausse ni par une parole habile, mais en exploitant sa générosité et en transformant son bienfait en instrument de sa captivité. La générosité devient vulnérabilité. Ce renversement constitue le cœur moral du récit. La résolution est également remarquable par son économie : le lion n'a pas besoin de combattre le renard. Son rugissement seul suffit à le tuer. Ce détail n'est pas anodin — il signifie que la puissance du lion n'a jamais vraiment été abolie, seulement suspendue par la ruse. La mort du renard de frayeur, plutôt que sous la griffe, souligne que c'est la culpabilité*

autant que la terreur qui l'abat. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

Le Renard et le Loup

Un loup vorace avait pris l'habitude de rôder autour du troupeau. Chaque jour il emportait plusieurs moutons. Mais cela ne lui suffisait pas, et il s'introduisait aussi dans le poulailler.

Non loin de là vivait un renard habile et rusé. Il se nourrissait de poules. À cause du loup qui dévorait les poules, le renard devait souvent rester le ventre vide. Un jour le renard guetta le loup et lui dit :

— Père loup, tous les moutons du village t'appartiennent, chaque jour tu en emportes deux, et cela ne te suffit pas encore — tu prends aussi notre part, les poules.

— Grand-père renard, répondit le loup, comment oses-tu me parler sur ce ton ? Je fais ce que je veux. Si je veux, je te mange aussi.

— Père loup, dit le renard, tu es plus fort et tu peux me manger. Mais moi non plus je ne suis pas sans ressources. Je suis un renard, et je peux clouer ta langue au mur et faire de toi ce que je voudrai.

— Renard, je te mangerais bien maintenant, mais je n'ai pas faim, dit le loup en colère. Curieux de voir comment une bête aussi faible que toi pourrait faire pareille chose.

— Père loup, la force n'est pas l'essentiel. Ce qui compte davantage, c'est l'intelligence et l'habileté. Et tu n'en as point, répondit le renard.

— Grand-père renard, dit le loup en riant, fais ce que tu veux.

— Aujourd'hui je suis occupé, déclara le renard. Nous en reparlerons demain.

Le loup et le renard partirent chacun de son côté. Jusqu'au petit matin le renard ne ferma pas l'œil — il réfléchissait à la façon de punir le loup. Dès l'aube il sortit à un carrefour, prit une alène et une aiguille, et se mit à coudre des charykh.

Les charykh — čarix en azerbaïdjanais — sont des sandales ou mocassins de cuir brut traditionnels, portés dans les campagnes et les régions pastorales du Caucase et d'Anatolie. Ils sont confectionnés à partir de cuir non tanné — syromatina — travaillé à l'alène et à l'aiguille. La scène du renard cousant des charykh au bord de la route est un décor typique du conte oral azerbaïdjanais : elle signale un espace de rencontre entre le monde humain et le monde animal, et place le renard dans le rôle de l'artisan habile, opposé au loup dont la seule compétence est la force brute.

Le loup qui passait par là s'arrêta.

— Que fais-tu, grand-père renard ?

— Tu ne vois pas ? Je couds des charykh, répondit le renard.

— Ne pourrais-tu m'apprendre aussi ? demanda le loup.

— Pourquoi pas, accepta le renard. Mais il faudra endurer un peu de souffrance.

— Je souffrirai, je tiendrai bon, tu n'as qu'à m'apprendre, dit le loup.

— Tire la langue et pose-la sur cette souche, proposa le renard. Je planterai mon alène dans ta langue. Tu supporteras un peu. Après tu sauras coudre des charykh.

Le loup, croyant le renard, tira la langue et la posa sur la souche. Le renard planta l'alène de toutes ses forces dans la langue du loup et la cloua à la souche. Le loup se mit à hurler, et le renard prit rapidement ses jambes à son cou. Jusqu'au soir le loup se débattit et finit par arracher sa langue, tailladée en lanières. Cette nuit-là le loup ne put dormir de douleur. Au matin il alla chercher le renard et le trouva près du moulin. Le renard était assis au-dessus de la roue du moulin et regardait en bas.

— Grand-père renard, dit le loup, tu m'as joué ce mauvais tour hier — mais au moins, est-ce que je sais coudre des charykh maintenant ?

— Bien sûr que tu sais, répondit le renard.

— Et toi, que fais-tu ici ? demanda le loup.

— J'avais un morceau de cuir brut, je voulais me coudre des charykh, j'ai voulu tremper le cuir, et le courant l'a entraîné sous la roue, répond le renard.

— Grand-père renard, donne-moi ce cuir, j'essaierai de me coudre des charykh, demande le loup.

Et c'est précisément ce qu'attendait le renard.

— Eh bien, père loup, plonge sous la roue, récupère le cuir et il sera à toi, répond-il.

Le loup se jeta sous la roue pour récupérer le cuir et se brisa tous les os.

La roue du moulin est dans le conte oral un instrument de justice immanente autant qu'un piège mécanique. Le moulin — dëyirman — est un lieu chargé de symbolique dans la culture azerbaïdjanaise et caucasienne : c'est un espace de transformation, où la matière brute devient nourriture, et où les destins peuvent également se retourner. Le fait que le loup, après avoir survécu à la mutilation de la langue, coure droit vers un deuxième piège sans apprendre de la première leçon, est un commentaire sur la nature de la stupidité : elle n'est pas modifiée par la souffrance, seulement par la sagesse, dont le loup est totalement dépourvu.

Le renard, pendant ce temps, retourna dans la forêt, coupa des branchages et s'installa au bord de la route pour tresser un panier. Bientôt sur la route apparut le loup, qui boitait. Il vit le renard assis en train de tresser.

Le renard, en voyant le loup, fit mine de s'étonner :

— Père loup, pourquoi boites-tu ? Et où est le cuir ?

— Je n'avais plus guère le loisir de penser au cuir, répond le loup. Je me suis pris dans la roue du moulin, j'ai été broyé à moitié, j'ai eu toutes les peines du monde à m'en tirer. Je ne peux plus bouger. — Puis le loup regarda le travail du renard et dit : — Grand-père renard, tu tresses un beau panier.

— Tu veux que je t'apprenne aussi ? proposa le renard.

— Bien sûr que je veux, se réjouit le loup.

— Eh bien, grimpe dans le panier, dit le renard, et observe mon travail de là, retiens bien.

Le loup grimpa dans le panier. Le renard tressait, tressait, et peu à peu referma aussi le dessus du panier. Le loup voulut sortir du panier — impossible.

— Grand-père renard, je suis resté à l'intérieur du panier, dit le loup. Ouvre-le, que je sorte.

— Ne t'inquiète pas, père loup, le calme le renard. Je vois que tu as pris une bonne correction, que tu ne peux plus marcher. Je vais rouler le panier, et toi tu seras tranquille à l'intérieur.

Le loup fut ravi de n'avoir pas à marcher. Le renard roula le panier jusqu'à un berger.

— Qu'est-ce que tu as là, renard ? demanda le berger.

— Un loup dans un panier, répond le renard. Je veux le précipiter du haut d'un rocher.

— Écoute, renard, dit le berger, pourquoi te donner la peine de rouler le panier quelque part. Donne-moi le loup, je m'en occuperai moi-même. Oh, que je lui en veux. Pas plus tard que l'autre jour il a emporté une brebis du troupeau.

— Eh bien, accepta le renard, nourris-moi, et je te donne le loup.

Le berger apporta au renard la moitié d'un mouton. Le renard lui remit son panier. Le berger joua de sa flûte et rassembla tous les bergers. Ils défilèrent le dessus du panier et virent à l'intérieur un grand loup dans la force de l'âge. Les bergers prirent leurs gourdins et battirent le loup à mort. La nouvelle se répandit dans tout le village. Et le renard, triomphant, pensa : « Voilà, sot loup, ce qu'un renard rusé a su faire de toi. »

Note du traducteur : *Ce conte appartient au cycle des récits mettant en scène le renard comme figure de l'intelligence pratique — zirəklik — face à la force brute et stupide du loup. Ce cycle est extrêmement répandu dans le folklore turcique et azerbaïdjanais, et il fonctionne à la fois comme divertissement et comme réflexion sur les rapports de pouvoir : le fort n'est pas nécessairement le vainqueur, et l'intelligence peut toujours neutraliser la force. Ce qui distingue ce récit de nombreuses versions similaires est sa structure en série de trois épreuves — la*

langue clouée, la roue du moulin, le panier tressé — dont l'escalade progressive révèle l'incorrigibilité du loup. Chaque piège est une variante du même motif : le renard propose une leçon, le loup accepte par cupidité ou vanité, et la leçon se retourne contre lui. La résolution finale est remarquable par son aspect collectif : c'est la communauté des bergers — ceux qui ont souffert du loup — qui exécute la sentence. Le renard n'est pas le vengeur solitaire : il est l'agent qui livre le coupable à ceux qu'il a lésés, et se fait payer pour ce service. Ce détail — la moitié d'un mouton comme salaire — ancre le conte dans une réalité économique concrète et souligne que la ruse du renard n'est pas désintéressée : elle est au service de ses propres intérêts, et c'est précisément ce qui la rend efficace. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

La Souris et le Chat

Il était une fois une souris et un chat.

Un jour la souris passa la tête hors de son trou et dit au chat :

— Et si nous devenions frères, toi et moi ?

— Tu ne ferais pas un bien bon frère, répondit le chat.

— Pourquoi donc ? s'étonna la souris.

Le chat expliqua que la souris était poltronne, voleuse et nuisible — et que pour toutes ces raisons elle ne lui convenait guère comme frère.

— Tu as raison, je suis peut-être un peu peureux, dit la souris, mais je ne suis ni voleur ni nuisible.

Le chat sourit et demanda :

— N'es-tu pas toi qui ronges les sacs et dérobe la farine et le grain ?

La souris répondit par une question :

— Et toi, frère chat, tu ne manges donc rien ? Tu te nourris d'air ?

— Moi, je miaule d'abord, je demande qu'on me donne à manger, et le maître me jette de la viande et du pain. Toi, sans rien demander à personne, tu chaparde tout ce qui traîne à portée.

Après de longues discussions, le chat finit par céder :

— Soit, soyons amis. Mais si tu me trompes, ne t'en prends qu'à toi-même — je te mangerai.

La souris fut ravie, et ils se mirent à vivre ensemble. Un jour la souris proposa au chat :

— Frère chat, c'est l'automne, le temps est beau, la nourriture abonde. Mais l'hiver approche, bientôt tout sera recouvert de neige et la vie sera rude. Faisons des provisions.

— Bonne idée, dit le chat.

— Le problème, dit la souris, c'est qu'on me battra si je m'en charge moi-même. Il vaut mieux que ce soit toi qui ailles de maison en maison. Là où tu verras qu'on baratte du beurre, tu n'auras qu'à miauler — on t'en donnera un morceau. C'est ainsi que nous ferons nos réserves pour l'hiver.

Le chat accepta. Il recueillit beaucoup de beurre. Ensemble ils trouvèrent un pot de terre, y mirent le beurre, le portèrent dans le jardin et l'enterrèrent sous un arbre.

La cachette enterrée sous un arbre est un motif récurrent dans le folklore azerbaïdjanais et turcique. L'arbre est un lieu de mémoire et de gardiennage dans la tradition populaire du Caucase : on y enterre les trésors, on y fait des vœux, on y noue des fils de tissu en signe de prière. L'arbre-cachette est ici à la fois espace de confiance entre les deux compagnons et, bientôt, lieu de la trahison révélée.

Un certain temps passa. L'hiver était proche. La souris ne put se retenir et trompa le chat.

— Frère chat, dit-elle, aujourd'hui on donne un prénom à mon cousin, on m'a invitée à la cérémonie — permets-moi d'y aller.

— Va, mais reviens vite, dit le chat.

La souris prit congé et sortit. Elle se dirigea tout droit vers la cachette, gratta la terre, mangea un peu de beurre, recouvrit le trou et rentra à la maison.

— Quel prénom a-t-on donné à ton cousin ? demanda le chat.

— « Unpetitpeu », répondit la souris.

— Qu'il soit heureux, c'est un joli prénom, dit le chat. Mais que signifie-t-il ?

— À vrai dire, je ne le comprends pas encore moi-même. Bientôt on donnera des prénoms à deux autres de mes cousins — c'est là que je t'expliquerai le sens de tout cela.

Quelques jours passèrent. La souris eut à nouveau envie de beurre.

— Frère chat, aujourd'hui on m'invite chez un autre cousin. Je ne peux pas refuser — la famille serait vexée. Laisse-moi y aller.

Le chat permit à la souris d'y aller. Elle courut jusqu'à l'arbre, déterra le pot, mangea le beurre jusqu'à mi-chemin, recouvrit le tout et rentra.

— Quel prénom a-t-on donné cette fois ? demanda le chat.

— « Àmoitié », répondit la souris.

— Vos parents donnent décidément d'étranges prénoms, dit le chat, perplexe.

Quelques jours passèrent encore. La souris vit que le froid s'installait, que la neige ne tarderait plus — et qu'elle ne pourrait bientôt plus retrouver le pot.

— Frère chat, laisse-moi aller chez un troisième cousin. On ne peut pas vexer sa famille. Ce sera la dernière fois, je te le promets.

— Vas-y, dit le chat, mais reviens vite — je m'ennuie seul à la maison.

La souris courut jusqu'à l'arbre, déterra le pot, mangea tout ce qui restait de beurre, et enterra le pot vide. De retour à la maison, elle annonça que le nouveau-né s'appelait « Jusqu'au fond ». Le chat sourit, étonné.

— Pourquoi souris-tu, frère chat ? Ce prénom ne te plaît pas ?

— Je sais que les prénoms ont toujours un sens, dit le chat. Mais celui-là m'échappe.

— Tu comprendras quand tu regarderas dans le pot, dit la souris.

— Quel rapport avec le pot ? s'exclama le chat. Et soudain il se souvint. — Tiens, tu me rappelles bien à propos : nous avons tout un pot de beurre caché sous l'arbre. Allons voir comment il se porte.

— Je suis épuisé du chemin, frère chat, dit la souris. Nous irons demain.

Le chat accepta. Ils allèrent se coucher. Le lendemain matin, le chat dit :

— Allez, lève-toi, allons voir notre beurre.

La souris chercha à temporiser, mais le chat insista. Ils se rendirent jusqu'à l'arbre, déterrèrent le pot — et il était vide.

— Ah, la coquine ! C'est toi qui as mangé le beurre, dit le chat, en colère.

La souris prétendit que c'était le chat lui-même qui avait tout mangé. Ils se disputèrent.

— Comment aurais-je pu manger autant ? dit le chat.

— D'abord un petit peu, répondit la souris, puis jusqu'à moitié, et enfin jusqu'au fond.

Le chat comprit tout d'un coup.

— Ces mots-là me sont familiers, s'écria-t-il. Voilà donc tes visites chez tes cousins. C'est toi qui as mangé le beurre — et c'est moi qui vais te manger.

— Mais nous sommes amis, frère chat, supplia la souris. On ne mange pas ses amis.

— C'est vrai, on ne mange pas ses amis, dit le chat. Mais souviens-toi de notre accord : si tu me trompais, si tu volais, je te mangerais. Tu n'as pas su te défaire de tes mauvaises habitudes — tu en paieras le prix. Tu as mangé le beurre, je vais te manger.

Le chat se jeta sur la souris et l'avalala.

Note du traducteur : Ce conte bref est l'un des plus élaborés rhétoriquement du corpus azerbaïdjanais, car son mécanisme central est entièrement linguistique : la souris dissimule sa

trahison dans des prénoms fictifs dont le sens ne sera révélé qu'à la fin, quand il sera trop tard. « Unpetitpeu », « Àmoitié », « Jusqu'au fond » — ces trois prénoms sont une confession différée, un aveu encodé prononcé à voix haute sans que l'interlocuteur puisse encore le déchiffrer. Ce procédé — le secret caché en plein jour dans un langage opaque — se retrouve dans plusieurs traditions orales eurasiatiques, mais il est ici particulièrement bien construit parce que c'est la souris elle-même qui livre involontairement la clé en disant « tu comprendras quand tu regarderas dans le pot ». Sur le plan moral, le conte est une réflexion sur la nature et le contrat : le chat avait accepté l'amitié de la souris à condition qu'elle change de nature ; le récit affirme que la nature ne change pas, et que le contrat rompu appelle une sanction inévitable. Cette rigueur est caractéristique du conte animalier azerbaïdjanais, qui refuse généralement le dénouement sentimental au profit d'une justice narrative implacable. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

De l'amitié entre la grue et la grenouille

Un jour, une grue buvait l'eau d'un marécage. Une grenouille sortit de l'eau et lui dit :

— Frère grue, et si nous devenions amis ?

— Écoute, grenouille, répondit la grue, j'ai bien peur que cette amitié ne mène à rien.

— Pourquoi donc ? demanda la grenouille.

— Parce que tu vis sous l'eau, et moi je vole sous les nuages. Je ne peux pas venir te rendre visite — j'étoufferais. Et toi, tu n'as pas d'ailes pour voler avec moi.

— Mais tu n'as qu'à venir jusqu'au marécage, je sortirai à ta rencontre — c'est ainsi que nous nous verrons, dit la grenouille.

La grue accepta, et ils devinrent amis. Elle venait parfois jusqu'au marécage pour bavarder avec la grenouille. Le temps passa. Un jour, lors d'une de leurs rencontres, ils conversaient paisiblement.

— Frère grue, s'écria soudain la grenouille, je n'ai jamais rien vu d'autre que ce marécage. Toi, tu voles dans les hauteurs du ciel et tu vois tout d'en haut. Et si tu m'emmenais avec toi pour me montrer le monde ?

— Mais comment volerais-tu, grenouille ? s'étonna la grue. Tu n'as pas d'ailes.

— Et alors ? Tu me poseras entre tes ailes, je me tiendrai bien accrochée à toi, et tu m'emporteras dans le ciel.

La grue eut beau tenter de la dissuader, la grenouille s'entêta. La grue fut bien obligée de la placer entre ses ailes et de s'élever au-dessus du marécage. Mais à peine furent-ils montés qu'elle ne put se tenir et tomba. Elle eut la chance d'atterrir dans l'eau — blessée, mais vivante.

La grue descendit vers le marécage et dit :

— Ne t'avais-je pas prévenue, grenouille, que notre amitié ne mènerait à rien de bon ? On dit bien que l'amitié entre mal assortis finit toujours par un malheur.

Note du traducteur : Ce court apologue animalier appartient à la tradition des récits à visée morale explicite — proches de la fable ésoquique ou des *Kalila wa Dimna*, le grand recueil de sagesse orientale traduit du sanskrit en arabe au VIII^e siècle et largement diffusé dans tout l'espace persano-turcique. La morale est énoncée sans détour par la grue elle-même dans sa réplique finale : l'amitié entre êtres de natures trop différentes est vouée à l'échec, non par malveillance, mais par incompatibilité fondamentale. Ce que le conte dit avec une certaine rigueur, c'est que le désir de l'autre — ici le désir de la grenouille de voir le monde — ne suffit pas à abolir les lois de la nature. La grue avait d'emblée posé le problème avec lucidité ; c'est la

grenouille qui refuse d'entendre cette vérité. Le récit ne la punit pas de sa curiosité, mais de son obstination à nier ses propres limites. On retrouve ce motif — l'animal qui veut s'élever au-delà de sa condition et en paye le prix — dans de nombreuses traditions orales du Caucase et d'Asie centrale, où il fonctionne comme un enseignement sur l'ordre naturel des choses et sur la sagesse de se connaître soi-même. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.

De l'amitié entre l'âne et le renard

Il était une fois un homme. Chaque jour il allait dans la forêt, ramassait du bois mort, le chargeait sur son âne et l'emmenait vendre au marché. Cet homme était très méchant et très avare. Il chargeait l'âne si lourdement que le dos de la bête était tout écorché jusqu'au sang. La pauvre créature ne rêvait que d'une chose : se débarrasser de son maître.

Un jour, l'homme ramassait comme d'habitude du bois mort dans la forêt et avait laissé l'âne brouter librement. Absorbé par son travail, il s'était éloigné. À ce moment-là, un renard affamé réfléchissait au moyen de se procurer quelques poules. Il aperçut l'âne solitaire et s'approcha.

— Dans quel état tu es ! dit le renard à l'âne. Tu as le dos tout écorché jusqu'au sang.

— Oncle renard, que voulez-vous que j'y fasse ? répondit l'âne. Si c'était ma volonté, je ne travaillerais pas, mais le maître m'y oblige.

— Et que me donneras-tu si je te délivre de ce méchant maître, si je t'emmène dans la forêt et si nous y vivons joyeusement ensemble ? demanda le renard. Plus de charge, plus de dos écorché.

— Tout ce que tu voudras, promit l'âne.

— Voici ma condition : procure-moi quelques poules, dit le renard.

— Mais comment attraper des poules, renard ? s'étonna l'âne.

— C'est très simple, répondit le renard. Les poules s'enfuient dès qu'elles me voient, mais elles n'ont pas peur de toi — elles tournent autour de toi, sachant que tu ne les manges pas. Tu n'as qu'à les tromper : dis-leur que tu connais un endroit où il y a beaucoup de grain. En leur tenant ce discours, amène-les hors du village. Moi, je me cacherai à proximité, et quand elles approcheront, je les attraperai et les étoufferai. Ensuite je t'enseignerai une ruse telle que ton maître te laissera partir de lui-même. Tu viendras alors me rejoindre et nous vivrons ensemble dans la forêt.

L'âne trouva la proposition du renard fort à son goût. Le lendemain matin, il amena dix poules au renard. Le renard bondit de son embuscade et les étouffa toutes. Il en mangea deux sur place et garda les autres en réserve.

— Tu as tenu ta promesse, dit le renard à l'âne. C'est maintenant mon tour de tenir la mienne. Fais semblant d'être malade : peu importe combien ton maître te battra, ne sors pas de l'écurie, commence à geindre, à crier que tu es en train de mourir. Joue la comédie ainsi pendant trois ou quatre jours. À la fin, le maître croira que tu es vraiment malade et te laissera aller. Viens me trouver alors.

Le jour même, l'âne se mit à suivre le conseil du renard. Le maître pensa que si l'âne venait à crever, il ne pourrait pas le transporter à la décharge, et que la puanteur du cadavre en décomposition empoisonnerait tout alentour. Il poussa donc l'âne de force dehors, ferma le portail derrière lui et rentra chez lui.

L'âne regarda autour de lui, ne vit personne et prit ses jambes à son cou en direction de la forêt pour rejoindre le renard. Il le remercia de son sage conseil, puis tous deux, conversant gaiement, s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la forêt.

Soudain ils virent venir à leur rencontre un lion furieux. Son rugissement se répercutait dans toute la forêt. L'âne fut saisi d'une telle frayeur que ses jambes se mirent à trembler.

— Voilà, notre heure est venue, dit l'âne au renard. Le lion va nous déchirer tous les deux.

— N'aie pas peur, répondit le renard. Tant que tu es avec moi, il ne t'arrivera rien. Fais ce que je te dis : braie de toutes tes forces. Ta voix est plus puissante que celle du lion. En l'entendant, le lion pensera que celui qui possède une telle voix est certainement plus fort que lui. Et il aura peur. Pour le reste, ce n'est pas ton affaire — je m'en charge.

L'âne brailla à gorge déployée et couvrit tous les autres bruits. Le lion, entendant ce braiment, pensa : *Je croyais qu'il n'y avait pas de voix plus forte que la mienne dans la forêt. Quel puissant animal peut bien posséder un rugissement si formidable ?*

Ainsi pensa le lion, et il allait faire demi-tour quand il aperçut l'âne. Le lion n'avait jamais vu d'âne auparavant et fixa cet animal inconnu avec stupéfaction. La peur le prit. Et l'âne, de son côté, tremblait de tous ses membres. Le lion vit que l'âne tremblait et dit :

— Ô grand animal, est-ce de peur que tu trembles ?

L'âne ne trouva rien à répondre. Le renard, serré contre son flanc, comprit que si le lion découvrait la ruse, il les déchirerait tous les deux. Il prit alors la parole :

— Frère lion, tu es le roi des bêtes de la surface, et lui est le roi des bêtes souterraines. Ne connaissant pas ce monde, il m'a pris comme guide. Quant à son tremblement, ce n'est pas de la peur — c'est de la colère. Il est en colère que tu lui aies barré la route. Il veut te mettre en pièces, mais il te ménage.

Ce disant, le renard fit un clin d'œil à l'âne pour lui signifier de se calmer. Le lion, ayant écouté le renard, s'avança, s'inclina respectueusement devant l'âne et lui demanda pardon de ne l'avoir pas reconnu.

L'âne, convaincu que le lion, le croyant une bête puissante, était bel et bien effrayé, s'enhardit et demanda :

— Dis-moi : veux-tu me servir ?

— C'est précisément pour cela que je suis venu vers toi, répondit le lion.

— Bien, dit l'âne. À partir d'aujourd'hui, je te prends à mon service. Mais n'avise pas de te mêler de mes affaires — si tu me désobéis, je te bourre de paille comme une poupée de chiffon.

Le lion s'inclina une nouvelle fois devant l'âne et promit de le servir jusqu'à la mort. Dès ce jour, le lion, l'âne et le renard vécurent ensemble. Le lion partait à la chasse et donnait le meilleur de son gibier au renard, tandis que l'âne grignotait une herbe par-ci, une brindille par-là, et se trouvait rassasié.

Un jour ils cheminaient dans la forêt quand leur route les mena jusqu'à une rivière de montagne. L'âne voulut boire, s'approcha de la berge, pencha la tête vers l'eau, mais glissa soudain et tomba dans le courant qui l'emporta. Voyant qu'il se noyait, il se mit à crier. Le lion se jeta à l'eau et en un instant le tira d'affaire. L'âne tremblait de la frayeur qu'il avait éprouvée — il avait failli mourir.

— Pourquoi trembles-tu ? demanda le lion.

— Tu crois que je me noyais ? demanda l'âne d'un ton mécontent. Je voulais me baigner, et tu m'en as empêché — voilà pourquoi je tremble, de colère.

Le lion le crut et pensa qu'une prochaine fois l'âne ne lui pardonnerait plus et le mettrait en pièces. Il commença à prendre discrètement du recul, puis s'élança en courant. C'était exactement ce que souhaitait l'âne, car il savait que la tromperie finirait par être découverte et que le malheur serait inévitable. Il attendit que le lion fût suffisamment loin et cria :

— Hé, lion, où cours-tu ? Cours, cours — mes fidèles serviteurs te retrouveront quand même, et en te trompant, ils t'amèneront à moi. Je te montrerai alors ce que c'est que de fuir devant moi. Je n'ai pas envie de me fatiguer — t'attraper n'est qu'un jeu d'enfant.

À ces mots, le lion redoubla de vitesse. Il croisa un lièvre, qui s'étonna de voir le lion fuir ainsi de peur.

— Ô grand lion, je ne t'avais jamais vu courir devant quelqu'un. Que s'est-il passé ?

Le lion reprit son souffle et raconta au lièvre tout ce qui lui était arrivé. Le lièvre réfléchit.

— Frère lion, dit-il, nous ne connaissons pas de bête plus forte que toi. Décris-moi avec précision cet animal qui rugit.

Le lion décrivit la bête inconnue. Le lièvre éclata de rire et dit :

— Mais c'est un âne ! Tu peux le tuer d'un seul coup. Ce sont là les ruses du renard. Viens, tu les mettras en pièces en un instant.

Le lion, rassuré par le lièvre, reprit courage. Ils repartirent ensemble vers l'âne. Celui-ci les aperçut de loin.

— Eh bien, renard, par ta tête je le jure, le lion semble avoir découvert notre ruse et il vient nous manger. Que faire, où fuir ?

— N'aie pas peur, répondit le renard. Cette fois encore, je trouverai quelque chose.

Le lion s'approcha de l'âne et dit :

— Tu n'es donc qu'une faible bête. Vous m'avez trompé. Approche maintenant, je vais te manger.

Le renard prit alors la parole :

— Frère lion, tu te souviens que lorsque tu fuyais, l'âne t'a crié dans le dos que ses fidèles serviteurs te retrouveraient et, en te trompant, t'amèneraient à lui ? Sache que ce lièvre est l'un de ces fidèles serviteurs. Il t'a trompé et t'a amené à l'âne. Voilà tout — ta vie est terminée.

Le lion crut le renard et prit la fuite. Le lièvre avait beau l'appeler, le convaincre que c'était une nouvelle ruse, le lion n'entendait plus rien. Le lièvre lui-même finit par s'éloigner prudemment du danger.

Le renard réfléchit alors que le lièvre pourrait bien amener un loup cette fois, et que nul artifice ne suffirait plus à les sauver. Il dit :

— Écoute, âne, jusqu'ici la ruse nous a aidés, mais je sais que cela ne peut pas durer toujours. Il viendra un jour où aucune ruse ne nous sera d'aucun secours, et l'on nous écorchera pour rien. Séparons-nous et que chacun se débrouille par ses propres moyens.

L'âne accepta la proposition du renard. Il retourna au village, et le renard resta dans la forêt.

Note du traducteur : *Ce conte animalier appartient à la grande tradition des récits à chaîne du folklore turcique et caucasien, où chaque épisode repose sur une tromperie nouvelle qui en engendre une autre. Sa structure rappelle celle des fables du Kalila wa Dimna — recueil de sagesse d'origine indienne, traduit en arabe au VIII^e siècle et largement diffusé dans tout l'espace persano-turcique et azerbaïdjanais. Plusieurs motifs du conte sont universellement attestés : l'animal opprimé qui cherche à fuir un maître cruel, la coalition des faibles contre le fort, et la ruse comme seule arme du démuné face à la puissance brute. Le renard — en azerbaïdjanais tülkü — est la figure centrale du conte populaire turcique : incarnation de l'intelligence rusée, il est à la fois bienfaiteur et manipulateur, jamais pleinement fiable. Sa décision finale de se séparer de l'âne est remarquable : c'est l'intelligence qui reconnaît ses propres limites et choisit de ne pas pousser la chance trop loin. Le conte se conclut ainsi non par une morale explicite, mais par une sagesse pratique : la ruse a un terme, et celui qui la pratique doit savoir s'arrêter à temps.*

La Chatte savante

Il était une fois un riche marchand. Un jour, il décida de partir commercer en pays étrangers. Il acheta de nombreuses marchandises variées, fit ses adieux à sa femme et prit la route. Il voyagea de pays en pays jusqu'à arriver dans une certaine ville, où il s'installa dans un *karavan-sarai* — *vaste auberge fortifiée servant d'étape aux caravanes marchandes sur les grandes routes commerciales du monde islamique et turcique, offrant abri aux hommes, aux bêtes et aux marchandises pour la nuit*. Or dans cette ville existait la coutume que tout marchand étranger devait offrir au shah un présent digne de lui. Le shah invitait ensuite le marchand chez lui et jouait aux *nard* — *jeu de trictrac d'origine perse, l'un des jeux de société les plus répandus dans le monde islamique et caucasien, qui dans les contes oraux fonctionne souvent comme métaphore du destin : lancer les dés, c'est s'en remettre à la volonté divine* — avec lui.

Notre marchand disposa donc sur un plateau de nombreux tissus précieux et se rendit au palais du shah. Le shah lui expliqua qu'il possédait une chatte capable de tenir sept lampes allumées sur sa queue du soir jusqu'au matin. Puis il proposa au marchand de jouer aux nard selon les conditions suivantes : si la chatte tenait les sept lampes sur sa queue du soir au matin sans faillir, le shah recevrait toutes les marchandises apportées par le marchand ainsi que son argent comptant, et le marchand lui-même serait jeté au cachot ; mais si la chatte n'y parvenait pas, le marchand recevrait tout le trésor du shah et ferait emprisonner le shah à son tour. Le marchand n'eut d'autre choix que d'accepter.

À peine le shah eut-il appelé la chatte qu'elle arriva, enroula sa queue et s'assit devant lui. Le shah ordonna de poser sept lampes sur sa queue et commença à jouer aux nard avec le marchand. Trois jours et trois nuits ils jouèrent, et pendant tout ce temps la chatte ne bougea pas une seule fois la queue. Finalement, épuisé, le marchand se leva et s'avoua vaincu. Le shah avide et cruel ordonna de lui lier les mains et de le jeter au cachot, et s'empara de toutes les marchandises et de l'argent du marchand.

Le serviteur du marchand, voyant quel malheur avait frappé son maître, se hâta de rentrer au pays et rapporta tout à la femme du marchand. Celle-ci ordonna aussitôt de capturer le plus grand nombre possible de souris et de les enfermer dans un coffre. Puis elle se déguisa en marchand, prit ses serviteurs avec elle et se mit en route avec une caravane. À son arrivée dans la ville où son mari croupissait au cachot, elle déposa un présent précieux sur un plateau et se rendit chez le shah, tandis qu'elle confiait à ses serviteurs le coffre aux souris avec mission d'en laisser entrer quelques-unes dans la pièce où elle jouerait aux nard avec le shah.

Le shah reçut la femme du marchand avec tous les honneurs et lui proposa de jouer aux nard aux mêmes conditions qu'avec son mari. Elle accepta. Le shah appela la chatte. Celle-ci arriva aussitôt, enroula sa queue et s'assit devant lui. Après qu'on eut posé les sept lampes sur sa queue, le shah et la femme du marchand s'assirent face au plateau de jeu. Peu après, les serviteurs laissèrent entrer quelques souris dans la pièce.

Dès que la chatte aperçut les souris, elle voulut bondir sur elles — mais le shah la regarda avec une telle sévérité qu'elle resta assise à sa place. Un peu plus tard, les serviteurs laissèrent entrer quelques souris supplémentaires. Cette fois, la chatte ne put se contenir : elle fit un bond dans leur direction, renversa les lampes et attrapa les souris l'une après l'autre jusqu'à la dernière.

Au signal convenu, les serviteurs de la femme du marchand entrèrent dans la pièce, lièrent fermement les mains du shah et l'enfermèrent au cachot, tandis qu'ils libéraient le marchand.

Ainsi la femme du marchand sauva son mari et délivra le peuple d'un shah cruel.

Note du traducteur : *La Chatte savante appartient à la famille des récits de ruse féminine — Listengeschiedten dans la terminologie comparative du folklore — dont la logique repose invariablement sur le même renversement : là où la force brute ou l'autorité échouent, l'intelligence patiente triomphe. La femme du marchand n'improvise pas — elle observe, comprend le mécanisme du piège, en identifie la faille, et prépare sa contre-offensive avec un coffre plein de souris, procédé qui rappelle les héroïnes rusées des Mille et Une Nuits et des contes persans classiques, dont la sagesse pratique contraste avec la cupidité aveugle des souverains qu'elles affrontent. Le nard — jeu de trictrac perse dont le nom dérive du sanskrit nardashīr et qui traversa l'ensemble du monde islamique depuis l'Iran sassanide — joue un rôle structurant : instrument de la tyrannie du shah dans la première partie, il devient dans la seconde le cadre formel à l'intérieur duquel la ruse peut opérer, le jeu restant identique mais ses conditions réelles ayant été entièrement modifiées. La chatte elle-même — animal au statut ambigu dans le folklore turcique et islamique, bénéfique dans la tradition prophétique mais associé dans les contes caucasiens à la dissimulation — est ici moins un animal merveilleux qu'un révélateur de nature : sa vertu apparente n'est que contrainte, et l'instinct de chasse suffit à faire s'effondrer l'ordre artificiel, rappelant que tout système fondé sur la terreur plutôt que sur la justice porte en lui-même la faille par laquelle il sera renversé.*

Chapitre VII — Humour, ruse et figures de la paresse

L'Oisif Ahmed

Première partie : La fille du padichah et l'homme du bord de route

Un padichah avait trois filles. Un jour il décida de leur rendre visite tour à tour. Il prévint d'abord l'aînée qu'il viendrait chez elle en compagnie de ses vizirs. L'aînée prépara toutes sortes de mets, mit ses chambres en ordre. Le padichah et ses vizirs mangèrent et burent, et avant de partir, le padichah demanda à sa fille :

— D'où te vient toute cette richesse ?

— Tout cela vient de ta richesse, répondit-elle.

Cela plut fort au padichah, qui dit :

— Merci, ma fille !

Le lendemain il prévint la cadette qu'il serait chez elle le jour suivant avec ses vizirs. Elle aussi mit tout en ordre. Quand le padichah et ses vizirs eurent mangé et bu, il lui posa avant de partir la même question :

— D'où te vient ta richesse ?

— Elle vient de ta richesse, répondit-elle pareillement.

— Merci, ma fille, dit le padichah.

La benjamine apprit tout cela. Mais quand vint son tour et qu'elle reçut la convocation, elle ne se prépara pas comme ses sœurs aînées, ne décora pas ses chambres. Quand le padichah et ses vizirs arrivèrent, elle les accueillit avec ce qu'elle avait sous la main. Avant de partir, le padichah lui demanda :

— D'où te vient cette richesse ?

— C'est Allah qui me l'a donnée, répondit-elle.

Cette réponse déplut au padichah.

— Que signifie « Allah te l'a donnée » ? Tu vis de mes moyens, et tu dis qu'Allah te l'a donnée ?

— Allah te l'a donnée à toi aussi, dit la fille. Si Allah ne t'avait rien donné, je n'aurais rien à manger non plus.

La réponse de la benjamine s'inscrit dans une longue tradition de la littérature sapientielle islamique qui distingue la possession formelle — entre les mains de l'homme — et la possession réelle — qui appartient à Dieu seul. Dans le Coran, cette notion est exprimée par le concept de rizq, la subsistance accordée par Dieu à chaque créature. La fille ne conteste pas

l'autorité de son père ; elle la replace dans une hiérarchie plus haute. C'est précisément cette vérité qui irrite le padichah : elle lui révèle qu'il n'est lui-même qu'un intermédiaire.

Le matin venu, le padichah voulut faire trancher la tête de sa benjamine. Les vizirs le supplièrent de ne pas le faire :

— C'est ta fille ! Ton nom sera sali aux yeux des autres padichahs et perdra toute sa grandeur. Plutôt que de tuer ta fille, marie-la à un homme pauvre, afin qu'elle connaisse le dénuement et meure de faim.

Le padichah accepta.

On trouva en ville un homme pauvre qui était assis au bord de la route. On l'appelait l'Oisif Ahmed. Ahmed avait une vieille mère, et ils vivaient dans une petite cabane. Il était si paresseux qu'il ne mangeait que lorsque les passants lui mettaient la nourriture directement dans la bouche ; faute de quoi il restait le ventre vide.

La benjamine fut mariée à lui.

Le mariage forcé avec le plus misérable des hommes est un motif récurrent dans les contes azerbaïdjanais et plus largement turciques : c'est une épreuve déguisée. La tradition du conte populaire azerbaïdjanais — nağıl — use fréquemment de ce renversement : celui qui semble le plus bas est destiné à s'élever le plus haut. Le nom « Oisif Ahmed » — Tənbəl Əhməd — est lui-même un signal narratif : dans les nağıllar, un nom qui désigne un défaut annonce souvent que ce défaut sera transformé ou surmonté au cours du récit.

Deuxième partie : Le voyage et les secrets du puits

Le soir venu, quand elle arriva auprès de l'Oisif, celui-ci s'anima. Le matin, la jeune femme lui donna un rouble. Ahmed prit le rouble et se rendit au bazar. Là il rencontra un marchand.

— Ahmed, lui demanda le marchand, d'où viens-tu ?

— Le padichah, répondit-il, a marié sa fille avec moi. Elle m'a donné un rouble et m'a dit d'aller au bazar acheter quelques provisions, mais à condition de ne pas faire de monnaie sur ce rouble. Je suis maintenant dans l'embarras et ne sais que faire.

— Viens chez moi, dit le marchand. Tu travailleras pour moi, tu t'occuperas de mes mulets, et je te paierai.

Ahmed y alla, nettoya l'écurie et les mulets. Avant le soir, le marchand vint le trouver et lui dit :

— Demain, reviens ici, prépare un mortier avec ce sable et recouvre-en le toit.

Ahmed fit tout cela, et accomplit encore d'autres tâches pour le marchand. Le marchand lui donna une grande assiette de plov, du pain, diverses choses et de l'argent.

Le plov — pilaf — est en Azerbaïdjan bien plus qu'un simple plat : c'est un aliment de fête et de hospitalité par excellence, et sa mention dans le conte signale la reconnaissance officielle d'un service rendu. Offrir du plov à un travailleur, c'est le traiter avec honneur.

Il travailla ainsi plusieurs jours chez le marchand. Un jour, le marchand lui dit :

— Je pars pour une ville lointaine et veux t'emmener avec moi.

— Il faut que j'en parle à ma femme, répondit Ahmed. Si elle est d'accord, je partirai.

Il alla trouver sa femme. Elle fut d'accord.

En chemin, leur eau vint à manquer. Ils tombèrent sur un puits. Ils y descendirent un seau au bout d'une corde, mais le remontèrent vide.

— Il faudra que quelqu'un descende dans ce puits, dit le marchand. Quelqu'un là-dedans nous refuse l'eau.

Ahmed dut descendre. Le marchand l'attacha avec la corde, et il descendit dans le puits. Ahmed y vit un div endormi et lui demanda :

— Pourquoi nous refuses-tu l'eau ?

Le div répondit :

— Donne-moi du sakkyz, et je vous donnerai de l'eau.

Le div — Div en azerbaïdjanais — est une créature surnaturelle issue à la fois de la mythologie iranienne ancienne et des traditions turciques. Dans le zoroastrisme, les divs sont des démons qui s'opposent à l'ordre divin. Dans le folklore azerbaïdjanais, ils peuvent être malfaisants ou neutres, gardiens de lieux ou de ressources — comme ici, gardien du puits. Leur présence dans le conte signale le franchissement d'un seuil entre le monde ordinaire et le monde des forces cachées. Le sakkyz — résine de lentisque ou gomme végétale — est une substance à la fois médicinale et précieuse dans les traditions médicales et culinaires du Proche-Orient et du Caucase. Son usage comme monnaie d'échange avec un être surnaturel suggère des pratiques anciennes d'offrande aux esprits des sources et des puits, documentées dans plusieurs régions du monde turcique.

On remonta Ahmed du puits. Dans la caravane on trouva un morceau de sakkyz. Ahmed descendit et le remit au div. Le div lui donna de l'eau et une grenade. Toute la caravane put se désaltérer. Ahmed vit qu'une autre caravane approchait. Il leur prit également du sakkyz, descendit dans le puits et abreuva cette caravane à son tour. Le div lui offrit encore une grenade. Il obtint ainsi deux grenades. Cette deuxième caravane se dirigeait justement vers la ville où vivait Ahmed. Il confia à cette caravane son argent et ses grenades, en demandant de les remettre à sa femme et à sa mère. Lui-même poursuivit sa route vers la ville d'Ispahan.

Ils passèrent la nuit dans un caravansérail. Ahmed s'occupa des chevaux, les nourrit, puis décida de se promener aux abords de la ville. Il y avait là un bassin. Il se déshabilla et se baigna, puis s'allongea pour dormir près du bassin.

À ce moment arrivèrent trois colombes qui se posèrent sur un arbre. L'une d'elles dit :

— Ma sœur, tu connais cet Ahmed ?

— C'est cet Ahmed, dit une autre, qui avait une petite cabane au bord de la route. Il était si paresseux que si on ne lui mettait pas le pain dans la bouche, il restait le ventre vide. Le padichah de cette ville a marié sa fille avec lui pour qu'elle meure de faim. Et Ahmed est arrivé ici avec un marchand. Offrons-lui quelque chose.

— Ahmed dort-il ou ne dort-il pas ? demanda une colombe. Si Ahmed dort, qu'il dorme d'un sommeil léger ; s'il dort d'un sommeil léger, qu'il entende : au fond de ce bassin reposent sept jarres d'or. Je les lui offre. Qu'il se réveille, cherche et trouve.

Ahmed entendait tout.

— La fille du padichah des Indes est malade, dit une autre colombe, et l'on ne peut la guérir de cette maladie qu'avec les feuilles de cet arbre. Il faut prendre une feuille de cet arbre et en frotter son corps. Elle guérira, et on la donnera en mariage à celui qui l'aura soignée.

— Pour atteindre les Indes, dit la troisième colombe, il faut traverser plusieurs mers. Je lui offre une branche de cet arbre ; s'il en frappe la mer, la route s'ouvrira devant lui.

Les trois colombes sont des figures de la Providence dans le conte oral azerbaïdjanais. Leur rôle de messagères du destin n'est pas sans rappeler les péris — fées bienveillantes de la mythologie iranienne et turcique — qui veillent sur les élus et leur révèlent les secrets cachés. Le motif du héros qui entend par hasard des êtres surnaturels révéler son destin est extrêmement répandu dans le nağil azerbaïdjanais : c'est le sommeil du héros, sa position de faiblesse apparente, qui lui permet d'accéder à une connaissance inaccessible à ceux qui cherchent activement. La passivité d'Ahmed — longtemps présentée comme son défaut principal — devient ici la condition même de sa révélation.

Ahmed avait tout entendu. Les oiseaux s'envolèrent. Ahmed se leva et se mit à chercher l'or dans le bassin. Il creusa et vit soudain une grande pierre, et sous la pierre un orifice. Il se glissa dans l'orifice et trouva sept jarres remplies d'or, et dans la dernière jarre — un coq d'or. Il ressortit, recouvrit l'orifice avec la pierre pour que personne ne le remarquât. Tard dans la soirée il rentra en ville.

— Où étais-tu jusqu'à maintenant ? demanda le marchand.

— Je me promenais, répondit Ahmed, mais il ne souffla mot au marchand de son secret.

Troisième partie : La guérison et le retour

Le matin, Ahmed cueillit plusieurs feuilles et une petite branche de l'arbre que la colombe lui avait indiqué. La caravane se mit en route vers les Indes. Ils arrivèrent devant une mer qu'ils ne pouvaient traverser.

— Allons dormir, dit Ahmed. Peut-être qu'au matin nous trouverons un chemin.

À minuit, Ahmed se réveilla, frappa la mer avec sa branche, et devant lui s'ouvrit une route. Au matin ils se réveillèrent et virent que la mer avait disparu, et qu'à sa place s'étendait une belle route.

Ils finirent par atteindre la ville où vivait la fille du padichah des Indes. Ils s'installèrent dans un caravansérail.

— Je veux me promener en ville, dit Ahmed.

Il alla en ville, acheta les vêtements qu'arborent les hakims — les médecins — et glissa quelques feuilles dans sa poche.

Le hakim — حَكِيم — désigne dans les traditions médicales du monde islamique et persanophone à la fois le sage, le philosophe et le médecin. Dans les contes oraux, le déguisement en hakim est un motif classique qui permet au héros d'accéder à des espaces normalement fermés — comme le harem ou les appartements des femmes du palais — sous couvert d'une légitimité reconnue.

Devant le palais du padichah, il rencontra un homme et lui demanda :

— Est-il vrai que la fille du padichah est malade ? Je suis venu la guérir. Dites au padichah qu'un nouveau hakim est arrivé.

L'homme en informa le padichah. Le padichah fit venir Ahmed et lui dit :

— Écoute, hakim ! J'ai déjà mis en prison trente médecins et j'ai juré que lorsque le quarantième arriverait, je ferais trancher la tête à tous.

— Je viendrai demain, dit Ahmed. Tu ordonneras de fermer toutes les boutiques, et ta fille se rendra au bain. J'irai là-bas et je la guérirai.

Puis Ahmed retourna au caravansérail, changea de vêtements et se remit à soigner les chevaux à l'écurie.

Le lendemain matin il se rhabilla en hakim et alla au palais. Sur ordre du padichah, toutes les boutiques du bazar étaient fermées et personne n'était dans la rue. La fille du padichah se rendit au bain. Ahmed y alla aussi, prit ses feuilles, les brûla, mélangea la cendre dans de l'eau et en enduisit le corps de la jeune femme.

La jeune femme gisait sans connaissance. Peu après, elle reprit ses esprits, et il ne lui restait plus aucune maladie — elle était guérie. On en informa le padichah. Le padichah ordonna que toute la route du bain au palais soit recouverte de tapis, et que sa fille y soit conduite.

On organisa une fête. Le padichah dit :

— J'avais promis de donner ma fille en mariage à celui qui la guérirait.

— Je vous répondrai demain, dit Ahmed.

Le soir venu, Ahmed retourna au caravansérail. Quand le marchand lui demanda où il avait été, Ahmed ne put plus cacher son secret et lui raconta tout.

— Toute cette richesse et cette jeune femme, dit Ahmed au marchand, vous appartiennent, car c'est grâce à vous que j'ai pu atteindre tout cela.

— Non, tout cela te vient d'Allah, dit le marchand. Tu n'as plus de raison de rester avec moi. Épouse-la demain et emmène-la dans ton pays, nous rentrerons quant à nous quand nous en aurons fini avec notre commerce.

— Je ne peux pas te laisser ici seul, dit Ahmed. J'ai acquis cette richesse avec toi.

Ahmed se présenta au palais, épousa la princesse et revint avec elle auprès du marchand.

Quatrième partie : Le retour et la leçon au padichah

Laissons-les voyager un moment, et racontons ce qui se passait chez la première femme d'Ahmed.

Les marchands avaient remis l'argent et les grenades à la femme d'Ahmed. Un jour, l'argent manqua à la femme et à la mère d'Ahmed. La mère d'Ahmed dit à sa belle-fille qu'elle avait envie de manger quelque chose d'acidulé et lui demanda la grenade qu'avait envoyée son fils. Elles coupèrent une grenade et virent qu'elle était remplie de pierres précieuses. Elles décidèrent d'employer ces pierres précieuses à construire une belle maison. Elles s'entendirent avec des maîtres et des ouvriers et commencèrent à bâtir. En un mois elles érigèrent un édifice tel qu'il n'en existait pas dans tout le monde.

La grenade — nar en azerbaïdjanais — est l'un des symboles les plus chargés de la culture azerbaïdjanaise et de l'ensemble du monde iranien et caucasien. Elle symbolise la fertilité, l'abondance, la prospérité et la bénédiction divine. Le fait que la grenade envoyée par Ahmed contienne des pierres précieuses est une image de la récompense divine dissimulée sous une apparence ordinaire — thème central de ce conte. La grenade est également l'emblème national de l'Azerbaïdjan.

Autour du palais elles firent bâtir un haut mur et engagèrent de nombreuses servantes. La femme d'Ahmed vivait mieux qu'elle ne vivait chez son père.

Laissons-les ici, et revenons à Ahmed.

Ahmed arriva dans la ville où se trouvait le bassin. À minuit il rassembla tout le trésor dans des caisses et se mit en route vers sa ville natale. Ahmed laissa les chameaux au bord de la ville et se dirigea vers sa cabane — mais à sa place il vit un palais magnifique. Il frappa à la porte, des servantes sortirent et informèrent la maîtresse qu'un cavalier était arrivé et voulait entrer dans la cour. La fille du padichah s'approcha de la porte et demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, répondit Ahmed.

— Et qui es-tu ? demanda-t-elle.

Ahmed avait oublié son nom et dit :

— J'ai oublié mon nom. Attendez, je vais aller le demander et vous le dirai ensuite.

Ce moment du récit est l'un des plus singuliers de tout le conte, et sa tonalité est délibérément comique. L'oubli par Ahmed de son propre nom n'est pas un simple trait de naïveté : il prolonge jusqu'à l'absurde le motif de la passivité du héros. Ahmed a traversé des mers, déjoué un div, guéri une princesse, découvert un trésor — et il a oublié son propre nom. Le conte souligne ainsi que la transformation intérieure d'Ahmed n'est peut-être pas aussi complète qu'elle paraît, ou bien, dans une lecture plus indulgente, que la grandeur du personnage n'a jamais résidé dans sa volonté consciente mais dans la grâce qui s'est posée sur lui.

Il retourna au bord de la ville et demanda comment il s'appelait. On lui dit qu'il s'appelait Agha Ahmed. Il revint au palais et donna son nom. On ouvrit la porte et on vit que c'était bien Ahmed. Sa femme le serra dans ses bras. Ahmed écarta les bras et se dit : « Je suis parti, et ma femme est devenue une femme de mauvaise vie et a fait bâtir pareil édifice. »

Il monta et vit sa mère rajeunie, comme si elle avait quatorze ans. Ahmed salua sa mère avec beaucoup de froideur.

— Je sais à quoi tu penses, dit la fille du padichah. Abandonne ces soupçons.

Elle apporta la grenade et continua :

— Voilà la grenade que tu nous as envoyée. Nous l'avons coupée et avons vu qu'elle était pleine de pierres précieuses. Avec la moitié de ces pierres nous avons construit cet édifice.

— Il n'y en a pas beaucoup ici, dit Ahmed. J'ai rapporté une richesse bien plus grande encore.

Ils conduisirent les chameaux jusqu'au palais, les déchargèrent, et tout l'or et toutes les choses furent déposés dans le grenier.

Le marchand rentra lui aussi bientôt. Ahmed lui prépara des cadeaux en pierres précieuses.

Un jour, le padichah partait à la chasse. Le voyant au loin, la fille du padichah revêtit de riches habits, se para de pierres précieuses. Quand le padichah passa devant les fenêtres, elle s'approcha de la fenêtre et jeta dans la rue un morceau de tissu noir. En la voyant, le padichah pensa : « Qu'elle est belle ! » et poussa un cri en se saisissant le cœur.

— Qu'as-tu ? demanda le vizir au padichah.

— Ramenez-moi chez moi ! répondit le padichah.

La femme d'Ahmed revint auprès de son mari et lui dit :

— Demain mon père enverra des entremetteurs pour demander ma main. Toi, tu accepteras.

Ahmed dit qu'il ne fallait pas faire cela.

— Ce n'est pas ton affaire, répondit la femme.

Le lendemain matin on frappa à la porte. Ahmed sortit et vit le vizir.

— Je suis envoyé par le padichah, dit le vizir. Vous avez une jeune femme. Le padichah veut l'épouser.

— C'est ma sœur, elle est orpheline... J'accepte.

Le vizir retourna chez le padichah et lui rapporta la réponse. Le padichah envoya de nouveau le vizir pour demander quand on pourrait venir la chercher.

— Accordez-nous de prendre la fiancée prochainement, dit le vizir en revenant chez Ahmed. Que demandez-vous pour la jeune femme ?

Le lendemain matin le padichah leur envoya tout ce qui était nécessaire. La femme d'Ahmed reçut tout.

Le mariage — le kəbin — fut célébré et elle fut emmenée au palais.

Le kəbin est le contrat de mariage islamique — nikah — tel qu'il est désigné dans la tradition azerbaïdjanaise. Sa mention dans le conte est importante : elle indique que le mariage avec le padichah est juridiquement valide, ce qui rendra d'autant plus cinglante la révélation qui suit.

Quand le padichah entra, il vit qu'elle était assise sur le trône. À sa vue, elle se leva, alla s'asseoir derrière le trône et lui tourna le dos. Le padichah s'étonna qu'elle ne dise rien.

— C'est toi qu'on a amenée pour moi, et non moi pour toi, dit-il.

Elle finit par ne plus se contenir, arracha son voile et dit :

— N'as-tu pas honte ! Un père peut-il épouser sa propre fille ?

Le padichah vit que c'était bien sa fille. La honte l'envahit, et il la renvoya chez elle. Au matin elle organisa un grand banquet et invita le padichah et tous ses vizirs. Après le banquet tout le monde se retira, mais elle retint son père auprès d'elle.

— D'où te vient toute cette richesse ? demanda le padichah.

— Je te montrerai ma richesse demain, répondit-elle.

Le matin elle montra à son père toute sa richesse, et le padichah fut ravi.

— Tu te souviens, père, que lorsque je t'ai dit que tout venait d'Allah, tu t'es mis en colère contre moi et m'as mariée à un homme oisif pour que je meure de faim ? Mais si Allah veut donner à quelqu'un, il lui donnera.

— Mon fils Ahmed, dit le padichah. Mes deux autres filles sont devenues malheureuses. Je suis vieux désormais. Tu dois prendre mon trône et ma couronne, et moi je me retirerai des affaires du monde pour me consacrer à la prière.

Ils mangèrent, burent, et atteignirent ce qu'ils désiraient. Puisse aussi l'atteindre celui qui ne l'a pas encore atteint.

Note du traducteur : *Ce récit est l'un des plus complexes et des plus riches du corpus azerbaïdjanais, et il fonctionne simultanément à plusieurs niveaux. Sur le plan théologique, c'est une démonstration de la doctrine du rizq — la subsistance accordée par Dieu — qui constitue le fil conducteur du conte : la benjamine affirme dès le début que toute richesse vient d'Allah, et l'ensemble du récit est une confirmation progressive de cette vérité. Sur le plan narratif, c'est un conte de renversement par excellence : le plus paresseux des hommes devient le plus riche ; la fille condamnée à la misère devient plus fortunée que son père. Sur le plan moral, le conte punit deux formes d'aveuglement : l'orgueil du padichah qui croit être la source de sa propre richesse, et la méfiance d'Ahmed envers sa femme fidèle. La formule finale — « ils mangèrent, burent, et atteignirent ce qu'ils désiraient ; puisse aussi l'atteindre celui qui ne l'a pas encore atteint » — est la formule de clôture traditionnelle du nağil azerbaïdjanais, équivalent de notre « ils vécurent heureux », mais formulé de manière à inclure l'auditeur dans la promesse du conte. Aucun élément cérémoniel à accès restreint n'a été identifié dans ce récit.*

Cheïdoulla le Paresseux

Ce n'était pas de notre temps, mais il y a bien longtemps, vivait un homme. Il s'appelait Cheïdoulla, et c'était un fainéant et un propre-à-rien.

Sa femme et ses enfants souffraient constamment de la faim, et n'osaient même pas rêver de vêtements neufs. Quand sa femme lui reprochait de ne pas vouloir travailler, Cheïdoulla répondait invariablement :

— Ne te désole pas ! Nous vivons pauvrement aujourd'hui, mais bientôt nous vivrons dans l'abondance !

— Et comment vivrons-nous dans l'abondance ? demandait sa femme. Tu passes tes journées couché, tu ne lèves pas le petit doigt !

— Attends, le moment viendra — nous vivrons bien, nous aussi !

La femme attendit, les enfants attendirent — en vain.

— Inutile d'attendre, dit la femme. Nous mourons de faim !

Cheïdoulla décida alors d'aller consulter un sage pour lui demander comment se débarrasser de la pauvreté. Il se prépara et prit la route.

Il marcha trois jours et trois nuits — *la durée de trois jours et trois nuits est une formule rituelle du conte turcique et caucasien marquant le franchissement d'un seuil entre le monde ordinaire et le monde de l'épreuve ou de la révélation* — et rencontra sur son chemin un loup décharné.

— Où vas-tu, brave homme ? demanda le loup.

— Je vais trouver un sage pour lui demander conseil sur la façon de devenir riche.

— Sois gentil, dit le loup, renseigne-toi aussi pour moi. Depuis trois ans, j'ai une terrible douleur au ventre : ni le jour ni la nuit je n'ai de répit. Que le sage me conseille comment m'en débarrasser.

— Bien, répondit Cheïdoulla, je demanderai.

Et il continua son chemin.

Il marcha encore trois jours et trois nuits et aperçut au bord de la route un pommier.

— Où vas-tu, brave homme ? demanda le pommier.

— Je vais trouver un sage pour lui demander comment vivre sans travailler.

— Sois si bon, demande aussi conseil pour moi, dit le pommier. Chaque printemps je me couvre de fleurs, mais à peine mes fleurs s'épanouissent-elles qu'elles tombent toutes à la fois. Demande au sage pourquoi il en est ainsi.

— Bien, je demanderai, répondit Cheïdoulla, et il repartit.

Il marcha encore trois jours et trois nuits et parvint au bord d'un lac profond. *Dans le folklore azerbäïdjanais et turcique, les lacs profonds et les sources sont souvent des lieux habités par des êtres surnaturels ou des créatures messagères ; la rencontre au bord de l'eau marque une étape symbolique dans le voyage initiatique du héros.* Un grand poisson sortit la tête de l'eau et demanda :

— Où vas-tu, brave homme ?

— Je vais trouver un sage pour lui demander conseil et aide.

— Sois si bon, transmets au sage ma requête. Voilà sept ans qu'il y a quelque chose qui me pique constamment dans la gorge. Que le sage me conseille comment guérir.

— Bien, je demanderai, dit Cheïdoulla, et il continua sa route.

Il marcha encore trois jours et trois nuits. Enfin il parvint à un bosquet — *le bosquet de rosiers est un espace symbolique fort dans la tradition poétique et mystique persane et azerbäïdjanaise : le jardin de roses, gülistan, est à la fois cadre de beauté idéale et lieu de révélation, rendu célèbre notamment par le Golestan de Saadi ; y trouver un sage est cohérent avec cette symbolique* — entièrement composé de rosiers en fleurs. Sous l'un d'eux était assis un vieillard à la longue barbe blanche. Il leva les yeux sur Cheïdoulla et demanda :

— Que te faut-il, Cheïdoulla ?

Cheïdoulla fut stupéfait.

— Comment connais-tu mon nom ? Et n'es-tu pas ce sage que je viens consulter ?

— Si, répondit le vieillard. Dis-moi vite ce que tu attends de moi.

Cheïdoulla raconta pourquoi il était venu, ce dont il avait besoin. Le sage l'écouta et demanda :

— N'as-tu rien d'autre à me demander ?

— Si, répondit Cheïdoulla. Et il transmet les requêtes du loup décharné, du pommier et du grand poisson.

— Dans la gorge du poisson, dit le sage, est coincée une grande pierre précieuse. Quand on l'aura retirée de sa gorge, il guérira. Sous les racines du pommier est enterrée une grande jarre pleine d'argent. Quand on aura déterré cette jarre, les fleurs du pommier cesseront de se

dessécher et les pommes mûriront. Quant au loup, pour se débarrasser de sa douleur, il doit avaler le premier paresseux qu'il rencontrera sur sa route.

— Et ma requête ? demanda Cheïdoulla.

— Ta requête est déjà exaucée. Va !

La réponse du sage est délibérément énigmatique — formule classique dans les contes de sagesse turciques et persans : l'oracle ne commente pas, il révèle. C'est au héros de comprendre. Cheïdoulla, trop pressé de rentrer, ne prend pas le temps de réfléchir.

Cheïdoulla se réjouit, ne posa plus aucune question au sage et reprit le chemin du retour.

Il marcha, marcha, et parvint au lac. Le grand poisson l'attendait avec impatience. Dès qu'il aperçut Cheïdoulla, il demanda :

— Alors, qu'est-ce que le sage m'a conseillé ?

— Quand on retirera de ta gorge la pierre précieuse, tu guériras, dit Cheïdoulla, et il voulut continuer.

— Brave homme, aie pitié de moi, supplia le poisson. Retire-moi cette pierre de la gorge ! Tu me libéreras, et toi-même tu obtiendras une richesse !

— Non, non, pourquoi me fatiguerais-je pour rien ? Ma richesse viendra d'elle-même ! dit Cheïdoulla et il repartit.

Il parvint au pommier. Le pommier l'aperçut et frémit de toutes ses branches, bruissa de toutes ses feuilles.

— Alors ? demanda-t-il. As-tu appris du sage comment me délivrer de mon malheur ?

— J'ai appris, dit Cheïdoulla. Il faut qu'on déterre sous tes racines une grande jarre pleine d'argent. Alors tes fleurs cesseront de se dessécher et tes pommes mûriront.

Il dit cela et voulut repartir.

— Déterre cette jarre sous mes racines ! supplia le pommier. Cela te profitera aussi — tu t'enrichiras aussitôt !

— Non, je ne veux pas travailler ! Le sage a dit que j'aurai tout sans effort, répondit Cheïdoulla, et il continua son chemin.

Il marcha, marcha, et rencontra le loup décharné. Le loup, en voyant Cheïdoulla, frémit d'impatience.

— Alors, demanda-t-il, qu'est-ce que le sage m'a conseillé ? Ne me fais pas languir, dis-moi vite !

— Avale le premier paresseux que tu rencontreras sur ta route — et tu guériras aussitôt, dit Cheïdoulla.

Le loup remercia Cheïdoulla et se mit à lui demander tout ce qu'il avait vu et entendu en chemin.

Cheïdoulla lui raconta ses rencontres avec le grand poisson et le pommier, et leurs requêtes.

— Seulement je ne me suis pas attardé, dit-il, j'aurai de la richesse de toute façon.

Le loup l'écouta et se réjouit fort.

— Eh bien, dit-il, inutile de chercher un paresseux : il est venu tout seul à moi ! Il n'est personne au monde de plus sot et de plus fainéant que ce Cheïdoulla !

Le loup se jeta sur Cheïdoulla et l'avalait d'un coup.

C'est ainsi que périt le paresseux Cheïdoulla.

Du ciel tombèrent trois pommes — formule conclusive traditionnelle du conte azerbaïdjanais, nağıl bitdi, üç alma düşdü, littéralement « le conte est fini, trois pommes sont tombées » : une pour celui qui a écouté, une pour celui qui a raconté, une pour tous les autres. Cette clôture rituelle, attestée dans toute l'aire turcique et dans de nombreux contes du Caucase et d'Asie centrale, marque la sortie du temps fabuleux et le retour au monde réel en distribuant symboliquement les fruits du récit à l'ensemble de la communauté réunie pour l'entendre. — : une pour celui qui a écouté, une pour celui qui a raconté, une pour tous les autres.

Note du traducteur : Ce conte appartient au cycle des récits de paresse punie largement attesté dans les traditions narratives turciques, persanes et arabes, et se rattache au type ATU 460B (Le voyage vers le soleil) : un héros part consulter un être de sagesse et recueille en chemin des demandes d'intercesseurs — animaux, arbres, êtres aquatiques — dont les réponses lui auraient apporté richesse et mérite s'il avait accepté d'agir. La particularité de la version azerbaïdjanaise est sa conclusion d'une ironie grinçante : le héros livre lui-même au loup la formule de sa propre destruction, puis s'y précipite sans comprendre. Le motif du paresseux dévoré par le loup n'est pas un simple châtement moral : dans la logique du conte populaire, Cheïdoulla est puni non pas d'être pauvre, mais de refuser systématiquement l'échange — avec le poisson, avec le pommier, avec le monde — qui constitue le fondement de la vie en société. La formule conclusive des trois pommes est une clôture rituelle caractéristique du conte azerbaïdjanais classique, absente des traditions européennes mais commune à l'ensemble de l'aire turcique et caucasienne.